

TERRY BROOKS



LE BROUET DES SORCIÈRES

LE ROYAUME MAGIQUE DE LANDOVER – TOME 5



TERRY BROOKS

Le Brouet des sorcières



MISTAYA

Perché sur la plus haute branche d'un vieux chêne blanc, dominant la clairière éclaboussée de soleil, le corbeau aux yeux rouges surveillait le remue-ménage en contrebas. Un « pique-nique », voilà comme Holiday appelait la chose ! Les victuailles contenues dans les paniers d'osier étaient disposées sur une étoffe chatoyante étendue sur l'herbe printanière. Viandes rôties, fromages, crudités, fruits, miches de pain, pichets de bière et d'eau fraîche : pour un humain en appétit, probablement de quoi mettre l'eau à la bouche ! Assiettes, serviettes, gobelets couverts... rien n'y manquait. On avait même placé dans un vase un gros bouquet champêtre qui trônait au centre de la nappe.

Quelle futile agitation ! songeait l'oiseau.

C'était Salica qui faisait le plus gros du travail. Salica, la belle sylphide aux tresses émeraude. Riant et discutant avec animation, elle semblait en joie et s'activait diligemment. Le chien et le kobold lui prêtaient main-forte. Le chien : Abernathy, Scribe Royal de Landover, et le kobold : Navet, chef cuisinier du château. Questor Thews – le vieillard à barbe blanche qui se prétendait magicien – déambulait alentour, s'extasiant devant la profusion des bourgeons et l'incroyable diversité des fleurs sauvages. Ciboule, l'autre kobold, le plus dangereux des deux – celui qui pouvait détecter un intrus à dix pas et traquer une proie sans relâche des jours entiers –, patrouillait en lisière de forêt, toujours aux aguets.

Seul le roi ne faisait rien. Assis devant la table improvisée, le regard plongé dans la profondeur des futaies, Ben Holiday, souverain en titre de Landover, semblait perdu dans ses pensées. Le pique-nique avait été organisé à son initiative. Ses compagnons semblaient, pourtant, goûter cette invention de son cru avec un enthousiasme nettement plus manifeste que le sien.

Dissimulé dans le feuillage, le corbeau aux yeux rouges se tenait parfaitement immobile. Il avait certes minutieusement observé la scène et parfaitement identifié tous les protagonistes, mais ce n'étaient pas eux qui l'intéressaient, non. C'était l'enfant. D'autres oiseaux – certains au plumage plus coloré, d'autres au ramage plus mélodieux que le sien – voletaient, deci, de-là, paradant fièrement, rivalisant de trilles ; mais le corbeau, lui, restait dans l'ombre. Il se faisait discret. Il n'attirerait pas l'attention. Personne ne percevrait sa présence. Personne, sauf l'enfant. Nul regard ne se poserait sur lui ; nul autre que celui de l'enfant. Cela faisait plus d'une heure que le corbeau attendait. Il attendait que l'enfant le remarque. Il attendait que ses inaudibles appels soient entendus, que son ordre silencieux soit obéi et que les étincelants yeux verts se lèvent enfin vers les ramures. L'enfant baguenaudait, s'arrêtant de temps à autre pour jouer, trotinant paisiblement, sans but apparent, et pourtant... il cherchait déjà.

« Patience, se disait le corbeau. Patience ! »

Tout à coup, l'enfant arrêta ses pas, là, juste au pied de l'arbre. Le visage poupin se leva vers le ciel. Les éblouissants yeux verts scrutèrent le feuillage ; puis, subitement, se fixèrent sur la plus haute branche. Le regard de l'enfant se riva à celui du corbeau ; l'émeraude s'alliant au rubis, l'humain à l'oiseau. Déjà des pensées s'échangeaient sans le secours des mots : silencieux conciliabule sur l'être et le pouvoir, l'acquis et l'inné, la soif de savoir et l'insatiable désir de grandir. L'enfant se tenait debout, sous les frondaisons, aussi rigide qu'une statue, le regard levé vers les nuées. Tant de merveilleuses choses s'offraient à lui : tant de choses à découvrir, tant de choses à apprendre ! Si seulement quelqu'un pouvait les lui enseigner, toutes ces choses fabuleuses seraient alors à sa portée !

Dardant son regard de braise sur l'innocente tête blonde, le corbeau aux yeux rouges répondait à sa supplique muette : Patience ! Patience ! Celui que tu attends viendra bientôt.

Le corbeau aux yeux rouges avait bien l'intention d'être celui-là.

Le corbeau aux yeux rouges qui n'était autre que... Nocturna.

Ben Holiday s'appuya sur les coudes dans l'herbe tendre, savourant les alléchants fumets du pique-nique. Son estomac vide s'en offusqua d'un borborygme sonore. Le petit-déjeuner était déjà loin ; mais, Dieu soit loué ! Il allait bientôt pouvoir satisfaire sa faim de loup. Aidée d'Abernathy et de Navet, Salica s'affairait aux préparatifs du repas. C'était une belle journée de printemps : le temps idéal pour un pique-nique. Le ciel était dégagé. Le soleil réchauffait agréablement l'atmosphère, chassant jusqu'au souvenir du froid hivernal. Les fleurs s'épanouissaient et les arbres retrouvaient leurs couronnes de verdure. Les jours rallongeaient et les huit lunes n'avaient plus pour rivaliser de couleurs que les quelques heures de leurs joutes nocturnes.

Salica sentit le regard de son époux posé sur elle et lui sourit. S'il ne l'avait été depuis plus de cinq ans déjà, il serait immédiatement tombé amoureux d'elle. Comme au premier jour. Comme en cet instant où ils s'étaient rencontrés dans les eaux du lac Irrylyn et qu'elle lui avait dit, sous le dais de velours du firmament étoilé qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

— Tu pourrais donner un coup de main, le mage ! s'écria tout à coup Abernathy, coupant court, par là même, aux méditations royales.

La nonchalance avec laquelle Questor Thews se pavanait dans la clairière – alors que lui-même s'occupa du déjeuner – mettait les nerfs de l'irascible scribe à rude épreuve.

— Hmmmm ? fit le magicien, détachant à regret les yeux d'une étrange fleur jaune tigrée de mauve.

Questor Thews avait l'air ailleurs. Qu'il soit préoccupé ou non, le Magicien de la Cour avait toujours l'air ailleurs.

— Donner un coup de main ! répéta Abernathy avec humeur. Ceux qui ne travaillent pas ne mangeront pas.

— Bien, bien. Inutile de s'échauffer la bile ! répondit Questor Thews, en abandonnant aussitôt sa passionnante observation botanique pour courir apaiser son ami. Allons ! Mais ce n'est pas du tout ainsi qu'il faut faire ! décréta-t-il aussitôt, en inspectant l'ouvrage du Scribe Royal. Laisse-moi donc te montrer !

Salica dut bientôt intervenir pour les inciter au calme. Ben

secouait la tête. Depuis combien d'années ces deux-là se chamaillaient-ils ? Depuis que le magicien avait changé le scribe en chien ? Ou même avant ? Ben ne savait plus très bien ; d'une part, parce qu'il était le petit dernier de la couvée et que cette histoire n'avait jamais été très claire dans son esprit – même maintenant –, et, d'autre part, parce que, depuis qu'il avait quitté la Terre pour Landover, le temps avait perdu toute signification pour lui. « Quitter la Terre pour Landover » n'était d'ailleurs pas l'expression adéquate. Il aurait fallu pour cela qu'il y ait une frontière tangible entre les deux mondes. Or, c'était là une conception purement théorique. Comment définir une frontière qui n'avait aucune réalité géographique ; une frontière qui, en fait, n'était matérialisée que par un rideau de brumes magiques ? Ou plutôt ensorcelées, pour être exact. Comment concevoir la coexistence de deux univers aussi dissemblables, alors que d'une seule enjambée vous pouviez passer de l'un à l'autre en un instant ? Pour peu que vous connaissiez l'incantation ou possédiez le talisman appropriés, évidemment ! Landover était ici ; la Terre, là-bas. Ce qui, à proprement parler, n'avait absolument aucun sens.

Ben Holiday était arrivé à Landover après avoir épuisé tous ses rêves de bonheur dans son monde natal. « Royaume magique à vendre. Achetez Landover et tous vos rêves deviendront réalité ! », disait l'annonce parue dans le catalogue de Noël qu'éditait Rosen, le grand magasin de renom. Un attrape-nigaud assurément ! Mais la tentation d'y croire avait été si forte, presque irrésistible. Ben s'y était accroché comme un noyé à sa bouée de sauvetage. Il avait versé un million de dollars et plongé dans l'inconnu. Il avait acheté un royaume qui ne pouvait pas exister et finalement découvert qu'il existait vraiment. Landover était tout ce qu'il avait pu espérer, sans ressembler en rien à ce qu'il avait imaginé. Landover était un défi : un défi au bon sens en même temps qu'un défi à l'homme qu'il était alors, lui, Ben Holiday, le brillant avocat de Chicago, Illinois, qui avait peu à peu perdu foi en sa profession, en la justice, en la vie même. Finalement, Landover lui avait offert ce qu'il était venu chercher : un nouveau départ, une seconde chance. Ce royaume l'avait aussitôt charmé, tant et si bien qu'il

l'avait complètement transformé. Ben Holiday, roi de Landover, n'était plus le même homme.

Landover ne laissait cependant de le déconcerter. À ce jour, il n'avait toujours pas compris comment ce royaume fonctionnait. Cette histoire de temps, notamment. Le temps ne s'écoulait pas au même rythme dans les deux mondes. Il s'en était aperçu en passant à plusieurs reprises d'un univers à l'autre. En maintes occasions, il avait remarqué que les saisons ne coïncidaient pas. Et puis, même sans cela, il s'en serait rendu compte. Ici, le temps ne l'affectait pas comme il le faisait sur Terre. Il ne vieillissait pas de la même façon Vieillir à Landover n'était pas un processus progressif qui s'accomplissait de minute en minute, d'heure en heure et ainsi de suite. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il lui semblait parfois qu'il ne vieillissait plus du tout. Il l'avait seulement soupçonné au début ; mais à présent, il en était persuadé. Sa propre expérience n'aurait certes pas suffi à l'en convaincre. Non, il ne serait jamais parvenu à cette conclusion s'il n'avait pu constater le même phénomène sur... Mistaya.

Il la chercha des yeux. Elle se tenait au pied d'un vieux chêne blanc, le regard levé vers la cime, une intense expression de concentration sur le visage. Il fronça les sourcils. Oui, s'il avait dû d'un seul mot définir sa fille, ce serait sans doute celui-ci qu'il aurait choisi : « intense ». Elle appréhendait tout avec la détermination d'un aigle fondant sur sa proie. Jamais la moindre inattention. Pas la plus infime seconde d'inadvertance. Quand Mistaya jetait son dévolu sur quelque chose, rien ne pouvait plus l'en distraire. Dotée d'une mémoire prodigieuse, elle étudiait à fond son sujet jusqu'à le posséder sur le bout du doigt. C'était un bien étrange comportement chez une si jeune enfant. Mais, à la vérité, Mistaya elle-même était si étrange.

Il y avait déjà cette question d'âge, pour commencer. C'était justement ce curieux phénomène qui avait conforté Ben dans ses présomptions. En prenant comme repère la succession des saisons – qui s'enchaînaient dans le même ordre à Landover que sur Terre –, Mistaya aurait dû avoir deux ans. Elle en paraissait dix ! Elle avait eu deux ans quand elle n'avait, en fait, que... deux mois ! Elle progressait à pas de géant. En quelques

mois, elle prenait des années. Non pas qu'elle grandît simplement à une cadence accélérée, non. Pendant une longue période, elle semblait ne pas grandir du tout – du moins, pas visiblement. Et puis, tout à coup, elle prenait des mois, ou même un an, en une seule nuit ! Et pas seulement physiquement. Elle évoluait moralement, intellectuellement, émotionnellement... à tous points de vue. Cependant, ces différentes caractéristiques n'évoluaient pas en même temps ou au même rythme ; ce qui n'empêchait pas le facteur retardataire de toujours rattraper les autres au dernier moment. Aussi le tout finissait-il invariablement par former un ensemble homogène. Elle semblait toujours grandir intellectuellement en premier. Oui, cela, il en était sûr. Ne parlait-elle pas à trois... mois ? Et pas un babillage d'enfant précoce, non. À trois mois, elle parlait déjà comme une fillette de huit ou neuf ans ! À présent, à deux ans – ou dix, ou ce que vous voulez, selon l'échelle que vous choisissiez d'adopter –, elle s'exprimait comme si elle avait... vingt-cinq ans !

Mistaya... C'était Salica qui avait choisi ce nom. Ben l'avait aussitôt adoré. Mistaya : l'alliance de « Mists » – pour « brumes » en anglais – et de « taya » – qui signifiait « enfant » en landovérien. « Enfant des brumes » : pouvait-on imaginer plus beau mariage de langues et de mots ? Ben avait été si touché que Salica ait songé à unir leurs deux idiomes dans le nom de leur fille. Et puis les sonorités étaient si belles : À la fois harmonieuses et empreintes d'une douceur presque nostalgique. Ce nom convenait parfaitement à l'enfant que Salica portait dans ses bras ; quand, à peine délivré de la Boîte à Malice, Ben, volant au secours de son épouse, l'avait retrouvée dans cette petite clairière, à deux pas du Gouffre Noir. C'était là qu'il avait, pour la première fois posé les yeux sur sa fille. Mistaya et sa mère fuyaient alors les brumes maudites du Gouffre Noir au sein desquelles Mistaya venait de naître. Salica n'avait pas voulu lui parler de cette naissance, au début. Il est vrai que, à cette époque, ils avaient tous deux de bien lourds secrets à porter. Trop lourds pour rester informulés, s'ils entendaient conserver cette indéfectible confiance qui les soudait plus qu'aucun serment. Aussi, avaient-ils fini par tout se

raconter : Ben avait avoué sa relation avec la Dame Noire – alias Nocturna – et Salica avait dévoilé le mystère entourant la naissance de Mistaya. Oh ! Ce genre de confession ne se fait jamais sans douleur ! Mais le résultat s'était finalement révélé bénéfique. Cependant, si Salica avait immédiatement pardonné son époux – elle pouvait aisément comprendre qu'il ait été victime d'un sortilège. Ce qui l'absolvait ipso facto ; Ben n'avait pas accepté la vérité sur sa fille aussi facilement. Non mais ! Imaginez ! Étant donné les circonstances de sa naissance, Mistaya aurait pu être... un monstre ! Née d'un scion de saule, dans une gousse végétale, nourrie de substrats extraits du sol de trois univers : la Terre, Landover et le Monde des Fées, mise au monde dans la moiteur putride du Gouffre Noir, Mistaya était un amalgame de magie, de sang et de sève. Croyez-vous vraiment qu'il soit évident de reconnaître son rejeton dans la description d'un tel phénomène ? Pourtant, quand il l'avait découverte, emmitouflée dans les replis de la cape maternelle, âgée d'un jour à peine, il avait été émerveillé par ce magnifique bébé à la peau rose et satinée, aux cheveux couleur de miel et aux yeux d'un vert étincelant dont le regard vous pénétrait jusqu'à l'âme.

Dès cet instant, Ben avait pensé que ce cadeau du ciel était trop beau pour être vrai. Il n'avait pas tardé à se rendre compte à quel point il avait raison.

Il avait vu Mistaya traverser l'enfance en l'espace de quelques mois. Il l'avait vue faire ses premiers pas et apprendre à nager en moins d'une semaine. Elle avait commencé à courir et à parler, dans la même foulée. À un an, elle maîtrisait déjà la lecture et des rudiments d'arithmétique. Ben était alors déjà pris de vertige à la perspective d'élever un tel prodige, un génie tel que personne n'en avait vu de pareil sur Terre. Mais, même ses plus affolantes prévisions s'étaient révélées loin de la vérité. Mistaya avait certes mûri rapidement, mais pas du tout comme il l'avait escompté. Elle faisait des bonds prodigieux jusqu'à un certain niveau et, tout à coup, cessait brutalement de progresser. Par exemple, une fois qu'elle en eut assimilé les bases, elle se désintéressa complètement des mathématiques. De même, quand elle eut appris à lire et à écrire, elle n'exploita

pas plus avant ces facultés. Elle semblait se complaire à sauter d'une découverte à l'autre et aucun argument rationnel ne permettait de comprendre pourquoi elle évoluait si rapidement jusqu'à un certain stade pour ne plus devoir le dépasser.

Mistaya ne témoignait aucun intérêt pour les activités qui captivent habituellement les bambins. Elle ne s'y était jamais intéressée une seule fois. Jouer à la poupée, au ballon ou sauter à la corde, c'était bon pour les autres. Mistaya, elle, voulait surtout savoir pourquoi les choses se passaient de telle ou telle façon, comment elles fonctionnaient et ce qu'elles signifiaient. Mais c'était surtout la Nature qui la fascinait. Elle faisait de longues promenades – dépassant, d'ailleurs, largement l'endurance normale d'une enfant de cet âge – au cours desquelles elle ne cessait d'étudier tout ce qu'elle voyait, entendait, ressentait, posant d'incessantes questions, engrangeant les moindres détails dans les tiroirs de sa si jeune mémoire. Un jour – elle n'avait alors que quelques mois et apprenait tout juste à parler –, Ben l'avait surprise avec une poupée de chiffon entre les mains. Il avait pu croire un instant qu'elle s'adonnait enfin à quelque anodine récréation enfantine. Mais elle avait levé les yeux vers lui et lui avait demandé, avec cette gravité dans la voix et cette intensité dans le regard qui n'appartenaient qu'à elle, pourquoi le fabricant de la poupée avait choisi un matériau plus souple pour confectionner les bras et les jambes. Était-ce parce qu'il garantissait ainsi une plus grande solidité à son ouvrage ?

C'était Mistaya tout craché : allant toujours droit à l'essentiel, rusée comme un renard et sérieuse comme un pape ! Quand elle s'adressait à lui, elle l'appelait : « Père ». Pas « Papa », « Papounet » ou autres puérités habituelles. De même, elle disait « Mère » : polie, mais formelle. Ses questions étaient toujours pertinentes. Elle leur conférait une importance cruciale et ne traitait jamais un sujet à la légère. Ben avait dû apprendre à faire preuve du même sérieux dans ses réponses. Lorsque, un jour, il était parti d'un fou rire à l'énoncé d'une question pour le moins saugrenue, elle lui avait lancé un de ces regards qui signifient « Trêve d'enfantillages ! Il serait peut-être temps de grandir un peu ! ». Non pas qu'elle n'eût aucun humour ou

qu'elle ne goûtât pas l'autodérision ; mais elle avait des critères très personnels pour juger de ce qui était amusant et de ce qui ne l'était pas. Abernathy la faisait rire très souvent. Elle le taquinait sans merci, affectant toujours une impressionnante gravité pour mieux laisser s'épanouir sur ses lèvres un large sourire moqueur, au moment même où le malheureux scribe commençait seulement à subodorer la supercherie. Il supportait ses facéties avec une bonne grâce surprenante. Quand elle était toute petite, elle ne perdait jamais une occasion de monter à califourchon sur son dos et de lui tirer les oreilles. Elle n'y mettait aucune malice. Pour elle, ce n'était qu'un jeu. Jamais Abernathy n'aurait toléré pareille conduite de qui que ce soit. Pourtant, avec Mistaya, il sembla même y prendre plaisir !

Cependant, la plupart du temps, la fillette sembla juger les adultes ennuyeux et pitoyablement limités. Elle n'appréciait guère qu'ils la régissent ou tentent de la protéger. Pour elle, « non » n'était pas une réponse. Aussi supportait-elle difficilement les restrictions et autres interdictions que lui imposaient ses parents ou ses précepteurs. Abernathy avait accepté avec alacrité de se charger de son instruction ; mais il avouait, en aparté, que sa brillante élève s'ennuyait ferme pendant ses cours. Ciboule était son protecteur attitré ; mais, dès qu'elle avait su marcher, force lui avait été de reconnaître qu'il avait bien du mal à la tenir à l'œil. Elle aimait ses parents et leur témoignait une réelle affection, quoique d'une façon un peu étrange et avec une singulière retenue. Cependant, elle ne cachait pas que les conventions et autres règles de conduite auxquelles ils se soumettaient naturellement n'étaient, à ses yeux, que de vulgaires préjugés ; préjugés dont ils étaient malheureusement victimes, mais auxquels elle n'avait aucunement l'intention de se soumettre. À bon entendeur... Quand ils lui exposaient les raisons pour lesquelles ils agissaient de la sorte avec elle, elle avait cette façon de les regarder qui signifiait très clairement : vous n'avez pas la moindre idée de ce que je suis réellement ; parce que, si vous l'aviez compris, vous ne perdriez pas votre temps à vous justifier inutilement.

Elle semblait penser que les grandes personnes étaient un mal nécessaire ; mais que, plus tôt elle en serait débarrassée,

mieux elle se porterait. Elle avait, par conséquent, hâte de grandir. Peut-être était-ce la raison pour laquelle elle prenait cinq ans en douze mois, songeait souvent Ben. Peut-être cela expliquait-il pourquoi, dès qu'elle avait commencé à parler, elle s'était adressée aux adultes comme un des leurs, en employant des phrases complètes et une syntaxe irréprochable. Elle parvenait à saisir et à adopter la façon particulière dont s'exprimait chacun de ses interlocuteurs dès leur première rencontre. À présent, quand Ben discutait avec elle, il avait l'impression de converser avec son double. Elle s'adressait à lui exactement comme il s'adressait à elle. Il avait vite cessé de se comporter avec elle comme il l'aurait fait avec n'importe quel enfant de son âge ou – Dieu le préserve ! – de lui parler avec cette condescendance qu'adoptent trop souvent les adultes envers les bambins. Si vous aviez le malheur d'emprunter un ton doctoral avec elle, elle l'adoptait aussitôt avec vous. On en venait à se demander qui était bien, des deux, la grande personne !

Il n'existait qu'une seule exception à la règle : Questor Thews. Elle entretenait avec le magicien une relation privilégiée, dont ses parents eux-mêmes n'auraient pu se targuer. Avec Questor, Mistaya semblait se contenter de n'être qu'une enfant. Elle ne s'adressait pas au magicien de la même manière qu'elle s'adressait à Ben, par exemple. Elle buvait ses paroles, suivait attentivement ses moindres faits et gestes et, généralement, semblait admettre qu'il lui soit – à certains égards – supérieur. Tous deux se comportaient un peu comme un grand-père et sa petite-fille. Ben attribuait ce privilège aux pouvoirs de l'enchanteur royal. Mistaya était fascinée par la magie et les pouvoirs de Questor Thews, même s'ils ne donnaient pas toujours les résultats escomptés – ce qui n'était que trop fréquent –, forçaient son admiration. Questor prenait toujours plaisir à lui faire quelque démonstration, expérimentant sans cesse de nouveaux sorts à son intention. Il prenait cependant bien garde de ne rien tenter de dangereux en sa présence. Quoi qu'il en soit, Mistaya pouvait rester des heures assise à ses côtés, dans l'espoir qu'il puisse lui offrir un petit aperçu de ses dons si singuliers.

Au début, Ben s'en était inquiété. La fascination qu'exerçait la magie sur sa fille ressemblait un peu trop à celle qu'exerce le feu sur n'importe quel chenapan : il ne voulait pas qu'elle se brûle. Mais Mistaya n'essayait jamais de reproduire un sort ou de formuler une incantation pour son propre compte. Elle ne suppliait jamais qu'on lui explique comment fonctionnaient certains charmes. Elle prêtait toujours une oreille attentive aux recommandations et autres avertissements de Questor quant aux périls auxquels s'exposait l'apprenti-sorcier. En fait, elle ne semblait pas avoir besoin de recourir à la pratique. Elle paraissait considérer Questor comme une captivante curiosité : quelque sujet digne de son plus vif intérêt, mais non d'être imité. C'était un étrange comportement ; mais pas plus étrange que Mistaya elle-même, après tout. Et puis son engouement pour la magie n'avait rien de vraiment surprenant, quand on songeait aux circonstances de sa naissance, à l'héritage que lui avaient légué ses aïeux ou à la nature même du sang qui coulait dans ses veines.

Quelles seraient les conséquences d'une si lourde hérédité ? Ben s'interrogeait souvent à ce propos. Avec Mistaya, on pouvait s'attendre à tout. Comme n'importe quel futur père, il s'était fait une certaine idée de l'enfant qu'il avait engendré. Or, Mistaya ne ressemblait en rien à ce qu'il avait imaginé. Elle était différente de tous les enfants qu'il lui avait été donné de rencontrer. À dire vrai, pour lui, sa fille avait tout d'une énigme ambulante. Ce qui ne l'empêchait pas de l'aimer éperdument. Il n'aurait même pas pu concevoir la vie sans elle, désormais. Cependant, elle donnait une nouvelle signification aux mots « enfant » et « parents » et, ce faisant, l'obligeait à se remettre perpétuellement en question. Ce qui, on le concevra aisément, n'était pas toujours facile à vivre !

Mais ce n'était pas tout. Car, si Mistaya l'intriguait, l'émerveillait même ; elle l'effrayait aussi. Non pas à cause de ce qu'elle était aujourd'hui, mais de ce qu'elle pourrait devenir demain. À ses yeux, l'avenir de sa fille ressemblait à un grand voyage à travers des contrées inconnues. Qu'aurait-il pu faire pour s'assurer qu'elle arriverait sans encombres à bon port ?

Salica ne semblait pas partager les craintes de son époux. En

fait, pour elle, élever un enfant n'était pas plus compliqué que relever les défis quotidiens de l'existence. La vie vous place devant certaines décisions à prendre, certaines occasions à saisir, certains obstacles à surmonter, et le fait au moment voulu : ni plus tôt ni plus tard qu'il n'est opportun de le faire. À quoi bon se faire du souci à propos de quelque chose sur lequel vous n'avez, de toute façon, aucune emprise ? Pour Salica, chaque jour en compagnie de Mistaya était source de joie. Elle donnait à sa fille tout ce qu'elle pouvait lui donner et prenait ce que Mistaya avait à lui offrir en retour, sans se poser de questions. Elle ne cessait de rappeler à Ben que, fruit de mondes et de races différents, enfant d'une sylphide et d'un humain, descendante de rois et de puissantes créatures de magie, Mistaya était unique et vouée à un destin exceptionnel. C'est pourquoi ils devaient la laisser grandir son rythme et à sa façon.

« Facile à dire ! », songeait Ben, en regardant sa fille plantée le nez en l'air sous le vieux chêne. Cependant qu'aurait-il pu faire de plus ? Élever cette enfant était une telle responsabilité ! L'ampleur de la tâche dépassait ses compétences. La personnalité même de Mistaya l'écrasait.

— À table ! annonça Salica. Ben, tu veux bien appeler Mistaya, s'il te plaît ?

Ben se leva et, refoulant son inquiétude, héla l'enfant.

— Misty !

La fillette ne bougea pas.

— Mistaya !

Aucune réaction. La fillette semblait changée en statue.

Questor Thews s'empressa de venir à la rescousse.

— Encore plongée dans son petit monde intérieur apparemment, Monseigneur, commenta-t-il, en lui adressant un clin d'œil complice.

Il plaça ses mains en porte-voix.

— Mistaya ! Viens manger !

La fillette se retourna, hésita un instant, puis courut vers eux dans une envolée de mèches blondes étincelant au soleil. Elle offrit un petit sourire à Questor en passant devant lui, mais n'eut pas un regard pour son père.

Ben eut l'impression qu'elle ne le voyait même pas.

Tandis que l'enfant rejoignait les siens, Nocturna suivait des yeux. Le corbeau se tenait parfaitement immobile sous le couvert protecteur du feuillage, craignant que l'un des adultes n'ait la curiosité de venir y regarder de plus près. Aucun n'y songea. Tous se réunirent autour des victuailles, bavardant gaiement, inconscients du danger. L'enfant était sienne, désormais. Les graines qu'elle venait de semer n'auraient plus qu'à germer pour qu'elle puisse réclamer son dû en temps voulu. Cela ne tarderait pas. Bientôt. Oui, très bientôt.

Elle avait mis tellement de temps à peaufiner son infernale machination ! Mais, maintenant que le processus était enclenché, plus rien ni personne ne pourrait l'arrêter. Et, quand il s'achèverait, Ben Holiday aurait disparu de la surface du monde.

La mémoire du corbeau se réveillait et ses souvenirs le torturaient aussi cruellement qu'un fer rouge.

Deux ans avaient passé depuis que Nocturna s'était échappée de la Boîte à Malice. Deux ans pendant lesquels la trahison du roi fantoche n'avait cessé de la ronger comme du vitriol. Furieuse de n'avoir pu se venger sur sa fille et sa femme, quand l'occasion s'en était présentée, elle avait patiemment attendu le moment propice pour frapper. Holiday l'avait entraînée avec lui dans la Boîte à Malice, piégée dans les méandres brumeux du Labyrinthe, spoliée de son identité et de ses pouvoirs. Il avait brisé toutes ses défenses pour mieux la contraindre et, finalement, abuser d'elle. Certes, ni l'un ni l'autre ne savaient à l'époque qui ils étaient réellement. Et alors ? Qu'est-ce que cela changeait ? Ils avaient tous deux été victimes – comme le dragon Strabo – d'un puissant sort jeté par un monstre démoniaque. Soit, mais pourquoi cela devrait-il entrer en ligne de compte ? À ses yeux, rien ne parviendrait à disculper Ben Holiday. Oui, Holiday était coupable, coupable de l'avoir confrontée à sa propre faiblesse, coupable de lui avoir fait éprouver pour lui ce qu'elle s'était juré de n'éprouver jamais pour aucun homme. La haine qu'elle lui vouait depuis toujours ne rendait l'humiliation que plus mortifiante. Elle annihilait toute chance qu'elle puisse, si ce n'est pardonner, du moins

oublier cet infamant outrage.

Non, Nocturna n'avait pas oublié, bien au contraire. Elle avait entretenu sa rancune comme un brasier qui n'avait cessé de la consumer. La douleur l'avait aidée à rassembler ses forces et à les concentrer sur ce seul but : prendre sa revanche. Elle aurait peut-être été satisfaite si elle avait pu s'emparer de l'enfant, comme elle avait tenté de le faire peu de temps après sa naissance, dans le Gouffre Noir. Peut-être qu'enlever Mistaya – et détruire sa mère par la même occasion – aurait suffi à l'apaiser. Mais les Fées en avaient décidé autrement. Elles étaient intervenues au dernier moment, l'empêchant d'assouvir sa vengeance et la contraignant à vivre, depuis tout ce temps, avec cette brûlure qui lui dévorait les entrailles.

Oui, tout ce temps... jusqu'à aujourd'hui. Car, à présent, l'enfant était assez grande pour secouer le joug – tant celui des humains que celui des Fées –, assez intelligente pour découvrir des vérités qu'elle ignorait encore ; assez réceptive à l'influence de la magie pour répondre à son appel. Mistaya serait pour Nocturna le baume qui apaiserait le feu de son humiliation, tout autant que l'arme qui détruirait son ennemi juré.

Le corbeau aux yeux rouges surveillait l'assemblée : parents et amis réunis pour goûter ensemble un petit moment de bonheur. Ils ignoraient encore que ce bonheur-là serait le dernier.

Une lueur féroce embrasa les prunelles écarlates, puis le corbeau s'envola sans bruit pour rejoindre son antre maudit.

RYDALL DE MARNHULL

Salica se redressa si brusquement qu'elle éveilla son époux. L'aube n'était encore qu'une faible lueur dorée poudroyant à l'horizon. Landover dormait profondément sous son épaisse couverture de nuit. Les draps avaient été jetés à bas du lit et la sylphide se tenait assise, les yeux fixes. Son corps avait la rigidité d'un cadavre et son teint en avait la pâleur. Quand Ben la prit dans ses bras, elle se mit à trembler des pieds à la tête. Après quelques minutes, le tressaillement s'apaisa. Salica se laissa docilement recoucher et Ben remonta draps et courtepointe pour la réchauffer.

— Une prémonition, lâcha-t-elle dans un souffle.

Elle était allongée contre lui, la tête blottie dans le creux de son épaule. Il sentait tous ses muscles bandés à se rompre et cette tension : un condamné à mort attendant la chute du couperet !

— Un rêve ? demanda-t-il, en lui caressant le dos pour tenter de la reconforter.

— Non, pas un rêve. Une prémonition. L'impression que quelque chose va arriver. Quelque chose de terrible. Oh ! Cette violence ! Comme une déferlante qui me submergeait et dans laquelle je me noyais. Je suffoquais, Ben. Je ne pouvais plus respirer.

— C'est fini, maintenant. C'est fini.

— Non ! Ce n'est pas fini, protesta-t-elle avec une véhémence inattendue. Cette prémonition nous concerne tous, Ben : Mistaya, toi et moi. Mais surtout toi. Tu es en danger. Je ne sais pas ce qui te menace. Mais je suis sûre que quelque chose va se produire et que, si nous n'y sommes pas préparés, nous allons tous...

Elle étouffa ces derniers mots dans un sanglot. Ben resserra son étreinte. La longue chevelure émeraude ruissela sur son torse. Il laissa son regard errer dans l'obscurité de la chambre. Il

n'avait nullement l'intention de prendre l'avertissement de Salica à la légère. Il avait désormais que rêves et prémonitions étaient aux créatures de magie ce que l'instinct de survie est aux animaux sauvages et qu'elles s'y fiaient tout autant, souvent avec raison. Le rêve était un médium qu'utilisaient couramment les Fées, pour communiquer entre elles ou avec leurs descendants, et les défunts, avec les vivants. Salica recevait fréquemment de tels messages oniriques qui la guidaient et la mettaient en garde. Les prémonitions étaient certes plus rares, mais n'en étaient pas moins significatives. Si Salica sentait un danger, il aurait été bien mal avisé de l'ignorer.

— N'y avait-il donc aucun indice qui puisse nous permettre d'en deviner l'origine ?

Elle secoua la tête en signe de dénégation.

— Mais je n'ai jamais rien senti d'aussi fort, sauf lorsque je t'ai rencontré et que j'ai su que tu étais celui que j'attendais. C'est aussi prophétique, aussi irréfutable ! (Elle sembla réfléchir un instant.) Ce qui m'inquiète c'est que je ne sais pas d'où provient cet avertissement. Les rêves sont envoyés par des parents, des amis, des ancêtres, morts ou vivants, qui expriment ainsi leurs pensées et formulent conseils ou suggestions. Mais les prémonitions sont comme des spectres ; dépourvues de visage et de voix, ce sont des messagers de l'ombre qui ne servent qu'à nous mettre en garde pour nous préparer aux imprévisibles coups du sort. C'est le doute qui nous habite et nous protège inconsciemment contre les facéties du destin qui leur ouvre la voie. Nous n'y sommes pas sensibles en état de veille ; mais, lorsque nous dormons, notre esprit se libère et devient perméable à l'intangible. La voie qu'a empruntée cette prémonition-là pour m'atteindre devait être bien large et bien directe pour laisser passage à un tel monstre de noirceur !

Submergée par un nouvel accès de terreur, le corps parcouru de frissons, elle se blottit encore davantage contre lui.

— Cela fait des mois que le royaume vit en paix, argua pensivement Ben, en fouillant sa mémoire en quête de quelque menace qu'il aurait pu sous-estimer. Nocturna et Strabo ne se sont pas manifestés depuis des lustres. Les barons de Vertemotte cohabitent pacifiquement. Les trolls de roche eux-

mêmes sont parvenus à se faire oublier. Aucune perturbation n'a été signalée à la frontière des brumes ensorcelées. Pas le moindre incident qui ait pu nous laisser présager un quelconque danger.

Ils demeurèrent silencieux un long moment, couchés côte à côte dans le grand lit royal, le regard tourné vers les fenêtres en ogive derrière lesquelles l'obscurité se retirait déjà.

Salica releva la tête et lui lança un regard désespéré. Son beau visage était si blême que Ben en eut le cœur serré.

— Je ne sais que faire, avoua-t-elle.

Il lui embrassa le bout du nez avec une feinte désinvolture.

— Nous ferons ce que nous pourrons !

Il se leva, marcha nu-pieds jusqu'à l'imposante vasque de pierre scellée au mur, sous celle des croisées qui regardait l'orient, et s'y arrêta pour contempler l'aube. Le ciel était dégagé et la lumière rasante du petit jour réveillait déjà des bouquets de verts et de bleus. Le dos rond des collines dessinait de douces ombres courbes. Les fleurs commençaient de s'ouvrir. La prairie étalait son tapis d'herbe grasse scintillant de rosée par-delà l'étendue lacustre. Au pied des remparts d'argent qui ceignaient Bon Aloi s'opérait la relève de la garde ; tandis que, dans la cour intérieure, les garçons d'écurie rejoignaient les stalles, les bras chargés d'avoine pour les chevaux.

Ben s'aspergea le visage d'eau tiède. Comme chaque matin, Bon Aloi veillait au confort de son hôte, avançant ses moindres désirs. Ce château était vivant. Doté de pouvoirs magiques, il dorlotait le monarque et sa Cour ; comme une mère poule, ses poussins. Quand il était arrivé à Landover, Ben s'en était émerveillé. Comment, en effet, ne pas s'étonner de trouver un bain chaud à point nommé ; de voir une douce clarté sourdre des murs quand vous aviez besoin de lumière, de sentir les dalles réchauffer vos pieds gelés l'hiver et vous rafraîchir l'été... ? Cependant, il avait fini par s'habituer à ces petits miracles quotidiens et n'y faisait plus grand cas aujourd'hui.

Il s'essuya et plongea machinalement les yeux dans la vasque miroitante. Un homme au teint hâlé, aux traits rudes, au nez busqué et aux tempes légèrement dégarnies lui rendit son regard : un regard perçant, d'un bleu étincelant et glacé. Les

ultimes frémissements de l'eau lui octroyèrent quelques rides. Il n'avait pourtant pas changé d'un pouce depuis qu'il avait quitté Chicago pour venir ici. Les apparences sont trompeuses, dit-on. En ce qui le concernait, elles semblaient même défier l'entendement. Cependant, Landover était régi par la magie et il ne s'étonnait plus de rien. Dans ce royaume, tout était possible !

« Mistaya en est la preuve vivante », se dit-il. Sa fille repoussait constamment pour lui les frontières du réel.

Salica se leva à son tour pour le rejoindre. Elle était nue ; mais semblait, comme toujours, n'y pas prêter la moindre attention – ce qui rendait sa nudité parfaitement naturelle et décente. Il la prit dans ses bras, mesurant une fois de plus la chance qu'il avait d'être son époux et la force de l'amour qu'il éprouvait pour elle.

Il avait tant besoin d'elle à ses côtés ! Elle demeurait la plus belle femme qu'il ait jamais vue ; d'une beauté à laquelle les parfaites proportions du corps, la délicatesse des traits ou la grâce des gestes ne suffisaient pas à rendre justice ; de cette beauté qui émane de l'intérieur, de l'intime profondeur que d'aucuns nomment l'âme. Salica incarnait pour lui le grand amour qu'il avait cru à jamais disparu quand Annie avait péri dans ce stupide accident de voiture, là-bas, dans l'autre monde, il y avait si longtemps déjà... si longtemps qu'il avait peine à s'en souvenir. Elle était cette âme sœur qu'il avait pensé ne plus jamais devoir rencontrer. Il lui devait sa force, son équilibre, sa raison de vivre.

On frappa à la porte de la chambre.

— Sire ? Sire, êtes-vous réveillé ?

— Oui, Abernathy, répondit Ben, en jetant un coup d'œil machinal vers la porte close, par-dessus l'épaule de la sylphide.

— Excusez-moi, Majesté, mais il faut que je vous parle, insista le scribe. Il faut que je vous voie au plus tôt.

Salica s'écarta de son époux pour aller revêtir une robe de Cour immaculée. Ben attendit qu'elle ait achevé de se parer pour ouvrir la porte. Abernathy se tenait sur le seuil, au garde-à-vous ; tentant vainement de dissimuler, sous une dignité de façade, une inquiétude manifeste. Ses doigts – autant dire tout ce qui lui restait de ses origines humaines depuis qu'il avait été

transformé en terrier blond à poils longs – trituraient nerveusement les boutons de son uniforme rouge et or de Scribe Royal.

— Sire, fit-il, en avançant d'un pas pour parler à l'oreille de son souverain. Vous me voyez confus d'avoir à perturber votre réveil de la sorte, mais deux cavaliers vous attendent au portail. Il semble qu'ils soient venus pour vous lancer quelque défi. Ils refusent d'en révéler la nature à tout autre que vous. L'un d'eux a néanmoins jugé suffisamment éloquent de jeter son gant au beau milieu du pont. Ils attendent votre réponse.

— Je descends.

Ben referma la porte et s'empressa de s'habiller, tout en rapportant à son épouse les paroles du scribe. Jeter son gant pouvait certes paraître un tantinet désuet à un Terrien du XXI^e siècle ; mais, à Landover, cela n'avait rien d'une plaisanterie. Quand on vous jetait le gant, nul besoin d'être devin pour y voir une provocation. Or, un tel affront ne pouvait rester impuni. Le roi lui-même n'était guère au-dessus de telles lois. « Ou, plus exactement, rectifia Ben à part lui, nul n'est au-dessus des lois et surtout pas celui qui les fait ! »

Il boutonna le col de sa tunique et caressa machinalement, à travers l'étoffe, le médaillon qui pendait sur sa poitrine. Si le défi qu'on lui lançait s'achevait par un combat, il n'aurait certes pas vraiment à se battre puisque le champion royal prendrait les armes à sa place. Son champion : le Paladin, l'invincible défenseur de tous les rois de Landover depuis l'aube des temps. Seul le médaillon, symbole du pouvoir souverain, permettait d'invoquer ce guerrier sans égal – qui n'était autre, en réalité, que l'alter ego du monarque en titre ; autant dire Ben lui-même. Car c'était bien le roi qui donnait vie au Paladin, qui habitait son corps et incarnait son esprit, se voyant ainsi doté de ses insignes qualités guerrières et, par là même, de son passé. Ben avait mis longtemps à assimiler, puis à accepter cette incroyable vérité. Il lui avait fallu plus longtemps encore pour en assumer les conséquences.

Il s'arracha à ses sombres réflexions pour prendre le bras de son épouse et se diriger avec elle vers les remparts. Inutile de s'alarmer pour l'instant. Peut-être ne serait-il pas nécessaire de

combattre, après tout... Peut-être que le défi en question ne l'obligerait pas à en arriver à cette extrémité... Peut-être l'intervention du Paladin ne s'avérerait-elle pas indispensable... Peut-être le danger n'était-il qu'imaginaire... Peut-être... Peut-être... Ou peut-être pas !

Ils cheminèrent rapidement à travers les couloirs pour emprunter un escalier en colimaçon et rejoindre cette partie du chemin de ronde qui dominait l'entrée principale du château. Érigé sur une île, au milieu d'un lac, Bon Aloï n'était relié à la terre ferme que par un pont unique que Ben avait fait construire aux premiers temps de son règne et plusieurs fois reconstruit depuis. Landover n'avait pas connu de guerres depuis que Ben était monté sur le trône. Il avait donc tout naturellement jugé inutile d'isoler le souverain de son peuple.

Évidemment, en contrepartie, ledit peuple n'avait guère pour habitude de jeter le gant audit souverain !

Questor Thews et Abernathy l'avaient déjà devancé et conversaient à mi-voix, en attendant son arrivée. Non loin d'eux, Ciboule se baladait à flanc de parapet. Les griffes du kobold lui permettaient d'agripper aisément les moellons : il pouvait descendre le long de la muraille comme une araignée. Pour lors, ses inquiétants yeux jaunes n'étaient guère que des fentes et une parodie de sourire découvrait plusieurs rangées de dents aussi acérées que des lames de rasoir.

Ben apparut au sortir de l'escalier, suivi de la sylphide. Le magicien et le scribe se précipitèrent immédiatement vers lui.

— Je ne doute pas que vous résolviez ce petit problème au mieux des intérêts de tous, s'empressa de déclarer Questor. Je tiens néanmoins à vous conseiller la plus grande prudence. Ces deux étrangers sont enveloppés d'une aura ensorcelée, une protection magique si puissante que mes talents eux-mêmes ne suffisent pas à la percer au jour.

— On ne saurait apporter preuve plus patente de leur férocité, assurément ! persifla le scribe, les oreilles pointées comme celles d'un chien de garde sur le qui-vive. Sire, ces deux importuns témoignent d'une impertinence telle qu'un petit séjour dans les oubliettes me paraîtrait la seule réponse digne de votre considération.

— Moi aussi je vous souhaite le bonjour, mes amis ! railla Ben, d'un ton badin. Belle journée pour jeter le gant, n'est-ce pas ? (Il leur adressa un petit sourire narquois, puis se rapprocha du parapet.) Et si nous écoutions ce que ces visiteurs ont à nous dire, avant d'envisager les solutions les plus adéquates à un problème dont nous ignorons, pour l'heure, les données ?

Tous se regroupèrent autour de lui, tandis que Ben jetait un coup d'œil en contrebas. Montés sur de fiers destriers à robe de jais, deux cavaliers, tout de noir vêtus, se tenaient immobiles au centre du pont qui conduisait au portail de Bon Aloï. Le plus impressionnant portait cuirasse. Une épée à deux mains battait sa cuisse et une hache d'armes dépassait du troussequin de sa selle. Ses traits disparaissaient derrière la visière de son heaume. Le plus fluët était drapé de longues robes et si recroquevillé sur l'encolure de son cheval qu'on eût dit quelque centenaire décrépît en appui sur sa canne. Il cachait son visage dans la profondeur de son capuchon et ses mains, dans l'ampleur de ses manches. Aucun ne portait le moindre insigne ou étendard qui eût pu révéler son rang ou indiquer sa provenance.

Le gantelet de fer du cavalier en armure gisait au centre du pont, devant les sabots de son cheval.

— Vous voyez ce que je veux dire, chuchota Questor, d'un air énigmatique.

Non, Ben ne voyait pas vraiment. Mais cela ne changeait rien à la situation. Soucieux de ne pas prolonger inutilement une scène qu'il jugeait quelque peu ridicule, il décida de s'adresser sans tarder à ses visiteurs en ces termes :

— Je suis Ben Holiday, roi de Landover. Que voulez-vous de moi ?

Le cavalier en armure leva légèrement la tête.

— Messire Holiday, je me nomme Rydall et suis roi de Marnhull et de toutes les terres qui s'étendent à l'est, des brumes ensorcelées jusqu'à l'Infranchissable Abîme, répondit-il d'une voix aussi grave et vibrante qu'un roulement de tambour. Je suis venu ici pour accepter pacifiquement votre reddition. À l'évidence, si vous m'y contraignez, je n'hésiterai pas à employer

la force pour l'obtenir. Je veux votre trône, votre couronne et le médaillon garant de votre souveraineté. Je veux régner en votre lieu et place sur vos sujets et votre royaume. Me suis-je bien fait comprendre ? Ben sentit le sang lui affluer aux joues.

— Ce que je comprends pleinement, Rydall, roi de Marnhull, c'est que votre niaiserie n'a d'égale que votre folie. Caressiez-vous vraiment l'espoir que je veuille bien, une seconde, considérer de telles inepties ?

— Et vous, Ben Holiday, roi de Landover, seriez vous-même bien sot, si vous décidiez d'ignorer délibérément mes dires. Laissez-moi achever, avant de parler inconsidérément ; comme vous venez de le faire. Marnhull, mon royaume, s'étend au-delà des brumes ensorcelées. Tout ce qui existe en deçà m'appartient de droit. Je l'ai conquis les armes à la main, il y a plusieurs décennies. Et ce, jusqu'au dernier arpent. Las ! Une fois revenu sur mes terres de Marnhull, quand il me prit l'envie de revenir, les brumes ensorcelées se révélèrent un obstacle insurmontable. Elles le restèrent des années durant. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. J'ai mis à bas vos ultimes défenses, Messire Holiday, et puis enfin rentrer en possession de mon domaine. Pour vous éviter des pertes inutiles, je tiens à vous prévenir : mon armée ne fera qu'une bouchée de la vôtre. Mes hommes sont déjà sur le pied de guerre à la frontière et n'attendent que mon signal pour ravager vos terres. Si vous m'obligez à donner cet ordre, mon armée s'abattra sur votre royaume comme la peste et ne laissera rien derrière elle. Une fois en marche, nul ne pourra plus l'arrêter. On ne saurait être plus clair, ce me semble. Qu'en pensez-vous, Messire Holiday ?

Ben jeta un regard en coin à Salica, puis à ses deux conseillers.

— L'un d'entre vous a-t-il déjà entendu parler de ce fat ?

Tous trois secouèrent la tête.

— Vous rendez-vous, oui ou non ? clama Rydall de sa voix de stentor.

Ben se retourna et se pencha pour lui répondre.

— Je ne le crois pas. Du moins, pas aujourd'hui. Un autre jour, peut-être... persifla-t-il, avant de marquer une pause pour clairement signifier son changement de ton. Je ne parviens pas

à concevoir que vous avez pu espérer de moi une réponse favorable, reprit-il d'une voix cassante. Nul n'a jamais entendu parler de vous. Vous n'apportez aucune preuve de votre titre ou de votre puissance. Vous êtes là, assis sur votre cheval, à proférer des menaces et vous osez revendiquer ma couronne aussi naturellement que si vous me demandiez votre chemin. Si c'est office de bouffon que vous convoitez, Messire, je veux bien promettre d'y réfléchir. Mais, de grâce ! Épargnez-moi vos airs suffisants ! Après tout, vous n'êtes que deux cavaliers sans escorte, surgis on ne sait d'où. Que diriez-vous donc si je vous faisais saisir par mes gardes et jeter au cachot ?

Rydall s'esclaffa. Son rire tonitruant monta jusqu'au sommet des remparts, aussi fielleux que le ton qu'il avait employé pour formuler son inconcevable requête.

— Je vous conseille vivement de ne pas tenter pareille folie, Messire Holiday. Au demeurant, l'entreprise n'est pas aussi aisée qu'il y paraît.

Ben hocha la tête.

— Reprenez donc votre gant, Seigneur Rydall, et rentrez chez vous ! J'ai d'autres tâches plus urgentes que d'écouter vos fadaïses. En outre, vous m'avez privé de mon petit-déjeuner. Et, ventre affamé n'ayant point d'oreille...

— Non, Messire ! C'est à vous qu'il appartient de relever ce gant, si vous vous obstinez à refuser la reddition pacifique que je vous propose. (Il poussa son cheval d'un pas.) Vos terres entravent l'avancée de mon armée et je ne puis les contourner. De plus, je le pourrais que je ne le voudrais point. Votre royaume m'appartient de droit et me reviendra d'une façon ou d'une autre. Mais sachez que le sang versé n'entachera pas ma conscience. Vous l'avez déjà sur les mains. Êtes-vous bien certain d'avoir fait le bon choix ?

— Ma décision est irrévocable.

Rydall éclata de nouveau d'un grand rire méprisant.

— Voilà qui est parlé en brave ! Certes, je n'ai jamais vraiment songé que vous vous rendriez si facilement ; du moins, pas sans que je vous donne quelque raison de craindre l'échec cuisant que vous essuierez. Sachez, toutefois, Messire Holiday, que votre refus aura de funestes conséquences. Non seulement

pour vous, mais également pour tous ceux que vous aimez.

Ben s'empourpra derechef, dans un regain de fureur.

— Vos menaces ne vous mèneront à rien, Rydall de Marnhull. Brisons là !

— Un moment, Messire ! s'écria le cavalier. Ne soyez pas si prompt à rompre un entretien qui...

— Retournez d'où vous venez !

Ben se détournait déjà, quand il aperçut Mistaya. Il se figea sur-le-champ.

La fillette se tenait sur le chemin de ronde, à quelques pas de lui, toute seule, parfaitement immobile, et regardait fixement le cavalier. Elle semblait absorbée dans son observation au point d'oublier complètement tout ce qui l'entourait, comme hypnotisée.

— Mistaya !

Ben l'avait appelée à voix basse, craignant que ses visiteurs ne remarquent la présence de sa fille. Il ne voulait pas qu'elle s'approche si près du vide. Il sentit la sueur perler sur son front. La fillette ne bougeait pas. Il haussa le ton.

— Mistaya !

Elle n'entendit pas davantage ou ne voulut pas entendre. Ben quitta aussitôt son poste pour la rejoindre. Il la souleva de terre et la reposa à distance respectueuse du parapet. Mistaya n'offrit aucune résistance.

— Rentre, maintenant, s'il te plaît, lui ordonna-t-il doucement, en se gardant de lui laisser percevoir ses craintes.

Elle leva vers son père un regard qu'il jugea singulièrement préoccupé – comme si elle débattait intérieurement quelque mystérieuse question –, puis se dirigea docilement vers l'escalier et descendit les degrés sans même se retourner.

— Messire Holiday !

Ben serra les dents et fit volte-face pour reprendre position au-dessus du portail.

— J'en ai fini avec vous, Rydall ! s'époumona-t-il, hors de lui.

— Laissez-moi donner la garde ! grogna Abernathy, que l'insolence du visiteur mettait sur des charbons ardents. Qu'il soit jeté aux oubliettes !

— Encore un mot ! insista le cavalier. Je vous répète que je

n'espérais pas vous voir capituler sans avoir obtenu auparavant quelque preuve de mes dires. Voudriez-vous que je vous fournisse cette preuve, Messire Holiday ? Une preuve attestant que je suis capable de mettre mes menaces à exécution ?

Ben prit une profonde inspiration pour tenter de conserver le peu de sang-froid qu'il lui restait encore.

— Agissez en cela à votre guise, Rydall de Marnhull. Mais n'oubliez pas que vous devrez assumer seul les conséquences de vos actes !

Les deux interlocuteurs se défièrent en silence pendant un long moment. En dépit de sa colère et de sa farouche détermination, Ben sentit un frisson lui parcourir l'échine. Et s'il avait sous-estimé son adversaire ? Et s'il était en train de commettre de ces terribles erreurs que l'on ne peut jamais se pardonner ?

— Au revoir, donc, Messire Holiday ! conclut enfin Rydall. Je reviendrai dans trois jours. Peut-être votre réponse sera-t-elle différente, alors. Je vous abandonne mon gantelet. Nul ne pourra le relever que vous. Et vous le relèverez, croyez-moi !

Il tourna bride sans attendre et piqua des deux. Son mystérieux compagnon s'attarda un instant, ratatiné sur sa selle tel un vieux vautour déplumé sur sa branche. Il n'avait pas plus bougé que parlé, de tout le temps qu'avait duré l'entrevue, et n'avait rien laissé entrevoir de son apparence. Enfin, il fit à son tour volte-face et s'élança sur les brisées de son mentor. Tous deux traversèrent la prairie comme une flèche et s'enfoncèrent dans la forêt.

Ben Holiday, Salica et leurs amis les suivirent du regard jusqu'à ce qu'ils aient complètement disparu. Aucun mot ne franchit leurs lèvres.

Ce matin-là, le petit-déjeuner fut sinistre. Regroupés à un bout de la grande table de la salle à manger du château, Ben, Salica, Questor et Abernathy discutaient à voix basse, en poussant d'une fourchette distraite la nourriture dans leurs assiettes. L'importune visite, qui les avait tirés du lit aux aurores, leur avait, de surcroît, coupé l'appétit. Mistaya avait déjà pris son petit-déjeuner dans sa chambre et avait été

autorisée à jouer dans le parc. Ben avait envoyé Ciboule pour veiller sur elle.

— Donc, nul n'a jamais entendu parler de ce Rydall de Marnhull ? répétait Ben pour la seconde fois. Vous en êtes bien sûrs ?

— Noble Seigneur, cet humain – si c'est bien un humain – est inconnu du royaume, confirma Questor Thews. Il n'y a jamais eu de Rydall ou de Marnhull en deçà de nos frontières.

— Pas plus qu'au-delà, d'ailleurs, renchérit Abernathy. Ce Rydall prétend avoir franchi les brumes ensorcelées, mais nul ne peut traverser le Monde des Fées sans leur accord, Sire. Or, les Fées ont toujours farouchement défendu leurs frontières. Seule la magie permet de passer à travers les brumes et seules les Fées et leurs créatures détiennent ce pouvoir.

— Peut-être Rydall possède-t-il un talisman semblable au mien, hasarda Ben. Après tout, le médaillon me permet bien, à moi, de traverser les brumes ensorcelées.

Questor Thews fit une moue dubitative et se pencha vers son souverain.

— Ces visiteurs sont assurément protégés par une puissance magique, Monseigneur ; mais ce n'est probablement pas de Rydall qu'elle émane. Qu'en est-il, en effet, de cet autre cavalier encapuchonné ? Peut-être celui-là est-il doté de pouvoirs ? Un monstre semblable au Gorse, par exemple ? Une telle créature peut assurément franchir les brumes sans encombres.

Ben songea alors au Gorse, à cette entité démoniaque dotée d'immenses pouvoirs qui était apparue à Landover peu avant la naissance de Mistaya. Un tel monstre pouvait effectivement déambuler dans le Monde des Fées à sa guise et réduire en miettes quiconque se dressait en travers de son chemin.

— Mais pourquoi une créature aussi puissante s'abaisserait-elle à servir Rydall ? objecta-t-il. L'inverse me semblerait plus logique.

— Peut-être n'est-ce qu'un génie soumis aux ordres de son maître, suggéra Salica. Ou peut-être les apparences nous ont-elles abusés. Il se pourrait que ce soit, en fait, Rydall qui obéisse aux ordres de l'autre cavalier...

— Certes, acquiesça Questor, le cavalier encapuchonné peut

fort bien être le sorcier et Rydall, son serviteur. Tous deux auraient alors inversé les rôles pour mieux tromper l'adversaire. (Il soupira.) Ah ! Si seulement j'avais pu percer l'aura magique qui les protégeait !

Ben se cala dans son fauteuil.

— Voyons, résumons : Rydall et son mystérieux compagnon surgissent de nulle part. L'un d'eux – ou peut-être les deux – possède des pouvoirs magiques. Mais nous ignorons la nature et l'étendue de ces pouvoirs. Nous savons seulement que ces deux inconnus exigent notre capitulation sans condition afin de s'emparer du trône et qu'ils semblent convaincus de l'obtenir d'une façon ou d'une autre. Pourquoi ?

— Pourquoi ? répéta benoîtement Questor.

— Formulons le problème différemment, reprit patiemment Ben, en repoussant son assiette. Ils présentent leur requête, mais ne font rien qui incite à la prendre au sérieux. Ils ne font aucune démonstration de leur magie qui pourrait intimider l'adversaire, par exemple, et n'apportent aucune preuve manifeste de leur prétendue force militaire. Non, ils se contentent d'exiger une reddition et tournent bride, en nous laissant trois jours pour réfléchir. Pour réfléchir à quoi ? Au refus que nous avons déjà clairement signifié ? Cela n'a pas de sens.

— Tu crois qu'ils vont profiter de cet intervalle pour nous prouver de quoi ils sont capables ? avança Salica.

— Absolument. Ils ne nous ont pas offert ce délai de trois jours sans raison. Ils ont, de plus, proféré une menace assez éloquente avant de partir. Rydall s'est montré trop prompt à accepter notre refus, à mon goût. Il aurait pu plaider plus avant, argumenter, que sais-je ? Non, selon moi, il vient tout simplement de positionner ses pièces sur l'échiquier et nous sommes, là, en train de jouer une partie en aveugle. Or, nous ignorons les règles du jeu. Un jeu qui pourrait s'avérer dangereux...

Chacun demeura, un moment, plongé dans ses pensées.

— Que devrions-nous faire à votre avis, Monseigneur ? s'enquit finalement Questor.

Ben haussa les épaules.

— Je voudrais bien le savoir !

Il se caressa le menton, d'un air songeur.

— Pourquoi ne pas utiliser le Contemplateur, Questor ? proposa-t-il. Nous explorerons le royaume de fond en comble et pourrons ainsi voir si Rydall et son armée fantôme sont bien quelque part à Landover. Inutile d'alarmer la population, avant de savoir si la menace est bien réelle. Quoi qu'il en soit, il serait peut-être plus sage de doubler les rondes des sentinelles à la frontière.

— Il serait sans doute plus sage de renforcer la garde aussi, renchérit Abernathy. Après tout, cette menace – est dirigée contre nous.

Ben acquiesça. Après quoi, tous retournèrent vaquer à leurs occupations. Ben s'acquitta de ses devoirs – ne dérogeant en rien à l'emploi du temps fixé depuis des semaines sur son agenda – avec son calme et son sérieux accoutumés, sans parvenir cependant à se départir d'une appréhension tenace.

Dès qu'il put s'échapper une minute, il se rendit dans la tour du Contemplateur. C'était la tour la plus élevée du château. À son sommet se trouvait une pièce circulaire qui s'ouvrait directement sur le vide par une large trouée pratiquée dans la muraille, depuis le sol jusqu'au plafond, et gardée par une rambarde d'argent ciselé de runes cabalistiques. Un vieux parchemin, sur lequel avait été dessinée une carte détaillée de Landover, reposait sur le lutrin d'argent fixé au centre de la rambarde. Le Contemplateur faisait partie de la magie de Bon Aloi. Il permettait au souverain de surveiller le royaume tout entier, en survolant à tout instant n'importe quel territoire de son choix, sans pour autant quitter le château.

Ben alla se camper face au lutrin, riva ses mains au garde-corps, fixa un point au sud de la carte et ordonna mentalement qu'on l'y transportât. Une chaude vibration gagna bientôt ses mains et, quelques secondes plus tard, les murs de la tour disparurent. Il volait à travers l'espace avec la rambarde d'argent pour seul soutien. Ce n'était qu'une illusion, bien sûr ; mais la magie du Contemplateur était telle que l'on pouvait aisément s'y laisser prendre. Il parcourut la Contrée des Lacs, ses forêts, ses étangs, ses marais, fouillant d'un regard d'aigle le

moindre recoin. Mais il dut se rendre à l'évidence : aucun signe de Rydall, de son compagnon ou de sa formidable armée. Il poussa jusqu'aux frontières méridionales. Là encore, tout paraissait paisible.

Quand Salica le rejoignit à l'heure du déjeuner, le mystère de Rydall de Marnhull était toujours entier. Elle prit son époux par le bras pour l'entraîner vers le jardin privé qu'elle réservait à ses promenades et aux ébats de sa fille. Mistaya était à l'office, livrée aux soins attentifs de Navet : l'endroit était désert.

— Je veux éloigner Mistaya quelque temps, annonça la sylphide, sans autre préambule. Elle partira demain.

Ben la dévisagea un moment en silence.

— Toujours ta prémonition ?

— Oui, l'avertissement est trop pressant pour n'en pas tenir compte. Peut-être la venue de Rydall en est-elle la cause. Peut-être n'a-t-elle aucun rapport. Mais je me sentirais plus rassurée si Mistaya était tenue à l'écart de tout cela. Nous protéger nous-mêmes ne sera sans doute déjà pas si aisé. Inutile de l'exposer au danger.

Ils cheminaient paisiblement et arrêtaient leurs pas près d'un bosquet de flamboyants. Ben admirait distraitemment l'éclat des fleurs tropicales, tout en songeant à la menace qu'avait proférée Rydall à l'encontre de ses proches. Or, Rydall avait sans doute vu Mistaya sur le chemin de ronde...

Il croisa les bras, le regard lointain.

— Tu as probablement raison. Cependant, où serait-elle plus en sécurité que derrière ces murs ?

— Chez mon père. Je sais à quel point il s'est montré désobligeant par le passé, mais il adore sa petite-fille et veillera étroitement sur elle. Personne ne peut la protéger mieux que lui. Les frontières de la Contrée des lacs sont bien gardées et nul ne peut les franchir sans qu'il en soit immédiatement averti. De plus, les pouvoirs des descendants des Fées sont de nature à décourager toute incursion malveillante. Crois-moi, Mistaya sera plus en sûreté chez mon père qu'ici.

Salica avait vu juste. Le Maître des Eaux et ses sujets conservaient de leurs origines féeriques des dons surnaturels aux effets redoutables. En outre, il était impossible de trouver

son chemin dans la Contrée des Lacs sans guide. Cependant, Ben n'était toujours pas convaincu. Le Maître des Eaux et sa fille n'entretenaient pas les meilleures relations qui soient et, quoique le seigneur de la Contrée des Lacs ait accueilli la naissance de Mistaya avec joie et soit même venu lui rendre visite à Bon Aloi, il n'en demeurerait pas moins hostile à la monarchie, en général, et à Ben, en particulier. Il lui avait certes prêté allégeance, mais sans conviction, et pensait toujours que les descendants des Fées n'avaient nul besoin de tutelle royale pour vivre en harmonie sur leurs terres. Il s'était plus d'une fois fermement opposé au souverain et n'avait jamais caché son intention de s'emparer du trône à la première occasion. Pouvait-on rêver plus charmant beau-père, en vérité ?

Cependant, Ben se tourmentait autant que Salica pour la sécurité de sa fille. Il n'avait cessé de s'en inquiéter depuis qu'il l'avait arrachée à la vue de Rydall sur les remparts. Si la prémonition de Salica disait vrai – et rien n'autorisait à penser le contraire –, le danger auquel ils étaient tous exposés résultait d'une menace dirigée surtout contre lui. Par conséquent, il devait se trouver partout où Ben se trouverait lui-même ; c'est-à-dire, pour lors, ici même, à Bon Aloi. Il semblait donc logique d'éloigner Mistaya pour la soustraire à cette menace et il n'y aurait pas d'endroit plus sûr pour elle, à travers tout le royaume, que la Contrée des Lacs.

— L'accompagneras-tu ?

— Non, Ben. Ma place est à tes côtés. Je reste avec toi. Peut-être serai-je en mesure de t'apporter quelque protection. Peut-être m'enverra-t-on d'autres mises en garde plus explicites.

— Salica, je...

— Non, Ben. Ne me demande pas cela. Par le passé, chaque fois que je t'ai quitté, j'ai failli te perdre. Cette fois, je ne partirai pas. Mon père prendra bien soin de Mistaya sans moi.

Son regard exprimait à lui seul une inébranlable résolution : elle ne changerait pas d'avis.

— Envoie une escorte pour la protéger durant le voyage, conseilla-t-elle. Dépêche Questor ou Abernathy auprès d'elle, si tu veux.

Ben lui prit la main.

— Je vais même faire mieux : j'enverrai les deux. Questor saura la faire obéir et Abernathy veillera à ce que Questor tempère ses excès de zèle. Une escouade de la Garde Royale les escortera jusqu'à destination.

Salica se blottit tendrement contre lui. Il la serra dans ses bras. Ils restèrent ainsi un long moment, sans parler.

— Mais je dois t'avouer que je n'aime pas pour autant l'idée de me séparer d'elle, soupira-t-il finalement.

— Moi non plus.

Ben percevait les battements de cœur de la sylphide contre son torse : elle n'était pas aussi sereine qu'elle voulait bien le laisser croire.

— J'ai parlé à Mistaya tout à l'heure, reprit-elle d'un ton préoccupé. Je lui ai demandé pourquoi elle était venue sur le chemin de ronde. Elle m'a répondu qu'elle était venue regarder Rydall. Et, quand je lui ai demandé pourquoi, elle m'a répondu... (Elle avala sa salive) qu'elle le reconnaissait.

Ben se raidit.

— Qu'elle le reconnaissait ?

— Je lui ai demandé comment elle l'avait connu. Elle m'a répondu qu'elle n'en était pas très sûre. (Salica secoua la tête, troublée.) Elle paraissait aussi perplexe que nous.

Y aurait-il quelque mystérieuse relation entre Rydall et Mistaya ? se dit Ben. Un frisson lui parcourut l'échine. L'angoisse lui vrilla subitement les entrailles.

— Elle partira dès l'aube, décréta-t-il dans un souffle.

HALT

Quand, ce soir-là, ses parents lui annoncèrent qu'elle partirait à l'aube pour rendre visite à son grand-père dans la Contrée des Lacs, Mistaya ne manqua pas de leur demander s'il se passait quelque chose d'anormal. L'empressement qu'ils mirent à la détromper confirma aussitôt ses soupçons.

Elle se garda bien de les contredire ou de les presser de lui révéler de quoi il retournait – persuadée toutefois que la venue de l'homme qu'elle avait vu au portail, le matin même, n'était pas étrangère à son départ précipité –, et se contenta de remettre la discussion à plus tard, attendant sagement de pouvoir s'entretenir avec l'un d'entre eux en tête à tête ; plus volontiers avec sa mère d'ailleurs, car la sylphide se montrait toujours plus franche avec elle que son père. Non qu'il voulût l'abuser, mais il s'obstinait à la considérer comme une enfant qu'il fallait à tout prix protéger des trop dures réalités de la vie. C'était une attitude pour le moins agaçante, mais Mistaya tâchait de s'en accommoder au mieux. De toute façon, son père avait toujours eu plus de mal à la comprendre que sa mère. Il restait désespérément victime de curieux préjugés – qui lui venaient de son univers d'origine : un monde qu'on appelait la Terre dans lequel nul ne semblait savoir ce qu'était la magie et où les créatures féeriques appartenaient à la légende. Ce qui n'affaiblissait en rien son amour paternel. Elle savait qu'il serait prêt à faire n'importe quoi pour elle. Cependant, amour et compréhension n'allaient pas forcément de pair et, quant à l'affection qu'il lui témoignait, son père en était un exemple probant.

Entre autres. De fait, la plupart de ceux qui vivaient au château partageaient avec lui cette singulière étroitesse d'esprit. Le comportement de Mistaya ne laissait de les confondre. Elle s'en était aperçue dès qu'elle avait pu comprendre ce qui se disait autour d'elle, autant dire pratiquement dès sa naissance.

Mais cela ne la troublait guère. Elle avait suffisamment confiance en elle et goûtait trop son indépendance pour se préoccuper de ce que pensaient les autres. En outre, sa mère ne témoignait pas du même embarras en sa présence et, même s'il était un peu déconcerté par sa conduite, son père lui apportait néanmoins un soutien de tous les instants. Abernathy fermait les yeux sur certains débordements qui auraient valu à tout autre chenapan une correction propre à lui apprendre les bonnes manières. Et, avec leur apparence simiesque et leur mystérieux dialecte – qu'ils se croyaient les seuls à comprendre alors que, bien évidemment, elle l'entendait aussi clairement qu'eux –, Ciboule et Navet étaient, à bien des égards, aussi étranges qu'elle.

Et puis il y avait Questor...

Elle éprouvait pour le vieil homme une profonde affection, de celles que voue un enfant à son grand-père ou à son tonton préféré. Tous deux semblaient être inexplicablement liés, comme s'ils étaient venus au monde en portant sur la vie un regard identique. Questor ne lui parlait jamais avec mièvrerie. Il ne cherchait jamais à détourner la conversation, quand elle posait des questions par trop embarrassantes, et tenait toujours compte de son opinion. Il l'écoutait avec attention et lui répondait sans détour. Il était souvent distrait, s'embrouillait une fois sur deux dans ses explications et ratait régulièrement ses tours de magie, mais n'en était que plus attachant. Elle sentait que Questor la considérait véritablement comme une personne extraordinaire – une personne, pas une gamine –, et qu'il la croyait capable d'accomplir des merveilles. Oh ! bien sûr, il lui arrivait de la réprimander ou de la reprendre de temps à autre. Mais il le faisait de telle manière qu'elle ne s'en offensait jamais. Au contraire, elle était plutôt touchée qu'il se fasse du souci pour elle. Il ne faisait cependant montre ni de l'amour inconditionnel de sa mère, ni de l'inflexible autorité de son père et ne partageait probablement pas leur dévotion à son égard. Mais il y suppléait par son indéfectible amitié, de celles qu'on ne rencontre que trop rarement dans une vie.

Mistaya était ravie de se voir confiée aux bons soins du magicien à l'occasion de son voyage vers le sud. Elle se

réjouissait également qu'Abernathy fût des leurs, mais plus encore de savoir Questor promu au rang de tuteur de sa royale personne. De toute façon, la perspective de voyager aurait, à elle seule, suffi à la transporter de joie. Elle n'avait pas quitté le château depuis qu'elle avait commencé à marcher, ou seulement pour de courtes promenades. Les pique-niques et les balades à cheval, ça comptait pour du beurre ! Cette fois, ce serait vraiment la grande aventure : un périple vers une contrée inconnue, regorgeant assurément de découvertes inattendues que, comble de bonheur ! Questor partagerait avec elle. Voilà qui promettait d'être follement amusant ! Elle avait déjà hâte d'y être.

À y bien réfléchir, l'idée d'échapper quelque temps à la surveillance de ses parents entraînait sans doute pour beaucoup dans son enjouement. Quand ils étaient dans les parages, elle était toujours tenue plus étroitement à l'œil et plus fermement gourmandée : « Ne fais pas ci ; ne touche pas à ça ; viens par ici ; ne va pas par là... » Et puis les leçons qu'ils s'obstinaient à lui inculquer étaient interminables et, pour la plupart, complètement inutiles. C'était seulement quand elle était en compagnie de Questor qu'elle voyait s'ouvrir devant elle de nouveaux horizons. Les pouvoirs du magicien, et les démonstrations qu'il lui en offrait, n'étaient certes pas étrangers au favoritisme qu'elle lui accordait. La magie : voilà qui était fascinant ! Voilà qui méritait vraiment toute son attention ! Mistaya adorait regarder Questor jeter des sorts ou se lancer dans de mystérieuses incantations ; même si, trop souvent, il n'y réussissait que fort imparfaitement. Elle se disait que, un jour, elle aussi saurait user de magie. Elle en était même convaincue.

Elle expérimentait déjà quelques sorts en secret, d'ailleurs, et avec des résultats plus qu'encourageants.

Elle gardait cela pour elle, bien sûr. Tout le monde – y compris Questor Thews – ne lui répétait-il pas sans cesse qu'il ne fallait pas jouer avec la magie, que ce pouvait être extrêmement dangereux ? Tout le monde ne lui serinait-il pas à longueur de journée qu'il ne fallait pas même songer s'y essayer ? Chaque fois qu'on la mettait ainsi en garde, elle jurait de n'y jamais toucher. Mais elle entendait bien se faire sa propre

opinion sur le sujet.

Si les autres l'ignoraient, elle savait bien, elle, que la magie lui était aussi naturelle que l'air qu'elle respirait. Sa mère ne lui avait-elle pas révélé, dès son plus jeune âge, qu'elle avait hérité de ses dons par son sang ; qu'elle était la fille d'un humain et d'une descendante des Fées ; l'enfant de trois univers qui l'avaient nourrie de leurs essences respectives ; née dans l'ancre d'une sorcière, cet abîme maudit baptisé le Gouffre Noir, fief de Nocturna ? Comment, dès lors, ne pas admettre que la magie coulait dans ses veines et que chaque fibre de son être en était imprégnée ? Voilà pourquoi elle avait la maturité d'une enfant de dix ans alors qu'elle n'en avait que deux. Voilà pourquoi elle grandissait à pas de géant. Même si le processus responsable de cette croissance accélérée demeurait un peu mystérieux pour elle, elle le comprenait bien mieux que ses parents. Son intellect mûrissait toujours en premier. Les sensations et les émotions venaient après. Mais sa sensibilité et son corps suivaient inmanquablement la cadence, fût-ce avec un temps de retard. Elle ne pouvait pas plus prévoir que contrôler le phénomène, mais elle percevait nettement ses progrès et savait pertinemment qu'ils étaient fulgurants.

À ses yeux, être enfant n'était pas un statut enviable, ni même digne d'intérêt. Ce n'était qu'une étape transitoire par laquelle il fallait nécessairement passer pour devenir adulte ; ce qui était son plus cher désir. Sur l'échelle de l'évolution, les enfants n'étaient guère qu'un échelon au-dessus des animaux domestiques. Ils étaient soignés, nourris, promenés, choyés ; mais, en dehors de cela, n'avaient pas le droit de faire grand-chose. Les adultes, en revanche, pouvaient faire tout ce qui leur plaisait, pour peu qu'ils soient prêts à en assumer les conséquences. Très tôt, Mistaya avait parfaitement assimilé les mécanismes de sa propre évolution. Elle était impatiente d'en finir avec les préliminaires pour entrer dans le vif du sujet. Elle s'irritait des limitations que lui imposaient tant les diktats de la physiologie que ceux de ses parents, auxquels elle ne pouvait hélas, que se soumettre. Aussi ce séjour dans la Contrée des Lacs arrivait-il à point nommé pour lui offrir une petite récréation des plus attendue.

Elle se plia donc docilement à la volonté de ses parents, se réjouit secrètement de sa bonne fortune et commença aussitôt à tirer des plans sur la comète. La durée de son séjour n'ayant pas été spécifiée, il pourrait – sauf ordre contraire – se prolonger plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Mistaya n'y voyait aucun inconvénient. Passer le printemps, ou même tout l'été, dans la Contrée des Lacs avec les descendants des Fées était une perspective des plus alléchante. Bien qu'elle ne l'ait vu qu'une seule fois, elle aimait bien son grand-père. Il était venu au château pour faire connaissance avec sa petite-fille, alors qu'elle n'avait encore que quelques mois. Le Maître des Eaux était certes impressionnant : très grand, avec un air sévère et une apparence singulière. C'était un génie des eaux, un ondin aux traits rudes et aux yeux pénétrants, presque liquides. Son visage, dépourvu de nez, était étonnamment plat. Sa bouche n'était guère qu'une cicatrice lui barrant le menton. Un fin diadème ceignait son front fuyant et disparaissait sous une épaisse crinière équine d'un noir bleuté. Sa peau était argentée et aussi squameuse que celle d'un poisson. Il parlait peu et s'était montré extrêmement distant à son égard, comme s'il se méfiait d'elle. Mais elle ne s'était pas laissée intimider pour autant. Ignorant délibérément sa froideur, elle s'était approchée et, levant vers lui un regard candide, avait déclaré :

— Bonjour Grand-père ! Je suis très heureuse de faire votre connaissance et j'espère que nous serons bons amis.

Son sourire angélique avait fait le reste. Conquis par cet insolite mélange d'audace et de pondération chez une si jeune enfant, ravi qu'elle cherchât ainsi à gagner son affection, le Maître des Eaux s'était laissé attendrir. Il l'avait emmenée faire une promenade, avait discuté avec elle sans retenue et avait même fini par l'inviter chez lui. Il n'était certes resté qu'un seul jour et avait obstinément refusé de séjourner au château, mais sa mère lui avait expliqué qu'il préférait dormir à la belle étoile. Les murailles – a fortiori celles d'un château fort – lui faisaient horreur. Il préférait le couvert des futaies aux toits et répugnait à s'éloigner de son domaine. Cependant, qu'il soit venu jusqu'à Bon Aloï uniquement pour la voir constituait déjà un insigne honneur dont elle pouvait être fière, avait ajouté la sylphide.

Flattée, Mistaya s'était empressée de demander quand elle pourrait lui rendre sa visite. Mais sa question était restée sans réponse. Jusqu'à aujourd'hui. Ne l'avant jamais revu depuis, elle était curieuse de savoir ce que son grand-père penserait d'elle à présent. Elle avait tellement grandi !

Le dîner et les préparatifs du voyage l'accaparèrent à tel point qu'elle ne trouva même pas le temps d'interroger ses parents au sujet des deux hommes qui s'étaient présentés au portail. Elle eut un sommeil agité et se réveilla avant l'aube. Après les embrassades et les recommandations d'usage, elle se mit en route au lever du soleil avec son escorte : Questor, Abernathy et une douzaine de soldats de la Garde Royale. Elle montait son poney favori, Sabots de Vent. Six gardes chevauchaient devant elle et autant derrière elle. Questor cheminait à ses côtés, monté sur sa vieille carne grise curieusement baptisée « Chouette ». Abernathy, qui détestait les chevaux, avait pris place à bord de la carriole transportant leurs malles.

À peine Bon Aloi disparaissait-il à l'horizon que Mistaya questionnait déjà l'enchanteur royal.

— Qui était cet homme devant le portail, hier matin, Questor ? Celui qui parlait ? Pourquoi Père semblait-il craindre qu'il ne me voie ?

— Un trouble-fête nommé Rydall, ronchonna le Magicien de la Cour. Un fabulateur qui se prétend monarque d'un royaume appelé Marnhull dont personne n'a jamais entendu parler et qui affirme, de surcroît, que ce royaume se situe par-delà les brumes ensorcelées. Tu sais aussi bien que moi combien c'est vraisemblable ! Il pourrait tout aussi bien se proclamer roi des huit lunes !

— Est-ce que c'est à cause de lui que l'on m'envoie chez mon grand-père ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Il se pourrait bien qu'il soit plus dangereux qu'il n'y paraît. Et puis, il a proféré des menaces.

— Quelles menaces ?

Le magicien fronça ses sourcils broussailleux.

— Difficile à dire. Il est resté plutôt vague. Rydall veut que ton père lui cède la couronne. Il veut régner sur Landover à sa place. A-t-on déjà entendu pareille ineptie ? Il a cependant ajouté qu'il serait plus sage de lui obéir sous peine d'encourir de terribles représailles qu'il n'a pas jugé bon de préciser. Ton père mène déjà sa petite enquête sur cette affaire.

Mistaya garda le silence un long moment, songeuse.

— Qui était l'autre, celui qui portait des robes noires ?

— Je ne sais pas.

— Un sorcier ?

Questor la dévisagea, surpris.

— Peut-être. Il y avait assurément de la magie là-dessous. L'aurais-tu décelée toi aussi ?

La fillette hocha la tête.

— Je crois que je connais l'un d'entre eux.

— Tu crois que... ! s'exclama le magicien, passant de la surprise à la stupeur. Mais comment l'aurais-tu connu ?

Mistaya sembla troublée.

— Je ne sais pas. C'est ce que j'ai ressenti quand j'étais sur les remparts. (Elle marqua un temps.) J'ai d'abord cru qu'il s'agissait de Rydall. Mais, maintenant, je n'en suis plus si sûre. Il se pourrait bien que ce soit l'autre, en définitive.

Elle haussa les épaules et, déjà passablement lassée par le sujet, jeta des regards à la ronde.

— Dis, Questor, crois-tu que nous allons voir des farfadets ?

Ils menèrent bon train tout le jour, ne s'arrêtant guère que pour laisser les chevaux se reposer et pour déjeuner. Ils atteignirent la berge méridionale de l'Irrylyn au coucher du soleil et décidèrent d'y dresser le camp pour la nuit. Mistaya alla se baigner dans les eaux bienfaisantes du lac, sous la surveillance de Questor, puis pécha avec Abernathy et deux des gardes de l'escorte afin de pourvoir au dîner. Ils prirent plusieurs dizaines de poissons en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ; ce qui tira à Mistaya des plaintes bougonnes : c'était si facile que cela gâchait tout son plaisir ! Tandis que les soldats emportaient la pêche miraculeuse au camp, la fillette et le scribe s'assirent côte à côte sur la rive pour regarder le soleil se coucher dans un flamboiement cramoisi qui embrasait toute

la surface lacustre.

— Crois-tu que mes parents soient en danger, Abernathy ? fit-elle tout à coup, avec une inconcevable gravité pour une voix si fluette.

Le scribe réfléchit un moment, puis secoua la tête.

— Non, je ne le pense pas, Mistaya. Et même s'ils l'étaient, ce ne serait pas la première fois qu'ils se tireraient d'un mauvais pas. Être roi ou reine n'est pas sans danger. Celui qui exerce un quelconque pouvoir s'expose nécessairement à maints périls souvent insoupçonnés. Mais tes parents sont des gens trop intelligents pour se laisser prendre au dépourvu. Et puis, tu sais, ils ont déjà survécu à bien des épreuves. Je ne me ferais pas de souci pour eux, si j'étais toi.

Mistaya jugea la réponse satisfaisante.

— Bon. Alors je ne vais pas m'inquiéter, affirma-t-elle obligeamment. Dis, est-ce que Questor et toi allez rester avec moi, quand nous serons arrivés à Elderew ?

— Un jour ou deux, peut-être. Mais ton père aura sans doute besoin de nous. Nous ne pourrions pas négliger les affaires du royaume trop longtemps.

— Non, bien sûr que non, reconnut-elle, ravie à l'idée de séjourner seule chez son aïeul.

Son grand-père était des mieux versé dans l'art de la magie. Elle se demandait ce qu'il pourrait bien lui enseigner si elle parvenait à le persuader de lui prodiguer ses lumières. Elle se demandait s'il la laisserait faire ses premières armes à ses côtés.

Une forme noire sortit des fourrés et courut se fondre dans les broussailles qui bordaient la rive.

— Un farfadet ? souffla Mistaya, tout excitée.

— Non, une sorte de gnome plutôt. Et pas des plus malin, à en juger par son manque de discrétion.

La fillette lui donna un petit coup de coude.

— Aboie un peu pour voir, Abernathy ! Allez ! Un bon gros « Ouaf » bien terrifiant !

— Mistaya...

— S'il te plaît ! Je te promets que je ne te tirerai plus les oreilles de tout le voyage.

— C'est trop aimable, ronchonna le scribe.

— Allez ! insista-t-elle. Juste une fois ! Je voudrais tellement le voir sursauter !

— Humpf !

De guerre lasse, Abernathy s'exécuta. Son aboiement déchira le silence du crépuscule, tel un hurlement de loup affamé. Dans le même instant, le gnome bondit des broussailles, comme s'il avait été catapulté, et galopa vers les futaies aussi vite que s'il avait eu le feu au derrière.

Mistaya se tenait les côtes.

— Oh ! Tu as vu ? Tu as vu ? C'était trop drôle ! J'adore quand tu aboies, Abernathy ! Tu me fais mourir de rire !

Elle lui donna une bourrade amicale et lui tira gentiment les oreilles.

— C'est fou ce que tu peux être amusant, quand tu t'y mets, vieux ronchon !

— Humpf ! répéta Abernathy, rougissant de plaisir sous son pelage grisonnant.

Les poissons furent succulents et le dîner, pris en commun autour d'une belle flambée, une grande réussite. En tout cas, bien mieux qu'un pique-nique ! jugea Mistaya qui se fit raconter des histoires par les soldats, veilla fort tard – au grand dam d'Abernathy –, et, s'étant finalement résignée à se rouler dans ses couvertures, s'endormit à la seconde où elle posait la tête sur son bras replié.

Sans trop savoir pourquoi, elle s'éveilla au beau milieu de la nuit. Tous dormaient à poings fermés autour d'elle. Il fallait certes avoir le sommeil bien lourd pour ignorer les ronflements sonores de Questor Thews qui ressemblaient aux grondements d'un tonnerre un tantinet enrôlé. Mistaya battit des paupières, se redressa et jeta un coup d'œil circulaire.

Deux petits ronds jaunes brillaient à quelques pas d'elle, sur sa droite. La fillette plissa les yeux, nullement effrayée. Ne serait-ce pas là un Chiot Boueux, par hasard ? Elle n'en avait jamais vu, mais se souvenait des leçons d'Abernathy qui s'était ingénié à lui décrire, une à une, toutes les espèces qui peuplaient le royaume. Elle attendit quelques instants, s'habituant peu à peu à la pénombre. Le Chiot Boueux semblait faire de même. Quand elle eut parfaitement accommodé, elle se

retrouva face à face avec un animal des plus étrange : de forme oblongue et court sur pattes, il avait une tête qui rappelait vaguement celle d'un castor, de longues oreilles, les pieds palmés, une queue de lézard et un pelage ras d'une couleur indéfinissable, allant de l'ocre brun au marron foncé. « Un Chiot Boueux, assurément », conclut Mistaya.

Elle lui envoya un petit baiser mouillé. L'animal cligna des yeux.

Elle se rappela alors que les Chiots Boueux étaient censés être des créatures de magie à part entière. En conséquence de quoi, ils ne sortaient guère des brumes ensorcelées. Il était extrêmement rare d'en voir un à Landover et quasiment jamais hors de la Contrée des Lacs.

— Tu es drôlement mignon, tu sais, chuchota-t-elle.

Le Chiot Boueux remua la queue en réponse, puis se retourna. Il fit quelques pas, se retourna une nouvelle fois et s'assit. Mistaya repoussa ses couvertures et se leva. Le Chiot Boueux se redressa et reprit aussitôt son petit manège. « Difficile de faire plus éloquent ! », songea la fillette. Quelle aubaine ! L'aventure commençait déjà ! Elle enfila ses bottes et se faufila à travers le camp endormi dans le sillage de son guide. Le Chiot Boueux remplissait parfaitement son office, s'assurant constamment qu'elle le suivait et réglant la cadence de ses pas sur ceux de la fillette.

Ils étaient déjà pratiquement sortis du camp quand Mistaya se souvint subitement des sentinelles qui montaient la garde. Trop tard ! Déjà un des soldats se dressait devant elle. Elle se figea. Bizarrement, l'homme n'eut pas la moindre réaction. Il regardait droit devant lui, comme s'il ne la voyait pas. Le Chiot Boueux passa aux pieds du garde et Mistaya lui emboîta le pas, incrédule. Le soldat ne cilla même pas.

« De la magie ! », se dit la fillette, qui se retint in extremis de battre des mains.

Déjà ils s'éloignaient du lac Irrylyn et pénétraient dans la forêt. Ils marchèrent longtemps, louvoyant entre les taillis et les arbres, dévalant des ravins, traversant des cours d'eau, escaladant des tertres. La nuit était douce et paisible. L'air embaumait le pin et le jasmin. Les cigales chantaient et de petits

rongeurs détalaiement à leur approche. Mistaya était tout yeux tout oreilles. Elle n'avait pas la moindre idée de leur destination, mais ne s'en inquiétait pas le moins du monde. Elle ne pensait même pas au chemin du retour. Le Chiot Boueux devait assurément la guider vers son maître et elle était dévorée de curiosité. Peut-être l'emmenait-il à la rencontre d'une Fée ?

Ils arrivèrent finalement dans une clairière marécageuse inondée par la clarté lunaire, sorte de petit bassin retenant les eaux d'un calme ruisseau. L'onde était envahie de joncs et de nénuphars étalant leurs fragiles corolles immaculées ; comme de petits rats d'opéra, leurs tutus de gala. Pas une ride ne courait à la surface de l'eau noire. Le Chiot Boueux s'avança jusqu'au bord et s'assit. Mistaya s'immobilisa à ses côtés et attendit sagement.

Elle n'eut pas à attendre longtemps. L'instant d'après, le marécage fut parcouru de remous et l'onde sembla s'ouvrir pour laisser passage à une haute silhouette féminine ruisselante de boue. Elle se dressa à la surface, dominant la fillette, immense, plus grande qu'aucune femme que Mistaya ait jamais vue. La gangue humide, qui constituait son unique parure, scintillait sous la lune. Elle se tenait debout, immobile à la surface de l'eau, comme une statue sur son socle. Elle ouvrit alors les yeux et plongea un regard liquide dans les yeux verts de l'enfant.

— Bonjour, Mistaya ! la salua-t-elle, d'une voix sans timbre.

— Bonjour ! répondit poliment la fillette.

— Je suis la Terre Nourricière, annonça l'apparition. On me nomme aussi Gaïéra. Je suis une amie de ta mère. T'a-t-elle déjà parlé de moi ?

Mistaya hocha la tête.

— Vous étiez sa confidente, quand elle était petite. C'est vous qui lui avez annoncé la venue de mon père. Vous vous occupez de la terre et des créatures qui vivent dessus et même dessous. Vous êtes aussi un élémental et vous détenez de très grands pouvoirs magiques.

Gaïéra laissa échapper un petit rire cristallin.

— Oh ! Rien qui ne soit à la portée de tout élémental doté d'un minimum de persévérance. La magie t'intéresse-t-elle donc ?

— Oh oui, beaucoup ! Mais je n'ai pas le droit d'en faire.

— Parce que cela pourrait être dangereux pour toi ?

— Oui.

— Mais tu n'en es pas convaincue, n'est-ce pas ?

Mistaya hésita.

— Ce n'est pas tant que je ne le croie pas. C'est plutôt que je ne comprends pas comment je pourrais apprendre à m'en protéger si je ne parviens jamais à l'expérimenter.

Les yeux de la Terre Nourricière étincelèrent comme des diamants.

— Bonne réponse ! Se tenir dans l'ignorance du danger ne suffit pas à l'éviter. Seul le savoir est une protection efficace. Sais-tu, Mistaya, que c'est moi qui ai préparé ta mère à ta naissance ? C'est moi qui lui ai donné pour mission de recueillir l'essence des trois mondes dont tu es issue. Je lui ai confié cette tâche parce que je savais à ton propos des choses que ta mère ignorait. Je savais que la magie jouerait un rôle primordial dans ton existence et que tu ne pourrais t'en protéger que si les ferments qui lui donnent corps étaient implantés dans ta chair. L'essence du Monde des Fées, tout autant que celle des univers d'origine de tes parents – celle de la Terre et de la Contrée des Lacs –, étaient non seulement nécessaires à ta naissance, Mistaya, mais surtout à ta survie.

— Est-ce que je suis une créature de magie ? demanda aussitôt la fillette, fascinée.

— Ce n'est pas si simple, mon enfant. Tu n'es ni une créature de magie à part entière, ni un humain, pas plus qu'une descendante des Fées, mais un amalgame de tout cela à la fois. Tu es très singulière, Mistaya. Tu es unique. Il n'existe aucun être semblable à toi à travers tout l'univers. Le savais-tu ?

— Non, pas vraiment. (La fillette se mordilla la lèvre et fronça les sourcils.) Je me doutais bien un peu que j'étais spéciale, mais... Enfin, je suppose qu'il faudra me faire à cette idée. Je finirai bien par m'y habituer.

— Tu as déjà pu constater que grandir ne se faisait pas sans peine, Mistaya. Mais ce que tu as vécu jusqu'alors n'est rien comparé à ce qui t'attend. Il te faudra apprendre quelques rudes leçons. Les embûches ne manqueront pas. Certaines épreuves

pourraient avoir raison de toi, si tu n'y prends garde. L'expérience est un maître intraitable auquel l'enfant doit se soumettre s'il veut devenir adulte. Généreux de ses révélations et prodigue en découvertes, il sait récompenser les succès mais se montre implacable lorsqu'il punit les échecs. L'essentiel est de trouver un juste équilibre et de survivre à son enseignement pour transformer le savoir en sagesse. Cela ne se fait pas sans efforts et sera triplement difficile pour toi, Mistaya, car les leçons et les épreuves qui t'attendent seront celles de trois mondes en tout point différents. Il te faudra redoubler de prudence.

— Cela ne me fait pas peur.

— Garde-toi de la témérité !

La fillette inclina la tête, songeuse.

— Si vous savez tout cela, vous savez sans doute aussi ce que l'avenir me réserve. Pourriez-vous voir dans le futur ?

Les diamants disparurent dans leur écrin de nuit. La Terre Nourricière cligna lentement des yeux comme un chat.

— Ah, mon enfant ! Si seulement il était en mon pouvoir de décrypter les arcanes de la destinée ! La voie serait toute tracée. Hélas ! Je ne peux qu'entrevoir les choix qui s'offrent à nous en chemin, telles des croisées sur la grand-route de l'existence. Le futur est peut-être à dextre, peut-être à senestre, qui sait ? Le futur est multiple. J'aperçois les nuages noirs qui l'assombrissent, les arcs-en-ciel qui chatoient après la tempête. La vie de chaque créature qui peuple ma terre n'a aucun secret pour moi. Je parviens, parfois, à anticiper et à modifier ce qui peut l'être. Le futur n'est pas un livre écrit d'avance, Mistaya. Il est, pour chacun de nous, une page blanche sur laquelle il ne tient qu'à nous d'écrire notre destin.

— Père et Mère nous croient en danger. Est-ce que c'est vrai ?

— C'est vrai, répondit calmement Gaïéra. L'un de ces lourds nuages noirs, que j'évoquais à l'instant, approche. Il mettra ta détermination et ta clairvoyance à rude épreuve. Il semble gigantesque et affreusement lourd pour une si petite fille. Il va te falloir rester vigilante. C'est d'ailleurs pour cette raison que je t'ai fait venir jusqu'ici, cette nuit.

— Pour m'avertir ?

— Ton départ précipité de Bon Aloï t'en a déjà avertie, Mistaya. Mes mises en garde ne feront rien de plus.

La haute silhouette sombre sembla faseyer comme une voile tandis qu'un bras s'élevait pour désigner le Chiot Boueux.

— La créature qui t'a guidée jusqu'à moi se nomme Halt, reprit Gaïéra. Elle est à mon service, a toujours accompli sa mission avec succès et m'est d'une indéfectible loyauté. Ta mère la connaît depuis son plus âge. Halt est une créature de magie qui a quitté les brumes ensorcelées pour devenir mon dévoué serviteur. Les Chiots Boueux peuvent aussi bien vivre à l'intérieur qu'à l'extérieur des brumes et choisissent ceux qu'ils acceptent de servir comme ils l'entendent. Mais, une fois qu'ils ont librement fait leur choix, ils y demeurent éternellement fidèles. Ils détiennent des pouvoirs magiques spécifiques extrêmement puissants. Leur magie est exclusivement bénéfique. Elle soigne et guérit. Ils parviennent de la sorte à contrecarrer les sorts maléfiques. Ils ne peuvent, hélas, nous y soustraire totalement. Ils en minimisent cependant les effets. Halt allège ainsi les tourments de celle à laquelle il a voué son existence et, parfois, ceux de ses amis.

Mistaya examina l'animal. Assis à ses pieds, il la regardait avec de grands yeux attendrissants.

— Il a l'air très gentil.

— Il est à toi désormais. Je te le confie. Il t'accompagnera tout le long du chemin qu'il te faudra parcourir pour devenir une femme. Il sera ton compagnon et ton protecteur. Il t'aidera à affronter les épreuves et te gardera des maux que les gros nuages noirs qui s'amoncellent à l'horizon de ta toute jeune existence ne manqueront pas de t'infliger.

Elle laissa retomber son bras le long du corps dans un miroitement sélénien.

— Mais, comprends-moi bien, Mistaya, poursuivit-elle d'un ton empreint d'une impressionnante gravité. Halt ne peut te protéger de tout. Nul ne le peut. Si d'aucuns usent de sorcellerie à ton encontre, il sera ton bouclier. Mais, si cette magie maléfique vient de toi, il ne pourra rien faire pour t'aider. Ce que tu décideras de faire de ta vie reste ta prérogative. À toi d'en

assumer les conséquences, quelles qu'elles soient. Tes actes et tes décisions ne regardent que toi. Tu feras des erreurs qui te conduiront sur une mauvaise pente. Tu te comporteras en écervelée. Halt ne pourra pas t'en empêcher. À toi d'en tirer les leçons. La sagesse ne s'acquiert qu'à ce prix.

Le frais minois de l'enfant se rembrunit. Elle pinça les lèvres.

— Je ne ferai pas de bêtises et je ne me conduirai pas sottement, si je peux faire autrement, protesta-t-elle. Je choisirai ma voie avec prudence.

Les étranges yeux liquides parurent soudain plus humides encore.

— Tu feras de ton mieux, mon enfant. Nul n'est tenu à l'impossible.

La fillette semblait plongée dans de profondes réflexions qui barraient son front lisse de petites rides d'anxiété. Son visage s'éclaira tout à coup.

— Est-ce que je possède des dons qui pourront m'aider ? Une sorte de magie à moi toute seule ?

— Oui, Mistaya. Et elle pourra peut-être t'être d'un précieux secours. Mais elle peut tout aussi bien te conduire à ta perte. Si tu décides d'en faire usage, sache que tu t'exposes à de graves périls.

— Bah ! Je ne sais même pas en quoi elle consiste. Alors, comment pourrais-je l'utiliser ? Comment pourrait-elle me faire du mal ?

— Tu l'apprendras en temps voulu.

— Voilà que vous parlez comme mon père, à présent ! soupira Mistaya.

— L'heure est venue pour toi de partir maintenant, mon enfant, déclara la Terre Nourricière, en feignant d'ignorer le reproche. Mais, avant, laisse-moi t'instruire au sujet de ton nouvel ami. Halt sera toujours à tes côtés ; même si, parfois, tu ne le vois pas. Il saura te protéger, n'aie crainte. Mais il emploiera pour cela les moyens qu'il jugera bons. Aussi ne t'inquiète pas si, de temps à autre, tu le cherches en vain. Encore une chose : garde-toi bien de le toucher ! Les Chiots Boueux ne supportent aucun contact physique de quelque sorte que ce soit. Te voilà prévenue ! Enfin, souviens-toi bien de ceci :

Halt n'a besoin d'aucune nourriture. Il sait trouver par lui-même tout ce dont il a besoin. Tu devras cependant prononcer son nom, au moins une fois par jour. Si tu omets de respecter cette règle élémentaire, tu risques de le perdre à jamais. S'il sent que tu n'as pas besoin de lui, il te quittera et reviendra auprès de moi. Est-ce bien clair ?

Mistaya hocha vigoureusement la tête.

— J'ai compris. Je prendrai bien soin de lui. (Soudainement prise d'un doute, elle ajouta :) Mais je vais rendre visite à mon grand-père et peut-être qu'il ne voudra pas de Halt chez lui. Il est très sévère et très pointilleux sur certaines choses.

— Ne te soucie pas de cela, mon enfant. Les Chiots Boueux sont des créatures de magie. Ils vont et viennent à leur guise. Nul ne peut leur barrer la route, à moins de recourir à de très puissants sortilèges. Halt te suivra partout où tu iras.

La fillette couvait l'animal du regard.

— Je vous remercie de me faire un si beau cadeau. Je l'aime déjà.

— Il te faut partir maintenant, Mistaya. Au revoir.

La silhouette s'enfonçait déjà dans les profondeurs de l'onde noire.

— N'oublie pas ce que je t'ai dit, ajouta-t-elle, avant de disparaître.

— Je n'oublierai pas ! Au revoir ! s'écria l'enfant. Hé ! Attendez ! Quand nous reverrons-nous ?

Mais le marécage avait déjà retrouvé son aspect paisible, à peine ridé de quelques remous scintillants sous la lune. La clairière était à nouveau déserte et silencieuse.

Mistaya se sentit brusquement terrassée par le sommeil. Quelle merveilleuse aventure ! Et ce n'était qu'un début ! Elle bâilla et s'étira voluptueusement.

— Es-tu fatigué, toi aussi ? demanda-t-elle à son nouveau compagnon, avec un sourire amical.

Halt pencha la tête de côté.

— Bon. Eh bien ! retournons nous coucher, d'accord ?

Halt remua la queue sans réel enthousiasme. Il ne semblait pas tout à fait convaincu que cela soit la meilleure chose à faire ; mais, comme déjà la fillette rebroussait chemin, il trottina sur

ses talons.

Tous deux cheminèrent à pas feutrés à travers les futaies en direction du camp et... du destin qui les y attendait.

SORTILÈGE

Juché au faîte d'un vieux hickory racorni, à la lisière du bivouac, le corbeau aux yeux rouges regardait la fillette se faufiler à travers bois. Toujours sous le charme que lui avait jeté la Terre Nourricière, la sentinelle ne vit pas Mistaya passer devant elle. Son regard sembla traverser la petite silhouette noire, comme si elle n'existait pas. La fillette retourna à pas vifs vers sa couche, se glissa sous les couvertures et s'endormit sans tarder.

Le corbeau scruta attentivement les futaies, le camp, la rive : aucun signe du Chiot Boueux. Parfait !

L'intervention de cette maudite créature n'avait pas été prévue au programme. Nocturna ignorait d'ailleurs quel rôle le Chiot Boueux était censé jouer auprès de la fillette. Elle savait qu'il était au service de la Terre Nourricière, bien entendu ; mais cela ne suffisait pas à justifier son apparition impromptue. N'était-il venu que pour chercher l'enfant sur ordre de sa maîtresse ? C'était possible. Oui, c'était même plus que probable. Mais pourquoi Gaïéra avait-elle appelé la fillette auprès d'elle cette nuit ? « A-t-elle deviné mes intentions ? se demandait la sorcière. A-t-elle prévenu Mistaya ? » Non, c'eût été surestimer l'élémental. Tout comme elle ne pouvait, elle-même, percer au jour les desseins de la Terre Nourricière ; l'élémental ne pouvait davantage pénétrer les arcanes de sa sorcellerie. Chacune pouvait sentir la magie de l'autre, mais non la comprendre. C'est pourquoi elle ne s'était pas donné la peine de suivre la fillette et le Chiot Boueux, quand ils avaient quitté le camp au beau milieu de la nuit. Elle aurait été immédiatement repérée. Ce qui aurait été la meilleure façon de ruiner ses plans.

Au demeurant, l'enfant était revenue seule au camp. Il n'y avait donc aucune raison de s'alarmer : tout portait à croire que Gaïéra ignorait ce que manigançait la sorcière. Non que Nocturna ait eu à craindre la Terre Nourricière ou son serviteur

quadrupède. Si Gaiëra avait voulu s'ingérer dans ses affaires, la sorcière du Gouffre Noir aurait tôt fait de l'en empêcher et de lui faire amèrement regretter – et pour longtemps – son impudence. Les pouvoirs de Nocturna étaient largement supérieurs à ceux de la Terre Nourricière. La sorcière n'aurait eu qu'à lever le petit doigt pour renvoyer l'élémental au fond de ses marais pour l'éternité, ou peu s'en faut.

Le corbeau hocha la tête avec satisfaction. Gaiëra n'avait probablement convoqué la fillette que pour faire connaissance avec le rejeton de sa chère protégée. La Terre Nourricière couvait la sylphide depuis son plus jeune âge, comme une poule son œuf ! Enfin ! À présent tout était rentré dans l'ordre. La fillette avait bien sagement repris sa place, dormant paisiblement au milieu de cette bande d'incapables qui étaient censés assurer sa protection – ses soi-disant gardiens ne s'étaient même pas rendu compte qu'elle leur avait déjà faussé compagnie ! –, loin de s'imaginer que sa vie allait bientôt prendre un tournant décisif.

Nocturna avait toujours su que Holiday éloignerait sa fille. Dès qu'il entendrait Rydall de Marnhull proférer des menaces contre les siens, Holiday s'empresserait de mettre son héritière à l'abri. Elle avait prévu sa réaction. La prémonition qu'elle avait envoyée à la sylphide – une véritable lame de terreur propre à ôter tout sens commun : le genre de petits avertissements dont elle avait le secret – avait déjà préparé le terrain. L'apparition de Rydall n'avait été que le catalyseur. Quoi qu'il ait pu arriver après cela, Holiday et la sylphide n'auraient pris aucun risque avec la vie de leur fille bien-aimée. Nocturna n'avait pas précisément prévu où la fillette serait envoyée – quoique la Contrée des Lacs lui ait semblé, dès le début, la destination la plus probable et cela n'avait, d'ailleurs, aucune espèce d'importance. Quelque direction que Mistaya ait pu prendre, la sorcière l'aurait, de toute façon, attendue en chemin.

Maintenant, l'heure était venue.

Après avoir vérifié une dernière fois que nul ne viendrait troubler son ouvrage, le corbeau s'envola, prit de l'altitude pour survoler le camp tout à son aise, puis descendit peu à peu en

une large et lente spirale. La nuit n'allait pas tarder à tirer sa révérence. C'était le moment idéal : celui où le sommeil est le plus profond et où le dormeur se retrouve prisonnier de ses rêves. Ensevelis sous un épais linceul de silence et de ténèbres, hommes, animaux, nul ne perçut la présence du corbeau. Il décrivit deux grands cercles au-dessus d'eux pour s'assurer de n'être pas repéré ; mais même les sentinelles, pourtant délivrées du sortilège de Gaïéra, ne s'aperçurent de rien.

Effleurant de son ombre le petit corps allongé sous les couvertures, comme la main d'une mère caressant son enfant endormie, le corbeau survola la fillette et vint se poser à côté d'elle, sur sa gauche. Puis il s'envola de nouveau pour venir se poser à sa droite. Il renouvela l'opération quatre fois, semant, à chaque passage, une pluie d'étincelles vertes qui tombait de ses ailes déployées pour recouvrir la fillette d'un voile diaphane scintillant dans la clarté lunaire. Charmée par l'enivrant parfum, Mistaya respirait innocemment la poussière ensorcelée. À chaque inspiration, elle en inhalait un peu plus, s'enroulant douillettement dans ses couvertures avec des soupirs d'aise. Son sommeil se faisait progressivement plus profond. Elle dérivait dans l'inconscience, livrée, sans défense, aux rêves qui l'emportaient inexorablement dans leur tourbillon d'images envoûtantes.

Le corbeau rebroussa chemin pour surveiller son œuvre du haut de son perchoir. Désormais, la fillette ne s'éveillerait plus qu'à son appel. Elle resterait captive de ses songes et ignorerait tout de ce qui allait suivre.

Ayant récupéré suffisamment d'énergie pour mener jusqu'à son terme la machination qu'elle avait savamment ourdie, la sorcière sauta de branche en branche jusqu'au sol et reprit forme humaine. Dans un battement convulsif, les ailes noires se métamorphosèrent en longues robes virevoltantes et la haute silhouette ombreuse se dressa dans la nuit. Immense et souveraine, d'une beauté aussi éblouissante et froide qu'une statue de glace, drapée dans sa ruisselante chevelure de jais que partageait en son centre une longue mèche argentée, un sourire sardonique sur ses lèvres exsangues, la sorcière ferma les yeux pour concentrer en elle toute la puissance de sa magie, puis

s'avança dans les ténèbres, son regard de vipère fixé sur ses proies endormies.

Dans son rêve, Mistaya volait. Elle n'était plus une petite fille mais un magnifique oiseau blanc. Au-dessous d'elle défilait un paysage de conte de Fées : forêts d'émeraudes, champs de topazes, collines de rubis et d'améthystes, lac d'aigues-marines, rivières d'or et d'argent. Le tout piqueté de petits diamants qui accrochaient les rayons du soleil dans une fantasmagorie d'étincelles multicolores.

Elle avait l'impression que le vent la portait, qu'elle flottait dans l'espace, chevauchant les risées, glissant sur les courants d'air chaud. C'était grisant ! Le monde lui appartenait.

Un oiseau noir planait non loin d'elle, lui montrant le chemin, lui désignant la splendeur offerte à ses yeux éblouis. L'oiseau noir ne parlait pas, non. Ses pensées, ses secrètes instigations s'infiltraient directement en elle sans le secours des mots.

Ils survolèrent bientôt des gens qui levaient les yeux vers le ciel, tordant le cou pour les admirer, les désignant du doigt avec des cris émerveillés, comme s'ils étaient témoins de quelque apparition divine. Certains l'appelaient, en faisant un signe de la main. Elle les reconnaissait. Elle avait vécu avec eux autrefois, dans une autre existence peut-être. Ils l'avaient aimée et protégée. Ils l'avaient nourrie lorsqu'elle n'était encore qu'un oisillon. Ils tentaient à présent de la faire revenir, de l'attirer dans leurs filets pour de nouveau l'enfermer dans leur cage dorée. Ils lui reprochaient cette liberté qu'elle avait désormais acquise. Ils auraient voulu reprendre son destin en main, la contrôler comme par le passé. Il y avait de la jalousie, de la colère, de la déception dans ces voix qui la harcelaient. Non, non, elle ne se laisserait pas piéger. Plus jamais, elle ne se laisserait emprisonner. Elle poursuivit sa route sans ralentir, filant vers les nuées sans un regard en arrière. L'avenir s'ouvrait devant elle. Son destin l'attendait. Elle n'avait plus une seconde à perdre.

L'oiseau noir tourna la tête dans sa direction. Une lueur de satisfaction brillait dans ses yeux rouges. Elle avait résisté à la

tentation et renoncé au passé : son mentor pouvait être fier d'elle.

Ayant quitté le couvert des futaies, Nocturna tourna tout d'abord son attention vers les sentinelles. Effrayante apparition de nuit, haute silhouette drapée de noir, aussi menaçante que la mort, elle s'avança jusqu'au centre du campement, afin que les soldats puissent la voir clairement. Il ne lui manquait que la faux. Quand tous brandirent leurs armes dans un même réflexe de défense, elle étendit les bras en avant et, de ses doigts aux ongles recourbés comme des serres, jaillirent quatre faisceaux de lumière verte. Les quatre sentinelles furent englouties dans le brasier magique, avant qu'aucun d'eux ait pu pousser un cri. Lorsque Nocturna baissa les bras et que le feu magique s'éteignit, il ne restait plus à la place des hommes que quatre pierres de la taille d'une tête, quatre rocs rougeoyants qui fumaient et crachaient des étincelles, tels des charbons ardents.

La sorcière du Gouffre Noir se dirigea alors vers les animaux que l'on avait parqués à l'écart et, d'un geste négligent de la main, désigna la corde qui les retenait. Le filin s'embrasa avec un petit grésillement et fut instantanément réduit en cendres. Les chevaux affolés s'enfuirent aussitôt, Sabots de Vent et Chouette en tête. Nocturna se retourna vers le feu de camp qui n'était plus désormais qu'un tas de braises mourantes. Sur un signe d'elle, les flammes s'élancèrent vers le firmament comme une bourrasque incendiaire à l'assaut des nuées. L'instant d'après, la carriole qui transportait les malles des voyageurs explosait dans une gerbe d'étincelles.

Réveillés par le bruit, les soldats de la Garde Royale rejetèrent leurs couvertures en clignant des paupières dans la lumière aveuglante des flammes et se jetèrent sur leurs armes. « Quels pitoyables lambins ! », ricana intérieurement la sorcière, qui en avait déjà changé cinq en pierres avant qu'ils n'aient pu réagir. Certains furent cependant plus prompts, si vifs même qu'ils parvinrent à se relever d'un bond pour se précipiter sur elle. Mais il suffit à la sorcière de pointer le doigt sur chacun d'eux pour qu'ils tombent foudroyés l'un après l'autre. En moins d'une minute, la totalité de l'escorte avait été

anéantie, sous les yeux écarquillés du scribe et du magicien, littéralement frappés de stupeur.

En une seconde, ils reprirent leurs esprits et se ruèrent vers la fillette endormie pour s'interposer bravement entre la terrifiante apparition et leur protégée. Encore tout ensommeillé, Questor Thews agitait désespérément les mains, sans doute dans le futile espoir d'invoquer quelque bouclier magique de son cru. Peine perdue ! Nocturna avait déjà contrecarré son sort qu'il n'avait pas encore achevé son incantation. Elle s'approcha alors du bûcher et rejeta son capuchon en arrière.

— Ne te fatigue pas, Questor Thews ! lança-t-elle, tandis que le magicien moulinait des deux bras pour lancer une improbable offensive. Tes misérables tours de passe-passe ne peuvent rien contre moi.

Tremblant de rage et de dépit, le vieil homme baissa les bras.

— Qu'as-tu fait, Nocturna ? s'indigna-t-il, dans un souffle rauque.

— Ce que j'ai fait ? répéta la sorcière. Mais rien que je n'aie minutieusement préparé depuis deux longues années, le mage. C'est dire à quel point tous tes efforts seront inutiles !

Profitant de la querelle, Abernathy se repliait discrètement derrière son compère, scrutant les environs à la recherche d'une quelconque arme dont il aurait pu s'emparer pour défendre la fillette. La sorcière balaya l'air de la main et le scribe se figea sur-le-champ, tétanisé.

— Tu ferais mieux de rester où tu es, le scribe ! ricana méchamment Nocturna, grisée par la puissance de sa sorcellerie qu'elle sentait déferler en elle comme un torrent.

Questor Thews se campa sur ses deux échasses, tentant de recouvrer un semblant de dignité.

— Tu n'es pas dans ton fief, ici, Nocturna. Tu outrepasses tes droits. Sa Majesté ne le tolérera pas.

— « Sa Majesté » aura déjà bien du mal à rester en vie, sans s'occuper de moi, rétorqua la sorcière, avec un large sourire entendu. Il risque même d'être très vite débordé, si tu veux mon avis. Dommage que vous ne soyez plus, ni l'un ni l'autre, à ses côtés pour lui prêter main-forte. Hélas ! Il aura grand besoin de vous !

Le magicien prit brusquement conscience de la situation.

— C'est après l'enfant que tu en as, n'est-ce pas ? C'est Mistaya que tu es venue chercher.

— Elle m'appartient ! s'écria tout à coup la sorcière, d'une voix stridente. Elle m'a toujours appartenu ! Elle est née sur mes terres, dans mon antre. C'est ma sorcellerie qui lui a insufflé la vie ! Elle aurait dû rester auprès de moi. Sans l'intervention des Fées, elle serait mienne aujourd'hui. Mais personne ne m'empêchera de reprendre mon bien, à présent. Cette fois, elle est à moi ! Et, quand j'en aurai fini, c'est elle qui ne voudra plus me quitter. Jamais !

Le gigantesque bûcher qui flamboyait au centre de la clairière, redoubla de fureur, dans une tempête de flammèches incandescentes, comme si la sorcière l'alimentait de sa colère. Magicien et scribe semblaient figés dans la lumière, comme deux chats apeurés pris dans le halo des phares du monstre de métal qui va les écraser. Ils refusèrent pourtant de se laisser impressionner.

— Sa Majesté ne laissera jamais la princesse entre tes mains, Nocturna ! s'obstina Questor Thews. Même si nous ne sommes plus là pour l'y aider, il te poursuivra pour récupérer sa fille.

— Qu'il vienne donc ! persifla la sorcière. Encore faudrait-il pour cela qu'il soit toujours en vie, évidemment ! Tu ne m'as pas prêté une oreille très attentive, ce me semble, le mage. Holiday doit d'abord se défaire de Rydall. Or, il se pourrait fort que Rydall le réduise en poussière. En tout cas, j'ai tout fait pour qu'il en soit ainsi et je puis t'assurer que mon plan sera respecté à la lettre. Le roi de Marnhull est ma créature. Il m'obéit au doigt et à l'œil. Il détruira Holiday aussi sûrement que le soleil se lève à l'est. Oh ! Certes, Holiday va lutter contre son destin comme un beau diable. J'y compte bien ! Sinon, où serait le plaisir ? Je me réjouis déjà du beau spectacle que ses pitoyables soubresauts vont m'offrir. Mais, quoi qu'il fasse, il ne pourra rien contre le sort que je lui ai réservé. Holiday périra. Privé de son enfant, de ses amis et même, tôt ou tard, de sa charmante épouse, ton roi fantoche mourra, seul, abandonné et oublié de tous. Je n'aurais su me contenter de moins. Et encore ! Holiday s'en tire à bon compte ! Aucun supplice ne serait assez cruel

pour lui faire payer ce qu'il m'a fait endurer.

— Rydall, un de tes sbires ? murmura le magicien, accablé.

— Rydall, comme le reste ! Tout, j'ai tout créé ! Tout ce qui est arrivé et tout ce qui arrivera vient de moi ! J'ai consacré deux ans de ma vie à mettre mon piège au point ; deux ans de ma vie à peaufiner chaque détail pour voir enfin Holiday anéanti ! Et je te garantis que je ne vais pas être déçue !

Prenant son courage à deux mains, Abernathy risqua un pas en direction de la sorcière.

— Tu ne peux pas faire ça, Nocturna ! Tu ne peux pas t'attaquer à une fillette ! Mistaya n'est qu'une enfant !

— Qu'une enfant ?

Le sourire sardonique de la sorcière s'évanouit instantanément.

— Non, chien de scribe, reprit-elle, d'une voix caverneuse. C'est bien là votre erreur, votre erreur à tous ! Mistaya n'est pas « qu'une enfant » ! Loin de là ! Et je sais de quoi je parle. Quand je la regarde, c'est moi que je vois en elle. Elle est mon reflet. Je vois ce que j'étais et je vois ce qu'elle deviendra. Vous avez voulu lui dissimuler ses pouvoirs. Vous vous êtes bien gardés de lui procurer le savoir qui fera d'elle ce pour quoi elle a été faite. Mais je vais lui enseigner, moi, tout ce qu'elle brûle d'apprendre. Je vais la façonner à mon image. Son âme grouille de démons qui ne demandent qu'à être délivrés. Je vais l'aider à déchaîner ses monstres intérieurs. Elle a en elle un pouvoir gigantesque, un pouvoir d'autant plus fort qu'il est perpétuellement attisé par cette formidable énergie qu'est l'imagination d'un enfant. J'utiliserai cette force pour lui faire découvrir l'immensité de ses possibilités. Et, tenez-vous-le pour dit, quand j'en aurai fini avec elle, Mistaya sera devenue l'instrument de ma vengeance. Holiday ne la reverra qu'une seule fois. Mais, quand il la serrera dans ses bras, ce sera comme s'il s'enfonçait de lui-même un poignard dans le cœur. Pour Holiday, ce jour-là sera le dernier !

Elle les regardait droit dans les yeux, jouissant de l'horreur qui se reflétait dans leurs prunelles agrandies par l'effroi. Questor Thews tentait de surmonter sa détresse pour rassembler le peu de pouvoir magique encore à sa portée. Déjà

ses longs doigts noueux s'agitaient dans les replis de ses robes. Un petit sourire narquois aux lèvres, Nocturna l'observait, s'amusant de ses efforts, aussi dérisoires qu'inutiles.

Aucun d'eux ne vit le Chiot Boueux émerger des futaies, juste à la lisière du camp. Il s'immobilisa et suivit la scène de ses grands yeux larmoyants.

— Que comptes-tu faire de nous ? demanda Abernathy, en jetant un coup d'œil furtif à Mistaya, par-dessus son épaule.

Pourquoi la fillette ne s'éveillait-elle donc pas ? se disait-il, perplexe.

— Oui, Nocturna. Quel sort nous as-tu réservé ? insista Questor, qui essayait de gagner du temps afin d'achever son incantation. Vas-tu nous changer en pierre, nous aussi ?

Le rictus de la sorcière s'élargit.

— Non, le mage, je ne vous ferais pas l'affront d'employer à votre égard un si vil sortilège ! Vous n'avez cessé de me provoquer en vous ingérant perpétuellement dans mes affaires. Voilà qui mérite un châtiment digne de ce nom : un châtiment plus noble et... plus radical. Messieurs, votre existence arrive à son terme. Vous venez de pousser votre dernier soupir.

Le temps semblait suspendu. Les ultimes paroles de la sorcière résonnèrent dans la clairière, se mêlant au grésillement des flammes. C'est alors que Questor Thews leva les bras, décrivant un grand arc de cercle crépitant de magie. Du sol au bout de ses doigts pointés vers le ciel, s'éleva un mur luminescent, d'un bleu électrique. Abernathy en profita pour se retourner, se précipitant sur Mistaya pour tenter de la réveiller. Le rire machiavélique de Nocturna retentit dans le silence comme un hurlement de démente. Elle projeta les mains en avant, foudroyant ses victimes d'éclairs ensorcelés.

Dans le même temps, Halt baissait la tête et se ramassait sur lui-même. Les poils de sa nuque se hérissèrent. Et, soudain, quelque chose jaillit de son corps prostré, une sorte de lance iridescente, comme un rayon de lune mêlé de givre, qui fusa vers les deux malheureux que déjà l'énergie meurtrière de la sorcière menaçait d'embraser. Le bouclier du magicien venait de tomber en miettes, quand le faisceau nitescent les atteignit. Une fraction de seconde plus tard, le maléfice de Nocturna les

engloutissait dans un maelström étincelant. Il y eut alors un crépitement macabre, une affreuse odeur de chair calcinée, puis le silence et une ultime volute de fumée verdâtre. Du scribe et du magicien, pas une trace, pas une empreinte : Nocturna avait tenu parole.

La sorcière fit aussitôt volte-face. N'avait-elle pas vu une étrange lueur sortie on ne sait d'où ? Elle balaya la clairière du regard, puis scruta attentivement les futaies au-delà. Il y avait bien eu quelque chose, tout de même ! Elle n'avait pas rêvé ! Elle se concentra pour jeter des sorts de détection jusqu'au cœur de la forêt. Des rongeurs, des insectes, une poignée d'oiseaux de nuit, rien d'autre. Curieux ! Ses sens ne pouvaient la tromper ! Elle n'avait pu inventer cette lumière blanche qui avait zébré la clairière comme une comète. Elle relâcha son effort, perplexe. Tous ces sortilèges l'avaient quelque peu affaiblie. Il lui fallait regagner son antre où elle pourrait se ressourcer tout à loisir.

Elle se retourna, vaguement préoccupée. Le campement était vide. Il ne restait que la fillette endormie. Les soldats du roi avaient été changés en pierres. Le magicien et le scribe avaient disparu à jamais. Tout s'était passé comme elle l'avait prévu. Il ne lui restait plus qu'à passer à la seconde étape de son plan.

Pourtant...

Elle refoula ses doutes avec irritation, se dirigea vers l'enfant et s'immobilisa près d'elle pour la regarder dormir.

Nous allons accomplir tant de choses ensemble, ma belle. Tu as tant de leçons à apprendre, tant de secrets à découvrir, tant de sortilèges à expérimenter ! M'entends-tu, Mistaya ?

La fillette remua sous ses couvertures, marmonnant dans ses rêves.

Oui, dors, ma belle, dors ! ordonna la sorcière en pensée. Demain sera un autre jour. Demain, une nouvelle vie commencera pour toi.

Elle se pencha pour la prendre dans ses bras. « Légère comme une plume ! », se dit-elle, avec un sourire satisfait. Elle dévisagea la fillette blottie contre son sein. Ses yeux de vipère étincelèrent.

Elle rejeta alors la tête en arrière et ferma les paupières. L'air sembla se cristalliser autour d'elle et, dans une tornade de

brume et de poussière, la sorcière du Gouffre Noir disparut, emportant avec elle la fille du roi de Landover.

LE DÉFI

Trois jours après sa première apparition aux portes du château, Rydall de Marnhull revint à Bon Aloi. Et cette fois, Ben Holiday l'attendait.

Ben n'avait jamais douté que Rydall reviendrait. En revanche, il se demandait toujours quel moyen de pression le roi de Marnhull pourrait bien employer à son encontre. Comment le persuaderait-il jamais d'accéder à une requête aussi insensée ?

Levé avant l'aube, Ben s'apprêtait à faire un petit footing pour s'éclaircir les idées. Reliquat du temps où il n'avait pas encore raccroché ses « Gants d'Argent » titre plus qu'honorable pour un boxeur amateur, il s'entraînait régulièrement : outre quelques assauts musclés contre des sacs de sable, il pratiquait la course, soulevait des poids et, parfois, affrontait ses soldats de la Garde Royale en combat singulier. Ces guerriers hors pair – qui maniaient le glaive et la masse d'armes avec une redoutable dextérité – faisaient, les gants aux poings, de piètres adversaires. Quant à la boxe, aucun d'eux ne pouvait rivaliser avec son souverain. À moins qu'ils n'aient jugé plus judicieux de lui laisser cette impression... Ce matin-là, à peine commençait-il d'enfiler son vieux survêtement – unique relique vestimentaire de son ancien monde, puisque c'était précisément ce qu'il portait quand il était arrivé pour la première fois à Landover –, que déjà le courage lui manquait. Faute de quoi, il préféra rejoindre le chemin de ronde en compagnie de Salica et de Ciboule pour regarder le soleil se lever et Rydall de Marnhull arriver.

La nuit avait été fraîche. Un épais brouillard tapissa l'intégralité du paysage jusqu'aux portes du château. Quand le soleil se hissa à l'horizon dans un flamboiement d'or et de pourpre, le brouillard sembla reculer, glissant sur les eaux du lac pour dégager le pont, et Rydall apparut. Il était monté sur

son fougueux destrier, cuirassé de pied en cap et armé jusqu'aux dents. Son compagnon se tenait à ses côtés, recroquevillé sur l'encolure de sa monture à robe de jais, aussi noire que l'ample cape qui le dissimulait. Leur seconde apparition ressemblait tant à la première qu'ils semblaient n'avoir jamais bougé depuis leur précédente visite.

Ben les surveillait en silence du haut des remparts. Le gantelet jeté par Rydall trois jours plus tôt gisait toujours au milieu du pont. Ben avait donné l'ordre qu'on l'enlevât, mais le gantelet semblait avoir été cloué aux traverses. Personne n'avait pu le soulever, ni même l'écarter d'un pouce. Le Magicien de la Cour avait recouru à tous les sorts de son répertoire en pure perte. Le gant avait été manifestement placé là par magie et, à moins de démonter le pont pour le déloger, rien n'y ferait. Ben n'était pas à ce point désireux d'être obéi. Aussi le gant était-il resté où il était.

À présent, scintillant de rosée dans la pénombre, il narguait le roi de Landover, criant symbole de l'affront qu'il avait essuyé.

— Holiday ! lança Rydall à pleine voix. (Foin du respect ! Pas de « Messire » cette fois.) Avez-vous réfléchi à ma requête ?

— Ma réponse est la même ! s'époumona Ben, tandis que Salica venait presser son flanc contre le sien pour l'assurer de son soutien. Vous saviez parfaitement que je ne changerais point d'avis.

Le cheval de Rydall piaffa. Le roi de Marnhull balaya l'argument de la main.

— Il va donc vous falloir réviser votre jugement. Car vous n'avez plus le choix, désormais. La situation a changé depuis notre dernier entretien : votre fille est entre mes mains !

Salica agrippa le bras de son époux, avec un petit cri étouffé. Ben sentit sa gorge se nouer. « Pourtant, Mistaya est en sécurité ! se raisonnait-il. Elle est partie depuis deux jours pour rejoindre son grand-père. Elle est loin à présent, hors de portée de Rydall, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ? »

— Je vous avais averti que je trouverais le moyen de vous faire entendre raison, Holiday ! reprit Rydall après un long moment de silence oppressant. La vie de votre fille est précieuse à vos yeux, je présume ?

— Encore une de vos fanfaronnades, Rydall ! s'exclama Ben, frémissant de rage. J'en ai assez entendue je ne vous ai que trop vu ! Déguerpissez !

Une fois de plus, le cavalier balaya la réplique d'un geste négligent.

— Je ne m'attendais pas à ce que vous me croyiez sur parole, de toute façon, rétorqua Rydall. Non, pas vous, Holiday ! Vous êtes le genre d'homme qui veut toucher la vérité du doigt, alors même qu'elle lui saute à la face. Soit !

Il siffla. Deux montures émergèrent de l'épais brouillard. Tandis que les animaux s'avançaient sur le pont le cœur de Ben se mit à battre la chamade. Chouette et Sabots de Vent !

— Envoyez donc un de vos gens qu'il vous rapporte ce qu'il trouvera accroché à la selle du poney ! commanda le roi de Marnhull.

Ben lança un coup d'œil vers Ciboule qui s'empressa de dégringoler la muraille. Il avait pris la main de Salica et l'étreignait douloureusement. Il n'aurait pu articuler un mot, tant l'indignation l'étouffait. Une seconde plus tard, Ciboule était de retour. Sa face simiesque ne trahissait aucune expression. Il tendit la patte vers son souverain. D'une main tremblante, Ben se saisit des objets que le kobold lui présentait. Il les examina en silence, puis les remit à la sylphide. Le sang s'était glacé dans ses veines. C'étaient le collier et le foulard que portait Mistaya, quand elle avait quitté le château pour la Contrée des Lacs.

— Oh ! Ben ! souffla Salica, accablée.

— Où sont mon Scribe Royal et mon magicien ? demanda Ben. Où sont les hommes qui les escortaient ?

— En lieu sûr, répondit Rydall. Êtes-vous disposé à m'écouter, à présent, roi de Landover ?

Ben refoulait désespérément les émotions qui menaçaient de l'engloutir. Il enlaça son épouse, tant pour se soutenir que pour la rassurer. Il ne parvenait pas à croire que le roi de Marnhull ait pu enlever sa fille. Comment Rydall aurait-il pu s'emparer si facilement de Mistaya ? Comment aurait-il pu débouter une escorte de douze de ses soldats les plus aguerris ? Sans compter que Questor et Abernathy seraient morts plutôt que de laisser

quiconque approcher leur protégée !

— Rydall ! s'écria-t-il tout à coup, sursautant presque sous la violence qu'il percevait dans sa propre voix. Je ne sacrifierai le trône et le peuple de Landover à aucun prix ! Je ne céderai pas à votre odieux chantage. Vous vous attaquez à une enfant sans défense et vous voulez me faire croire que vous allez conquérir mon royaume avec des armées de plusieurs milliers d'hommes ? Votre félonie n'a d'égale que votre lâcheté !

— Admirable discours ! Quelle bravoure ! Surtout pour un homme dans votre situation ! ricana Rydall. Mais je ne vous en tiendrai pas rigueur. Je n'escomptais pas que vous m'offririez la couronne. Pas plus maintenant qu'il y a trois jours. Je vous ai réitéré ma requête, parce que, ma foi, je ne pouvais pas faire autrement. Un souverain se doit de conquérir de nouveaux territoires pour étendre son empire et, si possible, sans effusion de sang. Il se fait donc un devoir de toujours proposer la solution la plus pacifique en premier lieu. Il arrive parfois qu'un adversaire s'en satisfasse. Je n'ai jamais pensé que vous seriez de ceux-là, mais je voulais respecter fidèlement les règles du jeu. Nous n'en sommes plus là, à présent. Les jeux, les feintes, les négociations, les menaces... nous avons dépassé ce stade pour en arriver au point où il faut regarder la réalité en face. Je retiens votre fille et vos hommes. Vous détenez mon royaume. L'un d'entre nous devra céder. Lequel, à votre avis ?

Rydall talonna les flancs de sa monture pour s'avancer jusqu'au gantelet. Son compagnon l'imita.

— J'aurais gagé sur vous, roi de Landover ; mais je suis prêt à régler cette affaire en homme d'honneur, poursuivit-il. C'est pourquoi je vous ai lancé un défi. Je n'en ai cependant pas encore défini les termes. Les voici : je vais lancer sept champions contre vous. Chacun d'eux viendra vous affronter à tour de rôle, au jour et à l'heure que je déciderai, dans un combat à mort. Chacun sera d'une nature et d'une apparence différentes. Tous auront pour mission de vous tuer. Si vous parvenez à les en empêcher, si vous vous montrez capable de les tuer en premier, tous les sept ; alors je libérerai mes prisonniers et renoncerai à mes droits de souveraineté sur Landover. Mais, si l'un d'entre eux parvient à ses fins, Landover passera sous

mon joug et les vôtres seront exilés à perpétuité. Acceptez-vous ce défi ? Dans l'affirmative, descendez sur le pont et relevez mon gant !

Ben regardait fixement le cavalier. Il n'en croyait pas ses oreilles.

— C'est un fou ! chuchota-t-il à l'attention de la sylphide qui hochait la tête, sans un mot.

— Vous êtes vous-même sous la protection d'un valeureux champion, reprit Rydall. Tout le monde a entendu parler du Paladin, l'invincible chevalier au service de la Couronne. Vous aurez donc de quoi vous défendre contre mes créatures.

« Allons bon ! Ses "créatures", à présent ! » songea Ben. Les champions en question seraient-ils des monstres !

— Je crois savoir que nul n'est jamais parvenu à vaincre le Paladin, enchaîna Rydall. Il me semble que vous avez donc d'excellentes raisons de penser que vous l'emporterez, n'est-ce pas ? Alors, acceptez-vous mon marché ?

Le cerveau en ébullition, Ben étudiait la stupéfiante proposition. Les termes de ce pacte ridicule étaient inacceptables, bien sûr. Cependant, c'était probablement la seule façon de récupérer Mistaya. Accepter lui ferait gagner du temps ; un temps qu'il pourrait mettre à profit pour chercher sa fille et peut-être la délivrer. Et pour secourir Questor Thews et Abernathy, cela va de soi. Et ses soldats aussi. Pourtant, il fallait avoir perdu la raison pour relever un tel défi. C'était de la folie pure ! Allait-il risquer sa vie contre sept assassins ? Allait-il vraiment se battre contre les sbires de Rydall ?

S'il acceptait de conclure ce marché, s'il descendait sur le pont pour relever ce gant, il serait tenu d'honorer sa part du contrat aussi formellement que s'il avait prêté serment sur ce qu'il avait de plus sacré devant le royaume tout entier. Il y aurait des témoins : ses courtisans, les sentinelles du château, les soldats de la Garde Royale, ses serviteurs... sans compter sa propre femme ! Les lois de Landover lui interdisaient de renier sa parole. Il pourrait bien sûr se débarrasser de Rydall et se voir ainsi délié de sa promesse, mais ses chances d'y parvenir semblaient bien minces...

— Si vous refusez, s'écria brusquement Rydall, je ferai ligoter

vosre fille et vos hommes sur des chevaux et je les posterai à l'avant-garde des armées qui ravageront vos terres. Ils mourront en premier. Je serais désolé d'en arriver à cette extrémité. Cependant, je ne vois pas comment je pourrais m'y soustraire, s'il me fallait demander à mes soldats de sacrifier leur vie à cause de votre stupide entêtement. Je vous l'ai déjà dit : je préférerais grandement récupérer la couronne de Landover sans avoir à verser inutilement le sang. Vous pourriez vous ranger à cet avis qui me semble des plus raisonnable – fût-ce pour des motifs tout autres. Le défi que je viens de vous lancer vous offre cette chance. La saisissez-vous ?

Ben se disait à présent que relever ce défi, c'était non seulement accepter un immonde marchandage ; mais, de surcroît, se mettre de lui-même dans l'obligation d'invoquer le Paladin. Et pas seulement à une ou deux reprises, mais sept fois ! Or, c'était là sa hantise. La seule perspective de s'abandonner à cet autre lui-même le remplissait d'effroi. À chaque nouvelle métamorphose, il pouvait perdre sa propre identité à jamais. Invoquer le Paladin n'était pas simplement user de magie pour appeler à la rescousse un guerrier sanguinaire ; c'était lui donner corps, lui livrer son âme, s'immerger en lui, au risque de ne plus jamais recouvrer sa personnalité originelle. Chaque fois, il devenait plus difficile de quitter l'armure du Paladin ; d'échapper à ses souvenirs, à son goût du sang, à sa soif de bataille ; de se défaire de son passé ; de sortir de sa vie. S'il relevait le défi de Rydall, il devait prendre le risque, non seulement d'être tué au combat, mais aussi de demeurer à jamais dans la peau de son terrifiant alter ego.

— Alors, Messire ? s'impacienta Rydall.

— Non ! s'exclama tout à coup Salica. Non, Ben ! Ne fais pas cela ! Cet homme est plus dangereux qu'il n'y paraît. Derrière ses mots se cache quelque chose d'innommable, un pouvoir, un pouvoir colossal, je le sens !

La sylphide s'était campée devant son époux. Elle avait les larmes aux yeux. Sa voix était si faible que Ben l'entendait à peine.

— Même si nous devons perdre Mistaya, souffla-t-elle, en baissant malgré elle les paupières. N'accepte pas !

Dieu que ces dernières paroles avaient dû lui coûter ! songeait Ben, bouleversé. Salica adorait sa fille. Elle aurait donné sa vie pour Mistaya. Pourtant, elle était prête à sacrifier la chair de sa chair pour sauver celle de son époux. Elle l'aimait donc à ce point !

Il la prit dans ses bras et la serra contre lui.

— Je dois prendre le risque, Salica, lui murmura-t-il doucement. Si je ne le faisais pas, comment pourrais-je continuer à vivre ? Comment pourrais-je jamais te regarder en face ?

Il lui effleura les lèvres, puis se retourna. Invitant d'un signe Ciboule à le suivre, il rejoignit l'escalier.

— Attends-moi ici ! lança-t-il à Salica, avant de descendre les premiers degrés.

Tandis que les marches défilaient une à une sous ses pas, il récapitulait les tâches qu'il lui faudrait accomplir, quand il aurait ramassé le gantelet : en priorité, retrouver Mistaya, Questor, Abernathy et ses soldats ; puis, les délivrer ; ensuite, convaincre Rydall d'abandonner son défi et de renoncer à Landover – ou, s'il n'y parvenait pas, le tuer. Autre solution : affronter les sept champions de Rydall, en espérant les trucher avant qu'ils ne l'aient massacré. À moins que... Était-il vraiment censé les tuer ou lui suffirait-il de les vaincre ? Rydall ne semblait même pas avoir envisagé cette option. « Mes créatures » avait-il dit. Ben se demandait de quelle sorte de « créatures » il s'agissait.

Ciboule sur les talons, il traversa la cour intérieure et se dirigea vers le portail. Il jeta au kobold un coup d'œil par-dessus son épaule. Ciboule retroussait les babines, découvrant plusieurs rangées de crocs effrayants. Ses yeux jaunes lançaient des éclairs. Il n'était pas bien sorcier de deviner ses intentions.

— Tiens-toi tranquille, Ciboule ! l'admonesta-t-il, entre ses dents. N'oublie pas que la vie de Mistaya est en jeu.

Le kobold grogna. Ben préféra y voir un assentiment.

Il franchit le portail et s'engagea sur le pont. Le jour se levait sur un ciel sans nuages. Le brouillard se dissipait déjà dans la plaine. Rydall et son mystérieux compagnon l'attendaient, immobiles, au milieu du pont. Ben avançait, lentement, tous les

sens aux aguets, prêt à réagir à la moindre alerte. Sa colère montait à chaque pas. Il pouvait sentir celle de Ciboule dans son dos, si violente qu'elle en devenait palpable. Le kobold frémissait de rage. S'il ne l'avait retenu, Ciboule aurait déjà égorgé les deux intrus sans crier gare. « Peut-être a-t-il raison », se disait Ben. Peut-être valait-il mieux se débarrasser de Rydall pendant qu'il en était encore temps. Certes, mais le pourrait-il ? Oh ! Il n'avait qu'à invoquer le Paladin et le tour serait joué. Oui, mais... qu'adviendrait-il de Mistaya ?

Il se demanda tout à coup si toute cette mise en scène n'était pas un coup fourré ; si les chevaux, le collier, le foulard n'étaient pas des appâts pour l'attirer en terrain découvert. Rydall avait-il réellement enlevé Mistaya ? Retenait-il vraiment Questor, Abernathy et leur escorte en otage ? Après tout, rien n'empêchait de penser que tout cela n'était qu'un tissu de mensonges.

Non ! Il savait, là au fond de son cœur, il savait que Rydall avait dit vrai.

Il atteignit le milieu du pont et s'arrêta. Les deux cavaliers le surveillaient du haut de leurs montures. Ben se baissa pour ramasser le gantelet et, à sa grande surprise, le souleva aussi aisément que s'il se fut agi d'une plume. Quand il se releva, son regard rencontra celui de son ennemi. Rydall était bien plus impressionnant qu'il ne l'avait imaginé. C'était un véritable colosse, indubitablement doté d'une force herculéenne. Son compagnon, en revanche, était encore plus frêle de près que de loin. Leurs visages étaient soigneusement dissimulés ; pour l'un, sous son heaume ; pour l'autre, dans les replis de son profond capuchon noir.

Ben lança le gant au géant en armure. Rydall l'attrapa au vol et l'agita en une parodie de salut.

— Ne te méprends pas, Rydall ! lui déclara posément Ben, en contenant à grand-peine sa fureur. Si jamais il arrive quoi que ce soit à ma fille, au Magicien de la Cour, à mon Scribe Royal ou à l'un de mes soldats, je te jure que je te le ferai payer de ta vie, dussé-je pour cela te poursuivre jusque dans les flammes d'Abaddon !

Rydall s'inclina.

— Vous n’aurez pas à me chercher si loin, Holiday. N’allez cependant pas penser que vous m’effrayeriez, même si vous parveniez à franchir les portes de l’enfer.

Il tira sur ses rênes et tourna bride.

— Dans trois jours, roi de Landover, lança-t-il par-dessus son épaule. La première de mes créatures se présentera devant vous dans trois jours. Si j’étais de vous, je commencerais dès maintenant à prendre les dispositions nécessaires. Faites donc creuser une tombe !

Il laboura les flancs de son destrier et s’élança au triple galop dans la plaine. Une fois encore son compagnon s’attarda. Ben sentait son regard posé sur lui. Que cherchait-il à lire dans ses prunelles ? De la peur ? Ben serra les dents et braqua les yeux dans l’ombre du capuchon. Ciboule apparut à ses côtés, sifflant sauvagement, toutes griffes dehors.

L’inconnu ignora la menace, tourna bride à son tour et s’éloigna dans le sillage de son maître. Flanqué de son fidèle protecteur, Ben suivit des yeux les deux cavaliers jusqu’à ce qu’ils aient disparu dans la forêt.

Parvenus au cœur des futaies, là où la lumière du jour ne pouvait pénétrer, les cavaliers mirent pied à terre. Le plus frêle des deux leva alors les mains au ciel, rejetant en arrière sa grande cape noire. La peau lisse du petit bossu aux membres tors se fissa et Nocturna reprit son apparence coutumière. Elle agita brièvement les doigts et les deux fougueux destriers furent instantanément changés en minuscules lézards verts et noirs qui remontèrent le long de son bras pour se cacher dans les plis de ses robes. Elle ramena enfin les bras sur sa poitrine, murmura une brève incantation et disparut. Son sort d’invisibilité la protégerait contre toute éventuelle rencontre inopportune. On ne se montrait jamais assez prudent !

Rydall observait la scène derrière la visière abaissée de son heaume.

— Il ne semble pas avoir peur, hasarda-t-il.

Le rire de la sorcière résonna sous la voûte végétale.

— Non, pas encore. Il est aveuglé par la rage et sa colère le

protège. Et puis, il n'est pas convaincu que nous ayons enlevé sa fille. La peur ne pourra s'emparer de lui avant qu'il n'en ait eu la preuve. C'est alors que je lancerai mes créatures contre lui et que la peur commencera d'accomplir ses ravages. Il se mettra à imaginer toutes sortes de choses, plus terrifiantes les unes que les autres. Il se lancera à notre recherche et ne trouvera pas la plus infime empreinte. Il perdra peu à peu espoir. Et, là, je te le garantis, la peur aura raison de lui.

— Il ne faudrait pas oublier la sylphide ! Elle ne le laissera jamais succomber.

Les yeux de la sorcière apparurent tout à coup au beau milieu du vide et virèrent au rouge sang.

— Pour qui te prends-tu pour me parler sur ce ton, Rydall, roi de Marnhull, qui n'est pas plus roi qu'il ne s'appelle Rydall ? N'oublie pas, toi non plus : tu es là pour m'obéir ! Sans moi, Rydall de Marnhull n'existe pas !

Le colosse en armure ne manifesta pas la moindre réaction, immobile, muet : un mur d'acier. Mais la sorcière sentit son inquiétude et s'en délecta.

— Il peut compter sur son soutien, pour l'instant, oui, reconnut-elle. Mais je veillerai à m'en débarrasser en temps voulu. Je la lui arracherai des bras. Et, à la fin, il se retrouvera seul, absolument seul.

Rydall eut un petit frémissement d'impatience.

— Je me sentrais plus à l'aise dans mon rôle, si je connaissais l'intégralité de ce maudit plan. Comment pourrais-je réagir convenablement, si quelque chose tournait mal ?

La sorcière se matérialisa brusquement devant lui, immense.

— J'ai trop minutieusement mis au point cette machination pour qu'il arrive quoi que ce soit de fâcheux. Tout se passera bien. Pour ce qui est de te dévoiler mes intentions, il est préférable que nous en restions là pour le moment. Tu n'as pas besoin d'en savoir davantage. (Elle le jaugea d'un regard froid.) Je vais te renvoyer d'où tu viens, maintenant. Fais ce que tu dois faire et attends mon appel.

Rydall tourna brièvement la tête en arrière, avec un crissement métallique.

— J'aurais pu le tuer sur le pont et l'affaire aurait été classée.

Vous auriez dû me laisser faire.

— Et gâcher en une seconde ce que j'ai mis deux ans à échafauder ? s'exclama Nocturna. Tu plaisantes ! Et puis, je ne suis pas persuadée que tu sois de taille à le battre, figure-toi. Tu ne m'en as jamais donné la preuve, jusqu'alors.

Il allait protester. Déjà un grognement de colère lui avait échappé, mais elle le musela d'un geste.

— Tais-toi ! Tu feras ce que je te dis de faire. Holiday mourra quand je le voudrai et comme je le voudrai. Ton rôle dans cette affaire a déjà été défini. Nous n'y reviendrons pas. Pas de discussion ! Tu n'oserais pas discuter mes ordres, n'est-ce pas ?

Il y eut un long moment de silence.

— Non.

— Parfait ! Si tu veux voir Holiday mort – et je sais que tu ne demandes que ça –, laisse-moi faire ! Tu ne seras pas déçu. Et, maintenant, disparaïs !

Elle agita les mains dans sa direction et Rydall se volatilisa dans un tourbillon de brume. Elle attendit un instant pour s'assurer qu'il avait bien rejoint sa destination et soupira. Décidément, elle ne l'aimait pas et n'avait pas la moindre confiance en lui. Mais il lui était utile et lui obéissait au doigt et à l'œil. Il lui servirait de leurre jusqu'à ce qu'elle en ait fini. Jusqu'à ce que Holiday soit anéanti.

Elle ferma les yeux pour se repaître de la scène qu'elle n'avait cessé d'imaginer, de ciseler, de peaufiner, encore et encore jusqu'à la perfection. Elle en connaissait par cœur les plus infimes détails. Elle voyait déjà Holiday pousser son dernier soupir avec ce regard dans les yeux, cette horreur qui se peignait dans ses prunelles alors qu'il comprenait enfin ce qu'on lui avait fait. Elle entendait même son râle d'agonie, ce cri de désespoir qui s'étranglait dans sa gorge à l'ultime seconde où il quittait la vie.

Oh ! Elle allait bientôt savourer ce spectacle. Et, cette fois, ce ne serait plus le fruit de son imagination. Tout serait bien réel. Oui, elle allait enfin triompher ! Mais, pour l'instant, elle avait d'autres problèmes à régler.

Elle leva les bras au ciel une dernière fois. Un tourbillon de brume l'enveloppa et, quand il se dissipa, Nocturna avait

disparu.

Tandis qu'il rebroussait chemin pour rentrer à Bon Aloï, Ben Holiday était aux cent coups. Salica était descendue pour l'attendre au portail. Elle courut se jeter dans ses bras et il la serra contre lui de toutes ses forces pour l'empêcher de trembler.

— Nous la retrouverons, murmura-t-il.

À ces mots les ongles de la sylphide s'enfoncèrent dans son dos.

— Nous la retrouverons, je te le promets, répéta Ben.

Il s'écarta de Salica pour se retourner vers Ciboule, qui l'avait suivi à distance.

— Pars pour la Contrée des Lacs immédiatement ! ordonna-t-il au kobold. Informe le Maître des Eaux que sa petite-fille a été enlevée par Rydall de Marnhull et demande-lui de nous prêter main-forte pour la retrouver. Dis-lui que quelque assistance qu'il jugera bon de nous apporter sera la bienvenue et que nous lui en serons éternellement reconnaissants. Fais-lui bien comprendre que Mistaya se rendait chez lui quand elle a été kidnappée, que nous comptons sur lui pour la protéger. Et ouvre l'œil en chemin ! Peut-être certains indices pourront-ils nous renseigner sur ce qui s'est exactement passé. Et, Ciboule, ajouta-t-il avec gravité, sois prudent ! Ne prends aucun risque. Nous avons déjà perdu Questor et Abernathy. Je ne tiens pas à voir la liste des disparus s'allonger.

Le kobold retroussa les babines dans une grimace qui se voulait un sourire. Il était peu probable qu'il arrivât quoi que ce soit à une créature capable de se débarrasser d'un troll des marais ou d'un loup sylvestre sans sourciller, mais Ben avait été tellement stupéfié que Rydall soit parvenu à s'emparer de sa fille, en dépit de toutes les précautions qu'il avait prises, qu'il préférerait parer au pire. Rien ne prouvait encore que Rydall ait dit vrai, bien sûr. Mais, dans le doute... Et puis, quoi qu'il en soit, il fallait absolument prévenir le Maître des Eaux : Ciboule devait partir.

Ben parvenait à peine à cette conclusion que le kobold avait déjà filé vers la forêt. Si tout se passait bien, Ciboule aurait

rejoint la Contrée des Lacs avant la nuit. Les kobolds étaient les créatures les plus rapides de Landover. Ils étaient certes un tantinet effrayants avec leur corps noueux hérissé de poils, leurs jambes torses et leurs bras démesurés, leur face simiesque et leurs dents aussi nombreuses et meurtrières que celles d'un crocodile, mais ils étaient coriaces et d'une loyauté qui ne s'était jamais démentie depuis qu'ils s'étaient mis au service de la Couronne, des siècles auparavant. Ben savait qu'il pouvait aveuglément compter sur son fidèle émissaire.

— Voudrais-tu annuler tous mes rendez-vous pour la journée ? Je vais dans la tour du Contemplateur, annonça-t-il à Salica qui l'accompagnait dans la cour. Qui sait ? Je pourrai peut-être retrouver la trace de Misty. Je te rejoindrai dès que possible.

Il lui déposa un baiser sur le front et monta au sommet de la tour pour prendre place sur la plate-forme du Contemplateur. Il s'accrocha fermement à la rambarde d'argent et se concentra sur sa destination. Il parcourut tout le chemin de Bon Aloi jusqu'à la Contrée des Lacs sans trouver trace ni de sa fille ni de ses compagnons : pas la moindre indication sur ce qui s'était passé. Il se rendit alors à Elderew, fief du Maître des Eaux, mais aucune agitation particulière ne semblait troubler la paix de la cité sylvestre.

Il inspecta ensuite les frontières orientales du royaume, du nord au sud, s'approchant au plus près des limites du Monde des Fées. En vain. Il en profita pour survoler les Sources de Feu et voir ce que faisait Strabo. Mais le dragon devait probablement dormir dans un de ses cratères de lave car il demeura invisible. Ben remonta alors vers le Melchor et, de là, descendit jusqu'au Gouffre Noir, seule partie du royaume dans laquelle il ne pouvait pénétrer. Nocturna avait entouré son domaine d'un bouclier magique que même les pouvoirs du Contemplateur ne pouvaient franchir. Ben songea un instant que ceux qu'il cherchait pouvaient fort bien être retenus captifs dans cet abîme maudit sans qu'il en sache jamais rien. Mais c'était impliquer Nocturna dans cette affaire. Certes, la sorcière le haïssait, mais Rydall était aussi étranger que lui, or elle détestait tous les étrangers sans distinction. Jamais elle ne

s'acoquinerait avec un roi qui aurait l'intention d'envahir Landover. En outre, Nocturna n'avait pas fait parler d'elle depuis des mois. Il abandonna cette hypothèse et poursuivit ses recherches.

Il passa toute la matinée à parcourir le royaume en long et en large, sans résultat. À croire que Mistaya et son escorte avaient disparu de la surface du monde. Quand, cédant au découragement, il descendit enfin de la plate-forme, il était épuisé. La concentration nécessaire pour invoquer la magie du Contemplateur avait eu raison de sa détermination et de ses forces. « Et tout ça pour rien ! », se dit-il, écœuré. Il avait peur. Il était démoralisé, fatigué. Il résolut d'aller se réfugier dans sa chambre pour réfléchir au calme. À peine était-il allongé sur son lit qu'il s'endormait.

Quand il s'éveilla, Salica était assise sur le bord du lit. Elle était venue aux nouvelles et avait patiemment attendu son réveil pour le questionner. Hélas ! Il n'avait rien à lui apprendre. Ils passèrent le reste de la journée à parcourir son agenda pour décaler ses rendez-vous et finirent par en annuler la plupart. Certains devaient, pourtant, être honorés. Un roi a des devoirs envers ses sujets et certaines décisions ne pouvaient attendre. Mais, en dépit de ses efforts, Ben demeurait obnubilé par la disparition de sa fille et de ses amis. Il était totalement désespéré et ne savait plus quelle démarche entreprendre pour faire avancer ses recherches. Il lui semblait qu'il n'avait plus rien à faire qu'à attendre les adversaires que lui opposerait Rydall. On lui avait donné trois jours. Dans trois jours, le premier de ces combattants viendrait se mesurer à lui. Il avait beau ne pas lui en parler, il sentait que Salica ne cessait d'y penser, elle aussi. Pour sauver sa fille, il lui faudrait voir la mort en face à sept reprises. Par sept fois, il lui faudrait endosser l'armure du Paladin. Par sept fois, il devrait se livrer corps et âme à la fureur destructrice et aux souvenirs sanglants d'un être qui n'existait que pour tuer les ennemis de son roi. À elle seule, cette perspective aurait suffi à le paralyser d'épouvante.

Ils dormirent mal cette nuit-là, s'éveillant constamment pour chercher un répit aux assauts de l'angoisse dans les bras l'un de l'autre, restant pendant des heures allongés dans le noir, côte à

côte, en silence, songeant sans cesse aux terribles épreuves qui les attendaient. Ben se sentait affreusement vide. Il était bourrelé de remords. Il lui semblait qu'en envoyant Mistaya au loin, il l'avait trahie, qu'il aurait dû la garder près de lui pour la protéger, qu'ainsi il aurait pu mieux la défendre contre Rydall. Il n'en disait rien à Salica, bien sûr. C'était si facile de regretter quand le mal était fait. Et puis, à quoi bon ressasser les « si j'avais su... », les « si j'avais pu... », les « si je n'avais pas fait ci... » et « si je n'avais pas fait ça... » ? Quand le navire est dans la tempête, il n'y a plus qu'à trouver un moyen pour redresser la barre. Mais comment était-il censé faire une chose pareille ? Que pourrait-il encore tenter pour sauver la situation ?

Le lendemain à midi, Ciboule était de retour. Il avait rencontré le Maître des Eaux qui lui avait confirmé que Mistaya et son escorte n'avaient jamais atteint Elderew. Là-bas, personne n'avait idée de ce qui avait pu arriver à la princesse et à ses compagnons de route. Aucune empreinte ne signalait leur passage dans les parages.

Quand le kobold eut achevé son rapport, Ben Holiday et son épouse échangèrent un long regard désemparé. Chacun fit de son mieux pour cacher son désespoir, mais tous deux savaient que, désormais, seul le Paladin pouvait sauver Mistaya.

FASCINATION

Quand Mistaya s'éveilla, elle fut aussitôt saisie par la profondeur du silence qui régnait autour d'elle. Elle était allongée à même le sol, toujours enveloppée dans ses couvertures, mais – elle le perçut immédiatement – loin de l'endroit où elle s'était endormie. Elle sentit aussi qu'elle avait dormi très longtemps. Ses bras, ses jambes lui paraissaient roides. Elle avait les paupières lourdes et son corps tout entier semblait lesté de plomb. Il lui était arrivé quelque chose pendant son sommeil elle en était convaincue ; quelque chose que personne n'avait prévu.

Elle s'assit et jeta un regard circulaire. Elle était seule. Pas de trace de Questor, ni d'Abernathy. Pas un soldat à l'horizon. Pas de Chiot Boueux en vue non plus. Les chevaux et son poney avaient disparu, de même que la carriole avec tous ses bagages. Ce n'était pas vraiment surprenant si, comme elle le supposait, on l'avait transportée pendant son sommeil. À en juger par l'étrangeté du paysage, elle ne devait même plus être dans la Contrée des Lacs. Elle leva les yeux au ciel, l'épais lacis végétal enveloppé de brume formait une impénétrable voûte. Elle était cernée d'arbres, centenaires tortueux, mangés de mousse et de champignons dont les branches s'enchevêtraient de lianes et de lichen. Il flottait partout un épais brouillard grisâtre et une âcre odeur d'humus et de putréfaction. Pourtant ce sinistre décor lui semblait curieusement familier.

Elle se leva et s'épousseta. Oh ! Elle n'avait pas peur. Elle aurait dû, sans doute, étant donné les circonstances ; pourtant, elle ne ressentait pas la moindre appréhension. Du moins, pas encore. De quoi aurait-elle eu peur, d'ailleurs ? Elle avait, certes, conscience de l'étrangeté des lieux ; mais, après tout, on ne lui avait fait aucun mal jusqu'à présent. L'absence de ses amis la perturbait bien un peu, mais ce n'était pas une raison pour se croire en danger.

Elle pivota pour faire l'inventaire complet de ce qui l'entourait : des arbres, du brouillard, des lianes, des arbres, encore des arbres et encore du brouillard.

Elle acheva son tour complet et se retrouva face à face avec une femme, une femme étonnamment grande, au port de tête digne d'une reine, et qui la toisait avec un sourire que l'enfant jugea singulièrement froid.

— Bienvenue, Mistaya ! déclara l'inconnue.

— Où suis-je ? demanda aussitôt la fillette, tout en pensant : « Je connais cette dame. Je ne sais pas comment, mais je la connais. »

— Dans le Gouffre Noir, répondit posément la haute silhouette drapée de noir qui semblait avoir émergé de la brume, tel un spectre.

Nullement effarouchée, Mistaya l'examinait ostensiblement. L'inconnue avait une magnifique chevelure de jais qui tombait jusqu'aux chevilles. Une mèche argentée, qui partait du milieu du front, séparait ce ruisselant manteau de nuit sur toute sa longueur. Son visage et ses mains étaient d'une blancheur extraordinaire et ses yeux...

— Tu te souviens de moi, n'est-ce pas ? poursuivit la mystérieuse apparition, d'un ton convaincu.

— Oui, répondit Mistaya, troublée.

Elle avait effectivement la certitude de la connaître, mais ne parvenait toujours pas à se rappeler où elle l'avait rencontrée. « Voyons, se disait-elle. Je suis dans le Gouffre Noir. Or, il n'y a qu'une seule personne dans le Gouffre Noir. »

— Vous êtes Nocturna, conclut-elle à haute voix.

— C'est exact, répondit la sorcière, manifestement satisfaite.

Le vert argenté de ses prunelles vira tout à coup au rouge sang.

— Vous êtes l'oiseau ! s'écria immédiatement la fillette. Vous êtes le corbeau ! Le corbeau du pique-nique !

Le sourire glacial de la sorcière s'élargit.

— Excellente mémoire !

Mistaya lança un coup d'œil incertain autour d'elle.

— Mais, comment suis-je arrivée ici ? Est-ce vous qui m'y avez amenée ?

— Oui. Tu dormais quand le camp a été attaqué par les hommes du roi Rydall de Marnhull. Tu sais, celui qui a rendu une petite visite à ton père récemment. Tu te souviens de lui ?

La fillette hocha la tête.

— Ils ont attaqué le camp par surprise pour t'enlever, enchaîna Nocturna. Si tu étais tombée entre leurs mains, Rydall aurait pu faire chanter ton père et t'échanger contre la couronne de Landover. Tes parents pensaient que Rydall ignorait tout de ton périple dans la Contrée des Lacs, mais Rydall est plus malin qu'ils ne le croient. Tu as eu de la chance que je sois là au bon moment et que je puisse te téléporter jusqu'ici avant qu'il ne soit trop tard.

Mistaya se garda bien de la contredire, mais l'expression dubitative de son regard la trahit.

— Tu ne me crois pas, n'est-ce pas ? constata Nocturna.

La fillette serra les lèvres, avec une petite moue contrariée.

— Mon père ne serait pas content s'il savait que je suis dans le Gouffre Noir.

— Avec moi, tu veux dire ? rétorqua la sorcière. Il ne m'aime pas beaucoup, c'est vrai, admit-elle, avec un haussement d'épaules. Mais le fait est qu'il est parfaitement au courant de ta présence ici.

— Il le sait ? s'exclama Mistaya, avec une stupéfaction manifeste.

— Bien sûr. Je lui ai aussitôt fait porter un message pour l'en informer. Discrètement, cela va de soi, pour que Rydall n'en sache rien. Malheureusement, je n'ai pas pu prévenir tes amis. Quand les hommes de Rydall ont donné l'assaut, j'ai dû réagir très vite et je n'ai pas eu le temps de les avertir. Je pense qu'ils se sont tirés d'affaire, mais je n'ai pas pu m'attarder pour m'en assurer. Questor Thews semblait maîtriser la situation et puis, de toute façon, je suppose que, quand ils ont constaté ta disparition, les hommes de Rydall ont battu en retraite. Après tout, ils n'avaient plus aucune raison de poursuivre le combat.

— Parce que j'étais déjà partie. J'étais déjà avec vous.

— Absolument. Mais Rydall n'en sait rien. Il croit que tu es retournée à Bon Aloï ou que tu t'es cachée chez ton grand-père. Autant dire que ni le château de ton père, ni Elderew ne sont

plus un refuge pour toi. Rydall ne va pas manquer d'y envoyer ses espions. Mais il ne pensera jamais à venir te chercher chez moi. Jusqu'à ce que ce problème de rivalité entre Rydall et ton père soit résolu, tu ne seras plus en sécurité nulle part, sauf ici. Ton père aboutira forcément à la même conclusion.

Mistaya se trémoussait. Plus elle y réfléchissait, plus cette histoire la chagrinait.

— Comment savez-vous que Rydall est venu à Bon Aloi ? Et pourquoi veillez-vous sur moi ?

— Mais... parce que tu m'intéresses, Mistaya, répondit gravement la sorcière. Vois-tu, je sais à ton sujet des choses que tu ignores. J'aurais bien voulu te les révéler plus tôt, mais je ne savais comment m'y prendre. Alors je te suivais, prête à saisir la première occasion. Je sais ce que tes parents pensent de moi. Nous n'avons pas toujours été en très bons termes. Nous nous sommes même violemment opposés, autrefois. Mais nous avons quelque chose en commun, Mistaya : nous sommes tous les trois soucieux de ta sécurité et de ton bonheur.

Elle rejeta une longue mèche en arrière, d'un geste négligent.

— Savais-tu que tu étais née dans le Gouffre Noir ? reprit-elle, d'un air détaché.

La fillette fronça les sourcils.

— Ah bon ? fit-elle, feignant l'ignorance.

— Ta mère ne te l'avait pas dit, bien sûr. Je m'en doutais.

Nocturna sembla brusquement absorbée dans ses pensées, le regard vague, la mine songeuse.

— T'a-t-elle dit que tu possédais des pouvoirs magiques ? demanda-t-elle, d'une voix lointaine.

À ces mots, une étincelle de curiosité se mit aussitôt à danser dans les prunelles de la fillette.

— Des pouvoirs magiques ? De la vraie magie ?

— Évidemment ! Toutes les sorcières sont douées de magie.

Nocturna se tourna vers l'enfant. Son regard écarlate se ficha dans l'émeraude flamboyant des yeux émerveillés.

— Tu savais bien que tu étais une sorcière, tout de même, non ?

Mistaya avala sa salive.

— Non... non, je ne le savais pas, bredouilla-t-elle. C'est vrai ?

Que je suis une sorcière, je veux dire. Vous ne me mentiriez pas, n'est-ce pas ?

Ignorant la question, Nocturna se détourna et, d'un claquement de doigts, fit apparaître à ses pieds une table et deux chaises. La table était recouverte d'une belle nappe de soie rouge qui disparaissait presque sous la profusion de fruits multicolores, de miches de pain dorées, de friandises, de fromages, de hanaps d'argent, de carafes de cristal et de vaisselle fine.

— Assieds-toi, dit-elle à la fillette. Nous allons discuter tranquillement tout en mangeant.

Mistaya hésita, mais la faim et la gourmandise eurent raison de sa méfiance et elle prit place en face de la sorcière qui s'était déjà attablée. Elle goûta d'abord une fraise du bout des lèvres, puis une seconde, puis s'enhardit à grignoter un biscuit au chocolat. Hum ! Un délice ! Tandis que Nocturna lui versait un verre d'orangeade, la fillette se mit en devoir de faire honneur au reste des mets.

— Laisse-moi t'expliquer quelque chose, Mistaya, reprit la sorcière. L'attaque de Rydall m'a offert l'occasion de t'amener sur mes terres. C'était une chance inespérée et j'en ai profité, sans me poser de questions. Si j'avais dû attendre que tu viennes par toi-même ou que tes parents décident de t'envoyer ici – si j'avais été assez téméraire pour leur en faire la demande ; car, bien évidemment, ils ne me l'auraient jamais proposé spontanément –, tu ne serais probablement jamais venue. Ce n'est pas un reproche et je n'en veux à personne. Je comprends très bien les raisons de tes parents. Je n'ai pas très bonne réputation dans le royaume. Je suis même persuadée que tu as déjà entendu dire des horreurs à mon propos...

Mistaya leva vivement les yeux de son assiette, une lueur de doute dans les prunelles. Mais elle se rassura aussitôt. Elle n'avait perçu aucune menace dans la voix de la sorcière et le beau visage d'albâtre ne trahissait pas la moindre animosité.

— Tu n'as aucune raison d'avoir peur, Mistaya, s'empressa d'affirmer Nocturna pour la tranquilliser. Je ne t'ai amenée ici que pour veiller sur toi et non pour te faire du mal. Tu es libre de partir quand tu en as envie. Mais, avant cela, j'aimerais

vraiment que tu écoutes ce que j'ai à te dire. Est-ce que tu veux bien m'écouter, Mistaya ?

La fillette mâchonna pensivement une poignée de noisettes, puis hocha la tête.

— Voilà bien qui confirme ton intelligence ! la félicita Nocturna, avec un regard outrageusement admiratif. Tu sais, ce que je t'ai dit au sujet de ta sécurité est tout à fait exact. Tu es plus en sûreté ici qu'avec tes parents. Et puis, Rydall est un étranger, un prédateur qui veut étendre son empire et annexer Landover à son territoire. Quels qu'aient pu être nos différends, ton père et moi nous accordons au moins sur un point : Landover doit rester un royaume indépendant. Je ne laisserai aucun envahisseur s'arroger la Couronne. Et Rydall de Marnhull encore moins. Je suis une sorcière, Mistaya, et les sorcières savent des choses que le commun des mortels ignore. Elles les perçoivent plus vite et les comprennent mieux. Rydall n'avait pas franchi la frontière des brumes ensorcelées que j'avais déjà senti sa présence. Je les ai vus arriver, lui et son étrange compagnon vêtu de noir. Un puissant magicien, celui-là. Un dangereux sorcier même, peut-être aussi puissant que moi. Je les ai suivis jusqu'à Bon Aloï et je les ai entendus proférer leurs menaces. Je savais ce qu'ils comptaient faire et, quand ils ont attaqué le camp pour t'enlever, je les attendais.

Elle laissa errer son regard dans la brume, la mine rêveuse.

— Mais j'avais aussi mes raisons pour intervenir à ce moment-là. J'avais l'intention de t'amener ici depuis longtemps. Je voulais que tu séjournes avec moi dans le Gouffre Noir. Je savais que l'occasion ne se présenterait pas deux fois. C'est pourquoi je n'ai pas hésité une seconde à te porter secours. Je crois que tu dois apprendre la vérité, Mistaya. Je pense que c'est aussi important pour toi que pour moi.

— Pour vous ?

— Oui, Mistaya, insista Nocturna, en effleurant lentement de la main droite le dos de sa main gauche comme si elle caressait une souris blanche apprivoisée. Je suis la sorcière du Gouffre Noir, la seule sorcière de tout le royaume et cela fait très longtemps que j'attends une héritière. Je veux transmettre mon savoir. Je brûle de partager ma passion pour la magie avec

quelqu'un qui puisse comprendre les subtilités de cet art. Or, cette personne, Mistaya, c'est toi.

La fillette avait cessé de manger. Captivée par le discours de Nocturna, elle dévorait la sorcière des yeux.

— Je pensais bien que j'avais des dons, répondit-elle d'une petite voix hésitante, en se remémorant ce que lui avait révélé la Terre Nourricière. Quelquefois, j'avais même l'impression de sentir la magie vivre en moi. Mais je n'en étais pas très sûre.

— On ne t'a pas enseigné comment l'utiliser, ni comment répondre à son appel. On t'a même soigneusement dissimulé tes pouvoirs. Mais la magie dort en toi depuis toujours, Mistaya. Il ne te reste plus qu'à l'éveiller.

— Pourquoi ne me l'a-t-on jamais dit, alors ? rétorqua la fillette, méfiante. Et pourquoi mes parents, et même Questor, m'ont-ils toujours mise en garde contre les dangers de la magie ? Est-ce que vous prétendez qu'ils m'ont menti ?

— Bien sûr que non ! protesta aussitôt la sorcière. Ils ne feraient jamais une chose pareille ! Ils ont simplement voulu te cacher une vérité qu'ils ne te sentaient pas prête à entendre. Ils te l'auraient dit tôt ou tard.

Seulement, je pense qu'ils t'ont peut-être sous-estimée. Ce n'est pas leur faute, je ne les en blâme pas. Ils ne savaient pas ce que je sais. Mais j'ai de bonnes raisons de croire qu'il est temps, à présent, de te révéler tes dons ; des raisons qui n'ont rien à voir avec une quelconque divergence de vues entre tes parents et moi, mais qui sont liées à la venue de Rydall et au danger qu'il représente pour ton père.

— Mon père est en danger ? s'écria la fillette, brusquement inquiète. Quel est ce danger ? Dites-le-moi, je vous en supplie !

Nocturna secoua lentement la tête.

— Chaque chose en son temps, Mistaya. Patience ! Laisse-moi t'expliquer la situation à ma façon. Quand j'en aurai fini, tu pourras juger par toi-même.

La sorcière se leva de table, immédiatement imitée par la fillette, et claqua des doigts. La table, les chaises, les boissons et les victuailles disparurent en un clin d'œil. Nocturna adressa un sourire à Mistaya. La fillette trouva ce sourire moins froid que le précédent, plus rassurant, et lui sourit à son tour, presque

involontairement.

— Nous allons être amies, toi et moi, Mistaya, déclara la sorcière. Nous allons partager nos secrets et apprendre à nous faire mutuellement confiance. Viens avec moi !

Elle se retourna pour traverser la petite clairière et rejoindre la profondeur des futaies. Dévorée de curiosité, Mistaya lui emboîta le pas. Elle brûlait d'en apprendre davantage. Elle ne pensait déjà plus à sa mystérieuse arrivée dans le Gouffre Noir. Elle ne pensait même plus à ses parents, ni à Questor, ni à Abernathy. Elle n'avait plus qu'une seule idée en tête : la magie. Tous ces fabuleux pouvoirs qui sommeillaient en elle ; ces dons extraordinaires qu'elle avait toujours su posséder sans jamais pouvoir les exploiter. Aujourd'hui, enfin ! On allait lui révéler la vérité. Elle le savait. Elle le sentait. Aujourd'hui serait le grand jour, ce jour qu'elle avait impatiemment attendu depuis de si longs mois.

Elles avaient parcouru une courte distance à travers bois, quand Nocturna s'immobilisa et se tourna vers la fillette. À cet endroit, la brume était à couper au couteau et la lumière, si faible qu'on se serait cru en pleine nuit.

— Tu n'es pas peureuse, au moins, demanda la sorcière.

La fillette secoua vigoureusement la tête.

— La magie ne t'effraie pas, j'espère ? Tu n'es pas comme ces enfants qui se mettent à hurler de terreur quand le tonnerre gronde et courent se cacher sous les couvertures au premier éclair ?

Mistaya secoua de nouveau la tête, l'air bravache.

— Je n'ai peur de rien ! affirma-t-elle crânement, d'un ton si convaincant qu'elle faillit le croire elle-même.

Nocturna accueillit cette sortie d'un simple hochement de tête.

— Je t'ai conduite dans le Gouffre Noir parce que tu es une sorcière, Mistaya. Une sorcière, répéta-t-elle avec emphase, comme moi. Tu es née ici, sur ce sol que la magie a maintes et maintes fois consacré et qui t'a nourrie. Dans tes veines coule l'héritage que t'ont légué les Fées. Tu es née dans un monde où ceux qui se gardent de la faiblesse et du doute se voient dotés d'un formidable pouvoir. À cause de tout cela, tu demeures une

énigme pour tes parents. Une énigme, Mistaya. Sais-tu ce que ce mot signifie ?

— Un mystère.

— C'est cela, un mystère. Et tu es un mystère parce que tu es unique. Aucun des êtres qui peuplent Landover ne te ressemble. Tu jouis de facultés que personne ne peut soupçonner. Tu possèdes des pouvoirs que moi seule suis à même de comprendre. C'est pourquoi il n'y a que moi qui puisse t'apprendre à contrôler ta magie et à en faire bon usage. Nul ne peut t'enseigner ce que je suis la seule à connaître. Ni tes parents, ni Questor Thews. Personne. Aucun d'entre eux ne détient ce que nous sommes les seules à posséder, toi et moi : la sorcellerie. Comment pourraient-ils alors t'apporter ce dont tu as besoin ? Il est vrai qu'user de magie n'est pas sans danger. Tout le monde le sait. Mais le danger réside dans l'ignorance. Celui qui ne conçoit pas ce que la magie est capable de faire et qui ne sait pas comment la maîtriser en toutes circonstances s'expose, en effet, aussi dangereusement qu'un enfant jouant avec le feu. Comprends-tu ?

Mistaya hocha la tête une fois de plus. À ses oreilles, chaque parole que prononçait Nocturna résonnait comme la promesse d'une exaltante découverte et la fillette, totalement fascinée par la sorcière, bouillait d'impatience.

— Bien, répondit celle-ci, ravie de la docilité de son élève. Passons à la pratique !

Elle se pencha pour arracher la branche d'un épineux et la présenta à la fillette. Elle lui désigna un bourgeon qu'elle effleura du doigt. Le bourgeon sembla brusquement secoué de frémissements et s'ouvrit tout à coup sur une fleur écarlate.

— Tu vois ? C'est la magie qui l'a fait naître. À toi, maintenant !

Elle tendit la branche à Mistaya qui la saisit du bout des doigts, aussi délicatement que si c'eût été un filament de cristal.

— Concentre-toi sur un bourgeon précis, ordonna la sorcière du Gouffre Noir. Imagine en pensée le processus nécessaire à son éclosion, l'énergie qu'il dépense, la force qu'il déploie, la sensation qui le fait vibrer au moment où il se métamorphose et essaye de ressentir au fond de toi la puissance de cette naissance

à la vie. Immerge-toi dans ce recoin sombre de toi-même où se forment les images et les rêves. Concentre-toi sur la fleur que tu voudrais devenir et, quand tu la verras aussi clairement que si elle était devant toi, avance doucement la main et effleure le bourgeon que tu as choisi.

Mistaya obéit, focalisant toute sa volonté sur la vision qu'elle créait dans son esprit : la vision du bourgeon s'ouvrant progressivement sur une magnifique fleur rouge sang. Elle tendit la main en tremblant et toucha le bourgeon d'un doigt hésitant.

Le bourgeon s'ouvrit sur-le-champ, mais se figea avant de laisser apparaître les premiers pétales chatoyants.

— C'est très bien, Mistaya, la complimenta la sorcière, en lui prenant la branche des mains pour la jeter au loin. Est-ce que cela t'a paru difficile ?

La fillette secoua énergiquement la tête. Son cœur cognait dans sa poitrine et elle ne pouvait plus parler, tant elle avait la gorge sèche. Elle avait fait de la magie ! De la vraie magie ! Elle avait senti le bourgeon vibrer sous son doigt. Elle l'avait vu trembler, comme il l'avait fait pour Nocturna. Mais tout cela n'était rien, à côté de ce qu'elle avait éprouvé au plus profond d'elle-même : cette douce chaleur qui s'était lovée en elle puis s'était peu à peu mise à danser, comme une vague, pour bientôt l'embraser, la laissant haletante et plus avide que jamais d'en apprendre davantage.

La longue main d'albâtre de la sorcière vint caresser la sienne. Ce contact lui parut étrangement familier et rassurant.

— Maintenant, essaye ceci ! intima Nocturna.

Elle s'accroupit pour ramasser une petite chenille à fourrure noir et jaune et se releva. La chenille s'était roulée en boule dans sa paume. Au bout d'un moment, l'animal s'étira et commença à ramper vers les doigts aux ongles recourbés. La sorcière la désigna de l'index et la chenille fut immédiatement changée en or.

— À toi d'inverser la métamorphose ! commanda-t-elle, en approchant sa paume ouverte de la fillette. Concentre-toi. Visualise en pensée ce que tu veux réaliser. Plonge au plus profond de toi pour faire naître la sensation voulue. Sens en toi

la métamorphose que tu peux accomplir.

Mistaya se mouilla les lèvres, puis serra les mâchoires. Elle focalisa toute son attention sur la chenille, s'évertuant à l'imaginer vivante, à la voir quitter sa prison d'or pour recouvrer sa forme originelle. Elle se concentrait si intensément qu'elle percevait l'ondulation de la chenille dans son corps. L'image avait un tel accent de vérité qu'il lui semblait la voir remuer devant elle. L'animal vibrait en elle au même rythme que son cœur. Elle posa alors le doigt sur la petite larve inerte et lui insuffla mentalement la vie.

La chenille changea instantanément d'aspect et reprit aussitôt sa reptation.

— J'ai réussi ! s'écria la fillette, en sautant de joie. Vous avez vu ? J'ai réussi ! Je fais de la magie !

Envolés les doutes et les interrogations ! Envolés les recommandations parentales et les mises en garde de ses amis ! Oubliés, tous oubliés ! Nocturna catapulte la chenille dans les airs d'une pichenette et se pencha vers la fillette, plongeant dans les yeux étincelants de son élève un regard glacé, tranchant comme du verre brisé.

— Tu comprends, à présent, Mistaya. Tu sais désormais ce que tu es capable de faire. Mais ce petit exercice n'est qu'une broutille, comparé à ce que tu es en mesure d'accomplir. Ce n'est là qu'un début. Tu vas progresser très vite, si tu suis mes instructions. Mais, pour cela, il te faudra toujours m'écouter attentivement, apprendre ce que je t'enseignerai sans discuter et reproduire fidèlement tout ce que je te montrerai. Il te faudra pratiquer sans cesse et travailler d'arrache-pied. Es-tu prête à m'obéir, Mistaya ? Veux-tu que je t'apprenne la magie ?

— Oh oui ! s'exclama la fillette, les yeux brillants, en hochant vigoureusement la tête. Mais... (Elle s'interrompit soudain.) Mais mon père...

— Ton père sait pertinemment que tu es ici. S'il ne voulait pas que tu restes avec moi, il viendrait te chercher, coupa vivement la sorcière. La véritable question, la seule qui mérite d'être posée est celle-ci : veux-tu ou ne veux-tu pas rester avec moi ? C'est à toi de choisir, Mistaya, et à personne d'autre. Mais, avant que tu ne prennes ta décision, il faut que tu saches autre

chose. Je t'ai dit, tout à l'heure, que j'avais de bonnes raisons pour t'avoir amenée ici. Tu t'en souviens ? Des raisons qui, non seulement, justifiaient ta présence dans le Gouffre Noir, mais nécessitaient aussi qu'on te révèle tes pouvoirs et qu'on t'apprenne à les maîtriser.

Mistaya hésitait, brusquement rétive. Enfin, elle acquiesça d'un signe de tête.

— Je m'en souviens. Vous m'avez même dit que vous m'expliqueriez tout cela plus tard.

— C'est à peu près ça, répondit la sorcière, avec un petit sourire ironique. J'ai dit que je t'expliquerais la situation à ma façon et en temps opportun. Le moment est venu de t'offrir l'explication que je t'ai promise Rydall de Marnhull est retourné voir ton père, depuis que tu as quitté Bon Aloi. Il lui a déclaré qu'il allait utiliser les pouvoirs magiques de son sorcier pour le détruire. Bien sûr, Questor Thews essaiera de protéger ton père. Mais il n'a pas la puissance nécessaire pour rivaliser avec le sorcier de Rydall, qui est un magicien extrêmement dangereux.

Elle leva un doigt doctoral, puis vint effleurer le bout du nez de la fillette, qui réprima un frisson. « Bouh ! Un baiser de serpent ! », songea l'enfant.

— Mais toi, Mistaya, enchaîna aussitôt Nocturna, toi, tu détiens la puissance nécessaire. Tu es même potentiellement beaucoup plus puissante que lui. C'est en toi que dort la magie qui peut vaincre Rydall et son sorcier. Grâce à ces pouvoirs insoupçonnés – mais bien réels –, tu peux sauver ton père. Tu peux sauver le royaume, Mistaya ! Je sais que tu possèdes ces pouvoirs. Je le sens ! Et c'est pour cette raison que je t'ai amenée ici : pour te préparer à accomplir ta formidable destinée. Car tu seras une sorcière telle que le monde n'en a jamais porté, Mistaya ! Et tu es fille de roi, ne l'oublie pas ! Si tu sais prendre en main ce double héritage et maîtriser la puissance qu'il te procure, tu seras invincible !

Les yeux écarquillés, Mistaya buvait les paroles de son mentor.

— Moi ? Moi, je peux sauver mon père ? Ma magie est si forte que cela ?

— Plus encore, Mistaya ! Tu ne peux imaginer à quel point !

La sorcière se tut, laissant son petit discours faire l'effet escompté ; puis elle poursuivit, d'une voix étonnamment tendue :

— La Terre Nourricière ne t'a-t-elle donc pas révélé ta destinée ?

— Si, elle...

La fillette hésita, brusquement prise de doutes. Devait-elle tout dévoiler à quelqu'un qui semblait déjà savoir tant de choses à son sujet ? Sa rencontre avec la Terre Nourricière n'était-elle pas censée rester secrète ?

— Si, reprit-elle d'un ton assuré, elle m'a effectivement parlé de mon héritage et de mes dons ; mais elle m'a dit aussi que je découvrirais moi-même ces pouvoirs quand je serais plus grande, que mes parents m'en révéleraient la nature quand ils le jugeraient bon.

C'est alors qu'elle se demanda où était passé le Chiot Boueux. Avait-il été abandonné au camp lui aussi, quand Nocturna l'avait téléportée dans le Gouffre Noir ? Elle aurait bien voulu poser la question à la sorcière, mais, cette fois encore, quelque chose l'en empêcha. Son instinct ? D'ailleurs, Nocturna n'avait pas mentionné Halt, quand elle avait raconté l'attaque du camp. Peut-être ignorait-elle l'existence du Chiot Boueux ?

— Gaïéra est ton amie, comme elle a été l'amie de ta mère, reprit la sorcière. Une amie très précieuse, je suppose, n'est-ce pas ?

Mistaya hocha la tête, curieuse de savoir où Nocturna voulait en venir.

— Elle t'a appelée auprès d'elle, juste avant que les hommes de Rydall ne passent à l'attaque. Je le sais, j'étais déjà là. Ne t'a-t-elle pas prévenue du danger que tu courrais ?

— Non, répondit calmement la fillette.

« Comment se fait-il qu'elle ne sache pas ce que m'a dit la Terre Nourricière, si elle m'a suivie ? », se disait-elle.

— Curieux ! Pourquoi t'a-t-elle fait venir, alors, dis-moi ? s'enquit la sorcière, d'une voix douce.

Mistaya haussa machinalement les épaules. Elle avait beau afficher un calme souverain, elle se sentait brusquement glacée jusqu'à la moelle des os. Il se passait là quelque chose qu'elle ne

comprenait pas. Elle laissa un petit sourire flotter sur ses lèvres.

— Elle m’a avertie qu’un gros nuage noir se profilait à l’horizon et que je devais prendre garde. Elle m’a recommandé de garder la tête froide.

Son sourire se figea. La sorcière la regardait si intensément qu’elle avait l’impression d’être pénétrée jusqu’à l’âme. « Elle ne me croit pas ! », se disait-elle, prise de panique. Elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi il était si fondamental que la sorcière la croie et d’où venait cette peur qui tout à coup s’emparait d’elle.

Nocturna baissa les yeux et se redressa. Elle posa alors les mains sur les épaules de la fillette.

— Veux-tu rester avec moi dans le Gouffre Noir, Mistaya ? Veux-tu que je t’enseigne la magie ?

La fillette se sentit tout à coup soulagée par le contact rassurant des longues mains blanches. Les paroles de la sorcière lui parurent encourageantes et elle oublia ses craintes aussi vite qu’elles étaient apparues.

— Combien de temps devrais-je rester avec vous ? demanda-t-elle, songeant une fois de plus à la désapprobation paternelle.

— Aussi longtemps que tu le voudras. Tu peux partir à tout moment, mais...

Nocturna se pencha de nouveau, approchant son visage de celui de la fillette, si près que celle-ci pouvait sentir son souffle sur sa joue.

— ... mais sache que, si tu décides de partir, tu partiras pour toujours. C’est la règle. En revanche, une fois ton apprentissage commencé, tu devras rester jusqu’à ce qu’il soit achevé, ou tout abandonner à jamais.

— Mais que se passera-t-il si mon père vient me chercher ?

— Nous discuterons avec lui et nous prendrons une décision tous ensemble, répondit Nocturna, sans hésiter. Mais tu dois bien comprendre ceci, Mistaya : la magie est un peu comme un grand navire de verre qui file comme le vent, mais peut se briser sur le premier récif. Il ne faut pas le laisser flotter sans vigie quand il a pris la mer. Si tu décides de monter à son bord, tu devras le mener à bon port. Tu dois finir ce que tu as commencé. Est-ce bien clair ?

Mistaya pensait à la façon dont le bourgeon s'était épanoui et à la métamorphose de la chenille. Elle songeait à la délicieuse sensation que lui avait procurée la magie lorsqu'elle s'était mise à vivre en elle ; à cette fabuleuse exaltation qui l'avait envahie. Pouvait-elle laisser tomber tout cela à cause de quelques doutes inconsidérés ? Qu'est-ce que cela pouvait faire, après tout, si elle ne comprenait pas vraiment comment elle était arrivée dans le Gouffre Noir, maintenant qu'elle y était ?

— C'est clair.

— Tu décides donc de rester ?

— C'est décidé ! annonça la fillette, avec cette surprenante détermination dont sont parfois capables les enfants.

Nocturna lui sourit avec bienveillance.

— Dans ce cas, nous allons commencer ton apprentissage dès maintenant. Suis-moi !

Elle fit demi-tour.

— Dans tout enseignement, il y a des règles à respecter, Mistaya, annonça-t-elle, en se dirigeant à grands pas vers la clairière. Tu devras toujours m'écouter attentivement et faire ce que je te dirai de faire. Tu ne devras jamais expérimenter tes pouvoirs en mon absence. Tu devras utiliser la magie exactement comme je te l'enseignerai, même si tu ne comprends pas ce que je cherche à t'apprendre. Et...

Elle jeta un coup d'œil en arrière pour s'assurer que son élève lui prêtait une oreille attentive.

— ... tu ne devras jamais quitter le Gouffre Noir sans moi. (Elle laissa flotter un long silence pour accentuer la gravité de ses propos.) N'oublie pas que Rydall te cherche. Je ne me le pardonnerais jamais, si tu tombais entre ses mains à cause d'une négligence de ma part. Aussi devras-tu rester constamment avec moi, tout le temps que tu seras sous ma responsabilité. Ne quitte jamais le gouffre, c'est compris ?

Mistaya hocha la tête. Elle avait parfaitement compris.

La sorcière se détourna. Un sourire satisfait étira ses lèvres exsangues, tandis qu'un éclair de triomphe zébrait ses prunelles écarlates.

La journée se passa en leçons et en exercices. Certains

paraissaient curieux à la fillette. Elle n'en comprenait pas très bien le sens ou le but. D'autres étaient tellement saturés de magie qu'elle en ressortait bouleversée et pantelante, comme si elle avait couru une lieue sans s'arrêter. D'autres encore ne consistaient qu'en chapelets de mots inintelligibles et légers ou en petits gestes mystérieux et aériens, si doux, si calmes qu'elle semblait elle-même s'affranchir de la pesanteur.

Quand vint le soir, Mistaya fit le bilan de son premier jour d'initiation. Elle avait certes ressenti la magie qui dormait en elle. Elle avait enfin vu cette créature éphémère qui s'animait et laissait furtivement entrevoir son visage dès que la fillette l'attirait hors de sa cachette. Cependant, ces brusques manifestations de la magie et l'usage qu'elle en faisait, sous les directives de son mentor, lui paraissaient toujours aussi énigmatiques et, à la vérité, plus troublants que révélateurs. Nocturna avait beau la féliciter, Mistaya demeurait perplexe.

L'un des exercices, par exemple, consistait à faire apparaître un monstre. La sorcière avait encouragé la fillette à débrider son imagination. Elle avait stimulé sa créativité, lui recommandant de doter sa créature de toutes les caractéristiques qui pouvaient faire d'elle un monstre aussi invulnérable que possible. Manifestement ravie du résultat, elle avait complimenté son élève, avant d'ajouter qu'elles feraient un autre essai le lendemain.

Pourquoi des monstres ? Mistaya n'en avait pas la moindre idée. Mais, comme on lui avait dit de ne pas poser de questions...

Enroulée dans ses couvertures, près du feu que Nocturna avait allumé pour elle – la sorcière ne semblait nullement avoir besoin de ce genre de réconfort –, les yeux grands ouverts sur les ténèbres du Gouffre Noir, elle réfléchissait et se demandait si elle ne faisait pas une bêtise. Bien sûr, c'était passionnant de découvrir la magie et d'explorer ses possibilités en la matière. Et puis, le petit goût d'interdit qui pimentait cet apprentissage ne faisait qu'en relever la saveur. Cependant, ton père ne désapprouverait-il pas une telle expérience ? Oui, mais, dans ce cas, pourquoi ne venait-il pas la chercher ? Peut-être ignorait-il ce qu'elle faisait en compagnie de Nocturna. S'il l'apprenait et

ne voulait pas qu'elle continue, que devrait-elle faire ? Elle hésitait. Elle était assurément plus en sécurité ici, où Rydall ne pourrait jamais venir la chercher. Et puis, la vie était beaucoup plus exaltante dans le Gouffre Noir qu'à la maison. Avec son mystérieux savoir et ses étranges pouvoirs, Nocturna était tellement fascinante. Bien qu'étant le professeur, la sorcière la traitait toujours en égale. C'était si nouveau pour elle. Elle avait toujours voulu qu'on la respecte comme une grande personne. Or, Nocturna lui témoignait un respect qu'on lui avait toujours dénié chez elle.

« Je vais rester encore un peu, décida-t-elle. On verra bien ce qui va se passer. » Après tout, elle pouvait toujours partir, si elle le voulait. Nocturna ne le lui avait-elle pas affirmé ? Elle pouvait partir quand elle en aurait envie... pour peu qu'elle accepte de tirer un trait sur son initiation.

Oui, elle resterait encore un peu. De toute façon, elle ne risquait rien puisque Halt...

Halt ne la quitterait pas d'une seconde, avait promis la Terre Nourricière. Était-il quelque part dans les environs, en ce moment même ? Gaïéra lui avait dit qu'elle n'aurait pas à s'occuper de lui, qu'il trouvait lui-même sa nourriture et savait ce qui était bon pour lui. Il lui suffisait simplement de prononcer son nom une fois par jour pour...

Elle se mordit la lèvre, avec une mine catastrophée. Elle avait oublié ! Elle n'y avait même pas pensé un seul instant !

Elle ouvrait déjà la bouche pour appeler le Chiot Boueux, quand une image menaçante de la sorcière s'imposa à son esprit. Nocturna ne savait pas que la Terre Nourricière lui avait dépêché un protecteur. Comment réagirait-elle, si elle l'apprenait ? Et si elle se débarrassait du Chiot Boueux ? Et si elle se débarrassait d'elle, par la même occasion ?

Oh ! Autant en avoir le cœur net, au lieu de se poser des questions inutiles ! Après tout, rien ne prouvait que Halt ait pu la suivre jusqu'ici.

— Halt ! chuchota-t-elle dans un souffle à peine audible.

Le Chiot Boueux se matérialisa instantanément auprès d'elle et la regarda avec ses grands yeux attendrissants. Folle de joie, Mistaya avança la main pour le caresser et se figea à mi-

parcours. Il ne faut jamais toucher un Chiot Boueux, lui avait dit la Terre Nourricière. Jamais.

— Ce brave Halt ! murmura-t-elle, avec un sourire.

L'animal remua la queue en réponse.

— Tu m'as appelée, Mistaya ?

La fillette releva la tête avec un haut-le-corps. La sorcière apparut brusquement à ses côtés et se pencha sur elle.

— Que disais-tu ?

Mistaya cligna des paupières et baissa les yeux vers son compagnon. Le Chiot Boueux avait disparu.

— Rien, rien. J'ai dû parler en rêvant.

— Bon. Alors rendors-toi maintenant, répondit la sorcière avant de se fondre dans l'obscurité. Bonne nuit !

— Bonne nuit !

La fillette prit une profonde inspiration et expira lentement pour se remettre de ses émotions. À peine tournait-elle la tête pour chercher le Chiot Boueux qu'il se matérialisait à ses côtés. Mistaya le regarda longuement, laissa échapper un soupir de soulagement, ferma les paupières et s'endormit.

BUMBERSHOOT

À l'instant même où la magie de Nocturna les embrasait, Landover disparut et le temps s'arrêta. Abernathy se sentit tout à coup soulevé de terre par une douce lumière opalescente qui s'enroulait autour de lui comme un cocon de soie. Suspendu dans ce halo nitescent, il flottait en silence dans une sorte d'état second : à la fois complètement engourdi et néanmoins serein, il ne ressentait pratiquement plus rien. « Je dois être mort, se disait-il. C'est probablement cela mourir. » Pourtant, il n'en était pas tout à fait sûr. Il essaya de bouger la main pour vérifier, mais celle-ci refusa de lui obéir. Il scruta intensément la paroi lumineuse, cherchant quelque faille qui lui permît de voir au-delà. En vain. Dépourvu de tout repère, il avait l'étrange impression de se noyer dans le néant, sans pourtant éprouver aucune appréhension. Pour tout dire, il avait déjà bien du mal à aligner deux pensées cohérentes. Il n'était même plus convaincu d'exister !

Soudain, la lumière fut violemment balayée par une bourrasque de couleurs aveuglantes et Abernathy récupéra dans le même temps l'ouïe, l'odorat, la vue, le toucher et le goût à la vie. Dès le premier coup d'œil, il comprit qu'il avait quitté la Contrée des Lacs. Il était même quasiment certain d'avoir quitté Landover. Il se trouvait sur une pelouse encerclant un large bassin. Au centre du bassin, une fontaine crachait un jet d'eau sur lequel ricochaient les rayons du soleil. Des gens étaient assis sur la pelouse. Des enfants pataugeaient dans l'eau, tendaient leurs petites mains potelées vers le parapluie ruisselant de minuscules arcs-en-ciel éphémères et s'éclaboussaient avec force cris de joie et rires cristallins. C'était l'été. Il faisait beau et atrocement chaud.

Abernathy cligna des yeux et inspecta les alentours. Que de monde ! Il y avait des gens partout. Une foule de gens ! Et quels gens ! Jongleurs, bouffons, saltimbanques et bateleurs, tous

affublés d'étranges costumes. Non loin de lui, un petit garçon se faisait peindre une fleur sur le visage. « Une espèce de foire, probablement », se disait le scribe. La pelouse était bordée d'allées dont la plus proche regorgeait d'étroites échoppes exposant des produits artisanaux : des objets sculptés dans le bois, forgés dans le métal ou soufflés dans la pâte de verre et des vêtements de toutes sortes. Le long des autres allées s'entassaient d'étranges carrioles métalliques et des étals offrant aux passants encas et rafraîchissements divers. Des enseignes aux couleurs criardes annonçaient les mets et les breuvages proposés, mais Abernathy ne réussissait pas à en identifier un seul.

Pourtant, il parvenait à lire les noms. Or, comment aurait-il pu déchiffrer quoi que ce soit, s'il n'était plus à Landover ?

Et, s'il n'était plus à Landover, où était-il donc ?

À peine se posait-il cette question, qu'une seconde la chassait déjà : « Pourquoi ne suis-je pas mort ? »

— Ça c'est trop, *man* ! l'apostropha un homme, dont la longue tignasse d'une étonnante couleur tirant sur le rouge s'emmêlait à une barbe broussailleuse barbouillée de mauve.

Il était accompagné d'une femme coiffée de minuscules tresses qui partaient du sommet du crâne et s'achevaient par de petites clochettes tintinnabulantes. Tous deux arboraient des anneaux d'or aux oreilles, de nombreuses chaînes autour du cou, un grimace en forme de cœur qui leur mangeait tout le visage et le regardaient fixement avec une expression de stupéfaction admirative.

— Jamais vu plus dément ! s'extasia la jeune femme. À croire que c'est de la magie !

— Ouais, trop génial, *man* ! C'est quoi ton truc ? renchérit son compagnon.

Abernathy ne voyait pas à quoi ces deux énergumènes faisaient allusion, mais leurs propos l'intriguaient bien moins que leur langue. Ces deux-là ne parlaient assurément pas landovérien. Et, aussi incroyable que cela puisse paraître, il les comprenait ! Abasourdi, il jeta un rapide coup d'œil circulaire. Par-delà les allées, s'élevaient des bâtiments aux formes géométriques rigoureuses, comme autant de cubes vomissant

une véritable marée humaine. Ces édifices étaient certes singulièrement exotiques pour un Landovérien et, pourtant, le scribe leur trouvait un petit air familier. Une musique tonitruante lui fracassait les tympanes. Elle semblait provenir de partout à la fois et se mêlait aux rires et aux cris de la foule. En fait, le vacarme ambiant résultait d'une multitude de musiques différentes qui se mélangeaient sans qu'aucune parvienne à se distinguer des autres, le tout produisant une cacophonie dont la discordance frôlait l'insoutenable. De l'autre côté de la fontaine, un groupe de jeunes gens juchés sur des tréteaux malmenaient de curieux instruments, leur arrachant des sonorités métalliques si puissantes qu'elles vous vrillaient le crâne. Les gens dansaient et chantaient à tue-tête. Dans cette fureur de mouvements, de bruits et de couleurs, l'œil ne savait plus où se poser, ni l'oreille où se reposer !

— Hé, ne m'dis pas qu'tu vas t'arrêter là ! fit le jeune homme à la barbe violette.

— Allez ! Fais-nous voir la suite ! insista sa compagne.

Abernathy esquissa un sourire, en haussant piteusement les épaules. Pourquoi ces deux farfelus ne voulaient-ils donc pas le laisser tranquille ? Que se passait-il exactement ici, d'abord ? De toute évidence, il n'était pas mort. Mais alors, que lui était-il arrivé, sapristi ? Il se palpa le corps pour s'assurer qu'il était bien entier : deux bras, deux jambes, un torse, une tête, deux mains, deux pieds avec le nombre de doigts et d'orteils voulu : rien à signaler ! Il se passa la main dans les cheveux, se frotta le menton – en se disant qu'un petit coup de rasoir ne lui ferait pas de mal –, remonta ses lunettes sur son nez : tout semblait en ordre.

Il se détourna pour essayer d'échapper à l'envahissante curiosité de ses voisins et se retrouva nez à nez avec Questor Thews. Le magicien le regardait avec des yeux de chouette éberluée, comme s'il ne l'avait jamais vu de sa vie.

— Qu'as-tu donc à me reluquer de la sorte, Questor Thews ? lui demanda-t-il, subitement inquiet. Eh bien ! réponds, voyons ! Que se passe-t-il ?

Questor Thews ouvrit la bouche : aucun son n'en sortit.

— Mais enfin ! Que t'arrive-t-il donc, le mage ? s'impacienta

Abernathy, agacé. La sorcière t'a-t-elle rendu muet ?

Le magicien leva un long bras décharné et se passa la main devant les yeux comme s'il voulait chasser un mirage.

— Abernathy ? fit-il, d'un ton incertain.

— Qui d'autre, imbécile ! rétorqua l'autre, acerbe.

C'est alors qu'Abernathy réalisa à quel point le comportement de son compagnon était étrange. Il y avait quelque chose de fixe dans son regard et de fébrile dans sa voix. L'expression de son visage trahissait une stupeur évidente. Et voilà, à présent, qu'il ne reconnaissait même plus son meilleur ami ! Le choc, peut-être...

— Voudrais-tu t'allonger un moment ? lui proposa-t-il avec sollicitude. Veux-tu que j'aille te chercher un verre d'eau ?

Le magicien le dévisagea encore un long moment, bouche bée ; puis secoua la tête, manifestement sous le coup de quelque vive émotion.

— Non, je... C'est que... Non, je vais bien, mais je... enfin, tu... (Il s'interrompt, en proie à une flagrante perplexité.) Abernathy, dit-il enfin, avec la détermination d'un homme qui se jette à l'eau. Que t'est-il donc arrivé ?

Le scribe lui rendit alors son regard ahuri. Que lui était-il arrivé ? À lui ? Il s'examina une nouvelle fois de pied en cap : ses jambes, son torse, ses bras, ses vêtements... rien n'avait changé. Il releva les yeux vers le magicien, avec une mine de parfaite incompréhension.

— Que veux-tu dire par là ?

La face de vieux hibou déplumé lui offrit alors un éblouissant festival d'improbables grimaces, puis se figeant sur celle qui, de toutes, n'était guère la plus seyante, lâcha :

— Abernathy, tu... Mais regarde-toi donc. Tu es redevenu un homme ! Tu n'es plus un chien !

Plus un chien ! Abernathy partit d'un grand rire qui s'étrangla aussitôt dans sa gorge. Un chien ! Mais oui, il était un chien ! Un terrier blond à poils longs même ! Questor Thews l'avait changé en chien, quelque trente ans auparavant, pour le soustraire à la cruauté de Michel Ard Rhi – le fils du vieux roi – et s'était, par la suite, révélé incapable de lui rendre forme humaine.

Oui, un chien ! Il était un chien !

Sauf que, comprit-il brusquement, il ne l'était plus ! Il était redevenu un homme ! Cette révélation le frappa de plein fouet. Il la reçut comme un coup de poing à l'estomac.

— Par tous les Démons d'Abaddon ! s'exclama-t-il dans un souffle, en écarquillant les yeux comme des soucoupes. C'est impossible ! C'est incroyable ! C'est...

Il s'examina une fois de plus. Mais oui ! C'étaient bien là des bras et des jambes ! Il avait recouvré son corps, un corps humain ! Il se tâtonna en tous sens, passa la main sous ses vêtements. De la peau ! Plus de pelage, mais de la peau ! De la peau d'être humain ! Les joues inondées de larmes, il tournait comme une toupie à la recherche de quelque surface réfléchissante. Faute de quoi, il agrippa un des boutons doré de son uniforme de scribe et y plongea le regard, cherchant désespérément, par-delà les armoiries ciselées dans le métal, un reflet de lui-même. Tout à coup, il n'eut plus une once d'air dans les poumons.

Un visage, c'était bien un visage d'homme qui le regardait ; déformé certes, mais indubitablement humain ! Un visage qu'il n'avait pas revu depuis plus de trente ans ! son visage !

— C'est moi ! murmura-t-il, en déglutissant avec peine. Regarde, Questor Thews ! C'est moi, c'est vraiment moi ! Après tout ce temps !

Il pleurait, riait, sanglotait, riait encore, tant et si bien qu'il ne savait même plus ce qu'il faisait. S'il ne parvenait pas à maîtriser ce flot d'émotions contradictoires, il allait devenir fou ! Étant apparemment parvenu à la même conclusion, le magicien le prit par les épaules pour le soutenir.

— Mon vi... vieil ami ! bredouilla-t-il, en pleurant à chaudes larmes. Enfin : tu es de retour !

Dans un même élan d'affection – manifestement sincère, mais pour le moins inhabituel chez ces deux frères ennemis –, scribe et magicien se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se tapotèrent amicalement le dos, faute de pouvoir articuler le moindre mot, tant ils étaient bouleversés.

Il y eut une vague d'applaudissements polis. Tout d'abord attiré par l'allure singulière des deux acteurs et le vif intérêt

dont faisait montre à leur égard ce jeune couple qui s'était approché d'Abernathy, le public s'était peu à peu agglutiné et assistait avec une curiosité mâtinée d'incertitude à ce qu'il prenait pour une sorte de performance théâtrale en plein air. Les spectateurs hochaient la tête, manifestement surpris par la qualité de la prestation, sans être tout à fait convaincus qu'un thème aussi saugrenu soit vraiment de circonstance.

Les deux acteurs poursuivaient leur pantomime avec un tel naturel qu'ils semblaient réellement ne pas avoir conscience des dizaines d'yeux braqués sur eux.

Abernathy agrippait désespérément Questor Thews, comme si le lâcher eût suffi à lui faire définitivement réintégrer sa prison de fourrure ! Il avait l'impression qu'il sentait l'air passer dans sa gorge et le soleil chauffer sa peau pour la première fois. Jamais il n'avait respiré les odeurs de grailon avec autant de bonheur ! Jamais la musique ne lui avait paru plus belle. Si un jour, après avoir achevé son existence, il lui était donné de revenir à la vie, il ne pourrait pas éprouver plus de joie qu'en un pareil moment.

— Que nous est-il arrivé ? demanda-t-il enfin, en s'écartant du magicien. Qui m'a transformé ? Comment la métamorphose s'est-elle produite exactement ?

Aussi ébouriffé qu'un porc-épic sur la défensive, Questor relâcha à regret son étreinte.

— Je ne sais pas, répondit-il d'un ton incertain. Je n'y comprends rien. Je nous croyais morts !

L'assistance salua cette réplique d'applaudissements enthousiastes. C'est alors seulement qu'Abernathy prit conscience de l'attroupement qu'ils avaient provoqué. Sur trois ou quatre rangs, les gens s'étaient entassés autour d'eux et les regardaient avec une ostensible insistance. Le scribe sursauta, brusquement mal à l'aise.

— Fais quelque chose, le mage ! supplia-t-il à mi-voix, en désignant la foule de la main.

Questor Thews jeta un coup d'œil ahuri alentour ; puis, recouvrant un semblant de dignité, s'adressa directement au public :

— Bonjour à tous ! lança-t-il d'un ton enjoué. Est-ce que l'un

d'entre vous pourrait nous dire où nous sommes ?

Les spectateurs s'esclaffèrent.

— Bumbershoot ! s'écria un jeune freluquet.

— Bumbershoot ? répéta Questor, perplexe.

— C'est ça, répondit l'adolescent. Vous savez, Bumbershoot : le festival des Arts.

Un large sourire amusé aux lèvres, le jeune homme semblait particulièrement goûter la mystérieuse farce qu'il était en train de leur jouer.

— Non, non, mon gars, tu n'y es pas du tout ! rétorqua un bedonnant compère, qui paraissait lui aussi se prendre au jeu avec une bonne humeur communicative. Ce n'est pas ça qu'il te demande, le malheureux ! Il veut savoir où il est : dans quelle ville, pas vrai ? fit-il, en adressant un clin d'œil appuyé au magicien. T'es à Seattle, l'ami, État de Washington.

— Aux États-Unis, précisa une voix anonyme dans la foule.

D'autres cris s'élevèrent un peu partout. Le public avait apparemment décidé qu'il s'agissait là d'un spectacle requérant sa participation active. Tout le monde semblait enchanté et la foule ne cessait de croître de seconde en seconde.

— Questor ! glapit soudain le scribe. Sais-tu bien où nous nous trouvons ? Nous avons encore une fois franchi les brumes ensorcelées ! Nous sommes dans le monde de Sa Majesté !

Le magicien ouvrit la bouche comme un four.

— Diantre ! Comment une chose pareille a-t-elle bien pu nous arriver ? Nocturna n'a jamais voulu nous téléporter ! Elle voulait nous tuer, elle nous l'a dit ! Mais enfin ! Que venons-nous faire ici ?

— Demande-le à Ma Sorcière Bien-aimée ! suggéra un facétieux plaisantin. Avec un peu de chance, elle va te renvoyer d'où tu viens d'un petit froncement de nez.

— Ce sont des fakirs ? demanda un autre, avec un trémolo d'espoir dans la voix.

La foule hurla de rire et tous se mirent à frapper dans leurs mains en cadence pour encourager les acteurs à prolonger la représentation. Les musiciens juchés sur les tréteaux, derrière la fontaine, avaient dû se résoudre à interrompre leur concert devant le vide du parterre que leurs fans avaient déserté pour se

ruer vers les comédiens à succès. Tout portait à croire que le festival entier s'était pressé autour d'eux pour assister au second acte de la pièce. Abernathy comprit brusquement ce que leur subite apparition au milieu de nulle part pouvait signifier pour des badauds. Ils étaient tombés du ciel comme... par magie. Or, ici, c'était la Terre, l'autre monde, un univers où la véritable magie n'avait plus cours, où elle était même complètement dénigrée par l'immense majorité de la population. Les curieux qui s'étaient rassemblés autour d'eux ne les prenaient guère que pour des sortes de saltimbanques venus participer au festival au même titre que les jongleurs, funambules et autres acrobates. Leur prétendue magie n'était bien entendu qu'une habile illusion qui n'avait d'autre but que d'attirer le chaland. Or, ledit chaland refusait de se laisser prendre au subterfuge. Il ne partirait pas tant qu'il n'aurait pas compris le « truc » dont avaient usé les cabotins pour le gruger.

— Il faut absolument que nous nous extirpions de ce guêpier au plus vite ! chuchota Abernathy, d'un ton pressant. Tous ces gens croient que nous sommes en train de leur jouer quelque pantalonnade !

Il se redressa et lissa soigneusement son uniforme ; tout en s'extasiant, à part lui, sur les incroyables facéties du destin qui l'avaient de nouveau parachuté sur Terre et lui avaient rendu son apparence humaine après tant d'années ! Un miracle ! Un invraisemblable miracle ! Il en avait la gorge nouée.

— Il faut que nous tirions cette affaire au clair, Questor Thews ! déclara-t-il subitement. Mais... seuls !

Le magicien acquiesça d'un hochement de tête théâtral. Tous deux avaient conservé leurs vêtements landovériens, magnifiques costumes contribuant manifestement à leur succès mais qui attireraient inmanquablement l'attention. À moins qu'ils n'acceptent de jouer leur rôle d'amuseurs publics jusqu'au bout... Questor opta sans hésiter pour cette solution. Ils s'en tireraient beaucoup plus facilement en retournant les apparences à leur avantage qu'en s'empêtrant dans des explications alambiquées.

— Hum ! Mesdames et Messieurs ! Votre attention, s'il vous plaît !

Le magicien haranguait la foule d'une voix forte, mettant dans le ton autant d'autorité que possible et levant les bras pour calmer les esprits échauffés. À sa grande surprise, il obtint l'effet escompté : les spectateurs se turent aussitôt.

— Mon partenaire et moi avons besoin d'un peu de temps pour préparer la scène suivante. Si vous pouviez nous accorder une pause, profiter du reste des festivités pendant une petite heure, nous vous en serions extrêmement reconnaissants. Et c'est avec plaisir que nous vous retrouverons ici même. Merci de votre compréhension, merci infiniment !

Il baissa les bras et leur tourna ostensiblement le dos. La foule ne bougea pas d'un pouce. Personne ne semblait même supposer qu'il était censé partir. Ces fervents admirateurs avaient sous les yeux deux étrangers qui se disaient venus d'un monde inconnu et étaient mystérieusement apparus dans le leur : voilà qui valait assurément le détour. Qu'allaient bien pouvoir inventer ces deux hurluberlus pour faire rebondir leur abracadabrante histoire ? Quelle en serait la chute ? Nul ne voulait rater l'épisode suivant. Il y eut bien quelque remue-ménage : frottements de pieds, manifestations d'impatience, mais pas le moindre signe de départ imminent.

— Sapristi ! s'exclama le scribe, complètement dépassé par les événements. Comment allons-nous nous sortir de là ?

Questor Thews soupira. Il n'avait guère de solution miracle à proposer, mais fronçant les sourcils avec un air de farouche détermination, il prit le scribe par le bras, l'entraîna droit sur la foule et entreprit de fendre les rangs.

— Pardon ! Excusez-nous ! Merci. Pardon, s'il vous plaît. Merci. Pardon...

Quoique manifestement déçu, le public s'écarta civilement. Scribe et magicien échappèrent à la cohue sans encombres et s'éloignèrent à pas vifs en direction des allées.

— Où allons-nous ? demanda Abernathy, qui n'osait même pas jeter un coup d'œil par-dessus son épaule de crainte de découvrir la foule lancée à leur poursuite.

— Comment le saurais-je ? répondit Questor, avec un haussement d'épaules désabusé. Le plus loin possible de toutes ces sangsues, j'imagine !

Ils s'engagèrent dans une allée, passèrent successivement devant le stand du maquilleur, un équilibriste qui faisait tourner des assiettes sur des tiges en bambou puis toute une série de buvettes prises d'assaut par une multitude d'assoiffés. Au bout du chemin dallé s'élevait une étrange structure de métal d'où jaillissait une sorte de musique stridente particulièrement agressive.

— Diantre ! s'exclama le magicien, en lâchant son compère pour se boucher les oreilles. Qu'est-ce que c'est que ce vacarme démoniaque ?

— Du « Rock and Roll », répondit distraitement le scribe. J'ai déjà eu droit à ce traitement de choc, lors de mon précédent séjour ici.

À cette seule évocation, un flot de sinistres souvenirs le submergea. Il les balaya de la main, comme on chasse une nuée de moustiques vrombissants. Mieux valait s'en tenir à la réalité présente. Et quelle réalité. Il se retourna et saisit Questor Thews par les épaules.

— Que se passe-t-il, le mage ? Mais regarde-moi ! Je ne sais même plus s'il faut rire ou pleurer ! Je suis un homme ! Un homme, sapristi ! Comment est-ce possible ? Nocturna n'a sûrement jamais voulu une chose pareille ! Elle voulait nous tuer ! Pourquoi ne sommes-nous pas morts ? Pourquoi sommes-nous arrivés ici ?

Et comment ?

— Eh bien... Je ne vois que deux solutions : ou le sort que nous a jeté la sorcière n'a pas fonctionné comme elle l'entendait, ou une magie étrangère l'a contrecarré et modifié le résultat escompté. Quant à moi, je pencherais plutôt pour cette seconde hypothèse.

Tout en parlant, le magicien examinait attentivement son ami. Tout à coup, il lui passa la main sur le visage, avec une mine de hibou ébloui. Sa main tremblait.

— Bon sang, mais comment ne l'ai-je pas vu plus tôt ? s'exclama-t-il, incrédule. Mais, Abernathy, tu n'as pas pris une ride !

— Plaît-il ?

— Tu n'as pas vieilli depuis plus de trente ans !

— Allons, c'est impossible, voyons ! J'ai forcément vieilli ! En trente ans, on vieillit !

— Pas une ride !

— Mais enfin ! Pourquoi le temps m'aurait-il épargné ? À moins que la magie... La magie qui, selon toi, serait intervenue pour nous protéger aurait-elle pu, en me rendant forme humaine, me ramener directement au jour de ma transformation ?

Ils se dévisagèrent sans mot dire, accablés par la profusion des questions qui les assaillaient sans relâche et leur impuissance à trouver la moindre réponse. La musique tonitruante déferlait sur eux comme une lame de fond sur deux misérables naufragés perdus au beau milieu des flots déchaînés de la fête, deux exilés dans un monde étranger, arrivés là sans savoir comment, ni même pourquoi. « Oh ! Mais je suis de nouveau un homme ! songeait Abernathy, avec une bouffée d'allégresse. Quoi qu'il advienne, je suis redevenu ce que j'étais vraiment ! Si seulement je pouvais ne plus jamais changer ! »

— Je ne te cacherais pas que tout cela ne me dit rien qui vaille, annonça le magicien, d'un air sombre.

— Excusez-moi !

Les deux compères se retournèrent comme un seul homme pour se retrouver face à une adolescente qui les examinait avec insistance. Plutôt menue, avec des cheveux blonds frisés et des taches de rousseur, elle portait des sortes de braies qui s'arrêtaient au-dessus des genoux, une tunique plutôt moulante du même bleu que ses yeux et des sandales de cuir. Elle les regardait en fronçant les sourcils, manifestement perplexe.

— J'étais dans la foule des spectateurs tout à l'heure, expliqua-t-elle, en s'adressant au scribe. Je vous ai suivi parce que... je sais que ça va vous paraître idiot, mais votre voix... Vous me rappelez quelqu'un...

Elle se tourna alors vers le magicien.

— Vous, en tout cas, je vous reconnais ! J'en suis sûre à présent. Vous vous appelez Questor Thews.

Questor et Abernathy se lancèrent un même coup d'œil alarmé.

— Elle a dû surprendre notre conversation, fit le scribe à mi-

voix.

— Non, non ! s'indigna la jeune fille, en secouant énergiquement la tête. Je vous ai déjà vus, voilà tout. Elle s'avança vers le scribe, en plissant les yeux. Abernathy, c'est bien toi, n'est-ce pas ? C'est bien ta voix, j'en suis certaine. Mais tu n'es plus un chien, c'est ça qui m'a fait hésiter. Oh ! Je reconnaîtrais ces yeux-là entre mille ! Tu ne te souviens pas de moi ? Élisabeth Marshall ? (Elle lui offrit un sourire radieux.) Abernathy ! C'est moi, Élisabeth !

Élisabeth ! La petite fille d'une douzaine d'années qui déambulait dans les couloirs de Graum Wythe, la citadelle que Michel Ard Rhi s'était fait reconstruire non loin de Seattle ! Mais oui ! Il s'en souvenait maintenant ! Encore un de ces mauvais tours dont Questor avait le secret ! Un jour qu'il s'était mis en tête de lui jeter un – sort pour lui rendre son apparence humaine, le magicien l'avait expédié sur Terre par erreur. Et, non seulement sur Terre, mais encore dans l'ancre de son pire ennemi : Michel Ard Rhi, fils du vieux roi, héritier légitime du trône de Landover, qui s'était volontairement exilé sur Terre et que Ben Holiday avait supplanté à la tête du royaume, par forfait. Sans le vouloir, Questor l'avait ainsi voué à une mort certaine et il ne serait sans doute plus de ce monde, si Élisabeth ne l'avait sauvé. La fillette l'avait caché dans sa chambre, puis délivré de sa prison et enfin aidé à s'évader de la citadelle pour qu'il puisse retourner à Landover. Elle ne l'avait jamais abandonné, pas même lorsque Michel Ard Rhi l'avait soumise à son odieux chantage, menaçant de la torturer si elle ne révélait pas tout ce qu'elle savait à son sujet. Oui, elle avait obstinément refusé de trahir celui auquel elle avait, dès le premier jour, juré une indéfectible amitié.

— Je n'aurais jamais cru que je te reverrais un jour, avoua-t-elle avec émotion.

— Moi non plus ! murmura le scribe, stupéfait.

Elle s'approcha timidement ; puis, n'y tenant plus, se jeta dans ses bras.

— Je n'arrive pas à le croire ! chuchota-t-elle à son oreille, en se blottissant contre lui. C'est tellement dingue !

— Je... moi non plus, bafouilla-t-il, en l'étreignant

impulsivement.

Quand elle s'écarta pour mieux le regarder, la jeune fille avait les larmes aux yeux.

— Allons bon ! fit-elle, en riant à travers ses larmes. Voilà que je pleurniche comme une gamine !

Elle s'essuya les yeux d'un revers de main.

— Quand je vous ai aperçus tous les deux au milieu de cette foule, je me suis demandé si je n'étais pas en train d'halluciner ! Enfin, je veux dire... C'est dingue ! (Elle secouait la tête, incrédule.) Mais qu'est-ce que tu reviens faire ici, Abernathy ?

Le scribe haussa les épaules avec une mine embarrassée.

— Je n'en suis pas très sûr. C'était justement ce que nous tentions d'élucider. Nous ne savons pas vraiment comment nous sommes arrivés ici. C'est, à dire vrai, une histoire un peu compliquée... (Il la considéra, l'air songeur.) Tu as beaucoup grandi, Élisabeth.

L'adolescente s'esclaffa.

— Oh ! Faut rien exagérer ! Bon, c'est vrai aussi que je vais avoir seize ans dans quelques mois. Mais quand même ! En tout cas, je suis rudement contente de te revoir. Et toi aussi, Questor !

— Moi de même, Élisabeth ! répondit le magicien. (Il s'éclaircit la gorge.) Euh... Hum... Je me demandais... Élisabeth, est-ce que tu pourrais... ? Enfin, nous ne voudrions pas nous imposer, mais...

— Vous ne savez pas où aller, c'est ça ? l'interrompit la jeune fille. J'aurais dû m'en douter ! Vous venez juste d'arriver, hein ? Eh bien ! Je suppose qu'il va falloir vous trouver un endroit pour dormir pendant que vous resterez dans le coin. Combien de temps comptez-vous rester ici, d'ailleurs ?

Questor soupira.

— C'est une question à laquelle nous n'avons pas encore vraiment réfléchi, admit-il.

— Bon, ça ne fait rien. Vous pourrez rester à la maison aussi longtemps que vous le voudrez. Je vis toujours à Woodinville, vous savez. Mais plus à Graum Wythe, heureusement ! J'habite avec mon père, pas très loin du château. Papa s'occupe toujours du domaine, mais il n'a plus besoin d'y habiter, même s'il y va

très souvent. En tout cas, il n'est pas là cette semaine et on aura la maison rien que pour nous. Enfin ! Il y a tout de même Mrs Ambaum. C'est elle qui s'occupe de la maison... et de moi, par la même occasion, ajouta-t-elle, en riant. Mais je vous expliquerai tout ça plus tard. Quand je pense... ! Je n'arrive pas à le croire ! Non mais, sans blague, Abernathy ! Te voir réapparaître comme ça ! C'est trop dingue !

Le scribe s'empourpra.

— Eh bien ! Je... heu...

— Peut-être serait-il plus sage de partir maintenant, suggéra Questor. C'est que, tu comprends Élisabeth, nous sommes encore un peu ébranlés par notre voyage. Nous avons besoin de nous reposer et de parler calmement.

— Bien sûr ! s'empressa d'acquiescer l'adolescente. Laissez-moi une minute pour prévenir mes copains et je reviens. On va prendre le bus pour rentrer. J'espère que j'aurai assez d'argent pour payer les trois tickets, parce que je parie que vous n'avez pas un sou, évidemment ! Ça alors ! Quand j'y repense ! C'est dingue, non, de se retrouver comme ça ?

Questor Thews hocha la tête, en laissant errer son regard sur la foule et les attractions de la fête. La musique voguait entre les édifices. Drapeaux et ballons dansaient dans la brise tiède. Des odeurs de cuisine assaillaient les narines. Rires et chansons s'entrecroisaient d'un bout à l'autre de l'esplanade. Bumbershoot : Festival des Arts. Seattle, État de Washington, Amérique du Nord. Terre : l'autre monde, l'univers de Sa Majesté. Et maintenant, Élisabeth ! Ah ça, pour être étrange, c'était étrange ! C'était même la plus fabuleuse coïncidence qu'il ait jamais vue ! À moins que ce ne soit quelque chose de beaucoup plus compliqué...

Peut-être feraient-ils mieux de tirer tout cela au clair avant qu'une autre « coïncidence » du même genre ne leur tombe sur le coin du nez !

RETOUR A GRAUM WYTHE

Ayant pris congé de ses amis, Élisabeth guidait Abernathy et Questor Thews à travers la foule de Bumbershoot. Ils dépassèrent un édifice baptisé « Center House », une dizaine de manèges assaillis d'enfants criards et une enfilade de stands empestant le graillon pour atteindre la plus proche station du monorail qui dessert le centre de Seattle. Après une courte attente, ils montèrent dans le monorail qui les transporta à vive allure vers le cœur de la ville – expérience insolite pour Questor Thews qui n'avait fait que survoler quelques heures l'univers de son souverain et dévorait tout avec de grands yeux de petit citadin découvrant l'océan. Déjà passablement excité d'avoir enfin recouvré apparence humaine, Abernathy s'exaltait à la vue des stupéfiantes bizarreries d'un monde avec lequel il avait pu se familiariser lors de son précédent séjour. Mais, à la vérité, il contemplait moins le paysage urbain que son propre reflet dans la vitre. Encore sous le choc de sa miraculeuse transfiguration, il se demandait s'il ne rêvait pas et craignait de se réveiller dans la seconde avec un pelage mité en guise de peau et une truffe humide à la place du nez.

Pourtant, tout cela était bien réel et rien ne permettait de penser qu'il ne pût jouir de sa dignité humaine quelque temps encore. Il était redevenu lui-même : un homme, exactement le même homme que Questor Thews avait changé en chien plus de trente ans plus tôt : un homme banal, de taille et de corpulence moyennes, aux cheveux châtons, raides comme des baguettes de tambour, avec une tête de rat de bibliothèque, aux lèvres pleines, au menton décidé et aux yeux marron qu'encadrait une paire de lunettes perchées sur son nez aquilin. « Oui, un visage banal pour un homme banal, se disait-il. Mais pas si mal que cela en définitive ! »

En tout cas, c'était son visage, son vrai visage et, quel qu'il soit, comparé à une tête de chien – fût-ce de terrier pure race –,

il lui paraissait sublime. Tandis qu'il s'admirait de la sorte, il éprouvait une formidable sensation de délivrance, comme si on lui ôtait des épaules un poids immense. La première fois qu'il était venu à Seattle, il avait été contraint de se comporter en animal domestique pour éviter d'attirer l'attention. Sur Terre, on ignorait la véritable magie et les chiens parlants n'existaient pas. Autant dire qu'il avait tout d'un extra-terrestre. Aussi, plus d'un petit malin avait-il tenté de profiter de l'aubaine quand il était apparu par erreur au beau milieu des Terriens : imaginez la rentabilité d'une pareille attraction ! Il avait donc été bien obligé de se cacher, ne sortant que la nuit, rasant les murs comme un voleur, jouant perpétuellement à être ce qu'il n'était pas, toujours sur le qui-vive et... constamment humilié. Alors que, maintenant, il pouvait marcher dans la rue au grand jour comme tout le monde ; parce que, justement, il ressemblait désormais à Monsieur Tout-le-Monde. Il se sentait intégré, à sa place. Enfin ! Plus à sa place que s'il avait encore été dans la peau d'un chien ! Il n'en oubliait pas pour autant qu'il était dans un univers étranger. Mais quand il rentrerait à Landover...

Un large sourire s'épanouit sur ses lèvres à cette heureuse perspective.

— Alors, comment ça fait ? lui demanda à brûle-pourpoint Élisabeth. De redevenir humain, je veux dire ?

Surpris en flagrant délit de narcissisme caractérisé, Abernathy s'empourpra.

— Désolé, mais je ne parviens pas à cesser de me regarder, avoua-t-il. Je suis à la fois si surpris et si heureux. Mais tout ce que je pourrais te dire serait encore bien en dessous de la vérité. Cela fait si longtemps, Élisabeth ! Depuis... (Il se mordit la lèvre.) Hum ! Trop longtemps.

La jeune fille lui sourit.

— Tu sais quoi ? T'es plutôt mignon comme garçon.

Le scribe en resta bouche bée, les joues en feu.

— Non, sans blague ! insista-t-elle. T'es même craquant.

Abernathy entendait déjà le commentaire sarcastique de son compère. Mais Questor Thews n'écoutait pas la conversation. Les yeux dans le vague, il semblait absorbé dans ses pensées. Le scribe marmonna quelque réponse inintelligible à sa charmante

admiratrice et se plongea illico dans la contemplation des gratte-ciel qui défilaient derrière la vitre. « Trêve de nombrilisme ! se tançait-il. Tu ferais mieux de réfléchir toi aussi ! » Oui il ferait mieux de tirer cette affaire au clair. Comment se faisait-il qu'ils soient revenus sur Terre, qu'il ait recouvré son apparence humaine et qu'ils aient, de surcroît, rencontré Élisabeth ? Tout cela était par trop insensé pour relever d'une simple coïncidence ! Ils devaient être le jouet de quelque machination insoupçonnée. En quoi consistait-elle ? Qui l'avait échafaudée ? Il n'en avait pas la moindre idée, mais se disait qu'il avait tout intérêt à le deviner s'ils entendaient retourner un jour à Landover. Cependant, il était tellement ébranlé par sa métamorphose qu'il était incapable de se concentrer sur quoi que ce soit plus d'une seconde.

Il admira une fois de plus son reflet dans la vitre et faillit fondre en larmes. Il allait pouvoir jouir de ce bonheur encore quelque temps, n'est-ce pas ? Il en avait bien le droit ! Il avait attendu si longtemps !

Ils descendirent au terminus et pénétrèrent dans un immense bâtiment que rien ne distinguait de ses voisins, tous si gigantesques qu'ils en devenaient écrasants. Là, ils empruntèrent des escaliers – dont certains descendaient même tout seuls ! –, pour arriver à une station souterraine d'autobus. Le premier bus fut le bon. Questor Thews allait de surprise en surprise. Fier de son expérience, Abernathy lui expliquait doctement comment fonctionnait cette curieuse mécanique ; pour la plus grande joie d'Élisabeth qui, entre deux incoercibles fous rires, s'empressait de corriger les conceptions farfelues du scribe. Dès qu'elle eut acheté les tickets, tous trois remontèrent le couloir pour s'installer à l'arrière du bus, sous le regard appuyé de quelques passagers. Ils s'étaient désormais trop éloignés de Bumbershoot pour que les gens ne remarquent pas leur singulier accoutrement – les robes bariolées et les poulaines de Questor, l'uniforme rouge et or d'Abernathy –, mais aucun ne fut assez désobligeant pour faire le moindre commentaire. Le bus les conduisit sous terre pendant une bonne dizaine de minutes, puis sortit du tunnel pour les entraîner sur un large ruban de bitume à plusieurs voies

encombré de véhicules et qui se déroulait à perte de vue sous le soleil de fin d'après-midi. « Que de boîtes en fer sur cette route ! » s'affolait le magicien. Et, comble de bizarrerie, bien que montées sur roues, aucune ne semblait avancer !

— Comment vont Ben et Salica ? demanda subitement Élisabeth, en se tournant vers Abernathy.

Le scribe lui assura qu'ils allaient bien, lui annonça la naissance de Mistaya et, de fil en aiguille, finit par tout lui raconter, y compris l'attaque du camp par Nocturna. Il parlait à mi-voix de crainte d'être entendu par les autres passagers – précaution bien inutile tant le moteur de l'autobus faisait de vacarme. La sorcière leur avait jeté un terrible sort qui aurait dû les détruire, lui expliquait-il. Et voilà qu'ils s'étaient retrouvés parachutés dans l'univers de leur souverain, à Seattle, en plein festival de Bumbershoot !

— Tu connais la suite, conclut-il.

— C'est dingue ! s'exclama l'adolescente. Comment se fait-il que vous ayez atterri ici ?

— On se le demande ! lâcha Questor Thews, qui n'avait pas dit un mot de tout le trajet.

— Qu'est-ce que j'aimerais vivre dans votre monde ! s'écria tout à coup la jeune fille. Il se passe tellement de choses géniales chez vous !

Abernathy lui jeta un coup d'œil perplexe, puis détourna vivement les yeux.

Ils descendirent au dernier arrêt de Woodinville et suivirent Élisabeth qui les conduisait vers l'extérieur de la ville. Bientôt les maisons s'espacèrent et les voitures se raréfièrent. Le temps se rafraîchit et le soleil se cacha derrière les montagnes qui délimitaient l'horizon. Ils marchaient maintenant en pleine campagne, le long d'une petite route déserte qui filait tout droit entre les arbres.

— Il faut que je vous parle de Mrs Ambaum, déclara Élisabeth au bout d'un moment, avec cette petite moue caractéristique qu'elle réservait aux sujets délicats. Bon. Mrs Ambaum s'occupe de la maison. Elle vit chez nous et, comme papa est souvent parti, c'est elle qui veille sur moi. Oh ! Elle est plutôt gentille, mais elle se figure que tous les mêmes – c'est-à-

dire, d'après elle, tous les gens de moins de vingt-cinq ans. Et encore ! –, bref que tous les « mêmes », donc, ont l'art d'attirer les ennuis. Ce n'est pas qu'elle croie qu'on les cherche vraiment, les ennuis ; mais plutôt que, d'une façon ou d'une autre, ils finissent toujours par nous tomber dessus. Alors elle passe son temps à m'empêcher de sortir. Quand je lui ai dit que j'allais à Bumbershoot en bus j'ai cru qu'elle allait s'évanouir. Mais, comme papa lui a confirmé qu'il m'avait déjà donné la permission, elle n'a pas osé protester. Tout ça pour dire qu'il vaudrait mieux qu'on arrive avec une histoire bien ficelée pour expliquer d'où vous venez, parce que sinon on n'est pas sortis de l'auberge !

— De l'auberge ? s'affola Questor. Mais je pensais... Enfin, je croyais que...

— C'est juste une expression ! s'esclaffa la jeune fille. Ça veut dire que, si on ne trouve pas une explication logique, Mrs Ambaum pourrait bien nous mettre des bâtons dans les roues. Nous embêter, quoi !

— La vérité ne ferait pas l'affaire, je suppose ? suggéra sans conviction le magicien.

Élisabeth leva les yeux au ciel.

— La vérité ? Si elle entend ça, elle tombe raide, la pauvre !

— Nous ne voudrions surtout pas te causer le moindre désagrément, Élisabeth, intervint Abernathy. Peut-être serait-il préférable que nous séjournions ailleurs.

— C'est ça ! rétorqua Questor, avec un regard noir pour son compère. Pourquoi pas dans une grange ou sous les ponts, pendant que tu y es ? Vraiment Abernathy ! Par moments...

— Mais non ! Mais non ! s'offusqua la jeune fille. Vous restez avec moi. Ce n'est pas la place qui manque à la maison. Mais il faut quand même inventer une histoire qui tienne la route pour expliquer votre arrivée chez nous. Et si... et si tu étais mon oncle de Chicago qui venait nous rendre une petite visite, Abernathy ? Et Questor serait... un ami... un... un professeur de... de géologie ! Voilà ! Un professeur qui chercherait des fossiles. Non ! Qui viendrait assister à une conférence sur les espèces disparues, à l'université. Vous seriez passés dire un petit bonjour à papa et, comme il n'est pas là, je vous aurais invités à

dormir à la maison pendant votre séjour à Seattle. Ça devrait marcher. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Nous te faisons confiance, Élisabeth, répondit Questor Thews, en esquissant un timide sourire. Avec un peu de chance, nous ne resterons pas trop longtemps.

— Je ne compterais pas là-dessus, si j'étais vous ! s'empressa de les rassurer la jeune fille.

Ni le scribe, ni le magicien n'eurent le front de la démentir.

Un quart d'heure plus tard, ils arrivèrent devant une maisonnette en bois, construite en retrait de la route. Des pétunias bordaient l'allée qui menait à l'entrée et des rhododendrons égayaient la pelouse. Volets et embrasures de fenêtre peints en bleu ajoutaient une touche méridionale aux murs blancs. Sous le porche couvert qui longeait toute la façade, deux rocking-chairs invitaient au farniente. Percé de trois petites lucarnes ovales, le toit en pente douce se terminait par une cheminée à chaque extrémité de la maison. Les derniers rayons du couchant caressaient les marches du porche sur lesquelles se dressa brusquement un chat roux et blanc qui se sauva à leur approche sous les arbustes du jardin. Élisabeth appuya sur la sonnette de l'entrée. Sans résultat. Mrs Ambaum semblait être sortie. L'adolescente fouilla alors dans sa poche pour en extraire une clef qu'elle inséra dans la serrure. Elle ouvrit la porte et les invita à la suivre — Il faudrait aussi qu'on trouve un truc pour expliquer que vous n'avez pas de bagages, annonça-t-elle après s'être assurée qu'ils avaient bien la maison pour eux. Ça ne va pas être de la tarte !

— Pardon ? fit Questor, en haussant un sourcil broussailleux.

— Je veux dire que ça ne va pas être si facile que ça, paraphrasa-t-elle, en les conduisant vers l'escalier.

Elle leur désigna une chambre à l'étage — dans laquelle ils seraient hébergés jusqu'à nouvel ordre —, puis leur rapporta de la penderie du couloir des vêtements de son père, certes un peu démodés, mais tout de même moins voyants que les leurs. Quand ils se furent changés, Élisabeth les accompagna dans la cuisine et les fit asseoir pendant qu'elle leur préparait des sandwiches. Quelques instants plus tard, scribe et magicien se jetaient sur les encas, comme s'ils n'avaient pas mangé depuis

huit jours. En trois minutes, il n'en restait déjà plus une miette.

Le repas terminé, tous trois rapprochèrent leurs chaises et, les bras croisés sur la table cirée ou le menton posé dans le creux de la main, engagèrent une conversation à voix basse dans la pénombre croissante du crépuscule.

— Ce dont nous pouvons être certains, affirma Questor Thews, qui donnait le coup d'envoi, c'est que Nocturna n'a jamais eu l'intention de nous téléporter jusqu'ici. Elle voulait nous tuer, pas moins. Donc, nous sommes arrivés là en dépit de ses efforts et non à cause d'eux.

— Évidemment ! grogna Abernathy, avec un geste d'impatience. Merci le mage ; mais, cela, nous le savions déjà ! Si c'est là tout ce que tu as à nous apprendre, je pourrais en faire autant ! Dis-moi plutôt par quel miracle j'ai pu retrouver figure humaine, veux-tu ?

— Tout s'est passé en même temps : notre départ et ta transformation, répondit le magicien, en se caressant pensivement la barbe. Il doit y avoir une relation, tu ne penses pas ?

— Je ne sais plus que penser, pour être honnête. Que veux-tu dire par « relation » exactement ?

— En supposant qu'une magie étrangère soit intervenue pour empêcher Nocturna de nous détruire, c'est probablement à elle que tu dois également ta métamorphose. Voilà ce que je veux dire. Seulement, cette magie venait bien de quelque part. Ou, plus précisément, de quelqu'un. Qui a bien pu oser s'opposer à la sorcière du Gouffre Noir ? Les descendants des Fées ? Le Maître des Eaux lui-même ? Il aurait très bien pu s'interposer pour sauver sa petite-fille. À moins que ce ne soit la Terre Nourricière ? Elle a toujours été très proche de Salica. Il ne serait donc pas surprenant qu'elle décide de porter secours à la fille de sa protégée.

Abernathy fronça les sourcils.

— Aucune de ces hypothèses ne me paraît plausible. Si le Maître des Eaux ou la Terre Nourricière avaient veillé sur Mistaya, jamais Nocturna n'aurait pu parvenir jusqu'à elle. En outre, rien ne permet d'affirmer que Mistaya ait été sauvée après notre départ.

— C'est hélas ! vrai, reconnut le magicien, d'un ton funeste.

— Et si c'était Mistaya elle-même qui vous avait aidés ? intervint Élisabeth. Tu m'as bien dit qu'elle avait des... des « facultés exceptionnelles », Abernathy, c'est bien ça ? Est-ce qu'elle n'aurait pas pu utiliser ces... ces « dons » pour vous sauver ?

Une même lueur d'espoir dans les prunelles, les deux Landovériens se tournèrent simultanément vers la jeune fille.

— Excellente idée, Élisabeth ! la félicita Questor, après un long moment de réflexion. Mais, même si Mistaya possède effectivement des pouvoirs magiques, elle ne les a jamais exploités. Elle aurait donc été bien incapable de témoigner d'une telle dextérité. Pour s'opposer à Nocturna, il faut une magie aussi puissante que la sienne et une maîtrise réservée à l'élite de la Guilde.

— La « Guilde » ? s'enquit la jeune fille.

— La Guilde des Magiciens : un ordre, aujourd'hui disparu, qui rassemblait les plus éminents de mes pairs et dont...

— Le mage ! coupa Abernathy, Est-ce bien le moment de faire un cours d'histoire ? Revenons-en à ce qui nous préoccupe. Mistaya dormait quand le camp a été attaqué, enchaîna-t-il, en se tournant vers Élisabeth. J'ai eu le temps de la regarder, pendant que le mage s'efforçait de tenir tête à la sorcière, et je peux vous garantir qu'elle dormait à poings fermés. Je me demande même si Nocturna ne lui a pas jeté un sort pour l'empêcher de s'éveiller.

— Ça, c'est tout à fait possible, répondit Questor.

Il s'appuya sur le dossier de sa chaise, en plissant le front.

— Nous en revenons toujours au même point, poursuivit-il. Un sort nous a sauvé la vie, mais nous ignorons toujours qui l'a jeté. Et, non seulement, il nous a sauvé la vie ; mais il nous a téléportés dans l'autre monde, a transformé Abernathy et nous a permis de comprendre et de parler la langue de cette contrée. Sans compter qu'il ne nous a pas expédiés n'importe où, mais à proximité de l'endroit précis où Abernathy est apparu quand il a malencontreusement pris la place du Darkling : à Graum Wythe, autrement dit dans l'ancienne résidence de Michel Ard Rhi. Et de surcroît, ajouta-t-il, en jetant un coup d'œil éloquent

à Élisabeth, à quelques aunes de toi.

Le scribe écarquilla les yeux.

— Attends une minute, le mage ! Qu'entends-tu par là ?

— Rien de plus que ce que nous n'avons cessé de répéter depuis le début : qu'atterrir ici, à deux pas de Graum Wythe et pratiquement dans les bras d'Élisabeth, est une extraordinaire coïncidence ; si extraordinaire que ce pourrait bien ne pas en être une ! Je mettrais même ma main à couper que tout cela cache quelque chose. Celui qui nous a sauvé la vie n'a rien baissé au hasard. Le moins que l'on puisse dire, au contraire, c'est qu'il a de la suite dans les idées. Et même des idées plutôt brillantes. C'est un être doué d'une admirable clairvoyance et de pouvoirs impressionnants. Nous n'avons pas affaire à un novice, croyez-moi ! À mon avis, nous ne devons notre survie qu'à quelque mystérieuse nécessité. Mystérieuse, mais précise. Nous avons certes été expédiés ici, dans le monde de Sa Majesté ; mais, surtout, à proximité de Graum Wythe et pas ailleurs. (Il s'interrompt, brusquement songeur.) Tu nous as bien dit que Graum Wythe existait encore, n'est-ce pas, Élisabeth ?

— Venez voir !

La jeune fille les entraîna vers la porte d'entrée, puis contourna la maison pour les conduire jusqu'au milieu de la clôture qui délimitait le jardin. Une brèche avait été ménagée entre les arbres et l'adolescente s'arrêta à cet endroit, l'index pointé vers la droite. Là, se découpant dans le ciel rougeoyant, immuable et sinistre, se dressait la haute silhouette noire de Graum Wythe. La citadelle était bâtie au sommet d'une colline, au centre d'un périmètre que délimitaient de hautes murailles flanquées de tours de guet.

— Tu vois, elle est toujours là. Elle n'a pas bougé depuis que tu l'as quittée. Tu te souviens, Abernathy ?

— Hélas oui ! Et je m'en passerais volontiers, répondit le scribe, en réprimant un frisson. Toujours aussi lugubre, je dois dire.

Une idée inattendue lui traversa subitement l'esprit. Il tressaillit.

— Michel Ard Rhi n'est pas revenu, j'espère ?

— Heureusement que non ! s'empessa de le rassurer

Élisabeth, avec un petit rire désarmant. Il s'est installé dans l'Oregon, à des centaines de kilomètres d'ici. Il a légué Graum Wythe à l'État de Washington pour en faire un musée. C'est d'ailleurs mon père qui s'en occupe. Non, non, ne t'inquiète pas, Michel ne reviendra pas de sitôt !

— Avec le sort que je lui ai jeté, il n'y a pas de danger ! renchérit Questor Thews, avec un petit air fanfaron.

— Je l'espère bien, marmonna le scribe, manifestement sceptique.

Ils retournèrent dans la maison et reprirent leurs places autour de la table de la cuisine. La nuit commençait à tomber. Élisabeth alluma le plafonnier, avant d'offrir un verre de lait et des cookies à ses invités. Vite remis de sa stupéfaction devant la mystérieuse apparition de la lumière, le Magicien de la Cour prit une pleine poignée de biscuits. Abernathy les dédaigna : la vue de Graum Wythe avait suffi à lui couper l'appétit.

— Voyons, rien de tout cela n'est dû au hasard, résuma-t-il. Chacun de ces événements fait partie d'un plan méthodique. Bien. Mais quel plan ?

Questor leva un sourcil dédaigneux.

— Si je connaissais la réponse à cette question, nous ne serions pas là à ratiociner sempiternellement sur le même sujet, figure-toi !

Le scribe haussa les épaules avec indifférence et poursuivit son compte rendu :

— Une magie salvatrice nous a tirés des griffes de Nocturna pour nous expédier sur Terre et, plus précisément, à Graum Wythe, auprès d'Élisabeth.

Il se tourna vers la jeune fille, puis vers le Magicien de la Cour.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi, avoua-t-il.

— Eh bien, pour être franc, moi non plus, concéda Questor. Mais, supposons une minute que la créature, le sorcier, ou je ne sais quoi ou qui nous a aidés, ne l'ait fait que dans le but de secourir Mistaya. Pour autant que nous le sachions, personne n'est au courant de ce qui est arrivé à cette enfant, à part nous. Nous savons que Nocturna l'a enlevée. Nous savons qu'elle veut utiliser Mistaya pour se venger de son père. Nous savons aussi

que Rydall de Marnhull fait partie de son plan. Si nous pouvions informer le roi de tout cela, peut-être pourrait-il empêcher Nocturna de parvenir à ses fins. Peut-être est-ce même précisément la raison pour laquelle on nous a soustraits à l'influence de la sorcière. On ne nous a pas laissé la vie sauve et envoyés ici, pour rien, Abernathy. Et quelle meilleure raison y aurait-il à notre survie que celle de mettre à mal la machination de Nocturna ?

— On ne nous aurait sortis de la gueule du loup que pour mieux nous jeter sur son dos, en quelque sorte, conclut le scribe, en se grattant machinalement la tête – réflexe canin s'il en est, à ceci près qu'il avait cessé d'utiliser pour cela ses pattes postérieures ! Pourtant, rien ne prouve qu'on ne nous ait pas expédiés ici pour se débarrasser de nous et avoir ainsi le champ libre. Peut-être notre sauveteur a-t-il déjà résolu le problème sans nous. Peut-être a-t-il déjà sauvé Mistaya.

Questor Thews secoua la tête avec solennité.

— Non, Sieur Scribe. Non, ce n'est pas du tout ce qui s'est passé, j'en suis sûr. Primo, si notre sauveteur, comme tu l'appelles, a pris Nocturna sur le fait – et il devait être là depuis un bon moment à en juger par la rapidité de sa réaction – pourquoi n'a-t-il pas commencé par sauver Mistaya ? Pourquoi attendre le dernier moment, au risque de mettre les jours de la princesse en péril ? Secundo, s'il n'avait d'autre intention que de se débarrasser de nous, pourquoi se serait-il donné la peine de nous expédier si loin ? Pourquoi ne pas nous renvoyer à Bon Aloï, par exemple ? Cela aurait tout de même été plus simple, tu ne crois pas ? Non, non, Abernathy. Nous sommes ici pour une raison précise, une raison qui a quelque chose à voir avec Mistaya. Nous sommes censés l'arracher à l'emprise de la sorcière. Je ne vois pas d'autre explication.

— Et tu penses que la solution du problème se trouve quelque part à Graum Wythe, c'est ça ? conclut aussitôt Elisabeth.

— Absolument. Graum Wythe est un lieu qui respire la magie. La pièce dans laquelle Abernathy a été expédié autrefois contenait des dizaines d'objets magiques, dont certains extrêmement puissants – le Darkling et sa bouteille en sont un

exemple probant. Peut-être se trouve-t-il parmi eux un moyen de retourner à Landover, ou de ruiner les manigances de Nocturna. Parce que, ne l'oublions pas, sans magie nous sommes condamnés à rester ici et dans l'incapacité de porter assistance à Mistaya ou à son père. Nous ne possédons aucun moyen de traverser les brumes ensorcelées. Personne ne sait où nous sommes et personne ne viendra nous chercher ici. Non, mes amis, c'est à nous qu'il appartient de trouver le chemin du retour vers Landover. Je crois que nous sommes même ici précisément pour cela. En tout cas, si nous voulons que le roi et Mistaya restent en vie, nous avons intérêt à le trouver, et vite !

Les trois comparses se consultèrent du regard ; chacun mesurant, à part lui, les implications d'un tel discours.

— Peut-être, admit finalement le scribe.

— Il n'y a pas de « peut-être » qui tienne ! s'emporta le magicien. Graum Wythe détient la clef du mystère et la clef des champs, par la même occasion. Mais la clef qui nous ouvrira Graum Wythe, c'est toi, Élisabeth. On nous a envoyés auprès de toi parce que tu as vécu dans le château, que tu en connais les moindres recoins et que tu y as tes entrées. Or, ce dont nous avons besoin pour retourner à Landover et sauver Mistaya se trouve dans ce château. J'en suis persuadé. Il ne nous reste plus qu'à le trouver.

— Nous pouvons commencer dès demain matin, à l'ouverture des portes, proposa aussitôt Élisabeth. Mais ce ne sera pas ça le plus compliqué. Le hic ce sera de trouver quelque chose sans même savoir ce que c'est.

— Certes, reconnut Questor, avec un petit soupir d'impuissance.

— Ce qui ne nous dit toujours pas pourquoi j'ai été métamorphosé en homme ! s'obstina le scribe, en jetant moult regards interrogateurs à la ronde.

Il attendait encore une réponse à sa question quand un claquement de porte troubla le silence religieux du trio.

— Élisabeth ? Élisabeth, tu es là ?

— Mrs Ambaum ! annonça la jeune fille, avec une grimace éloquente.

Apparemment, Abernathy devrait encore prendre son mal en

patience un bon moment.

Mrs Ambaum se révéla beaucoup moins terrifiante qu'Élisabeth ne l'avait laissé supposer. C'était une femme corpulente aux cheveux gris, qui se tenait aussi droite que si elle avait avalé un manche à balai, mais son visage revêche au regard soupçonneux cachait une nature généreuse. Elle était entièrement dévouée à sa charge. Élisabeth s'empressa de lui raconter sa petite histoire pour justifier la venue de ses invités et Mrs Ambaum, après avoir posé les questions de rigueur et décliné toute responsabilité dans cette affaire, accepta leur présence sans rechigner et se retira dans sa chambre, à l'arrière de la maison, prétextant quelque décoction rituelle et une passionnante émission télévisée. Soulagés, Questor et Abernathy allèrent se coucher l'esprit tranquille.

Ils se levèrent de bon matin et descendirent aussitôt prendre leur petit-déjeuner dans la cuisine. Élisabeth les accueillit en leur annonçant que Mrs Ambaum était partie rendre visite à sa sœur et ne reviendrait pas avant le soir. Impatients de se lancer dans leur quête, tous trois eurent vite fait de débarrasser la table et de quitter la maison pour rejoindre Graum Wythe.

Avec son ciel immaculé et son soleil resplendissant, la journée s'annonçait estivale. Les oiseaux chantaient et l'air embaumait l'épicéa. Le trio se mit en route avec entrain et le sourire aux lèvres.

Élisabeth prit aussitôt le bras d'Abernathy, en lui adressant un clin d'œil complice qui mit le scribe extrêmement mal à l'aise.

— Tu as fière allure dans les fringues de papa, tu sais ! lui dit-elle, avec un regard admiratif. Oui, drôlement élégant ! Tu devrais t'habiller comme ça plus souvent.

— Et nous épargner tes airs de chien battu, par la même occasion, ajouta Questor Thews, qui se rendit compte un peu tard de sa maladresse.

— C'est dingue de te revoir ici ! enchaîna précipitamment Élisabeth, en réconfortant le scribe d'une étreinte amicale. Non mais regarde-toi ! Sans blague, regarde-toi ! Qui aurait pu croire une chose pareille ? Est-ce que tu ne trouves pas ça génial ? Tu

dois être rudement content, non ?

— Ravi, répondit laconiquement Abernathy, qui se demandait toujours quel serait le prix à payer pour cette métamorphose par trop inespérée.

« Tout se paye dans la vie, se disait-il, en repensant aux fabuleuses visions que lui avait dispensées l'Œil de Cristal, cadeau empoisonné de ce fourbe de Horris Kew. On n'a rien pour rien. »

— Est-ce que tu as de la famille à Landover, Abernathy ? lui demanda de but en blanc la jeune fille. Une femme ? Des enfants ?

Il secoua la tête, en baissant les yeux, de plus en plus embarrassé.

— Des parents ? Un père, une mère ?

— Plus depuis bien longtemps.

Si longtemps qu'il s'en souvenait à peine. Il releva timidement les yeux vers son interlocutrice. Élisabeth portait des jeans, un sweat-shirt assorti à la couleur de ses prunelles myosotis et balafré d'inscriptions vantant le « grunge made in Seattle ». Ses cheveux blonds avaient été artistiquement ébouriffés ; ses paupières, à peine ombrées de mauve et ses lèvres, fardées d'un soupçon de brillant nacré. Comment la fillette au frais minois constellé d'éphélides avait-elle pu grandir si vite ?

— Des frères, des sœurs ? poursuivait l'adolescente.

— Non, non. Je crains que non.

— Hmmm... C'est pas franchement gai, tout ça hein ? conclut-elle, en se blottissant plus étroitement contre lui. Et si je t'adoptais ? déclara-t-elle, en s'esclaffant. Allez ! Juste pour rire ! C'est vrai, ça, tu devrais faire partie de la famille. Elle est plutôt limitée, tu sais. Elle supporterait bien un membre de plus. Qu'est-ce que tu en dis ? Une adoption officielle, quoi, ok ?

— Merci Élisabeth, répondit-il, sincèrement touché que quelqu'un se souciât enfin de sa solitude, parfois si lourde à porter.

Le vieil homme à la chevelure de porc-épic et à la barbe blanche, le jeune homme à lunettes et au visage pensif et

l'adolescente aux boucles blondes, qui semblait en charge de la petite troupe, marchaient gaillardement vers Graum Wythe, tels Dorothy et ses compagnons en route pour Oz. À ceci près, évidemment, que Graum Wythe n'avait rien d'une Cité d'Émeraude. Il n'était pas plus vert qu'étincelant, mais bien gris et plutôt funèbre. Quant à la route qui y menait, elle n'avait rien d'une rue pavée d'or et tout d'un ruban d'asphalte noir. La citadelle n'était pas entourée de champs de coquelicots mais de vignes aux sarments rabougris. Avec son allure médiévale et ses murailles de forteresse, Graum Wythe n'était assurément pas accueillant, en dépit des drapeaux des États-Unis et de l'État de Washington qui flottaient au sommet de ses tours de guet.

Certes, s'ils avaient dû se pencher sur le sujet, scribe et magicien auraient plus vraisemblablement comparé Graum Wythe à Bon Aloi qu'à Oz, dont ils n'avaient jamais entendu parler. Mais, pour l'heure, ils pensaient à tout autre chose. Abernathy tentait d'imaginer ce que serait sa vie, maintenant qu'il n'était plus un homme vivant dans la peau d'un chien, mais un homme à part entière. Il se projetait dans différentes situations fictives et se voyait tenir son nouveau rôle, non sans quelques frissons d'émotion. Questor Thews, quant à lui, réfléchissait à la question que lui avait posée son ami la veille : quel rapport y avait-il entre sa transformation et leur arrivée dans l'autre monde ? Le magicien espérait de tout cœur que ses soupçons, encore informulés, ne se verraient pas confirmés.

Le trio s'engagea sur le pont-levis abaissé. Graum Wythe semblait les observer du haut de ses sinistres parapets, tourelles et poivrières, ses barbicanes béant dans la muraille comme autant d'yeux au regard maléfisant. La herse avait été relevée et les trois visiteurs pénétrèrent dans la cour transformée en parking. Une seule voiture y était garée. La boutique de souvenirs, nichée dans l'ancienne salle de garde, était fermée. La citadelle paraissait déserte.

— Pas de problème, affirma Élisabeth, pour rassurer ses compagnons. Le musée n'est pas encore ouvert au public ; mais, pour nous, on fera une petite exception.

Elle les conduisit jusqu'au perron, monta les marches et heurta avec force le marteau sur l'un des lourds vantaux de

chêne. L'instant d'après la porte s'ouvrit.

— Bonjour Harvey, claironna la jeune fille, en lui offrant son plus beau sourire. Je vous amène des amis.

L'homme s'effaça obligeamment et la petite troupe entra dans ce grand vestibule où, quelques années plus tôt, par une nuit de Halloween, Ben, Salica et Miles Bennett – l'ancien associé de Ben Holiday – tous trois déguisés pour l'occasion, avaient œuvré de concert pour délivrer Abernathy du cachot dans lequel Michel Ard Rhi le retenait prisonnier. Le scribe reluqua le hall d'un air sombre, non sans quelque appréhension. Mais Michel Ard Rhi et ses gardes-chiourme avaient depuis longtemps quitté les lieux et le vestibule avait été redécoré : de chatoyantes tentures dissimulaient la muraille et le comptoir, derrière lequel Harvey accueillait les visiteurs du musée, trônait au centre, avec sa pile de dépliants et son présentoir de cartes postales bariolées. Après avoir débité sa petite histoire – la même que celle qu'elle avait servie à cette chère Mrs Ambaum – et échangé quelques plaisanteries d'usage avec le serviable Harvey, Élisabeth entraîna ses compagnons dans les entrailles du château.

Ils passèrent toute la journée à chercher leur mystérieux sésame. Au début, ils se cantonnèrent dans les galeries et salles d'exposition ouvertes au public. Questor Thews examina avec soin toutes les pièces. La plupart ne recelaient pas la moindre étincelle de magie et les quelques exceptions relevaient davantage du gadget que de la perle rare. Deux ou trois objets retinrent cependant son attention. Il s'indigna même de les voir à la portée des visiteurs. Leurs pouvoirs intrinsèques étaient, disait-il, si dangereux qu'un simple attouchement suffirait à déclencher les plus épouvantables catastrophes.

— Quelle inconscience ! s'offusquait-il.

À midi, ils étaient toujours bredouilles. Ils décidèrent alors de déjeuner d'un sandwich à la buvette qui avait été installée dans les cuisines de la forteresse. À cette heure, les visiteurs arrivaient par régiments entiers, descendant en chapelet des cars de tourisme. C'était l'heure de pointe. Pour éviter la foule, Élisabeth escorta ses amis vers les remises et autres celliers où l'on entreposait les articles endommagés ou sans valeur, ainsi

que les collections en souffrance avant la prochaine exposition. Les caisses étaient empilées jusqu'au plafond. Ils parvinrent néanmoins à en inspecter la plupart : cristaux, minéraux de toutes sortes, sculptures de bronze, de pierre ou de bois, tableaux, bijoux, tapisseries, armes, coffrets, cassettes... tout fut passé en revue.

En pure perte.

Une heure après la fermeture du musée, Harvey vint les informer qu'il leur fallait partir, les invitant cordialement à revenir le lendemain. Ils prirent le chemin du retour, dépités d'avoir dépensé tant d'énergie et de patience pour un si piètre résultat. Questor Thews était manifestement le plus découragé des trois.

— Il est ici, j'en suis convaincu, marmonnait-il, en secouant piteusement sa tête de vieux hibou déplumé. Il est ici. Je ne peux pas me tromper. C'est impossible. Je le sens. Je le sens, mais hélas ! Je ne le vois pas. Il ne nous reste plus qu'à recommencer demain. Quelle barbe !

Ses acolytes échangèrent un rapide coup d'œil en coin. Aucun des deux ne semblait particulièrement contrarié à la perspective de passer une journée de plus en si bonne compagnie. Si Questor avait été plus attentif, il aurait remarqué qu'Élisabeth avait subrepticement glissé sa main dans celle d'Abernathy. S'il avait seulement levé les yeux vers son vieil ami, il aurait vu que le scribe ne semblait plus si embarrassé par cette singulière familiarité, bien au contraire...

LE BARBARE

Cela faisait trois jours, trois jours exactement que Ben Holiday avait relevé le gant du roi de Marnhull. Le jour pointait à peine que, déjà, la silhouette solitaire de son premier adversaire se profilait au bout du pont qui menait à Bon Aloï.

C'était un homme, un homme avec un cou de taureau et des jambes comme des troncs de séquoia. Même pour Landover, où les guerriers de plus de deux mètres étaient monnaie courante, il était d'une taille et d'une carrure impressionnantes : il les dépasserait tous allègrement d'une tête ! Avec ses fourrures de loup des marais sanglées sur son corps musculeux par des lanières de cuir ; ses bottes de peau montant jusqu'à mi-cuisse et ses larges poignets de force hérissés de pointes, ce mastodonte avait tout d'un barbare. Une longue crinière noire lui cachait la majeure partie du visage. Une barbe broussailleuse tout aussi noire achevait de dissimuler ses traits. Seuls ses yeux étaient visibles, des yeux si étincelants qu'ils semblaient réfléchir les rayons du soleil comme des miroirs.

Le colosse ne portait qu'une seule arme : un long bâton de bois poli, usé par les combats et incrusté d'ergots d'acier.

Debout au sommet des remparts, Ben Holiday, Salica et Ciboule l'examinaient en silence. Son apparition ne les surprenait pas, bien sûr. Depuis que Ben avait appris la disparition de sa fille et de ses conseillers, il avait compris que Rydall de Marnhull n'avait rien d'un plaisantin. Que nul n'ait jamais entendu parler de lui ou de son mystérieux royaume, que personne ne soit capable de découvrir ni d'où il venait, ni où il était allé et, encore moins, ce qu'il avait fait de la princesse et des dignitaires de la Cour, ne changeait rien à l'affaire. Rydall de Marnhull incarnait une menace et cette menace était bien réelle. Ben avait eu beau parcourir Landover en long et en large à l'aide du Contemplateur pendant ces trois derniers jours, il n'avait absolument rien trouvé : aucune trace de sa fille, aucune

empreinte, aucun indice qui aurait pu révéler où le roi de Marnhull séquestrait Mistaya. Appelé à la rescousse, Ciboule n'avait ménagé ni sa vélocité de kobold, ni ses dons de traqueur-né. Pourtant, lui aussi avait échoué. Une seule – et ô combien inconcevable – conclusion s'imposait : Rydall de Marnhull pouvait effectivement franchir les brumes ensorcelées. Il les avait traversées pour venir à Landover défier le roi et s'emparer de sa fille et s'en était retourné comme il était venu, abandonnant Ben Holiday à son défi, seul face aux sept assassins qu'il enverrait à Bon Aloï pour le tuer.

Ben secouait la tête, avec une moue résignée. Il s'était réveillé peu après minuit et, en proie à une appréhension tenace, n'avait pu se rendormir. Il n'était cependant pas fatigué, ni même abattu, juste triste. Oui, triste, parce qu'il allait combattre cette créature – quelle qu'elle soit : homme ou démon, et allait probablement la détruire. Certes, ce ne serait pas vraiment le fringant quadragénaire, ex-avocat du barreau de Chicago, Illinois, qui allait affronter le géant ; mais, même s'il endossait pour cela l'armure et la personnalité du Paladin, d'une façon ou d'une autre, ce serait néanmoins lui qui guiderait le glaive et le plongerait dans le cœur de son adversaire. Qu'il le veuille ou non, il lui faudrait tout de même subir la métamorphose qui ferait de lui un guerrier sanguinaire ; métamorphose qu'il craignait et qui lui répugnait parce que, chaque fois qu'elle se produisait, il se sentait glisser un peu plus vers cet abîme de folie meurtrière qu'était la vie du Paladin. Chevalier errant, farouche défenseur et champion royal, le Paladin était avant tout une machine à tuer qu'aucun homme sain d'esprit n'aurait aimé croiser et encore moins avoir pour compagnon. Mais Ben Holiday était, lui, mystérieusement lié à ce cauchemar ambulant. Il l'était depuis qu'il était monté sur le trône de Landover et le resterait jusqu'à son dernier souffle.

« Personne ne t'a forcé, mon vieux Ben, se tançait-il. Tu as choisi de tirer un trait sur ta vie passée pour embrasser celle-ci. Tu ne peux t'en prendre qu'à toi. »

— Pourquoi ne pas l'ignorer, tout simplement ?

Ben se tourna vers son épouse, mais la sylphide gardait les yeux obstinément fixés sur le colosse.

— Si nous nous contentons de le laisser dehors, que pourra-t-il y faire ? poursuivit-elle. Peut-être finira-t-il par se lasser. Après tout, le temps plaide en ta faveur, Ben. Laisse-le patienter !

Ben réfléchit à la proposition. Il pourrait faire cela, bien sûr. Il pourrait laisser le colosse lanterner au portail et voir venir. Ce n'était pas une si mauvaise idée, après tout. L'inconvénient c'était que personne ne pourrait sortir de Bon Aloi et, encore moins, y entrer. Autant dire, qu'il s'emprisonnait de lui-même dans son propre château !

— S'est-il présenté aux sentinelles ? M'a-t-il fait mander ? s'enquit-il auprès du kobold.

Ciboule secoua la tête.

— Eh bien ! Dans ce cas, décida Ben, faisons-le attendre un peu. Un bon petit-déjeuner ne fera de mal personne. Et puis, maintenant que nous avons vu à quoi il ressemble, il est inutile de rester plantés là plus longtemps.

Il allait s'éloigner quand, tout à coup, le géant pointa le doigt vers lui, comme s'il lui disait : « Ne t'avise pas de me tourner le dos ou tu es un homme mort ! »

Ben se figea instinctivement. Le colosse abaissa le bras et reprit sa position, un poing sur la hanche, l'autre enserrant le manche de son énorme gourdin. Les yeux de braise flamboyaient de plus belle. Le colosse semblait taillé dans le roc.

— Il n'a pas l'air d'apprécier vraiment ton idée, Salica, murmura Ben, en sentant la main de la sylphide se refermer sur la sienne.

Cette simple étreinte exprimait à elle seule une pressante mise en garde : « Garde la tête froide, lui disait-elle. Ne te laisse pas impressionner. Ne réponds pas à la provocation. Choisis ton moment ! »

Elle aurait pu l'implorer, lui crier : « N'y va pas ! » Mais elle savait que, s'ils voulaient revoir leur fille en vie, Ben ne pourrait pas plus éviter cette confrontation que toutes celles qui s'ensuivraient. Elle abhorrait cette situation tout autant que lui ; mais, à la seconde où Rydall de Marnhull leur avait annoncé l'enlèvement de Mistaya, elle avait parfaitement compris que son époux était pris au piège d'un jeu mortel et qu'il ne lui

restait qu'une seule alternative : vaincre ou... périr.

— Quel est son secret ? demanda-t-elle soudain, en faisant un geste vague de la main en direction du colosse. Il est certes gigantesque et manifestement robuste, mais il n'est pas de taille à affronter le Paladin. Pourquoi Rydall l'a-t-il choisi ?

Ben s'était fait la même réflexion. Le Paladin était un chevalier en armure qui maniait la lance et le glaive. Comment un simple barbare, vêtu de peaux de bête et n'ayant pour toute arme qu'un bâton, pouvait-il jamais espérer vaincre un guerrier de la trempe du champion royal ?

Ciboule se pencha à l'oreille de son souverain. Il voulait descendre affronter le géant pour mesurer sa force, tester son aptitude au combat et, éventuellement, trouver son talon d'Achille. Mais déjà Ben secouait la tête. Il ne laisserait personne se battre à sa place. Surtout pas quand la vie de sa fille et de ses deux plus fidèles amis était en jeu. Et puis... il avait déjà perdu assez de monde comme cela !

— Apparemment, il nous défend de quitter les remparts, fit-il, réfléchissant à voix haute. Je me demande ce qu'il ferait si nous n'en tenions pas compte... Ciboule ! Reste ici pour monter la garde ! Voyons un peu comment il réagit.

Serrant fermement la main de Salica, il pivota et se dirigea d'un pas assuré vers l'escalier qui reliait le chemin de ronde à la cour intérieure du château. Il avait à peine posé le pied sur la première marche, que déjà le kobold poussait un grognement d'alerte.

Là-bas, sur le pont, le corps du colosse s'était mis à trembler comme un mirage dans la fournaise. Autour de lui l'air semblait se liquéfier.

Ben s'était immobilisé, hésitant. C'est alors que le kobold sursauta, se penchant par-dessus le parapet, avec une expression de stupeur.

Le géant avait disparu !

Lâchant la main de son épouse, Ben s'apprêtait à rebrousser chemin pour voir de quoi il retournait, quand il entendit l'exclamation étouffée de Salica. Elle fit volte-face et suivit son regard. Soldats et serviteurs s'étaient égaillés comme une volée de moineaux devant la colonne de lumière aveuglante qui venait

de surgir au beau milieu de la cour.

Au cœur du halo étincelant, une forme se matérialisait progressivement. Tout à coup, la lumière disparut. Surgi de l'éther comme un fantôme, immense et menaçant, son long bâton hérissé de pointes balancé sur l'épaule, se dressait le géant de Rydall. Le premier moment de surprise passé, les soldats s'étaient aussitôt interposés pour lui barrer la route. Si Ben n'intervenait pas, la bataille n'allait pas tarder à s'engager.

— Pas un geste ! leur ordonna-t-il.

Les soldats levèrent les yeux vers lui. Le géant les imita.

Ben sentit Salica tressaillir à ses côtés, mais ne put se résoudre à la regarder. Sans hésiter, il plongea la main sous sa tunique, souleva le médaillon des rois de Landover et, le projetant devant lui pour qu'il capte la lumière du soleil, invoqua le Paladin.

Un éclair éblouissant jaillit au pied de l'escalier et le Paladin apparut. Il se tenait debout, l'épée à la main, une masse d'armes à la ceinture, rayonnant de mille feux dans son armure d'argent. On eût dit un spectre millénaire revenant à la vie.

Ben laissa retomber le médaillon qui se mit à pulser contre sa poitrine au rythme de son cœur. Il se sentit aussitôt attiré par le guerrier, telle la limaille par un aimant. C'est alors qu'une image s'empara de son esprit, une indescriptible vision de feu et de glace qui s'entremêlaient pour former un être flamboyant. Cet être aspirait ses pensées, ses sensations, son âme. Il avait l'impression qu'il se disloquait, qu'il quittait son corps, comme s'il se débarrassait d'une simple enveloppe charnelle.

Une lance étincelante fusa du médaillon vers le Paladin et Ben se sentit propulsé par la lumière pour se confondre avec le guerrier. Il y eut des raclements, des cliquetis métalliques : l'armure se refermait sur lui. Un heaume protégeait sa tête. Sa main droite tenait un glaive ; sa gauche reposait sur l'extrémité d'une masse d'armes qui lui battait la cuisse. Il ne savait plus qui il était, ni ce qu'il était. Des milliers de souvenirs assaillaient sa mémoire : souvenirs de combats et de joutes sanglantes, visions de champs de bataille, de lieux inconnus surgis du fond des âges. Il se sentait livré à la volonté d'un autre ; un autre qui, pourtant, l'habitait depuis toujours ; un double qui déjà se

redressait, écumant de rage, assoiffé de sang, pour affronter son ennemi avec une indubitable jouissance.

Les deux adversaires se ruèrent l'un sur l'autre, en poussant des cris de fureur. Gourdin et glaive s'entrechoquèrent dans un fracas de métal, restèrent scellés une fraction de seconde, puis s'écartèrent tandis que les combattants se séparaient en grognant. L'instant d'après, les armes se croisaient une fois encore. Le géant témoignait d'une vigueur stupéfiante et d'une détermination farouche. Il pesait de toutes ses forces sur son gourdin pour renverser son rival. Mais on ne dominait pas le Paladin si aisément. Le champion royal recula brusquement, déstabilisant son adversaire, et assena un violent coup d'épée en travers du bâton, à quelques millimètres du poing qui l'enserrait. Le gourdin voltigea à plus d'une aune ; tandis que, profitant de l'effet de surprise, le Paladin catapultait le géant à terre d'un virulent coup d'épaule.

Le colosse heurta lourdement le sol, roula sur lui-même pour se dégager de l'emprise du Paladin qui pointait déjà la lame de son glaive sur sa poitrine, récupéra sa massue dans le même mouvement et se releva, intact. À peine était-il debout, qu'il fondait sur son ennemi avec un ahanement de bûcheron. Le Paladin esquiva de justesse une formidable volée de bâton et frappa le géant à la tête. L'autre chancela sous le choc et s'effondra, souillant la terre de son sang.

Mais il ne tarda pas à revenir à l'assaut. Sur sa tempe, le sang avait disparu et la plaie s'était miraculeusement refermée. C'est alors que, pour la première fois depuis le début de la bataille, le Paladin sembla hésiter. Son adversaire aurait dû rester à terre après un coup d'une telle violence. Une blessure de cette gravité aurait dû le terrasser ou, du moins, l'affaiblir. De toute évidence, il n'en était rien.

Déjà le géant levait son bâton et l'abattait avec une telle férocité que le Paladin fut obligé de battre en retraite vers les remparts. Le colosse l'accula à la muraille, le désarma et l'immobilisa en appuyant l'extrémité de son gourdin contre sa gorge. Le Paladin tenta de se libérer ; mais le géant s'arc-boutait sur sa massue de toutes ses forces, exerçant une telle pression que le chevalier n'avait plus une once d'air dans les poumons. Il

asphyxiait.

En désespoir de cause, il projeta les poings en avant, à l'aveuglette. Le coup porta à la ceinture. Le géant laissa échapper un grognement de douleur, mais ne relâcha pas son effort. Le Paladin frappa de nouveau ; cette fois, à la hauteur de la cage thoracique. Les côtes du géant se brisèrent sous la violence du choc. Le colosse tituba, lâcha son arme, portant les mains sur son torse. Le Paladin en profita pour lui assener un uppercut entre les deux yeux. L'autre tomba à la renverse.

Mais il se redressa aussitôt et, avec une vélocité stupéfiante pour un individu de cette corpulence, empoigna son bâton gisant à quelques pas de lui et reprit l'offensive. Rien ne semblait devoir venir à bout de son ardeur belliqueuse. Privé de son glaive, le Paladin s'empara de sa masse d'armes. Elle était beaucoup plus courte que le bâton de son ennemi, mais n'en était pas moins meurtrière. Cependant, comment rivaliser avec une créature qui se remettait de chaque blessure en un clin d'œil et que chaque nouveau coup semblait galvaniser ?

Le colosse revenait à l'assaut, moulinant sa longue massue à la volée, assenant des coups si percutants que le Paladin laissa échapper sa masse d'armes qui pirouetta dans les airs comme l'akène ailé d'un érable. Fou de rage, le champion royal se rua sur le géant, le saisissant à bras-le-corps pour le soulever de terre. L'autre poussa soudain un hurlement de frayeur. Cette attaque paraissait manifestement le terroriser. Le Paladin décida alors de pousser son avantage. Le géant avait abandonné son bâton pour marteler la cuirasse d'argent des deux poings. Les deux combattants luttaient au corps à corps, titubant dans la cour, grognant, suant, à bout de souffle. Mais le Paladin avait découvert la faille de l'ennemi : chaque fois qu'il le soulevait, le colosse perdait de sa fougue, s'époumonait en hurlements horrifiés et se débattait sauvagement pour retrouver la terre ferme. Apparemment, le géant tirait sa force du sol. Aussi, l'ayant fermement ceinturé, la tête courbée sur la poitrine pour se protéger des coups, le champion royal s'échinait-il à porter son titanesque adversaire, l'éloignant toujours davantage du centre de la cour pour rejoindre l'escalier de pierre qui menait aux remparts.

À peine avait-il déposé le colosse sur la première marche que déjà celui-ci s'empressait de l'écartier pour s'élancer vers la cour. Le Paladin lui barra le chemin. Bizarrement, le géant ne chercha pas à le frapper. Il n'avait plus qu'une seule idée en tête : retrouver le contact de la terre sous ses pieds. Profitant de sa panique, le Paladin lui administra un coup de poing en pleine face. L'autre s'affaissa, assommé. Le guerrier l'empoigna alors par les épaules et le tira dans l'escalier, toujours plus loin de sa source d'énergie. Quand le barbare reprit connaissance, il était à quatre ou cinq marches du sol. Il poussa un cri de rage, dans une gerbe de sang. Toutes les blessures qu'il avait reçues depuis le début du combat venaient de se rouvrir. Le sang coulait par ses narines, ses oreilles, sa bouche, ruisselait sur son front, dans son cou, poissait ses fourrures, maculait ses cuissardes. Il réussit pourtant à se relever. Mais le Paladin le projeta contre la pierre d'une bourrade. Le colosse s'effondra avec un halètement poussif. Le chevalier en profita pour le haler de quelques degrés.

Plus il s'éloignait du sol, plus le géant s'essouffait. Ses bras furent soudain agités de soubresauts, puis retombèrent lourdement. Ses jambes restèrent étendues, comme lestées de plomb.

Pesant du pied sur sa poitrine, le Paladin le cloua définitivement au sol. L'autre tressaillit quelques secondes, puis laissa échapper un râle d'agonie. À peine avait-il poussé son dernier soupir, que le colosse tombait en poussière.

Le Paladin disparu, Ben Holiday se demandait s'il n'aurait pas pu sauver la vie du pugnace barbare. Il aurait déjà fallu que le Paladin lui en ait laissé la possibilité, évidemment. Or, quand Ben devenait le Paladin, il adoptait par là même une éthique et des règles de conduite fort divergentes des siennes. Pourquoi un guerrier sanguinaire aurait-il laissé la vie sauve à un ennemi ? Pour le Paladin, les ennemis n'étaient faits que pour être tués ; et, si possible, de la manière la plus expéditive qui soit. Scrupules, remords ou pitié n'avaient aucune place dans son existence. Ben aurait-il pu contrôler son alter ego ; assez, tout au moins, pour lui faire éprouver un minimum de compassion ? Et puis, rien ne prouvait que le géant lui-même eût été sensible à ce geste d'humanité. Peut-être l'aurait-il dédaigné, préférant

la mort à l'outrage de la grâce. De plus, épargner un humain était une chose ; sauver une créature, qui tombait en poussière à la seconde où elle expirait, en était une autre. Tout portait à croire que ce géant était un être pétri de magie qui n'avait été créé que pour combattre. Face à une magie supérieure à la sienne, sa destruction semblait inévitable.

Tous ces arguments n'allégeaient pourtant pas la mauvaise conscience du roi de Landover. Que son adversaire ait été ou non un homme, il l'avait bel et bien tué de sa propre main. Comment pourrait-il jamais oublier les ultimes soubresauts de l'agonisant, l'expression de ses yeux quand la vie l'avait quitté ? Ce regard-là le poursuivrait jusqu'à la tombe.

Le combat terminé, Ben avait rejoint sa chambre en compagnie de son épouse pour chercher l'oubli du sommeil. Allongée près de lui, Salica tentait de le réconforter. À force de caresses et de mots tendres, elle parvint enfin à l'apaiser. Comment aurait-il pu vivre sans elle ? se disait-il, ému aux larmes par les trésors de patience et de dévouement qu'elle déployait pour soulager sa peine. Elle était si proche de lui ; leur amour était si fort ; leur fusion, si intense qu'elle faisait presque corps avec lui. Si le Paladin était bien le côté obscur de sa personnalité, alors Salica devait en être la lumière. bercé par ses chuchotements, il se sentit bientôt envahi par une douce sérénité et s'endormit.

Quand il se réveilla, il était plus de midi. Salica l'attendait dans la grande salle du château pour déjeuner. Il partagea certes son repas avec elle, mais garda pour lui ses réflexions. Il ne lui avait jamais révélé le secret du Paladin. Il ne l'avait jamais révélé à quiconque. Salica, Abernathy et même Questor Thews, tout le monde ignorait que le champion de Landover et le roi n'étaient qu'une seule et même personne. Tout le monde ignorait que la magie du médaillon les enchaînait l'un à l'autre, comme deux forçats irrévocablement liés au même boulet. Oui, un boulet, c'était bien ainsi que Ben considérait ce pacte qu'il avait signé en montant sur le trône et qui garantissait la sécurité du royaume. Tout le monde ignorait que, quand le Paladin surgissait, le roi se soumettait ; celui-là supplantant celui-ci, le pliant à sa tyrannique volonté, l'étouffant sous son joug. Mais

Ben avait de plus en plus de mal à cacher son trouble, surtout devant son épouse. Le monstrueux effort qu'il lui fallait fournir après chaque métamorphose pour redevenir lui-même – une personnalité unique et homogène, alors même qu'il se sentait toujours plus écartelé ; comme si, chaque fois, on lui arrachait un peu plus de son individualité pour la pulvériser aux quatre vents – cet effort surhumain commençait à l'ébranler visiblement. Et puis... il ne pouvait nier que, lorsqu'il était dans la peau du Paladin, il s'enivrait du pouvoir que son alter ego lui procurait et se délectait de sa magie au point de ne plus vouloir recouvrer sa véritable identité : quand il était le Paladin, Ben Holiday ne voulait plus redevenir Ben Holiday ! Un jour ou l'autre, se disait-il avec horreur, il finirait par succomber à la tentation. Un jour ou l'autre, Ben Holiday cesserait d'exister.

Il n'eut cependant guère le temps de s'appesantir sur le sujet. Déjà, les demandes d'audience affluaient. Pour commencer, il dut recevoir les membres du comité de réforme agraire qu'il avait lui-même constitué pour superviser l'application de nouvelles techniques de culture et d'irrigation dans différentes parties du royaume et, plus particulièrement, dans les contrées orientales. Ces terres arides nécessitaient la réalisation d'importants travaux auxquels il entendait intéresser les barons de Vertemotte. Il avait donc chargé le comité de convaincre ces puissants et riches seigneurs de fournir la main-d'œuvre et les matériaux indispensables à l'exécution du projet. Les différentes entrevues qui s'étaient ensuivies n'avaient guère donné les résultats escomptés. Le compte rendu que lui en faisaient ses émissaires le décida à se rendre lui-même chez les plus récalcitrants de ses vassaux pour leur faire entendre raison. Il ne fut d'ailleurs pas surpris d'apprendre que, à la tête des plus farouches adversaires de la réforme, se trouvait Kallendbor de Rhyndweir. Kallendbor s'était toujours ouvertement opposé à tout ce que Ben entreprenait – sans parler de l'insurrection qu'il avait menée contre la Couronne deux ans plus tôt. Encouragé par le Gorse – une machiavélique créature de magie que les Fées avaient bannie de Landover et qui avait résolu de se venger en détruisant le royaume –, Kallendbor avait tenté de renverser le roi en soulevant le peuple contre lui. Oh ! Il n'avait certes pas

fallu le pousser beaucoup et Ben l'avait sévèrement puni : un an d'exil, l'abrogation de certains de ses titres et la confiscation d'une partie de ses terres. Mais ce châtement – que d'aucuns avaient jugé d'une déraisonnable clémence – ne semblait pas lui avoir servi de leçon. Il se montrait tout aussi frondeur que par le passé – si ce n'est plus – et défiait l'autorité de son souverain à la moindre occasion. Assurément, celle-ci était trop belle pour qu'il ne se soit pas empressé de la saisir !

Après cette éprouvante réunion, Ben fit un point rapide avec les sages qu'il avait nommés au Conseil de Justice : son plan de décentralisation de l'administration judiciaire était en bonne voie. Enfin, il reçut quelques plaignants et s'attacha à régler au mieux les litiges opposant nombre de ses sujets sur des questions de droit de propriété. Mener à bien toutes ces tâches rébarbatives, sans l'assistance de son fidèle Scribe Royal, ne lui rendait l'absence d'Abernathy que plus cruelle et ravivait perpétuellement la douleur que lui causait l'enlèvement de sa fille. L'inanité de tous ses efforts pour la retrouver le plongeait dans un état d'abattement débilisant. Il luttait désespérément contre la détresse qui le submergeait, chaque fois qu'il imaginait Mistaya perdue à jamais. La haine féroce qu'il vouait déjà à Rydall ne s'en attisait que davantage. Que le roi de Marnhull ait eu recours à d'aussi viles tactiques pour le prendre à son jeu – aussi ridicule que dangereux – de joutes mortelles entre champions royaux le révoltait. C'était une stratégie d'autant plus dégradante qu'injustifiable ; mais aussi, singulièrement déconcertante. Le stratagème en lui-même péchait par son manque de cohérence. À y bien réfléchir, tout cela n'avait aucun sens ou, tout au moins, un sens qu'il ne parvenait pas à saisir. Quelque chose dans cette affaire lui échappait. Il y avait probablement derrière tout cela une raison, un fil conducteur qu'il ne parvenait pas à déceler.

Ben aurait sans doute poursuivi cette réflexion encore un bon moment, si Ciboule n'avait accouru pour lui annoncer l'arrivée du deuxième champion de Rydall.

— Le deuxième ? s'exclama Ben, stupéfait. Déjà !

Il venait à peine de se défaire du premier ! Apparemment Rydall entendait mener rondement ses affaires !

Ben se précipita vers le chemin de ronde. Les gardes s'écartaient devant leur souverain, lui murmurant des encouragements au passage. Il était désormais clair pour tout le monde qu'une puissance inconnue tentait de s'emparer du trône. Landover vivait en paix depuis la défaite du Gorse, mais ces deux dernières années n'avaient manifestement été qu'un répit de trop courte durée. Une nouvelle menace mettait en péril la Couronne et, par là même, tous les sujets du royaume : l'heure était grave. Touché par la confiance de ses hommes, Ben remerciait d'un hochement de tête ces modestes témoignages de leur fidélité. Salica ne tarda pas à rejoindre son époux. Ils montèrent l'escalier côte à côte ; tandis que, dans la cour intérieure du château, la Garde Royale serrait les rangs. Les écuyers harnachaient, puis alignaient les chevaux devant les soldats. Tous s'apprêtaient au combat.

Ben rejoignit son point d'observation habituel, à l'aplomb du portail, et se figea, frappé de stupeur.

Cuirassé d'argent, lance au poing, monté sur son fougueux destrier blanc, un chevalier attendait au bout du pont. Même à cette distance, il aurait été impossible de ne pas l'identifier. Ben Holiday en eut le souffle coupé. Là, au pied des remparts de son roi, se dressait... le Paladin !

Ben n'en croyait pas ses yeux. « Le Paladin ? se disait-il, incrédule. Le Paladin, ici ? Surgi devant Bon Aloi, sans avoir été invoqué par la magie du médaillon ? Le Paladin venu défier son propre maître ? Comment Rydall serait-il parvenu à le corrompre à ce point ? »

— C'est impossible, lâcha-t-il dans un murmure étouffé.

— Ce n'est pas le Paladin, affirma Salica d'un ton catégorique. Tu ne l'as pas invoqué. Or, personne ne peut invoquer le Paladin, que toi. Illusion ou habile fraudeur, ce chevalier est un imposteur.

« Un imposteur, peut-être, mais un imposteur bigrement ressemblant ! », songeait Ben. Quoi qu'il en soit, l'affrontement semblait aussi inévitable qu'il l'avait été quelques heures plus tôt avec le barbare. Attendre ne servirait à rien. S'il se refusait à sortir du château pour aller au-devant de son adversaire, il ne tarderait pas à le retrouver dans ses murs.

Ben s'appuya des deux mains sur le parapet. Il se demandait s'il avait encore assez de forces pour endurer un nouveau combat, si peu de temps après le premier. Certes, sa métamorphose ne requérait de lui aucun effort physique ; mais, en contrepartie, elle l'épuisait psychologiquement : quand la bataille était achevée et qu'un nouvel ennemi gisait à terre, si son corps demeurait intact, c'était son esprit qui devait panser toutes les blessures infligées par l'adversaire. Le visage fermé, il observait ce nouveau défi que lui avait concocté Rydall. L'apparence de ce deuxième rival était assurément trop familière pour être effrayante. Cependant, la perspective de lutter contre lui-même – ou contre une partie de lui-même – n'en était pas moins angoissante, même si ce chevalier n'était pas vraiment le Paladin, mais seulement une créature qui ressemblait...

« Cesse donc de ruminer ! s'admonesta-t-il brusquement. À trop te triturer la cervelle, tu vas finir par épuiser le peu d'énergie qui te reste ! De toute façon, tu n'as plus le choix. Alors autant en finir ! Et le plus tôt sera le mieux ! » Qu'il le veuille ou non, si Rydall avait décidé de lui envoyer ses sept champions dans la même journée, il n'aurait eu d'autre solution que de les affronter tous, l'un après l'autre.

— Ben, chuchota doucement la sylphide, en lui prenant le bras.

— Je sais, fit-il, en hochant la tête. Tu n'as pas besoin de me le dire. Mais ignorer cette créature ne la fera pas disparaître pour autant.

— Elle doit forcément avoir un point faible, lui souffla-t-elle en guise d'encouragement. Comme le barbare.

Il s'écarta d'elle à regret et se saisit du médaillon. Quand le Paladin apparut à l'orée de la forêt dans un éclair aveuglant, il éprouva un profond soulagement : à présent, il pouvait être sûr que ce n'était pas le véritable Paladin qui servait Rydall. Le défenseur de Landover se tourna vers l'imposteur, lance au poing. Une fois encore, Ben se sentit irrésistiblement attiré par son alter ego, puis dépouillé de son enveloppe charnelle pour se glisser dans la peau du champion royal. Quand l'armure d'argent se referma sur lui et que le flot de souvenirs guerriers

submergea sa mémoire, une violente exultation s'empara de lui. À croire qu'il n'avait jamais vécu que pour ce moment-là ! La soif de combattre et l'imminence de la bataille l'enflammèrent comme une torche. Le sang lui battait les tempes. Tous les muscles bandés comme un arc, il brûlait d'une fièvre dévorante qui embrasait chaque fibre de son être.

Le Paladin éperonna son cheval qui piqua des deux à travers la plaine. Au bout du pont, l'usurpateur fit volte-face et talonna sa monture. Lances pointées, les deux chevaliers galopèrent l'un vers l'autre à bride abattue dans un tonnerre de sabots foulant l'herbe drue de la prairie. Le choc fut d'une violence inouïe. Il y eut un fracas métallique, un bruit de bois arraché et les deux hasts explosèrent en mille morceaux.

Aucun des cavaliers ne perdit pourtant l'équilibre et, leur bouclier cabossé dans la main gauche, tous deux firent demi-tour en se saisissant de leur hache d'armes de la droite. Moulinant leur francisque à la volée, ils se ruèrent l'un sur l'autre avec des cris de rage. Le Paladin dévia le coup d'une levée de bouclier. Son sosie fit de même. Tous deux relevèrent aussitôt leur hache pour frapper une fois encore. Le coup porta simultanément sur les deux adversaires qui se mirent alors à se marteler avec une férocité sans précédent. Tout à coup, les haches se croisèrent au niveau du manche et se brisèrent au même instant.

Tirant sans ménagement sur les rênes pour se remettre en position de combat, les deux chevaliers dégainèrent leurs glaives.

Au troisième assaut, les lames s'entrechoquèrent dans une pluie d'étincelles. Les deux destriers soufflaient sous le poids de leur lourde charge, écumant sous le supplice du mors, faiblissant sous la violence des chocs. Finalement, les deux montures fléchirent au même moment – contraignant leurs cavaliers à mettre pied à terre –, se redressèrent en chancelant, la tête dodelinant sur le poitrail, les naseaux ensanglantés, incapables de poursuivre la joute tant elles étaient harassées.

Les Paladins jumeaux s'avancèrent l'un vers l'autre, glaive au clair. S'ils étaient fatigués, ils n'en laissaient assurément rien paraître. Chacun luttait avec la même farouche détermination.

Pour tous ceux qui assistaient au combat, il était manifeste qu'aucun ne jetterait l'éponge avant d'avoir terrassé son rival.

Du haut des remparts, Salica suivait la joute avec une angoisse croissante. À chaque coup porté répondait un coup identique. Les deux ennemis étaient de parfaites répliques l'un de l'autre, non seulement physiquement mais aussi psychologiquement. Ils raisonnaient de la même manière et employaient les mêmes tactiques. Tous deux maîtrisaient l'art du combat avec la même virtuosité et partageaient la même expérience des armes. Leurs attaques, leurs feintes, leurs bottes, leurs moindres mouvements étaient parfaitement synchronisés, tels deux danseurs exécutant un étrange ballet de mort. À tel point qu'il fut bientôt impossible de les différencier. Guerrier invaincu depuis des siècles, le véritable Paladin aurait dû se distinguer par ses prouesses, mais il semblait incapable de dominer son adversaire. Plus la bataille s'éternisait et plus il devenait évident qu'aucun des deux ne pourrait l'emporter. Leurs assauts, leurs parades étaient exactement identiques : à chaque estocade portée répondait sa jumelle ; chaque blessure reçue était pareillement infligée ; chaque dommage subi, semblablement administré. Il y avait quelque chose d'anormal dans la façon dont le combat se déroulait et la sylphide eut tôt fait de comprendre de quoi il retournait : le Paladin ne pouvait prendre le dessus pour la bonne raison qu'il se battait contre lui-même. Tout se passait comme s'il affrontait son propre reflet dans un miroir : chacun de ses gestes était instantanément imité. « Or, comment ton reflet pourrait-il se fatiguer avant toi ? s'interrogeait la sylphide. Tant que tu te tiens devant le miroir, tu ne peux échapper au cercle infernal d'un duel contre toi-même... (Elle sursauta tout à coup.) Mais c'est l'évidence même ! »

Ayant enfin compris le secret du champion de Rydall, elle avait par là même trouvé le moyen de le vaincre.

— Ben !

Elle agrippa le bras de son époux. Mais Ben ne réagissait pas. Il se tenait à ses côtés, parfaitement immobile, le regard fixé sur les deux combattants, muet inerte. On l'aurait dit hypnotisé.

— Ben ! répéta-t-elle, en le secouant vivement.

Il tourna lentement la tête vers elle, comme un automate. Les yeux dans le vague, il donnait l'impression d'être à des lieues et des lieues de distance.

— Ben ! insista-t-elle, d'un ton pressant. Renvoie le Paladin ! Le champion de Rydall est en train de lui soutirer toutes ses forces. Il se sert de lui pour puiser son énergie. Écoute-moi ! Ben ! Si tu renvoies le Paladin, le champion de Rydall disparaîtra en même temps ! Il n'a pas d'existence propre. Ce n'est qu'un reflet. Ben !

Au plus profond de son être, Ben Holiday crut entendre un appel ; plus qu'un appel : une supplique. Mais il était si loin... Prisonnier de son double, accaparé par la fureur du combat, Ben Holiday ne pouvait répondre à la sylphide. Il voyait avec stupeur son jumeau anticiper ses feintes les plus imprévues, contrer toutes ses attaques et, pour la première fois de toute son éternelle existence, commençait à douter de sa victoire.

Ben ! La voix devenait hystérique. Ben ! Écoute-moi.

Le Paladin ignora la prière. Il ne pouvait pas se permettre la moindre seconde d'inattention. Son ennemi semblait donner des signes d'épuisement, il lui fallait en profiter sans tarder. Il ignorait que la faiblesse de son jumeau n'était autre... que la sienne.

En désespoir de cause, Salica lâcha le bras de son époux et se précipita vers l'escalier. Puisque Ben n'était manifestement pas en état de réagir – elle ne comprenait d'ailleurs pas ce qui avait bien pu le plonger dans cette profonde torpeur – c'était à elle qu'il revenait de voler au secours du Paladin. Parvenue dans la cour, elle s'empara d'une des lances que les écuyers avaient alignées contre la muraille pour armer les chevaliers de la Garde Royale, sauta sur le dos du premier destrier caparaçonné pour le combat et, indifférente aux cris d'alarme qu'elle provoquait sur son passage, franchit le portail au triple galop.

Les sabots de son cheval résonnèrent sur le pont-levis, tandis qu'elle s'élançait vers les deux combattants. Les exclamations des sentinelles ne ralentirent nullement son train d'enfer. Elle savait ce qu'elle devait faire et rien ne pourrait l'arrêter. Le Paladin et le champion de Rydall étaient pris au piège d'une bataille qui ne pouvait s'achever que par leur destruction : s'ils

devaient tomber, ils tomberaient ensemble. Une seule chose pourrait sauver le Paladin : créer une diversion pour rompre le sortilège qui enchaînait les deux champions jusqu'à la mort. Si la première créature de Rydall puisait son énergie meurtrière dans la terre ; la deuxième la puisait, elle, directement au sein de son adversaire. Le faux Paladin n'était en fait qu'une sorte de Duplicant qui vampirisait sa victime. Il n'était qu'un reflet, vivant aux dépens de son double, l'imitant en tout, copiant ses moindres gestes, le vidant un peu plus de ses forces vitales à chaque nouvel assaut.

« Mais pour qu'il y ait reflet, il faut un miroir, songeait Salica. C'est là que réside toute la subtilité du sortilège : dans le miroir ! Donc, si le miroir disparaît... »

La sylphide fondit sur les chevaliers à bride abattue, abaissa sa lance et se rua à l'attaque. La pointe d'acier crissa sur les armures d'argent comme elle les doublait sur le flanc. Les deux combattants se tournèrent vers elle comme un seul homme. Elle tira violemment sur les rênes, fit demi-tour et, abaissant une fois encore son hast, s'apprêta à charger. Les deux Paladins semblaient manifestement troublés. Qu'est-ce que cette femme venait faire sur le champ de bataille ? Que signifiait cette intrusion dans leur duel ? Salica espérait que son irruption suffirait à briser le sort qui les rivait l'un à l'autre. Elle priait pour que Ben puisse encore communiquer d'une façon ou d'une autre avec son défenseur et pour que le Paladin entende enfin son appel.

— Retire-toi ! hurla-t-elle avec défi, en pointant sa lance sur eux.

Le plus proche écarta l'hast du tranchant de son glaive, aussi aisément que s'il avait chassé une mouche. La lance voltigea à une bonne dizaine d'aunes. À quelques pas de distance, son double l'imita, répétant le même geste dans le vide.

« Tu t'es trahi ! exulta in petto la sylphide. Le champion de Rydall, c'est toi ! »

Elle se rapprocha du véritable Paladin au galop, puis retint sa monture pour s'arrêter à sa hauteur. Un silence pesant envahit la plaine. Elle se pencha alors vers le champion des rois de Landover.

— Rengaine ton glaive et retire-toi ! lui ordonna-t-elle. Tu ne peux remporter la victoire autrement.

Guerrier et sylphide s'affrontaient du regard. Le silence se faisait de plus en plus oppressant. Une tension palpable gagnait progressivement tous les spectateurs.

Et, tout à coup, contre toute attente, le Paladin rengaina son épée. Sur un simple geste de sa main, son destrier clopina docilement vers lui. Il jeta un dernier regard à sa reine et sauta en selle.

Son armure étincela sous le soleil, comme il faisait pivoter sa monture en direction de Bon Aloi. Là-haut sur les remparts, le médaillon du roi capta le reflet d'argent et scintilla une fraction de seconde. Au même instant, destrier et chevalier disparurent dans un éclair aveuglant. Le Paladin avait rejoint ses limbes éternels.

Salica se tourna alors vers l'imposteur et retint son souffle.

Le champion de Rydall demeurait figé, le regard fixe. Son ennemi ayant déserté le champ de bataille, il avait perdu sa raison d'être. Victime du sortilège qui l'assujettissait au Paladin, il imita son double une dernière fois : rengainant son glaive, il fit signe à sa monture et se remit en selle. Mais comme, son double disparu, plus rien ne le retenait plus à la vie, il tomba en cendres et s'évanouit dans un tourbillon de poussière.

Salica demeurait seule au centre de la plaine. Elle avait vu juste : le reflet n'avait pu survivre à la disparition de l'original. Elle poussa un profond soupir de soulagement et, un petit sourire de triomphe aux lèvres mit son cheval au pas pour rentrer au château.

TELLUROK

Le soleil s'empalait sur les sommets du couchant quand l'émissaire du Maître des Eaux se présenta devant le roi de Landover. Les souverains s'étaient retirés dans leur chambre pour se rafraîchir et se changer avant le dîner. Exténué par les péripéties de la journée, Ben s'était aussitôt étendu sur sa couche ; mais, constamment ballotté par des flots d'émotions contradictoires, les nerfs à vif, il ne parvenait pas à trouver le repos.

On frappa doucement à la porte. Salica alla ouvrir. Devant elle se tenait un génie des bois. Aussi maigre et noueux qu'un vieux bâton de marche poli par les ans, le visiteur s'inclina respectueusement devant la reine et attendit que son époux daigne la rejoindre sur le seuil.

Comment cette créature avait-elle pu savoir où les trouver ? Et comment s'y était-elle donc prise pour arriver jusqu'à leur chambre sans être vue ? C'étaient là des questions que Ben avait depuis longtemps renoncé à se poser. Il savait, par expérience, que les descendants des Fées – et notamment Salica – jouissaient d'une sorte d'invisibilité sélective qui leur permettait de se déplacer au milieu des humains sans qu'aucun d'eux ne puisse ne serait-ce que soupçonner leur présence.

— Votre Majesté, salua le génie, en exécutant une petite révérence d'automate mal huilé. Le seigneur de la Contrée des Lacs, mon maître, requiert la présence de sa fille et de son gendre à Elderew dans les plus brefs délais, afin d'obtenir de plus amples informations sur la disparition de la princesse Mistaya. Il souhaite faire bénéficier Sa Majesté de ses conseils et lui porter assistance.

Ben et Salica échangèrent un rapide coup d'œil en coin. La perspective d'entreprendre une telle expédition ne déchaînait certes guère leur enthousiasme, mais tous deux comprirent immédiatement le parti qu'ils pourraient en tirer. S'ils restaient

à Bon Aloi, le troisième champion de Rydall ne tarderait sans doute pas à se manifester. Leur absence permettrait peut-être de retarder cette nouvelle confrontation. De plus, ils pourraient mettre à profit ce temps de répit pour chercher Mistaya et, éventuellement, trouver une échappatoire au piège infernal du roi de Marnhull. Sans compter qu'une créature aussi versée dans l'art de la magie que le Maître des Eaux pouvait fort bien posséder un talisman assez puissant pour préserver Ben du danger ou même accepter de lui jeter un sort de protection. En tout état de cause, il serait sans doute en mesure de leur faire un rapport détaillé sur les circonstances de l'enlèvement de Mistaya. Il avait appris sa disparition depuis plusieurs jours déjà et avait probablement passé toute la Contrée des Lacs au peigne fin, s'il n'avait pas étendu ses recherches au-delà.

Ben et Salica n'eurent guère besoin de se concerter pour aboutir à la même conclusion.

— Va dire à ton maître que nous acceptons son invitation, répondit Ben, sans hésiter.

Le génie des bois fit une dernière révérence avant de se glisser dans le corridor pour se fondre dans la pénombre croissante du crépuscule et, finalement, disparaître tout à fait.

À la réflexion, Ben et Salica décidèrent de se faire monter leur repas dans leur chambre. Ils préféraient l'intimité de leurs appartements à l'activité incessante du rez-de-chaussée. Deux attaques en une seule journée avaient largement suffi à mettre le château en ébullition. Les gardes ne cessaient de patrouiller dans les moindres recoins. Les sentinelles multipliaient leurs rondes. Ciboule leur avait faussé compagnie pour traquer d'hypothétiques espions à la solde de Rydall. Les visiteurs étaient systématiquement fouillés au portail. Audiences, réunions et conseils avaient été ajournés.

Tous les soldats en garnison à Bon Aloi étaient sur le pied de guerre et le couvre-feu avait été décrété.

L'efficacité de telles précautions demeurerait cependant toute relative. Que l'émissaire du Maître des Eaux ait pu aller et venir sans être inquiété jusqu'à la chambre du roi en était une preuve éloquente. Ben était persuadé que Rydall possédait quelque talent en matière de magie et il ne faisait aucun doute que ses

champions pourraient aisément tourner tous les obstacles placés en travers de leur route. Que ce soit le cavalier noir et non Rydall lui-même qui commandât de tels pouvoirs importait peu. Les deux premiers champions dépêchés par le roi de Marnhull étaient manifestement des créatures pétries de magie. Les cinq suivants détiendraient, sans nul doute, des pouvoirs plus redoutables encore.

Ben et Salica étudièrent calmement la situation pendant le dîner et tombèrent d'accord : cette petite escapade dans la Contrée des Lacs leur permettrait de souffler un peu. De plus, Rydall ne retrouverait peut-être pas leurs traces si aisément. Leur départ pourrait perturber ses plans. Attendre bien gentiment les adversaires qu'il leur opposerait c'était lui laisser l'initiative et le contrôle de la situation. En restant à Bon Aloi, ils faisaient son jeu. En outre, ils avaient peu de chances de retrouver Mistaya, Questor ou Abernathy, en demeurant cloîtrés derrière leurs remparts. L'usage répété du Contemplateur était resté sans effets et les patrouilles que Ben avait envoyées battre la campagne étaient revenues bredouilles. Cependant, tout espoir n'était pas encore perdu. Peut-être que quelqu'un, quelque part, détenait de précieuses informations ; quelqu'un qu'ils n'avaient pas encore songé à interroger mais qu'ils pouvaient rencontrer en chemin, s'ils suivaient le même itinéraire que leur fille. Ou peut-être que quelqu'un, doté de ressources et de pouvoirs dont ils étaient dépourvus, quelqu'un comme le Maître des Eaux par exemple, pourrait faire pencher la balance de leur côté.

Ils décidèrent donc de quitter Bon Aloi la nuit même. Ils espéraient que leur départ passerait inaperçu et qu'ils feraient ainsi faux bond aux assassins de Rydall. Ben semblait avoir tant de mal à se remettre des deux premiers combats ! se disait la sylphide. Elle ne parvenait d'ailleurs pas à comprendre pourquoi. Elle avait eu beau l'interroger, Ben était resté très évasif. Il l'avait certes remerciée d'être intervenue – elle avait craint ses remontrances ; mais, loin de lui reprocher sa brusque irruption sur le champ de bataille, il l'en avait félicitée. Il n'avait cependant fait aucune allusion à son étrange comportement. Il n'avait pas expliqué pourquoi il n'avait pas répondu à ses

prières, ni pourquoi il semblait si éprouvé par un combat auquel il n'avait aucunement participé. Dès qu'ils avaient rejoint leur chambre, il s'était muré dans un mutisme obstiné dont seule la venue de l'émissaire du Maître des Eaux était parvenue à l'extraire. Salica s'était bien gardée d'insister. Il était manifeste que Ben n'était guère enclin aux confidences. Elle était convaincue qu'il lui ouvrirait son cœur le moment venu. Pour l'heure, avoir contribué à la victoire de son époux suffisait à son bonheur. Ce qui ne l'empêchait de s'inquiéter pour lui et d'appréhender les combats à venir. La sorte de transe qui avait saisi Ben à la vue des deux Paladins lui laissait un affreux malaise. Elle suspectait qu'il s'était passé quelque chose d'anormal et n'aimait pas la sensation qui s'emparait d'elle chaque fois qu'elle y songeait ; une sensation de... danger.

Dès que Ciboule rentra de sa traque – aussi vaine que les précédentes –, Ben le fit mander et l'informa qu'il les escorterait jusqu'à Elderew : la hâte n'interdisait pas la prudence. Après avoir annulé tous ses rendez-vous pour une semaine – prétextant qu'il s'accorderait quelques vacances pour se remettre des émotions des derniers jours –, et laissé les instructions nécessaires auprès des quelques trop rares personnes de confiance qui restaient à Bon Aloi, Ben rejoignit Salica qui avait déjà préparé leurs bagages. Au cœur de la nuit, tous deux se glissèrent hors du château par une porte dérobée, puis empruntèrent le rase-lac – l'esquif magique qui fonctionnait à l'énergie mentale de son capitaine – pour atteindre la rive orientale où Ciboule les attendait, tenant par la bride Juridiction, le hongre bai du roi, et la jument alezane à chanfrein blanc que Salica avait baptisée Née – nuage en landovérien. Le couple royal monta en selle et suivit le kobold qui les devançait à pied.

Peu avant l'aube, ils approchaient déjà de la Contrée des Lacs. À quelques milles du lac Irrylyn, Ciboule les guida vers un épais bouquet de frênes et de hickorys. Ben et Salica mirent pied à terre, attachèrent leurs montures, se roulèrent dans leur couverture et s'endormirent sans tarder. Le kobold monta la garde jusqu'à leur réveil, dans la matinée du lendemain. Salica sortit de son sac les fruits, le pain et la petite outre de bière

qu'elle avait pris soin d'emporter et tous trois consommèrent ce frugal petit-déjeuner sur l'herbe éclaboussée de soleil, au pied d'un vénérable seigneur de la terre à la chevelure clairsemée. À peine avait-il avalé une bouchée que Ciboule s'éclipsait, pressé d'avertir le Maître des Eaux de leur arrivée.

Ben et Salica chevauchaient vers le sud et ne ménageaient pas leurs montures. Plus vite ils auraient franchi les frontières de la Contrée des Lacs, se disaient-ils, moins Rydall aurait de chances de les retrouver. Le soleil tapait à la verticale. Il n'y avait pas le moindre souffle de vent. La forêt était écrasée de chaleur. Dès qu'ils atteignirent l'Irrylyn, Salica dirigea sa jument vers la rive, sauta à terre, se déshabilla et se jeta à l'eau. Ben l'imita sans hésiter. Ils nagèrent longtemps, puis se laissèrent flotter sur le dos, jouissant de la fraîcheur du lac et du spectacle céleste dans un silencieux recueillement. Chaque fois qu'il revenait ici, Ben se remémorait l'instant magique où il avait vu Salica pour la première fois. Les huit lunes étaient au rendez-vous cette nuit-là. Elles se miraient dans le lac qui leur renvoyait docilement l'éclat étincelant de leurs disques parfaits. Ben approchait à la nage d'une petite crique isolée, quand la sylphide lui était apparue, nue et si miraculeusement belle qu'il l'avait prise pour un mirage. Elle lui avait demandé son nom, puis lui avait aussitôt déclaré : « Je t'appartiens désormais ». Devant sa manifeste stupeur, elle avait ajouté : « Je te suis destinée depuis toujours, Ben. Je t'attendais. »

Bercé par la féerie du souvenir, Ben avait fermé les yeux. Il ne fut cependant pas vraiment surpris de sentir tout à coup les lèvres de son épouse effleurer les siennes. Une fois encore, Salica avait su percevoir son trouble et s'empressait de partager son émotion.

— Je t'aime, lui glissa-t-elle à l'oreille.

Elle scella ce serment d'un chaste baiser, puis plongea brusquement pour ne plus reparaître que sur la rive.

Après s'être séchés au soleil et rapidement habillés, Ben et Salica reprirent la route. Ciboule les rejoignit en milieu d'après-midi pour leur confirmer que le Maître des Eaux les attendait. Ils avaient atteint les épais fourrés qui marquaient la frontière de son fief et la piste se perdait désormais dans un inextricable

dédale végétal. Des guides avaient été dépêchés pour les escorter dans la cité. Ils ne tarderaient pas à arriver, avait ajouté le kobold.

Menant leurs montures par la bride, Ben et Salica emboîtèrent le pas de Ciboule qui se frayait un chemin entre les monstrueux fûts des sapins, épicéas, chênes, ormes, noyers et frênes dont les feuillages enchevêtrés masquaient le ciel. Tout était silencieux, comme si la vie avait depuis longtemps déserté les lieux. Pourtant, Ben aurait juré qu'on l'observait.

La terre devenait de plus en plus spongieuse sous leurs pas et les remugles d'eau croupie assaillaient leurs narines avec une insistance incommodante. C'est alors que d'étranges créatures aux longs cheveux verts et au corps ligneux surgirent devant eux sans crier gare.

— Nos guides, chuchota la sylphide.

Plus ils avançaient, plus le sol se dérobaient. La boue marécageuse aspirait leurs bottes à chaque pas. L'air était devenu moite. Une brume mouvante s'était levée entre les arbres. De petits yeux perçants luisaient dans ses méandres vaporeux, apparaissant et disparaissant en un éclair pour mieux réapparaître plus loin. Aux épaisses futaies succéda bientôt une vaste étendue de marais dont émergeaient de temps à autre d'insoupçonnables créatures aquatiques qui écartaient les roseaux pour les regarder passer.

Le voyage semblait interminable. Protégée par les embûches que tendaient aux imprudents la Nature et la magie de ses habitants, dissimulée au plus profond de la Contrée des Lacs, Elderew savait se faire désirer. Nul n'y avait accès qui n'y avait été préalablement invité. Les descendants des Fées étaient un peuple timoré qui vivait en autarcie et se méfiait du monde extérieur. Ben avait dû déployer des trésors de patience et de diplomatie pour tenter d'apaiser leurs craintes et de substituer à cette suspicion instinctive une confiance toute relative. À présent, les habitants de la Contrée des Lacs ne restaient plus confinés dans leurs forêts comme par le passé. Les plus intrépides s'aventuraient dans d'autres régions du royaume et conviaient même parfois les étrangers de rencontre à leur rendre visite. Mais habitudes et préjugés avaient la vie dure et le

temps où toutes ces barrières tomberaient pour de bon était encore loin.

Ben rongea son frein en silence. Avec Salica et Ciboule pour compagnons de route, il aurait pu facilement trouver son chemin jusqu'à Elderew. Mais il fallait respecter les coutumes de l'hospitalité locale. Les guides que dépêchait le Maître des Eaux étaient un témoignage de courtoisie à l'égard de ses invités. Plus ils étaient nombreux, plus le visiteur était respecté par son hôte. Mais... plus grand le privilège et plus long le chemin : on avance moins vite à dix qu'à trois !

Enfin, les marais laissèrent de nouveau place aux futaies. Les odeurs d'humus succombèrent au parfum des fleurs sauvages. Quelques téméraires autochtones vinrent leur souhaiter timidement la bienvenue. La piste réapparut, puis s'élargit en une route poussiéreuse bordée de charmes et de saules au bout de laquelle se profila bientôt l'extraordinaire cité sylvestre d'Elderew.

Elderew était une petite merveille architecturale qui faisait honneur à l'ingéniosité de ses bâtisseurs. Tout visiteur qui la voyait pour la première fois croyait avoir devant les yeux une illustration de conte de fées. Nichés dans les ramures de colosses ligneux – qui auraient ridiculisé les plus gigantesques séquoias de Californie –, chaumières, échoppes et ateliers, reliés entre eux par un spectaculaire réseau de branchages, de ponts suspendus, d'échelles de corde et d'escaliers en colimaçon, formaient une véritable ville de bois et de feuillages grouillant d'activité. La population locale avait un tempérament industriel et les habitants d'Elderew ne craignaient pas de relever leurs manches. Nombre de leurs tâches étaient certes facilitées par leurs dons surnaturels – héritage de leurs lointaines origines féeriques ; mais ils n'en mettaient pas moins de cœur à l'ouvrage. L'essentiel de leur besogne consistait à préserver leur environnement et à prendre soin de tous les végétaux, minéraux, animaux ou autres êtres vivants qui le peuplaient. Rude labeur en vérité ! Et qui donnait des résultats pour le moins stupéfiants : il était curieux de voir à quel point ces créatures, si farouches et si discrètes, pouvaient affecter la vie sous tous ses aspects par leurs efforts incessants. Après plus

de cinq ans de règne, leur souverain commençait seulement à en mesurer les bienfaits.

Persuadée que Ben s'était fait, parmi les siens, plus d'amis qu'il n'aurait osé l'espérer, Salica lui adressa un petit sourire encourageant. Ils cheminaient en silence derrière leurs guides dont Ciboule avait promptement rejoint les rangs. Plus ils se rapprochaient de la cité, plus elle leur offrait de splendeurs à contempler. Le grand amphithéâtre – qui servait de cadre aux festivités locales et aux audiences officielles – n'était certainement pas des moindre. Aussi impressionnant que la cité qui le surplombait, il était constitué d'arbres monstrueux disposés en arc de cercle autour d'un parterre d'herbe drue et fleurie. Les troncs étaient reliés entre eux par d'énormes branches polies disposées en gradins et des rondins fixés à intervalles réguliers faisaient office de sièges.

Le Maître des Eaux se tenait près de l'entrée. Rien ne le différenciait de ses sujets. Celui qui ne l'avait jamais vu n'aurait pu le reconnaître à la richesse ou à l'élégance de sa mise. Mais son attitude à elle seule suffisait à le distinguer. Sa silhouette élancée se détachait de la masse du petit peuple rassemblé autour de lui comme une statue de malachite. C'était un être impressionnant, un ondin à la peau argentée, aussi squameuse que celle d'un poisson. Ses traits rudes semblaient avoir été sculptés au burin et son visage demeurait en toute circonstance un masque indéchiffrable. Mais ses yeux vifs, au regard pénétrant, trahissaient parfois ses sentiments et Ben avait appris à lire dans ces prunelles-là ce que le seigneur de la Contrée des Lacs aurait trop souvent préféré lui cacher.

Le Maître des Eaux s'avança tout d'abord vers sa fille et l'embrassa avec une raideur empruntée, en lui glissant à l'oreille quelques mots de bienvenue. Gagnée par l'embarras paternel, Salica l'embrassa tout aussi maladroitement. Père et fille n'avaient jamais été très proches. Par sa simple présence, la sylphide rappelait trop à son ondin de père la nymphe des bois qui l'avait ensorcelé. La mère de Salica était une créature aussi enchanteresse que sauvage. Elle n'avait jamais voulu quitter la forêt pour vivre avec celui auquel elle ne s'était unie qu'une seule nuit. Toujours passionnément épris, le Maître des Eaux

n'avait jamais pu le lui pardonner, ni pour autant l'oublier. Il avait reporté sur la fille la rancune qu'il vouait à la mère. Il avait certes élevé Salica, mais ne lui avait jamais manifesté la moindre affection. Qu'elle ait, de surcroît, choisi d'abandonner sa contrée pour épouser Ben Holiday – qui, non content d'être un étranger : un humain venu d'un autre univers, s'était, par-dessus le marché, arrogé la couronne de Landover – n'avait rien fait pour arranger les choses. Pour l'ondin, Salica avait trahi son peuple. Il avait été bien obligé de respecter son choix, mais ne l'avait jamais approuvé. Certes, la naissance de Mistaya l'avait quelque peu réconcilié avec sa fille, mais les vieilles rancœurs ne se laissaient pas enterrer si aisément.

Il n'en demeurerait pas moins que le Maître des Eaux aimait sincèrement sa petite-fille et qu'il ne reculerait devant rien pour lui prêter secours. S'il pouvait la tirer des griffes de ses ravisseurs, il ne ménagerait assurément pas ses efforts. Du moins, était-ce bien sur cette conviction que Ben et Salica avaient fondé tous leurs espoirs en venant à Elderew.

Le Maître des Eaux se tournait maintenant vers son suzerain qu'il salua d'un hochement de tête des plus protocolaires. Ben ne s'attendait guère à plus chaleureux accueil de la part d'un beau-père qui désapprouvait ouvertement son mariage ou d'un vassal qui se serait volontiers passé de sa tutelle. Il lui rendit la politesse tout aussi fraîchement.

— Un banquet sera organisé en votre honneur ce soir, annonça le Maître des Eaux, à la manifeste stupeur de ses hôtes. Pourquoi ne pas profiter du temps nécessaire aux préparatifs pour bavarder un peu ?

Sans attendre leur réponse, il s'éloigna de l'amphithéâtre, où les serviteurs s'activaient déjà pour installer les tables et les bancs du dîner, et les entraîna hors de la cité proprement dite. Ils croisèrent en chemin une ribambelle d'enfants rieurs qui couraient en tous sens, se bousculant, criant, indifférents aux remontrances de leurs aînés. À la vue de ce joyeux désordre, Ben se prit à songer aux jardins publics de Chicago où il avait si souvent imaginé voir un jour les enfants qu'Annie lui aurait donnés gambader sous le soleil d'été : illusions depuis si longtemps envolées ! La rêverie ne dura qu'un instant. Pourquoi

chercher dans le passé le mirage d'un bonheur qu'il avait aujourd'hui sous les yeux chaque jour ? Ou, du moins, dont il aurait pu jouir pleinement si ce maudit Rydall de Marnhull...

Ils rejoignirent bientôt un sentier longeant une rivière. Le petit chemin de terre serpentait si sinueusement entre les majestueux conifères de la rive qu'il semblait, en se faufilant parmi eux, avoir craint de les déranger. Les cris des enfants s'éteignirent progressivement et les trois promeneurs marchèrent en silence, sans plus croiser âme qui vive. Cette solitude n'était cependant qu'apparente : les gardes qui suivaient toujours le Maître des Eaux n'étaient jamais très loin, sans doute dissimulés derrière les arbres, invisibles mais toujours vigilants. L'ondin guida ses visiteurs vers une discrète trouée déserte, dissimulée dans un bouquet de pins. Il désigna les deux bancs de rondins qui se faisaient face, de part et d'autre d'une mare limpide bordée de fleurs et les invita à s'asseoir. Ben et Salica prirent place sur l'un des bancs et le Maître des Eaux, sur le banc opposé.

— Nous serons plus tranquilles ici pour discuter, affirma-t-il, en parcourant des yeux la clairière inondée de soleil, avant de reporter son étrange regard liquide sur ses auditeurs. Vous auriez dû m'avertir que vous envoyiez Mistaya à Elderew, leur reprocha-t-il, d'un ton sévère. J'aurais dépêché une escorte pour la protéger.

— Nous n'en avons pas eu le temps, répondit Ben, en s'efforçant de conserver son calme. De plus, la compagnie du Magicien de la Cour et du Scribe Royal, flanqués d'une douzaine de soldats de la Garde Royale, m'a semblé une protection suffisante. Je pensais que Rydall concentrerait ses attaques sur moi. C'est même pour cette raison que j'ai décidé d'éloigner Mistaya.

— Judicieuse initiative ! Qui n'a eu pour résultat que de la jeter dans ses filets ! Tout ce que vous y avez gagné c'est qu'elle est désormais entre ses mains et qu'il se sert d'elle contre vous, rétorqua l'ondin, acerbe.

Soucieuse de couper court à la dispute, Salica s'empressa d'intervenir :

— Avez-vous appris quelque chose ?

Le Maître des Eaux secoua la tête.

— Fort peu, en vérité. J'ai néanmoins découvert l'endroit exact où Mistaya a été enlevée. Tout ce que je peux dire c'est qu'on a fait usage de magie pour kidnapper votre fille. Les pouvoirs auxquels ses ravisseurs ont fait appel sont même impressionnants, à en juger par les résidus qui imprégnaient encore la végétation environnante plusieurs jours après le rapt. Je n'ai, cependant, pas pu en déterminer la source. Il ne restait, en tout cas, aucune trace de vos gens ou de leurs assaillants : aucun cadavre sur le terrain ou dans les environs, pas la moindre empreinte hors du champ de bataille.

Ben ne manqua pas de relever les termes choisis par son beau-père : « cadavres », « champ de bataille ». Un frisson lui parcourut l'échine. Il refoula les terribles images de carnage qui lui venaient à l'esprit.

— Pas d'empreinte ? Comment cela se peut-il ?

L'ondin baissa la tête et se rembrunit.

— Deux explications possibles, répondit-il froidement : soit il n'y a eu aucun survivant, soit ceux-ci n'ont pas besoin de fouler le sol pour se déplacer. (Il laissa flotter un lugubre silence, puis ajouta :) Comme je l'ai déjà dit, vos ennemis ont fait usage de magie. Et même de pouvoirs que peu de créatures sont capables de maîtriser dans ce royaume.

— Avez-vous découvert quoi que ce soit au sujet du roi de Marnhull ?

— Je n'ai jamais entendu parler d'un Rydall et encore moins de Marnhull. Il n'y a jamais eu de contrée ou d'humain de ce nom à Landover. Si Marnhull existe, ce prétendu royaume est situé hors de nos frontières. J'ai fait traquer Rydall et son mystérieux compagnon par mes plus fins limiers. J'ai envoyé des espions aux quatre coins du royaume et multiplié les chausse-trapes. Sans résultat.

— Et Mistaya ?

— Aucune trace, ni d'elle, ni de son escorte.

Ben hocha la tête, en jetant un regard un coin vers son épouse. La déception de la sylphide se lisait dans ses yeux. Elle avait tellement espéré de ce voyage à Elderew !

— Si je comprends bien, nous ne sommes pas plus avancés

maintenant, qu'il y a quatre jours, conclut-il. Pourquoi nous avoir convoqués, dans ce cas ?

L'ondin se tenait assis sur le bord de son banc, le dos droit, l'air digne et le regard indéchiffrable.

— J'ai requis votre présence, rectifia-t-il d'un ton tranchant, pour vous offrir mon aide. J'avoue ne pas avoir été d'un grand secours jusqu'alors, mais peut-être puis-je me racheter aujourd'hui.

Il se tut, attendant manifestement une réponse positive. Ben s'empressa de le satisfaire.

— Quelque assistance que vous puissiez nous apporter sera toujours vivement appréciée.

Cette confirmation sembla détendre son interlocuteur. Le Maître des Eaux abandonna son attitude solennelle pour se pencher vers eux.

— J'admets que nous n'avons pas toujours été très bons amis, déclara-t-il d'une voix neutre. Nos relations n'ont jamais été que formelles. (Il leur lança un regard qui les englobait tous deux dans cet aveu.) Ne me prêtez pas pour autant des intentions malveillantes à votre égard. Vous savez parfaitement à quel point je tiens à Mistaya. Je ne laisserai personne la tourmenter et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il ne lui arrive rien de fâcheux.

— Pouvez-vous la retrouver ? lâcha subitement la sylphide, que cette question taraudait depuis son arrivée.

— Peut-être... Mais rien n'empêche de penser que tu puisses la retrouver par toi-même, ma fille, lui dit-il, en la gratifiant d'un regard qui exprimait à lui seul tout le respect qu'il lui portait et toute la confiance qu'il plaçait en ses capacités. Ou qu'elle puisse s'échapper toute seule. Mistaya est une enfant pleine de ressources. Et... dotée de pouvoirs remarquables. Elle possède des dons exceptionnels, Salica. Ne me dis pas que tu l'ignoris.

La sylphide échangea un furtif coup d'œil avec son époux.

— Quant à moi, je m'en suis aperçu à l'instant même où j'ai posé les yeux sur elle, poursuivit le Maître des Eaux. Ses pouvoirs sont latents mais indubitables. Elle a hérité de nos dons par ton sang, Salica. Une fois qu'elle aura découvert ces

facultés et appris à les exploiter, nul ne peut imaginer ce qu'elle sera à même d'accomplir. Dans ce domaine, en ce qui la concerne, les possibilités sont illimitées.

Ben écarquillait les yeux. Il n'avait jamais sérieusement envisagé que Mistaya pût avoir des dons surnaturels. Il lui semblait à présent stupide de ne pas y avoir pensé plus tôt. Avec une pareille ascendance, le contraire eût été étonnant ! Et sa stupéfiante maturité le laissait suffisamment présager. Mais Mistaya était sa fille. Nier l'évidence c'était aussi refuser d'admettre que la chair de sa chair puisse n'avoir rien de commun avec lui : il avait préféré se voiler la face plutôt que voir se briser son rêve d'une enfant en tout point conforme à son attente.

— Le lui avez-vous dit ? s'enquit la sylphide, brusquement alarmée.

— Ce n'était pas à moi de le faire.

— Rydall aurait-il pu lui aussi percevoir ces pouvoirs potentiels ? demanda tout à coup Ben, la gorge nouée.

Le Maître des Eaux prit le temps de considérer posément cette hypothèse.

— S'il est lui-même doué de magie, comme les faits le laisseraient supposer – s'il était des nôtres, par exemple, un descendant des Fées, un être capable de commander aux forces invisibles – alors je crains qu'il ne soit effectivement en mesure de déceler ses pouvoirs.

— Mais elle ne sait pas, elle ! s'insurgea Ben. À quoi lui servirait un pouvoir dont elle ignore l'existence ?

— À moins que Rydall ne lui révèle ses dons ou qu'elle ne les découvre par elle-même... murmura Salica, d'une voix altérée.

Le Maître des Eaux haussa les épaules.

— Je ne vous ai parlé de ses pouvoirs que pour bien vous faire comprendre ceci : Mistaya n'est pas totalement désarmée face à l'adversité. En outre, c'est une enfant suffisamment intelligente pour se tirer seule d'un mauvais pas. Elle est tout à fait capable d'échapper aux griffes de Rydall.

— Mais vous n'allez pas pour autant suspendre les recherches, n'est-ce pas ? s'indigna la sylphide. Vous n'allez tout de même pas l'abandonner ?

— Je ne suspendrai les recherches que lorsque je l'aurai retrouvée. Je n'écarterai aucune éventualité, ne dédaignerai aucun indice, ne négligerai aucune piste, tant que ma petite-fille ne sera pas revenue parmi les siens. Rien ne sera laissé au hasard. Je pensais que tu me connaissais mieux que cela, Salica, ajouta-t-il, avec aigreur. Cependant, pour l'instant, ce n'est pas à elle que je peux apporter mon aide, mais à vous. Ou, plus précisément (Il ficha son regard de saurien dans les yeux de son gendre.), à vous.

Un petit oiseau au plumage noir et jaune venait de se poser sur le bord de la mare et les observait avec insolence. Il ne baissa la tête que pour s'abreuver, puis s'envola à tire d'ailes. L'ondin le suivit des yeux un long moment, l'air songeur, puis se tourna de nouveau vers Ben.

— Pour l'heure, le seul qui soit véritablement en danger, c'est vous, Majesté. Qui que soit ce Rydall et d'où qu'il vienne, celui qu'il cherche à détruire, c'est vous. Il ne se sert de Mistaya que pour mieux vous atteindre. Et qui s'abaisse à d'aussi viles tactiques pour terrasser un ennemi est assurément redoutable. J'ai eu quelques échos des combats d'hier. Les risques que vous courez sont encore plus grands que vous ne le pensez. Et vous ne serez hors de danger que lorsque Mistaya sera retrouvée et Rydall vaincu. Le chemin que nous devons parcourir pour parvenir à ce résultat est long et semé d'embûches. Cela prendra du temps. En attendant, il faut trouver un moyen de vous garder en vie.

— Je m'y efforce de mon mieux, répliqua Ben, avec un petit sourire ironique.

— Je n'en doute pas. Mais le fait est que vous n'êtes pas armé pour affronter un tel ennemi. Vous ne détenez aucun pouvoir pour contrer la magie de Rydall, si ce n'est le Paladin. Rydall le sait. C'est même probablement sur ce point faible qu'il a tout misé. Il y a quelque chose de curieux dans le défi qu'il vous a lancé. Pourquoi envoyer sept champions pour détruire le Paladin, au lieu de vous tuer tout simplement ou de tuer votre fille pour vous contraindre à abdiquer ? Pourquoi avoir recours à un jeu aussi stupide qu'aléatoire ?

— Vous n'êtes pas le seul à vous le demander.

— Dans ce cas, vous serez sans doute d'accord avec moi, si je vous dis qu'à mon avis les enjeux sont plus importants qu'il n'y paraît. Rydall vous cache quelque chose, quelque chose d'essentiel. Il vous prépare assurément une mauvaise surprise. (L'ondin détourna les yeux pour contempler pensivement les futaies environnantes.) Pourquoi ne pas lui réserver une petite surprise de votre cru ?

Il se leva brusquement.

— J'en ai concocté une qui pourrait bien être à son goût. Suivez-moi !

Tous trois quittèrent la clairière pour emprunter un sentier qui s'enfonçait dans la forêt. Un épais tapis d'aiguilles de pin assourdissait leurs pas. L'odeur puissante des résineux leur montait à la tête comme un bon vin.

Tout respirait la paix d'une nature en parfaite harmonie.

Le soleil rejoignait lentement sa couche, voilant son disque pourpre d'une pudique écharpe de brume mauve. Le crépuscule s'infiltrait peu à peu entre les fûts majestueux avec son cortège d'ombres, fantômes longilignes annonçant de leurs souffles glacés la venue de la nuit.

Le Maître des Eaux quitta brusquement le chemin pour prendre à travers bois. Il les conduisit vers une seconde clairière, fort semblable à la première, à ceci près qu'elle n'était pas déserte. Une silhouette noire drapée d'une houppelande à large capuchon se dressait en son centre. Elle se tenait parfaitement immobile et ne manifesta pas la moindre réaction à leur approche.

Le Maître des Eaux s'arrêta à moins de six pas de l'inconnu et leva le bras en signe de salut. La silhouette répondit de même, puis repoussa son capuchon. Alarmé, Ben se tourna précipitamment vers la sylphide. Salica regardait fixement la haute silhouette noire. Ses prunelles ne trahissaient pas la moindre surprise, mais ce qu'il y vit lui glaça les sangs. Il ne pouvait s'y tromper : Salica avait peur.

Il se détourna pour examiner la créature. Il aurait été bien en peine de déterminer son sexe et même d'affirmer si elle appartenait au règne végétal, minéral ou animal. La peau de son visage avait l'apparence de la lave pétrifiée. Sa bouche et ses

yeux ressemblaient à des crevasses. Le regard – si l'on pouvait appeler « regard » cette étrange lueur – n'exprimait aucune émotion. Elle avait la taille et la carrure d'un humain, mais son corps – qu'on apercevait entre les pans de sa cape – était lisse, dur et noir comme une statue d'obsidienne.

— Un Tellurok, expliqua le Maître des Eaux en réponse à la question muette de son gendre. C'est un élémental. Il n'a besoin ni de nourriture, ni d'eau, ni de sommeil. Il se suffit à lui-même, pour la bonne raison qu'il est d'essence magique. Ce sont les descendants des Fées qui l'ont invoqué et ce, dans un seul but : défendre son maître. Or, ce maître, Ben Holiday, c'est vous. Il est de force à terrasser n'importe quel adversaire. Demandez à Salica. Elle sait de quoi je parle.

Pris de court, Ben ne sut que répondre et se contenta de hocher la tête. Il ne s'attendait pas à un tel cadeau – surtout de la part du Maître des Eaux –, et n'était pas tout à fait sûr que c'en soit un, d'ailleurs. Il jeta un coup d'œil interrogateur vers le Tellurok. Celui-ci resta de marbre. Son impassibilité confinait à l'apathie.

— Ce... cette créature est censée me défendre ?

— Jusqu'à la mort.

— Mais, Père, intervint Salica d'une voix blanche, les Telluroks sont extrêmement dangereux.

— Seulement pour leurs ennemis. Pas pour ceux qu'ils protègent. Ton époux n'a absolument rien à craindre. Celui-ci lui obéira au doigt et à l'œil. À défaut d'ordre spécifique, il se contentera de faire ce pour quoi il a été fait : défendre son maître.

L'ondin dévisagea sa fille, en silence.

— Aurais-tu encore peur d'eux ? lui demanda-t-il, d'un ton railleur.

Salica hocha la tête.

— Je l'avoue.

Plongé dans ses pensées, Ben ne remarqua pas l'expression douloureuse de la sylphide.

— Pourquoi me faire un tel présent, Maître des Eaux ? demanda-t-il finalement. Je veux dire : pourquoi choisir un Tellurok plutôt qu'un talisman de protection ou toute autre

forme de magie ?

— Bonne question ! fit l'ondin, en se retournant vers lui. Rydall ne se connaît qu'un seul véritable adversaire : le Paladin. Or, s'il vous a lancé ce défi insensé, c'est sans doute qu'il compte bien l'anéantir à un moment ou à un autre. Ce n'est pas impossible. Mais, si c'était le cas, votre Tellurok prendrait immédiatement le relais. Vous combattez un ennemi dont vous ignorez tout. C'est ce qui fait sa force. Si, à votre tour, vous lui opposez un rival auquel il ne s'attend pas, vous rétablissez l'équilibre des chances. Le Tellurok sera ce rival. Ne refusez pas un si précieux appui. Laissez-le se charger de votre sécurité, vous aurez alors les mains libres pour vous consacrer à votre fille. Nous pourrions tous ainsi concentrer nos efforts pour retrouver Mistaya, renchérit-il, en lorgnant vers Salica.

Il fit un pas de plus, se pencha vers Ben et le regarda droit dans les yeux.

— Landover a besoin de son roi, Ben Holiday. Mais à quoi lui servirait un roi mort ? En outre, si vous mourez, croyez-vous vraiment que votre fille vous survivra longtemps ? Pour Rydall, Mistaya n'est qu'un otage dont il se sert pour vous attirer dans son piège, une fois qu'il aura atteint son but, quelle raison aurait-il de lui laisser la vie ? Songez une minute à quelle sorte d'homme vous avez affaire.

Ben soutenait le regard de son interlocuteur tout en mesurant la justesse de ses propos.

— Il a raison, murmura Salica, presque à contre cœur.

Inutile d'y réfléchir à deux fois pour estimer la valeur d'un tel présent, se disait Ben. Un second défenseur pouvait être un sérieux atout dans son jeu. Peut-être ce Tellurok lui donnerait-il même un certain avantage sur les créatures de Rydall. En tout cas, s'il lui évitait – ne serait-ce qu'une fois – d'invoquer le Paladin, il remplirait déjà amplement son office.

— J'accepte, conclut-il, et je vous remercie.

— Vous ne le regretterez pas, affirma le Maître des Eaux, avec une manifeste satisfaction. Et maintenant, place au festin !

Le banquet fut aussi somptueux et extravagant que le voulait la coutume chez les descendants des Fées. Les tables croulaient

sous les mets exotiques et raffinés. Bière, vin et subtils nectars coulaient à flots. Bouquets, guirlandes et couronnes de fleurs chatoyantes égayaient la moindre branche. Fifres, harpes éoliennes, lyres, et tambourins enchantaient l'ouïe. Parés de leurs plus beaux atours, lutins, nymphes, naïades, génies des bois et des eaux... tous s'étaient rassemblés pour manger, boire, chanter et danser jusqu'au bout de la nuit. Le Maître des Eaux désigna à ses invités les places d'honneur, les gratifia d'un petit discours de bienvenue au nom du peuple de la Contrée des Lacs et porta un toast en leur hommage. Toute la soirée, les habitants d'Elderew vinrent les saluer, qui apportant des fleurs, qui offrant un présent, tous avec des paroles aimables et des vœux de long règne et de bonne santé. Touchés par tant de témoignages de sympathie, Ben et Salica retrouvèrent bientôt le sourire et oublièrent pour quelques heures Rydall de Marnhull et leurs tourments. Gagnés par la gaieté de leurs hôtes, ils firent bombance, partagèrent de bon cœur leurs rires et entrèrent dans la danse.

Peu après minuit, ils se retirèrent dans la pimpante chaumière qu'on leur avait réservée et, tombant de sommeil mais ravis, s'écroulèrent sur leur lit. Ils se tinrent longtemps étroitement enlacés, se rassurant de mots tendres et de caresses, luttant côte à côte contre les craintes et les doutes qui ne tarderaient pas à revenir les hanter, les premiers moments d'euphorie passés. Enfin, succombant au sommeil, ils s'endormirent, mêlant leur souffle dans un ultime baiser.

Le matin était encore loin quand Ben s'éveilla. Il s'écarta doucement de son épouse, se leva et marcha jusqu'à la fenêtre de la chambre. Dehors, un unique croissant de lune mauve et une poignée d'étoiles éclairaient faiblement l'enchevêtrement des ramures, à travers un filandreux banc de nuages bas. Ben scruta la pénombre. Il se demandait si le Tellurok les avait suivis. Il ne l'avait pas revu depuis qu'ils avaient quitté la clairière. Il lui avait alors paru plus réel qu'il ne l'aurait souhaité ; mais, à présent, il n'avait plus de la créature qu'une image floue, comme le souvenir vague que laisse un rêve par trop étrange.

C'est alors qu'il l'aperçut, là, sous les arbres. Il n'aurait sans

doute pas remarqué cette ombre parmi les ombres, si la créature ne s'était avancée comme pour bien lui montrer qu'elle était fidèle au poste, vigilante sentinelle prête à intervenir à la moindre alerte pour protéger son maître.

« Mais, Père, les Telluroks sont extrêmement dangereux », avait dit Salica.

Pourquoi avait-elle semblé si effrayée ? De quelle nature était précisément le danger qu'elle avait évoqué ?

Il rangea ces nouvelles interrogations au rayon – déjà surchargé – des questions sans réponse et se recoucha. Il essaierait de tirer tout cela au clair dans la matinée. Oui, demain, il en aurait le cœur net. Mais, pour l'instant, il avait besoin de repos, de repos et d'oubli... il se blottit contre le corps de son épouse et chercha dans ses bras le réconfort qu'il savait toujours y trouver, il la regarda dormir, s'extasiant une fois encore sur la beauté de la femme qui partageait sa vie, sur la force de l'amour qu'il éprouvait pour elle et sur l'in vraisemblable générosité du destin qui l'avait placée sur sa route. Le jour se leva sans qu'il se soit encore lassé de la contempler.

MÉMOIRES D'UNE SORCIÈRE

Dans le Gouffre Noir, les jours succédaient aux jours. Accaparée par ses leçons, impatiente de développer ses dons, soucieuse de répondre sans faille aux demandes toujours plus exigeantes de son mentor, Mistaya n'en avait cure. Était-elle arrivée là depuis quelques heures seulement ? Depuis des semaines ? À la vérité, elle avait perdu toute notion de temps. Acquérir sans cesse de nouvelles connaissances, se perfectionner : voilà ce qui comptait. Apprendre et progresser. Le reste lui importait peu. Elle obtenait de brillants résultats, d'ailleurs, mais elle avait encore tant de choses à découvrir !

Quant à ses parents, ils appartenaient désormais au monde extérieur : un monde qui ne la concernait plus. Ils savaient où elle était, n'est-ce pas ? Elle n'avait donc aucune raison de s'inquiéter. Forte de cette conviction, elle avait fini par totalement les oublier. D'ailleurs, elle se passionnait tellement pour son initiation qu'elle n'aurait pas eu une pensée à leur accorder. Certes, elle s'était effectivement demandée, au début, si elle faisait bien de demeurer dans le Gouffre Noir. Elle n'était pas tout à fait persuadée que ses parents voient d'un bon œil ses nouvelles fréquentations. Mais la sorcière s'était montrée si persuasive et elle avait elle-même tellement envie de la croire qu'elle avait fini par se laisser convaincre. Nocturna ne lui avait-elle pas dit et répété qu'elle pouvait partir quand elle le voulait ? N'était-ce pas là une preuve suffisante de sa bonne foi ? Il aurait été si facile de la prendre au mot. Pourquoi aurait-elle couru un tel risque ? Pour Mistaya, l'affaire était entendue : elle s'était fait du souci pour rien et tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Et puis, en apprenant à maîtriser ses pouvoirs, elle pourrait aider son père à combattre Rydall. N'était-ce pas là une excellente raison pour l'inciter à poursuivre son apprentissage ? Son père avait besoin d'elle. Elle n'aurait pour rien au monde voulu le décevoir.

En outre, aurait-elle voulu compter les jours qu'elle aurait été bien en peine de les dénombrer. Il régnait au sein du Gouffre Noir un crépuscule perpétuel. L'étouffant lacis végétal se refermait sur l'abîme fangeux comme un couvercle, engloutissant tout sous une brume moite et grisâtre que les rayons du soleil ne parvenaient jamais à percer. Quant aux huit lunes ou aux étoiles, dans le Gouffre Noir, nul ne savait de quoi il s'agissait. Sous cette chape suffocante, la température variait peu et le décor, pas davantage. Les seules étincelles de couleur et de lumière, qui venaient éclabousser ce morne paysage, provenaient de la magie, « De ma magie ! », s'extasiait Mistaya. Des prodiges qu'elle accomplissait, des merveilles qui jaillissaient sous ses doigts. Nocturna savait parfaitement tirer parti de la fascination qu'exerçait sa sorcellerie sur la fillette. En l'encourageant, elle contraignait Mistaya à s'absorber toujours plus profondément en elle-même et parvenait ainsi à lui faire oublier tout ce qui l'entourait.

La sorcière se révélait, à dire vrai, un excellent professeur. D'une patience à toute épreuve, elle savait savamment doser critiques et louanges, offrir à point nommé un conseil judicieux et valoriser les efforts sans jamais condamner les échecs. Au début, elle n'avait guère semblé s'intéresser qu'aux résultats qu'elle s'efforçait d'obtenir. Mais les pouvoirs de Mistaya comblaient si largement ses attentes qu'elle avait fini par se prendre au jeu, s'impliquant toujours davantage à mesure que la fillette progressait. Cette passion partagée créait entre professeur et élève une affectueuse complicité qui, de jour en jour, devenait plus étroite.

Car elles étaient très proches désormais ; si proches que la fillette commençait à voir en Nocturna une sorte de mère adoptive – Il n'était certes pas question que la sorcière supplantât Salica dans son cœur, mais l'amour qu'elle éprouvait pour l'une n'excluait ni l'admiration, ni la gratitude qu'elle éprouvait pour l'autre. Nocturna jouait d'ailleurs ce rôle de composition à la perfection. À eux seuls, sa forte personnalité, sa présence, son charisme étaient déjà de nature à impressionner n'importe quel interlocuteur – à plus forte raison, une enfant –, et son ensorcelante beauté, à susciter chez

un être innocent une vénération sans bornes ; sans compter ses extraordinaires pouvoirs surnaturels qui auraient largement suffi à subjuguier le galopin le plus récalcitrant. Or, pour Mistaya, elle déployait des trésors de séduction qui lui valait désormais une véritable adulation. En outre, n'avait-elle pas arraché la fillette aux griffes de Rydall ? Ne veillait-elle pas à sa sécurité en la cachant dans son antre ? Ne l'initiait-elle pas à l'art de la magie pour qu'elle puisse porter secours à son père ? Comment, dans ces conditions, n'aurait-elle pas gagné son affection ? Oui, pour Mistaya, la sorcière était désormais plus qu'une amie sûre et de bon conseil : elle était son guide, son inspiratrice, sa mère spirituelle.

Pourtant, il arrivait parfois que sa méfiance endormie se réveille. Les furtives apparitions de Halt n'étaient d'ailleurs pas étrangères à ces accès de lucidité. Bien que Mistaya ne souffrît plus de l'absence de ses parents, ni de celle de Questor Thews ou d'Abernathy, elle ne parvenait cependant pas à occulter complètement les souvenirs de leur vie commune. Par sa présence, le Chiot Boueux lui rappelait que le monde ne s'arrêtait pas à la lisière du Gouffre Noir, qu'une autre existence l'attendait, là-bas, de l'autre côté. Bien qu'il ne dût ou ne fit jamais rien pour s'ingérer dans sa nouvelle vie, elle savait que, d'une certaine façon, il était là pour s'assurer qu'elle n'oubliait pas celle qu'elle avait menée à Bon Aloi. Ces réminiscences intempestives la perturbaient. Elle aurait préféré s'en dispenser. Mais elle avait encore en tête les avertissements de la Terre Nourricière. Gaïéra lui avait prédit qu'elle aurait à affronter maints dangers. Or, Halt avait pour mission de l'en protéger. C'est pourquoi, quitte à endurer les morsures du doute et les affres de la mélancolie, elle appelait fidèlement le Chiot Boueux une fois par jour, comme la Terre Nourricière le lui avait recommandé.

Néanmoins, pour faire bonne mesure, elle ne l'appelait que la nuit ; ce qui lui permettait de consacrer toutes ses journées à son apprentissage sans arrière-pensée.

Pourtant, dissimuler les apparitions du Chiot Boueux à son mentor représentait un risque considérable. Et elle le savait. Nocturna n'apprécierait vraisemblablement pas la présence de

cet ange gardien quadrupède sur ses terres ; ange gardien invisible qui, de surcroît, intervenait à son insu pour rappeler son élève à la réalité, alors qu'elle-même s'acharnait à la lui faire oublier. Gare aux représailles, si jamais la sorcière s'apercevait de leur petit manège ! se disait Mistaya. Grâce au ciel ! Halt se montrait d'une discrétion exemplaire. Certes, il poussait parfois l'audace jusqu'à se manifester alors même qu'elle exerçait ses dons sous la férule de son professeur attitré. Oh ! Ce n'étaient guère que de fugitives apparitions : l'éclat d'une prune à travers les broussailles, un bout de patte, une oreille ou une truffe humide qui se matérialisait subitement pour s'évanouir aussitôt ; mais cela suffisait à l'avertir qu'il restait toujours à ses côtés et qu'il veillait sur elle. La nuit, il surgissait au plus ténu chuchotement, assis, là, à quelques pas, à peine plus tangible que la brume dont il semblait émaner, juste assez près pour qu'elle puisse le distinguer, juste assez loin pour qu'elle ne puisse le toucher. « Ce brave Halt ! » murmurait-elle, et de sourire quand il frétillait de la queue en réponse.

Mais le doute la saisissait également sans que le Chiot Boueux n'ait à intervenir. C'était surtout cette insistance que mettait Nocturna à vouloir à tout prix lui faire créer des monstres qui la troublait. Pourquoi des monstres ? Au début, Mistaya avait accepté cette tâche comme un exercice banal faisant tout naturellement partie de son apprentissage. Après tout, créer des êtres surnaturels n'était qu'une étape normale dans l'acquisition d'une parfaite maîtrise de la magie. N'avait-elle pas déjà changé des fleurs en papillons et des nuages de poussière en pluie d'or ? N'avait-elle pas doté de minuscules insectes de la parole et fait voler des souris ? Elle avait même appris à transformer les sons en couleurs et à chanter pour faire jaillir des arcs-en-ciel. Créer des monstres n'était pas beaucoup plus étrange que tout cela. Juste un peu plus difficile. Et puis, Nocturna ne l'avait-elle pas avertie qu'elle aurait à accomplir des choses qu'elle ne comprendrait pas ; qu'elle devrait exécuter ses ordres sans discuter, même si elle n'en voyait pas la finalité ? « Concentre-toi, lui avait dit la sorcière. Essaie de concevoir des créatures dotées de pouvoirs propres à terrasser n'importe quel adversaire. » Alors, elle avait obéi. Elle s'était tout d'abord

inspirée de personnages décrits dans un livre que son père avait ramené de son monde natal. Un jour qu'elle s'ennuyait, elle était allée chercher de quoi s'occuper dans la bibliothèque paternelle et le titre de l'ouvrage – Mythologie des monstres ou quelque chose comme cela – avait aussitôt attiré son attention. La langue dans laquelle il était écrit l'avait intriguée. Elle s'était amusée à le déchiffrer par désœuvrement, puis l'avait abandonné sans plus y penser. Pourtant, le souvenir des créatures qu'il dépeignait était resté singulièrement vivace dans son esprit : le géant qui tirait sa force de la terre ; l'homme-caméléon qui se métamorphosait à volonté pour prendre l'apparence de tous ceux qu'il rencontrait. C'était sur ces souvenirs qu'elle s'était appuyée pour créer ses deux premiers monstres. Oh ! Ce n'étaient même pas de vrais monstres, d'ailleurs ; juste des humains dotés de pouvoirs surnaturels.

Jusque-là, Nocturna avait semblé s'en satisfaire. Mais voici qu'elle lui avait subitement annoncé, aujourd'hui, qu'il lui faudrait créer une troisième créature : un être qui n'aurait, cette fois, rien d'humain et dépasserait en puissance et en invulnérabilité ses deux prédécesseurs réunis. Pour la première fois depuis le début de son apprentissage, Mistaya s'était permis de discuter un ordre. À quoi bon créer un troisième monstre ? avait-elle demandé. Quelle était l'utilité d'un tel exercice puisqu'elle avait fait déjà ses preuves à deux reprises ? Pendant une fraction de seconde, elle avait bien cru que Nocturna allait se fâcher. Ses yeux de serpent s'étaient assombrés et les tendons de son cou avaient sailli sous la peau blême. La sorcière s'était brutalement détournée.

« Écoute-moi bien, Mistaya, avait-elle répondu avec un calme imperturbable, en tournant vers la fillette un visage impassible. J'aurais préféré t'épargner cette nouvelle épreuve, mais je n'ai guère le choix, Rydall et son sorcier ont déjà lancé plusieurs offensives contre ton père. Ils lui opposent des créatures ensorcelées face auxquelles il est totalement désarmé. Sans la magie de Questor Thews et du Paladin, il ne pourrait survivre. Jusqu'à présent, il est sorti vainqueur de tous les combats. Mais le sorcier de Rydall ne va pas tarder à invoquer des forces plus destructrices, des pouvoirs contre lesquels il se

pourrait que ton père ne soit plus de taille à lutter. Ce sera alors à toi d'intervenir. Or, la meilleure défense contre un monstre n'est-elle pas un monstre plus puissant ? Voilà pourquoi tu dois créer une troisième créature. (Elle la regarda droit dans les yeux.) Tu voulais savoir quel était le but de cet exercice ? J'espère que tu es satisfaite. »

L'argument était convaincant et l'intention plus que louable. Aussi la fillette avait-elle travaillé d'arrache-pied toute la journée pour satisfaire son mentor. Au coucher du soleil, elle était harassée. Sur les instances de Nocturna, elle n'avait cessé de repousser ses limites ; tant et si bien qu'elle avait fini par s'effrayer de ses propres pouvoirs. Ce qu'elle avait imaginé, puis réussi à animer, était véritablement terrifiant. Heureusement, la sorcière s'empressait de balayer les ébauches successives en les rangeant au rayon des exercices de style – qu'elle conservait précieusement « à titre d'exemple » disait-elle –, et Mistaya ne voyait plus rien de ces affreuses créatures que, à son grand soulagement, la sorcière emprisonnait à l'abri des regards. Pour rien au monde, elle n'aurait voulu revoir ces cauchemars ambulants.

Assise devant un feu de camp, Mistaya pétrissait de la pâte à pain pour confectionner de petits friands qu'elle garnirait de légumes bouillis, comme Navet lui avait appris à le faire. Elle ne cuisinait que pour elle, puisque Nocturna paraissait n'avoir pas plus besoin de nourriture que le Chiot Boueux. Elle n'aurait toutefois pu l'affirmer car, les exercices de la journée terminés, la sorcière s'attardait rarement à ses côtés. Elle disparaissait aussitôt pour rejoindre quelque secret refuge et jouir en paix de sa solitude. Parfois, elle s'évanouissait même subitement dans les airs sans crier gare. Cependant, qu'elle pût ou non la voir, Mistaya détectait infailliblement sa présence. Ce sixième sens semblait même s'aiguiser à mesure que leurs liens se resserraient ; comme si leur usage commun de la magie les rapprochait aussi bien physiquement qu'affectivement ; comme si cette passion qu'elles partageaient pour la sorcellerie tissait entre elles d'invisibles fils qui les reliaient à travers l'espace, de telle sorte que Mistaya pouvait suivre les faits et gestes de la sorcière aussi facilement que si elle l'avait accompagnée. Non

qu'elle pût lire dans ses pensées ou deviner ses intentions, mais elle percevait sa présence à distance et parvenait infailliblement à déterminer où elle se trouvait et ce qu'elle faisait. Elle se demandait si Nocturna pouvait en faire autant à son égard. Aussi étrange que cela puisse paraître, elle en doutait...

Cette nuit-là, Nocturna ne se retira pas comme à l'accoutumée, mais vint s'asseoir auprès de la fillette, devant la flambée. Elle la regardait cuisiner en silence, suivant ses moindres faits et gestes comme s'il s'agissait là d'un spectacle digne du plus grand intérêt. Elle continua de l'observer pendant qu'elle consommait son repas, aussi immobile et muette qu'un sphinx de pierre. Mistaya la laissait faire, sans poser de questions. Inutile de l'interroger, se disait-elle. Nocturna parlerait quand bon lui semblerait. Or, elle savait que la sorcière du Gouffre Noir ne se serait jamais attardée à ses côtés, à la nuit tombée, si elle n'avait eu quelque chose d'important à lui révéler.

Ce ne fut pas avant que la vaisselle ait été nettoyée et rangée dans la petite commode que la sorcière avait fait apparaître à l'usage exclusif de son élève au beau milieu de la clairière, qu'elle se décida enfin à desserrer les lèvres.

— Je suis très satisfaite de toi, Mistaya, lui déclara-t-elle. Tes progrès sont tout à fait remarquables.

— M... merci, bredouilla la fillette, décontenancée par tant de louanges.

— Les brillants résultats que tu as obtenus aujourd'hui sont à la hauteur des efforts que tu as fournis. Tu as véritablement accompli des merveilles. Voilà qui mérite des éloges. Je te félicite, Mistaya. Es-tu aussi satisfaite de ton œuvre que je le suis moi-même ?

— Oui, mentit l'intéressée, trop troublée pour songer à la contredire.

La sorcière leva son visage de marbre vers le ciel, comme si elle avait voulu regarder les étoiles, puis plongea de nouveau son regard dans les flammes.

— Je vais t'avouer la vérité, annonça-t-elle, après un long moment de silence. Je n'étais pas persuadée que tu sois à la hauteur de la tâche. Je craignais qu'un sortilège de cette

envergure ne soit au-dessus de tes forces.

Elle lui adressa un regard en coin, sans toutefois tourner la tête.

— J'ai toujours été convaincue que tu étais douée de facultés exceptionnelles, reprit-elle. Il était même évident que tu bénéficiais d'un potentiel quasi illimité. Mais posséder des pouvoirs est une chose ; savoir les exploiter avec succès en est une autre. Certains... impondérables peuvent parfois ruiner tous les efforts du sorcier le plus expérimenté. Le manque de motivation, par exemple, ou, disons, un affaiblissement passager de la volonté. La magie est comme un grand fauve : on peut le dresser si l'on sait le tenir en main, mais gare à celui qui relâche son attention une seconde ou laisse entrevoir sa peur !

— La magie ne me fait pas peur ! s'indigna la fillette. Elle est en moi depuis toujours. C'est une vieille connaissance.

La sorcière ne put réprimer un sourire fugace.

— Oui, j'ai pu m'en rendre compte. Tu la traites comme une amie de longue date, en quelque sorte : tu te sens à l'aise avec elle, tout en sachant pourtant lui témoigner les égards qui lui sont dus. Ton sens de la mesure en la matière est d'ailleurs tout à fait admirable. (Elle marqua une pause étudiée.) Tu me fais penser à... à moi quand j'avais ton âge.

— C'est vrai ? s'exclama la fillette, les yeux écarquillés.

Le regard de la sorcière se fit lointain.

— Plus encore que tu ne le crois. Cela me paraît étrange à présent, mais moi aussi j'ai été une petite fille qui découvrait avec émerveillement ses talents cachés. J'étais alors bien naïve. Je cherchais un sens à la vie en testant les limites de mes pouvoirs. J'étais encore plus jeune que toi quand j'ai pris conscience de mes dons. Cela fait bien longtemps...

Les yeux dans le vague, elle sembla s'absorber dans ses souvenirs. Mistaya se rapprocha, intriguée.

— Racontez-moi !

La sorcière haussa les épaules.

— Oh ! Tout ça, c'est du passé.

— J'aimerais tant savoir ce que vous éprouviez à mon âge. Cela me permettrait peut-être de mieux me comprendre. S'il vous plaît...

Les yeux vipérins flamboyèrent, se rivant au regard candide de la fillette. Ils semblèrent la pénétrer si intimement que Mistaya s'en effraya. Mais l'éclair machiavélique s'évanouit aussitôt et le regard redevint terne, presque las.

— Je suis née au cœur des brumes ensorcelées, murmura la sorcière du Gouffre Noir.

Elle écarta une mèche importune d'un geste lent, ses longs doigts d'albâtre glissant dans l'ébène de sa chevelure comme l'étrave blanche d'un navire fendant les flots par une nuit sans lune.

— Dans mon sang, comme dans le tien, coule l'essence de plusieurs mondes, poursuivit-elle. Comme toi, j'ai reçu le don. Ma mère était une sorcière venue d'un de ces univers qui gravitent en marge de Landover, un monde qui craignait la magie. Ses pouvoirs étaient tels qu'elle pouvait traverser les brumes ensorcelées du Monde des Fées à volonté. Elle passait d'un univers à l'autre quand cela lui chantait. Bien que n'étant pas une Fée, elle pouvait facilement séjourner parmi elles sans se faire remarquer. Un jour qu'elle franchissait la frontière des brumes, elle rencontra mon père. Mon père était un Changeling, une de ces créatures qui adoptent l'apparence de leur choix, sans en avoir aucune en propre. Quand il aperçut ma mère, il décida aussitôt de la séduire. Il se métamorphosa en loup, un grand loup blanc aux crocs meurtriers et aux yeux de braise. Ma mère ne tarda pas à succomber et se donna à lui.

La voix de la sorcière flottait dans la pénombre monocorde et dénuée de toute émotion. Pourtant, il y avait quelque chose de vibrant dans l'intonation, une sorte de tension qui n'échappait pas à la fillette.

— Il la garda auprès de lui quelque temps, puis la délaissa pour courir vers d'autres aventures, enchaîna la sorcière. Comme toute créature de magie, c'était un être volage et irresponsable. Je suis née de cette union qui devait davantage à l'exubérance du printemps qu'à la véritable passion. J'ai vu le jour à la fonte des neiges quand les doigts glacés de l'hiver viennent caresser de rosée les premiers bourgeons printaniers.

Le regard reptilien s'était à nouveau fait lointain. Les mots, quoique poétiques et étonnamment lyriques trouvaient à

l'oreille de la petite fille un écho compatissant.

— Mon père s'unit à ma mère sous sa forme animale. Le désir de ma mère n'avait probablement rien à envier à la fouguese ardeur d'un loup, reprit-elle, en abaissant fugitivement les paupières, comme pour chasser une vision importune. J'ai hérité d'eux la bestialité et la fureur de cette étreinte. À la fois humaine et créature de magie, j'ai en partage la magie des Fées et la sorcellerie de ma mère. Je suis née avec des yeux de serpent dont un seul regard peut tuer. Je suis née avec la faculté de me changer en animal à volonté. Je suis née avec le mépris de la vie et une totale indifférence face à la mort. Je suis née éternelle.

La sorcière darda de nouveau un regard de feu sur la fillette.

— Je n'étais cependant qu'une enfant, une enfant livrée bientôt à elle-même. Mon père avait abandonné ma mère, avant même que je ne vienne au monde. Quant à ma mère, elle eut tout juste le temps de me donner la vie, avant d'être bannie du Monde des Fées.

Elle laissa le silence ensevelir ces mots tout empreints d'amertume. Mistaya se tint coite, trop captivée par le récit pour risquer d'en briser le cours.

— Les Fées la condamnèrent à l'exil pour avoir osé séduire l'un des leurs. Elle, une humaine, s'était accouplée à une créature de magie et avait conçu un fruit de cette union. C'était là un crime impardonnable. On la chassa du Monde des Fées avec interdiction formelle de franchir la frontière des brumes. Par amour pour moi, elle implora la clémence des Fées. Elle aurait tant voulu que je puisse bénéficier de leur incomparable savoir. Elle aurait tant voulu que je puisse jouir de la magie de mon père tout autant que de ses dons exceptionnels. Elle aurait tant voulu pour moi le meilleur des deux mondes. Mais elle fut déboutée et renvoyée dans son univers d'origine à jamais. C'était là pis qu'un arrêt de mort. Ma mère ignorait la sédentarité. Elle avait toujours été libre. La confiner dans un monde, c'était rogner les ailes d'un oiseau migrateur. La séparer de sa fille, c'était la condamner à dépérir de chagrin. Elle supporta cet emprisonnement autant qu'elle le put ; puis, n'y tenant plus et faisant fi de toute prudence, elle décida

d'enfreindre l'interdit. Elle franchit effectivement les brumes, mais n'en revint jamais. À peine était-elle apparue dans le Monde des Fées que déjà celles-ci la changeaient en fumée, fragile volute emportée par le vent pour se dissoudre dans les nuées.

Nocturna regardait son élève avec une alarmante fixité. Mistaya était si fascinée par son éloquence qu'elle sentait presque les mots s'entortiller autour d'elle, tels les maillons d'une invisible chaîne.

— Comprends-tu, maintenant, à quel point nous nous ressemblons ? demanda la sorcière, avec une inflexion étrangement persuasive. Comme toi, j'ai dû découvrir par moi-même la véritable nature de mes pouvoirs. Comme toi, j'ai dû percer seule le secret de mon héritage ; car les Fées se gardèrent bien de me le révéler. Elles me confièrent à des parents adoptifs : des humains qui, ignorant tout de mes origines, étaient incapables de répondre à mes attentes. Ils ne percevaient même pas ma singularité. Comment auraient-ils pu savoir que la magie m'habitait depuis toujours, qu'elle grandissait avec moi, devenant chaque jour plus puissante et plus exigeante ? Je restai avec eux aussi longtemps que je pus endurer leur maladroite bienveillance, puis je me résolus à fuir. J'avais déjà conscience de mes dons, mais je n'en comprenais pas encore l'usage. Je sentais en moi d'étranges frémissements qui me laissaient confuse. Je ne savais comment exprimer ce qui s'éveillait progressivement en moi. Comme toi, j'ai grandi à la manière des Fées : par brusques poussées qui laissaient mes parents adoptifs totalement désarmés. Ma croissance physique, mon évolution intellectuelle et affective différaient tant des normes humaines qu'ils prirent bientôt peur. Si je ne les avait pas quittés, je crois bien qu'ils auraient fini par me prendre pour un monstre. Qui sait s'ils n'auraient préféré m'éliminer qu'endurer la terreur que je leur inspirais ?

Elle aurait pu dire « comme toi » une fois de plus, mais elle n'en fit rien. C'était inutile. Elle savait que Mistaya entendrait parfaitement ces mots-là dans le silence, sans qu'elle ait besoin de les prononcer. La fillette les entendit effectivement et en fut... terrorisée ! Ses parents la prendraient-ils pour un monstre, elle

aussi ? Devrait-elle fuir pour se protéger ? Était-elle condamnée à une éternelle solitude, comme Nocturna ? La sorcière était-elle vraiment la seule qui pût la comprendre ?

Les yeux de vipère flamboyèrent à la lueur des flammes.

— Je me suis enfuie dans une forêt qui bordait le Monde des Fées, refuge commun à tous ceux qui appartenant à deux univers différents, n'en sont acceptés par aucun. J'y rencontrai des compagnons d'infortune ; certains de nature plus féerique qu'humaine d'autres plus humains que créatures de magie. Nous n'éprouvions guère de sympathie les uns pour les autres, mais partagions tant de choses : nous étions tous des parias, chassés sans raison de nos univers d'origine, victimes de notre héritage ambigu, condamnés à l'errance parce nous avions le malheur d'être ce que nous étions. Le poids d'un tel fardeau était cependant moins lourd, porté en commun. Nous partagions nos connaissances et apprenions des uns et des autres ce que nous pouvions leur emprunter. Nous découvrions nos talents de concert. Nous explorions les territoires inconnus que nous habitions depuis toujours sans le savoir. Nous cherchions à percer le secret qu'on nous avait si soigneusement caché. Nous ignorions, alors, les risques que nous encourions. Nous étions tous inexpérimentés. Or, certains de nos dons pouvaient tuer. Plus d'un d'entre nous paya de sa vie cette témérité. D'autres sombrèrent dans la folie. J'ai eu, quant à moi, la chance d'échapper tant à la mort qu'à la démence et je suis sortie de l'épreuve endurcie, plus puissante que jamais. J'étais alors déjà une redoutable sorcière. J'ai découvert seule la sorcellerie et c'est seule que j'ai atteint les sommets de cet art.

Les bûches s'effondrèrent soudain dans une gerbe d'étincelles. Mistaya sursauta. La sorcière resta de marbre, son regard de serpent toujours braqué sur la fillette.

— Je te l'ai déjà dit : j'étais plus jeune que toi quand j'ai pris conscience de mes pouvoirs, répéta-t-elle. Et j'étais livrée à moi-même. Je n'avais pas, comme toi, le privilège d'avoir un guide. Mais nous sommes semblables, Mistaya. J'étais seule, mais j'étais déjà forte, aussi dure qu'un roc. Rien n'aurait pu me briser. Je décelais infailliblement le mensonge : nul ne pouvait me tromper. Je savais ce que je voulais et je me suis donné les

moyens de l'obtenir. Cette même détermination t'habite, Mistaya. Tu atteindras le but que tu te fixeras et nul ne pourra t'en détourner. Tu sauras écouter la voix de la raison ; mais tu sauras aussi l'ignorer, si elle vient se mettre en travers de ta route. Si tu sais ce que tu veux et que tu le veux de toutes tes forces, rien ni personne ne pourra t'empêcher de parvenir à tes fins.

Mistaya hocha la tête, non tant pour exprimer son assentiment – elle n'était pas tout à fait persuadée de la justesse d'une telle affirmation – que pour encourager Nocturna à poursuivre. Elle voulait en entendre davantage. Elle était si envoûtée par le récit de la sorcière qu'il lui semblait ne jamais devoir se lasser de l'écouter.

— Après quelque temps, reprit Nocturna, je décidai de retourner là où j'étais née : au sein des brumes ensorcelées. J'en avais certes été bannie, mais... c'était avant que j'aie maîtrisé mes pouvoirs. Désormais, je voyais les choses différemment. Je me sentais en droit de franchir les brumes. J'appartenais au Monde des Fées. J'étais des leurs. Ma mère n'avait pas joui de ma double ascendance et, pourtant, avant ma naissance, elle pouvait aller et venir d'un monde à l'autre à sa guise. Pourquoi n'en aurais-je pas fait autant, moi qui avais hérité par mon père de la magie des Fées ? Je me rendis donc à la frontière des deux mondes et appelai mes sœurs. J'ai longtemps séjourné à la lisière du Monde des Fées ne cessant de lancer mes appels à travers les brumes. Mais je ne reçus jamais de réponse. De guerre lasse, je décidai de franchir la frontière et, si nécessaire, de confronter celles qui m'avaient expatriée. Les Fées perçurent aussitôt mon intrusion et, sans daigner m'entendre, me repoussèrent hors de leur royaume. J'ai été expulsée sans même avoir pu me défendre et, en dépit de mes terribles pouvoirs, je n'ai pu que m'incliner.

La voix de Nocturna se fit tout à coup vibrante. Ses traits se durcirent. Ses prunelles écarlates étincelèrent.

— Je n'ai cependant pas renoncé. J'ai multiplié les tentatives, refusant obstinément leur inacceptable verdict, déterminée à atteindre le but que je m'étais fixé, dussé-je pour cela y laisser la vie. Les années passaient sans jamais m'atteindre. J'ai vécu plus

longtemps qu'aucun homme n'a jamais pu compter d'années. Pourtant, je n'ai pas subi les outrages du temps. Cette immunité ne me confortait que davantage dans mes convictions : j'étais plus créature de magie qu'humaine. Ma place était dans le Monde des Fées. Cependant, je n'étais toujours pas autorisée à y retourner.

« C'est alors que je décelai la faille qui me permit de franchir les brumes sans être vue. Je résolus de changer d'apparence pour prévenir toute détection. Je me cachai parmi les créatures de la plus basse caste. Nul ne me reconnut. Je me métamorphosais constamment pour brouiller les pistes. Peu à peu, on s'habitua à ma présence et je finis par être acceptée : je pouvais circuler librement parmi celles que je considérais comme mes sœurs. Je commençai alors à utiliser mes pouvoirs à leur manière. Je travaillai mes incantations, perfectionnai mes sortilèges et vécus comme une véritable créature de magie. J'avais réussi à tromper la vigilance des Fées. Désormais, j'étais des leurs.

Un petit sourire cynique étira ses lèvres exsangues.

— Hélas ! comme ma mère avant moi, je tombai amoureuse, annonça-t-elle d'une voix presque méconnaissable, tant elle était fluette et altérée. Je rencontrai une créature si merveilleusement belle que je fus immédiatement et irrémédiablement ensorcelée. Moi, la puissante sorcière, ensorcelée ! s'exclama-t-elle, avec une cruelle ironie. Je la suivis, parvins à l'approcher, à la séduire et, finalement, me donnai à elle. Dans cet ultime instant d'abandon, je commis l'impardonnable erreur de baisser le masque. À peine m'étais-je trahie que déjà mon amant me dénonçait à ses congénères. Les Fées se montrèrent inflexibles et je fus, une fois de plus, bannie de ma patrie. Tout ça, parce ce que j'étais tombée amoureuse ! Parce que j'avais succombé au charme d'un être qui, non content d'abuser de moi, s'était empressé de me livrer à mes impitoyables juges. Je payais bien cher mon manque de discernement.

Elle leva un sourcil hautain, avec une moue dédaigneuse.

— Comme ma mère ! lâcha-t-elle dans un souffle à peine audible.

Mistaya réalisa avec stupeur que Nocturna était au bord des larmes. Oh ! Ses yeux étaient secs : une sorcière ne pleurerait pas. Mais la fillette ressentait sa souffrance, une souffrance aussi poignante que si on lui avait enfoncé un couteau dans le cœur.

— On me condamna à hanter ce lieu jusqu'à la mort, acheva la sorcière, en embrassant la clairière d'un geste de la main. Oui, les Fées m'expédièrent ici, dans le Gouffre Noir, sans espoir de retour, exilée à Landover pour le restant de mes jours. J'avais utilisé mes pouvoirs pour les mystifier, j'avais foulé leurs terres, m'étais unie à l'un des leurs : j'avais commis la transgression suprême. Nul châtement ne serait assez rigoureux pour payer cette faute abominable. Aussi me condamnèrent-elles à errer éternellement dans ce royaume, cerné de ces mêmes brumes que je ne pourrais plus franchir, à la frontière de tous ces mondes dont l'accès m'est à jamais interdit.

Elle serra les poings et secoua lentement la tête.

— Non, conclut-elle, les Fées n'ont pas été indulgentes avec moi.

— C'est tellement injuste ! s'insurgea Mistaya.

La sorcière s'esclaffa.

— Injuste ? Ce mot-là ne fait pas partie de leur vocabulaire, mon enfant. Elles ne savent même pas ce que « justice » veut dire. Dans le Monde des Fées, il n'y a qu'une alternative : se plier à leurs fantaisies ou périr. D'ailleurs, si tu y réfléchis un instant, tu verras que cette belle conception de justice n'est que pure affabulation. Regarde donc autour de toi ! Ici même, à Landover ! Qui rend la justice dans ce royaume, si ce ne sont ceux qui ont le pouvoir de la bafouer ? Demander justice ici-bas, c'est chercher le salut dans les ténèbres d'Abaddon. Demander justice, c'est comme demander pitié : aussi lamentable que désespéré cracha-t-elle avec dégoût.

C'est alors qu'elle se pencha brusquement vers Mistaya, une lueur farouche dans ses yeux de braise.

— J'ai tiré la leçon de ce qu'on m'a fait endurer, Mistaya. J'ai appris à ne jamais supplier, à ne jamais me plaindre, à ne jamais compter sur les autres et à ne jamais attendre rien de la chance ou du destin. Ma sorcellerie est mon seul soutien. Mes pouvoirs font ma force. Ne compter que sur soi et tout miser sur

la magie : telle est la clef de l'invulnérabilité.

— Et ne jamais tomber amoureuse ! ajouta Mistaya, avec solennité.

— Surtout pas ! renchérit la sorcière, avec une telle hargne qu'elle en fut momentanément transfigurée, aussi bestiale que la créature qu'elle prétendait pouvoir incarner. Non, jamais, insista-t-elle, d'un ton si tranchant, si catégorique que Mistaya sentit aussitôt qu'elle pensait à quelqu'un de particulier, quelqu'un avec lequel elle avait vécu un moment dont le souvenir la brûlait encore comme un fer rouge, en un temps et une heure encore tout proches.

La scène qu'elle revivait à l'instant même la crucifiait de honte et de douleur et cette souffrance se muait en une colère dévastatrice.

— Non, répéta-t-elle, non, plus jamais ça !

Mistaya demeurait immobile. Tétanisée par la fureur de la sorcière, elle se faisait toute petite et n'aurait rien tant souhaité que disparaître sous terre. Il lui semblait que, si par malheur Nocturna percevait sa présence, sa rage retomberait sur elle et qu'elle l'anéantirait sans hésiter.

Nocturna se tourna vers la fillette et – aurait-elle lu dans ses pensées ? – lui adressa un petit sourire bienveillant pour dissiper ses craintes.

— Nous sommes semblables, affirma-t-elle une fois encore, comme si elle avait besoin de s'en assurer. Toi et moi, Mistaya. La magie nous unit. Sorcières nous sommes et sorcières nous demeurerons jusqu'à la fin des temps. Toi et moi, dotées toutes deux de pouvoirs que tous nous envient, mais que nul ne pourra jamais posséder. Nous sommes vouées à la solitude des êtres d'exception. C'est là notre bonheur et notre malédiction. C'est là notre destin.

La longue main d'albâtre s'éleva subitement dans les airs. Une gerbe d'étincelles vertes embrasa la nuit, puis retomba en pluie scintillante dans les ténèbres et s'évanouit.

Quand elle s'enroula dans ses couvertures, Mistaya ressassait encore le long récit de la sorcière. Tant de détresse ! se disait-elle. Tant d'amertume et de solitude ! Tant de colère et tant de haine aussi ! « Nous sommes semblables », n'avait cessé de

répéter Nocturna. « Toi et moi, Mistaya. Toi et moi. »

Plus elle y réfléchissait, plus ces mots la troublaient. Peut-être y avait-il là une part de vérité ? Puisqu'elle aussi était une sorcière, peut-être sa place était-elle ici, dans le Gouffre Noir, aux côtés de Nocturna, pour toujours ?

Cette idée la plongea dans un tel abîme de perplexité qu'elle faillit oublier d'appeler Halt avant de s'endormir.

ROBOT

Le temps changea avec l'aube, noyant la Contrée des Lacs sous une pluie fine mais opiniâtre. Après avoir pris leur petit-déjeuner, le roi et la reine de Landover s'enroulèrent dans leurs capes de voyage et quittèrent leur chaumière. Un banc de lourds nuages noirs flottait au-dessus d'Elderew. Il faisait sombre et froid. Les frondaisons ruisselantes versaient d'interminables larmes. Ben et Salica suivaient sans hâte le sentier désert qui les conduisait au cœur de la cité sylvestre. Le Maître des Eaux avait sans doute déjà été averti de leur arrivée. Il viendrait à leur rencontre sans qu'ils aient besoin de le faire mander.

Ben lançait de furtifs regards à la ronde. Le Tellurok les suivait-il ? Il ne le voyait pas. Pourtant, il se savait observé.

Le Maître des Eaux apparut au détour du chemin, dans une petite clairière que traversait la piste herbeuse. Il salua Ben d'un hochement de tête et embrassa sa fille sans plus de chaleur. Leurs chevaux les attendaient, annonça-t-il. Il ne leur demanda pas s'ils souhaitaient prolonger leur séjour à Elderew. Il les avait confiés à la garde du Tellurok : il les jugeait donc suffisamment armés pour poursuivre leur quête. Il leur fit cependant promettre de l'informer régulièrement de leurs progrès. Ciboule se présenta bientôt avec les montures dûment harnachées. Comme Ben et Salica montaient en selle, le Maître des Eaux daigna sortir de sa réserve habituelle pour leur déclarer que, si son assistance s'avérait nécessaire, ils n'auraient qu'un mot à dire. C'était là une singulière entorse à la règle de conduite qu'il avait adoptée depuis toujours à leur égard : savant dosage de non-ingérence et de détachement hautain.

Surpris, Ben et Salica se gardèrent bien d'en rien montrer, remercièrent leur hôte et prirent congé.

Une dizaine de génies des bois surgirent des fourrés environnants pour les escorter à travers les traîtres méandres des marécages qui gardaient Elderew, comme autant de gueules

gluantes prêtes à engloutir l'imprudent au premier faux pas. L'averse avait tout détrempé et les chevaux peinaient dans la boue. Quand ils eurent atteint les premiers sous-bois, leurs guides disparurent aussi subitement qu'ils étaient apparus et la petite troupe fit halte pour ménager les montures.

— L'as-tu vu ce matin ? demanda Ben, qui tendait à Salica la petite outre de bière que leurs guides leur avaient obligeamment offerte, entre autres provisions de bouche.

— Non, mais Ciboule l'a repéré. Il nous suit à distance, dans l'ombre des futaies. Ton fidèle émissaire n'apprécie guère l'adjonction de cette nouvelle recrue à notre troupe.

Tandis que Salica se désaltérait, Ben chercha le kobold des yeux. Il était accroupi à l'écart, ramassé sur lui-même, manifestement aux aguets.

— Même pour un kobold, on ne peut pas dire, en effet, qu'il ait l'air réjoui.

— Ciboule se targue, à juste titre, d'être ton garde du corps personnel. Pour lui, la présence du Tellurok signifie qu'on ne le croit pas capable de remplir correctement ce rôle.

— Tu n'aimes pas voir rôder cet élémental dans les parages plus que lui, n'est-ce pas ?

— Ne crois pas cela. À la vérité, je pense même que tu ne pourras pas trouver protection plus efficace. Ce qui ne veut pas dire que j'apprécie, pour autant, de le savoir attaché à nos pas, ajouta-t-elle, en lui adressant un regard qui en disait long sur ses préventions.

— C'est bien ce que j'ai cru comprendre. Mais tu ne m'as toujours pas expliqué pourquoi.

— Je te le dirai plus tard. Ce soir. (Elle laissa flotter un moment de silence.) J'ai dit à Ciboule que le Tellurok était un présent de mon père et qu'il aurait été discourtois, pour ne pas dire dangereux, de le refuser. Il a semblé s'en satisfaire.

Ben tourna de nouveau les yeux vers le kobold, dont les prunelles jaunes luisaient dans la pénombre. Quand il s'aperçut que Ben l'observait, Ciboule lui adressa un de ces sourires carnassiers à faire dresser les cheveux sur la tête.

— Tu as bien fait, répondit Ben, détournant les yeux pour les poser sur la sylphide. Tu sais, j'ai réfléchi, annonça-t-il tout à

coup. Pourquoi ne pas faire appel à la Terre Nourricière ? Elle semble toujours savoir tout ce qui se passe à Landover. Peut-être pourrait-elle nous renseigner sur ce qui est arrivé à Mistaya. Peut-être a-t-elle déjà entendu parler de Rydall.

— J’y ai déjà pensé. Mais Gaïéra m’aurait envoyé un rêve si elle avait pu m’aider. Elle croit Mistaya investie d’une destinée exceptionnelle. Notre fille représente beaucoup pour elle. Elle n’aurait jamais laissé Rydall toucher à un cheveu de Mistaya, si elle avait pu l’en empêcher.

— J’aimerais que tous ces gens, si bien intentionnés, fassent un peu plus souvent la preuve de leurs belles promesses, murmura Ben avec aigreur.

— Il ne faut jamais attendre des autres ce qu’ils ne peuvent donner, répliqua la sylphide, avec un petit sourire indulgent pour son époux. Cela dit, qu’allons-nous faire à présent ? Le temps nous est compté, Ben. Il faut prendre une décision.

Ben haussa les épaules, en scrutant les futaies environnantes. Cela l’horripilait de ne jamais parvenir à voir le Tellurok. Craindre perpétuellement d’être surpris par les sbires de Rydall lui portait déjà sur les nerfs, sans qu’il lui faille, de surcroît, endurer l’invisible surveillance de son soi-disant protecteur ! Il soupira.

— En tout cas, je ne vois aucune raison de retourner maintenant à Bon Aloi. Rydall en profiterait pour nous envoyer un autre de ses monstres et je ne suis pas particulièrement pressé de faire sa connaissance. Et puis, ça ne nous avancerait à rien en ce qui concerne Mistaya.

Il fronça les sourcils, comme s’il n’était pas tout à fait convaincu par ses propres arguments.

— Peut-être serait-il intéressant d’aller faire un tour du côté de Vertemotte, poursuivit-il. Kallendbor connaît tous les ennemis du royaume sans exception. Il en a combattu la plupart. Peut-être a-t-il déjà entendu parler de Rydall de Marnhull. En outre, le royaume fourmille d’espions à sa solde. Il a peut-être été informé d’événements insolites, de déplacements ou d’agissements suspects qui pourraient avoir un rapport avec l’enlèvement de Mistaya.

— On ne peut pas se fier à Kallendbor.

— Je ne prétends pas le contraire, mais il n'a aucun intérêt à favoriser l'invasion du royaume par une armée étrangère. De plus, il a une dette de reconnaissance envers moi. Il sait pertinemment que j'aurais très bien pu le faire pendre haut et court. Il s'est allié au Gorse, a soulevé le peuple contre moi et assiégé Bon Aloi : trois bonnes raisons pour se balancer au bout d'une corde. Il méritait le gibet et il me doit la vie. Ça vaut bien deux ou trois petites informations. Je crois que cela vaudrait la peine d'essayer.

— Peut-être... Mais je resterais sur mes gardes, si j'étais toi.

— Compte sur moi !

Ben se demandait toutefois quelles précautions supplémentaires il aurait pu prendre. Il avait déjà Ciboule, le Paladin et, maintenant, le Tellurok pour le défendre. Quiconque en voudrait à sa vie aurait déjà fort à faire, avant de parvenir à l'atteindre.

Ils se remirent en selle et poursuivirent leur route. Informé de leur prochaine destination, Ciboule partit aussitôt en éclaireur, les abandonnant à la discrète surveillance du Tellurok qui demeurait à couvert. Les heures s'écoulaient avec une irritante lenteur et l'après-midi succéda au matin sans que la pluie n'ait rendu les armes. Les ombreuses forêts de la Contrée des Lacs cédèrent le pas aux premières collines boisées cernant Bon Aloi et les cavaliers mirent cap à l'est en direction de Vertemotte. Ils s'arrêtèrent pour déjeuner au bord d'une rivière, à l'abri d'un vieux cèdre dont la chevelure, trempée par l'averse, alourdisait si pesamment les branches qu'elles ployaient tristement sous leur charge. Seul le clapotis de la pluie perturbait le silence ouaté d'humidité. Ils ne rencontrèrent pas âme qui vive jusqu'au soir.

À la tombée du jour, ils atteignaient la lisière de Vertemotte dont les vastes prairies déroulaient leur tapis d'herbe grasse jusqu'aux contreforts du Melchor. Ben et Salica dressèrent le camp pour la nuit au cœur d'un bouquet de Bonnie Blues couronnant le sommet d'un coteau. Ciboule les rejoignit pour partager leur frugal dîner de viande froide et repartit aussitôt. Le Tellurok ne se montra même pas.

La nuit eut finalement raison de la pluie et le silence régna

bientôt en maître sur la contrée envahie par la brume. Assis contre le tronc d'un Bonnie Blue, Ben enlaça tendrement son épouse pelotonnée contre lui.

— Parle-moi des Telluroks, lui dit-il à voix basse.

À ces mots, la sylphide se raidit. Ben sentit sa respiration s'accélérer subitement. Salica demeura silencieuse un long moment. Il attendit patiemment sa réponse, en contemplant à travers le voile de sa longue chevelure émeraude le languide ballet des entrelacs vaporeux qui dansaient mollement dans la nuit, comme des spectres à robes blanches.

— Les Telluroks existent depuis toujours, murmura enfin la sylphide. Ce sont des élémentaux, des créatures issues d'une magie fort ancienne, une magie surgie du fond des âges qui prend ses racines dans les entrailles de la terre. Étant d'essence tellurique, ils peuvent être invoqués à volonté en tous lieux, à tous moments. Quand ils quittèrent les brumes ensorcelées pour s'établir à Landover, les descendants des Fées, mes ancêtres, firent des Telluroks leurs protecteurs de prédilection. Cependant, ils ne recouraient jamais à leurs services sans quelque réticence car l'inébranlable détermination et le besoin viscéral de détruire qui animent le Tellurok font de lui un danger mortel. Les Telluroks n'étaient appelés qu'en dernière extrémité, lorsque la survie même de mon peuple était menacée. Encore ne les invoquait-on qu'en nombre restreint. Leur force dévastatrice est telle qu'il suffit de quelques-uns pour annihiler une armée entière. Ils ont la puissance d'un séisme et, lorsqu'ils sont lancés sur une proie, on ne peut pas plus les arrêter qu'on ne peut endiguer une éruption magmatique. Au cours des siècles passés, avant même que le vieux roi ne montât sur le trône, humains et créatures de magie se déchiraient en de perpétuelles guerres meurtrières. Les humains furent les premiers habitants de Landover. Aussi considéraient-ils les créatures de magie, qui n'apparurent que plus tard, comme autant d'envahisseurs dont ils devaient défendre leurs terres. C'est à cette fin que leurs sorciers forgèrent des monstres démoniaques. Les descendants des Fées répliquèrent en invoquant les Telluroks.

Salica s'interrompit subitement. L'évocation des Telluroks

semblait réveiller en elle de pénibles souvenirs. Elle était si perturbée qu'elle avait peine à organiser ses pensées.

— Tout cela s'est passé il y a fort longtemps, reprit-elle après quelques minutes de profonde réflexion. Depuis cette époque, les Telluroks ne sont plus intervenus que très rarement dans les affaires du royaume. Cependant, la dernière fois que les descendants des Fées ont fait appel à eux remonte à quelques années seulement. Un des Démons d'Abaddon avait alors réussi à s'infiltrer parmi ceux de mon peuple. Il avait adopté l'apparence de l'un d'entre nous et s'était mêlé à la population d'Elderew. C'était un être machiavélique dont le seul but était d'ouvrir une brèche pour permettre à ses congénères d'envahir Landover. La magie qui imprègne la Contrée des Lacs avait attisé sa convoitise. En se faisant passer pour l'un des leurs, il pensait sans doute s'emparer des pouvoirs que détiennent les descendants des Fées et les retourner contre eux. C'est pourquoi il avait élu domicile à Elderew. C'est aussi la raison pour laquelle il tenta d'assassiner mon père.

— Parce qu'il régnait sur ton peuple ?

— Oui, le démon voulait frapper à la tête. Sans chef, les descendants des Fées n'auraient pu coordonner leurs défenses contre l'invasion de ses pairs.

— Mais il a échoué.

— Il n'a certes pas atteint son but. Cependant, le chemin qu'il a emprunté pour parvenir à ses fins était jonché des corps de ses victimes. Il n'a pas hésité à sacrifier bon nombre d'entre nous, y compris des femmes et des... des enfants.

Altérée par l'émotion, la voix de la sylphide n'était plus qu'un chuchotement ténu dans la nuit.

— Ces meurtres en série ont provoqué une gigantesque panique parmi les descendants des Fées, poursuivit-elle, en jugulant à grand-peine la douleur que provoquaient en elle les images du carnage. Le démon parvenait toujours à s'enfuir en changeant perpétuellement d'apparence. Mais la fureur de mon père et des anciens fut telle qu'ils invoquèrent les Telluroks pour le traquer. Cinq d'entre eux furent donc lancés sur ses brisées. Ils fouillèrent le moindre recoin, perquisitionnant chaque maison, une à une, pour débusquer leur proie. Ils

finirent ainsi par le démasquer et eurent raison de lui.

La sylphide prit une profonde inspiration.

— C'est chez moi que se cachait le démon quand ils l'ont trouvé. Il avait pris l'apparence d'une de mes sœurs ou, plus précisément, il la possédait. Car le démon ne changeait pas de forme à proprement parler. Il empruntait provisoirement l'enveloppe charnelle de ses victimes : il s'infiltrait dans leur corps à leur insu, s'emparait de leur âme et n'en était donc que plus indétectable. Oh ! Il était très intelligent ! De cette monstrueuse intelligence que détiennent ceux qui se mettent au service du mal. Il avait réussi à se cacher là où il était persuadé qu'on ne viendrait jamais le chercher : dans la propre maison de mon père. Mais les Telluroks sont tout aussi implacables qu'infatigables. Leur instinct de chasseur est infaillible. Ils peuvent détecter le plus intangible frémissement, le plus inaudible murmure, la plus imperceptible odeur et même l'infime variation de température que provoque le passage d'une ombre sur le sol. Cependant, leurs facultés de discernement ne sont pas aussi aiguisées que leurs sens. Et ils en firent la preuve ce jour-là. Sans compter qu'ils avaient été invoqués à la hâte et donc fort imparfaitement. La précipitation conduit souvent à l'imprudence. Le démon n'avait cessé de passer d'un corps à l'autre, possédant tout à tour des dizaines de victimes innocentes pour mieux tromper ses poursuivants. Ces transformations successives étaient si rapides qu'il devenait extrêmement difficile de suivre sa trace. Quand les Telluroks le démasquèrent enfin, il s'était incarné sous les traits de ma petite sœur Kaijelln. Cependant, à la seconde où ils fracassaient la porte de la maison pour se ruer sur lui, le démon quitta le corps de son ultime victime. C'est pourquoi...

Sa voix se brisa et elle se tut, terrassée par le chagrin. Ben resserra son étreinte. Salica frissonna puis, prenant sur elle, poursuivit son récit.

— C'est ainsi que les Telluroks au service de mon père ont tué sa propre fille. Ils ont agi d'instinct et l'ont réduite en cendres sous mes yeux.

Ben déglutit avec peine, la gorge nouée.

— Ton père n'aurait-il pas pu les en empêcher ?

— Ils sont trop rapides, trop puissants. Quand il attaque, le Tellurok est comme une force aveugle : rien ne peut plus l'arrêter. C'est ce qui s'est passé ce jour-là. Avant même que le moindre cri n'ait pu lui déchirer la gorge, Kaijelln avait déjà cessé de vivre.

Ils demeurèrent longtemps silencieux, blottis l'un contre l'autre, immobiles, le regard perdu dans l'immensité des ténèbres. Un oiseau de nuit poussa un cri strident. Un autre lui répondit. Les gouttes de pluie ruisselant des branches tombaient sur l'herbe détrempée avec un petit bruit mat.

— Nous n'aurions pas dû accepter de le prendre avec nous, lâcha finalement Ben. Nous aurions dû repousser l'offre de ton père.

— Non ! rétorqua Salica, avec une telle véhémence que Ben s'en alarma. Rien ne peut résister à un Tellurok. Rien ni personne ! Tu as besoin de lui. Nul ne pourra mieux que lui te protéger contre les monstrueuses créatures de Rydall. En outre, mon père a indubitablement pris toutes les précautions nécessaires. Tu n'as rien à craindre. Jamais un Tellurok invoqué pour te défendre ne se retournerait contre toi. Au contraire, il combattrait pour toi avec une aveugle loyauté. Ta vie est désormais sous bonne garde.

Elle se retourna brusquement dans ses bras pour le regarder droit dans les yeux.

— Ne comprends-tu pas ? demanda-t-elle avec une inflexion si plaintive que sa question tenait presque du reproche. Qu'importe si j'ai peur de lui ! La seule chose qui compte c'est qu'il puisse te sauver la vie !

Elle se pencha vers son époux, si près qu'elle lui frôlait presque le visage.

— Je t'aime à ce point, Ben Holiday.

Elle scella cet aveu d'un baiser si passionné que Ben en oublia tout ce qui l'entourait.

Ils se remirent en route à l'aube. Le temps était couvert, mais la pluie avait reflué vers le sud. Ciboule les avait rejoints pendant la nuit et voyageait en leur compagnie à travers la plaine, courant sans effort au rythme des montures pour leur

ouvrir la voie. Le Tellurok les suivait à bonne distance, fermant la marche. Il demeura ainsi attaché à leurs pas tout le jour, comme une ombre. Au début, ils l'avaient observé, se retournant sur leurs selles pour jeter un coup d'œil à cette créature qui se mouvait derrière eux à une vitesse stupéfiante sans paraître toutefois fournir le moindre effort. Il avait délaissé sa longue cape et son corps nu – lisse et noir comme de l'obsidienne – que la rosée avait parsemé de fines gouttelettes, luisait dans la pénombre grisâtre du petit jour. Jambes, bras, pieds, mains, torse, tête, chaque partie de son corps semblait découler de l'autre pour former un tout homogène, comme s'il était dénué d'articulations. Sa peau, pourtant épaisse, épousait chaque mouvement avec la souplesse du cuir le plus fin. Ses yeux regardaient droit devant lui, deux insondables cratères au fond desquels luisait une étincelle métallique braquée sur l'horizon. Il semblait totalement ignorer leur présence et ne leur adressa pas une seule fois la parole. Il s'arrêtait quand ils s'arrêtaient, se remettait en marche quand ils repartaient, sans jamais se rapprocher ou s'éloigner.

Au bout de quelques heures, ils cessèrent de lui prêter attention. À midi, ils n'y pensaient même plus.

La plaine disparaissait sous une brume si dense que fermes et chaumières, villages et forteresses se matérialisaient subitement devant eux, comme des fantômes surgis de l'éther. Pressés d'atteindre Rhyndweir avant la nuit, ils ne firent halte que pour acheter un bol de soupe brûlante à un étal, aux abords d'une cité. Ciboule avala la sienne d'un trait sans sourciller avant de filer comme une flèche à travers la prairie. Le Tellurok demeura à l'écart et ne réclama aucune nourriture de tout le trajet.

Ben et Salica chevauchaient côte à côte en silence. Ben ne cessait de penser au tragique destin de Kaijelln. Il en vint bientôt à comparer le Tellurok au Paladin : tous deux aussi destructeurs l'un que l'autre, tous deux parfaitement entraînés au combat, formidables machines à tuer dont – puisqu'elles étaient à son service – il devait assumer tous les crimes. Cette similitude le perturbait plus qu'il ne l'aurait su dire. Elle le poussait à se demander une fois encore quelles pourraient être

les conséquences de ses métamorphoses répétées en un guerrier sanguinaire aussi redoutable que le Paladin. N'en viendrait-il pas, un jour, à ne plus faire la différence entre ses deux identités ? Deviendrait-il comme le Tellurok : une force aveugle anéantissant tout ce qui se dressait sur son passage ? Il se remémorait son aventure dans le Labyrinthe. Pris au piège de la Boîte à Malice, il avait alors dû vivre dans la peau du Paladin pendant des jours entiers. Emprisonné dans son rôle de champion royal, il avait perdu toute notion de personnalité pour ne plus être qu'une fonction. Son instinct de guerrier avait pris le pas sur toute autre faculté de raisonnement ou d'analyse, annihilant toute émotion au profit d'une formidable pugnacité. Prendre les armes pour défendre envers et contre tout son roi était devenu sa seule raison de vivre. Un frisson le parcourut à l'évocation de ces sinistres souvenirs. Craintes et doutes s'entortillaient et tourbillonnaient dans sa tête avec une insidieuse insistance. Il les combattait vaillamment dans le secret de son âme. Salica était là, toute proche. Pourtant, il se sentait si seul...

En fin d'après-midi, la citadelle de Kallendbor se dressa au sommet d'un promontoire escarpé dominant de ses hautes murailles crénelées le cours des deux rivières, l'Anhalt et la Piercenal, qui se rejoignaient à ses pieds. Une cité fortifiée, bouillonnante d'activité, s'étendait des portes du château au pont qui les enjambait. Une foule remuante de fermiers, marchands, trappeurs et artisans de toutes sortes peuplaient les ruelles pavées. Une petite bruine s'était mêlée à la brume, enveloppant bâtisses et passants d'un uniforme voile grisâtre à travers lequel on ne distinguait guère que de vagues masses sombres et d'évasives silhouettes blafardes.

Le couple royal voyageant sans escorte et ne s'étant pas fait annoncer, nul ne vint l'accueillir au portail pour les guider jusqu'au palais. Cette visite impromptue servait parfaitement les intentions de Ben qui voulait prendre Kallendbor au dépourvu et l'obliger ainsi à improviser sur le vif. Il serait plus aisé de se concilier sa collaboration si, pris de court, le seigneur de Rhyndweir n'avait pas le temps de peser ce qu'il aurait à gagner ou à perdre dans cette affaire à laquelle on voulait

l'intéresser malgré lui.

Ben mit Juridiction au pas en arrivant sur les berges de l'Anhalt. Il appela Ciboule et fit signe au Tellurok d'approcher. À sa grande surprise, ce dernier obtempéra sans hésiter et vint se poster à sa hauteur, sa face plate dénuée d'expression tournée vers la citadelle, son insondable regard braqué droit devant lui. Ben jeta un coup d'œil incertain vers Salica qui le rassura d'un battement de paupières. Il leur commanda alors de rester groupés et talonna sa monture.

Ils traversèrent le pont et entrèrent dans la cité avec la tombée de la nuit. Pressés de rentrer chez eux, les quelques attardés ne leur prêtaient pas la moindre attention. Les rares qui se retournaient sur leur passage, s'empressaient de détourner les yeux. Un kobold et un Tellurok n'étaient pas de ces visiteurs auxquels on souhaite la bienvenue dans une ruelle sombre, au crépuscule.

La petite troupe atteignit rapidement le portail de la citadelle et fut aussitôt interpellée par les sentinelles. Ben se contenta d'ordonner au plus proche planton de les conduire auprès du seigneur de Rhyndweir, provoquant un concert de protestations étouffées et maints regards outrés. Un officier de la garde, sans doute plus brave que ses compagnons d'armes, osa cependant s'élever contre l'intrusion d'un Tellurok dans le Saint des Saints. Ben rétorqua sèchement que le Tellurok était son garde du corps personnel et que, là où le roi de Landover – ou la reine – jugeait bon de se rendre, le Tellurok avait toujours ses entrées. L'officier s'inclina et les quatre visiteurs furent autorisés à franchir le portail.

Ils suivirent une sente pentue qui les conduisit à plusieurs postes de garde successifs surveillant les enceintes concentriques du château puis, dépassant les casernes des soldats en garnison, rejoignirent enfin la cour intérieure où se dressait le palais proprement dit. Leur guide tentait manifestement de ralentir leur avancée pour laisser le temps à la sentinelle, aussitôt dépêchée auprès de son seigneur, d'avertir ce dernier de leur arrivée. Mais Ben talonna si bien Juridiction qu'il faillit écraser le pauvre bougre. Celui-ci n'eut d'autre recours que d'accélérer le pas. En quelques minutes, ils furent

aux portes du palais et mirent pied à terre.

Contrairement à ses habitudes, Kallendbor vint les accueillir en personne à l'entrée et, qui plus est, sans son inséparable cortège de courtisans obséquieux. Apparemment, le seigneur de Rhyndweir n'avait pas eu le temps de rassembler ses mignons ; pas plus d'ailleurs que de rameuter ses gens, puisqu'il se présentait seul, outre le portier qui attendait fébrilement en retrait. Le seigneur de Rhyndweir était un colosse roux à la barbe et au tempérament de feu. Les cicatrices gagnées au combat balafrèrent ses mains, ses avant-bras et un visage qui, sans elles, aurait pu sembler beau. Il portait toujours une épée à deux mains à la ceinture, aussi naturellement que si elle avait fait partie de son habit de Cour. Il vint à la rencontre de ses visiteurs d'un pas diligent et leur offrit une profonde révérence, mais son teint rubicond et les éclairs que lançaient ses yeux furibonds trahissaient son manifeste mécontentement.

— Eussé-je été informé de votre venue, Votre Majesté, j'eusse préparé un accueil plus digne d'un aussi éminent invité, fit-il, en se redressant.

Il jaugea le kobold au premier coup d'œil et s'apprêtait à poursuivre ses flagorneries, quand il aperçut le Tellurok.

— Qu'est-ce que ça signifie ? s'insurgea-t-il aussitôt cessant par là même d'affecter une déférence par ailleurs totalement étrangère à son caractère d'une rare et non moins naturelle suffisance. De quel droit introduisez-vous une telle monstruosité chez moi ?

Ben jeta un coup d'œil négligent vers le Tellurok comme s'il s'avisait subitement de sa présence.

— Oh ça ! fit-il, d'un ton insouciant. C'est un présent du Maître des Eaux, mon beau-père. Mon garde du corps attitré, en quelque sorte. Dites-moi, Messire, je ne sais ce qu'il en est de vous ; mais, quant à moi, je déteste converser dans les courants d'air. Verriez-vous quelque inconvénient à poursuivre cette discussion au sec ?

Kallendbor hésita, sembla sur le point de protester ; puis, à la réflexion, se tint coi et les entraîna dans le vestibule pour les conduire, à travers un long corridor glacé, jusqu'à un salon privé dont une gigantesque cheminée occupait un mur entier.

Les flammes dansant dans l'âtre projetèrent leurs ombres sur les parois de granit tendues de riches tapisseries, tandis qu'ils rejoignaient les fauteuils disposés en arc de cercle devant le foyer. Ciboule était resté en arrière pour s'occuper des chevaux. Le Tellurok s'arrêta sur le seuil s'alla fondre dans l'ombre d'une encoignure reculé.

Kallendbor s'assit en face de Ben et de Salica. Il ne décolérait pas.

— Les Telluroks sont les ennemis héréditaires des habitants de Vertemotte depuis la nuit des temps, Monseigneur. Ils ne sont jamais les bienvenus sur nos terres. Ne me dites pas que vous l'ignoriez !

— Les temps changent, Messire Kallendbor, répliqua Ben, en lorgnant ostensiblement sur les verres vides rangés autour de la carafe au contenu ambré qui trônait au centre de la table basse.

Kallendbor emplit les verres sans rechigner, en tendit un à Salica, puis un second à son suzerain. Lui-même ne se servit pas. Les lèvres pincées, il se rencogna dans son fauteuil et posa sur ses genoux ses larges poings rougeauds.

— Pouvons-nous reprendre cet entretien ? Êtes-vous confortablement installé, à présent, Monseigneur ? persifla-t-il.

— Comme un roi chez son vassal, Messire, merci, répliqua Ben d'un ton hautain. Je suis désolé d'introduire, à votre corps défendant, un Tellurok dans vos murs. Mais il est des circonstances qui nécessitent certaines précautions. Vous avez entendu parler des menaces proférées contre moi, je présume ?

— Rydall de Marnhull ? fit l'autre, en fouettant l'air de la main, comme s'il chassait un insecte agaçant. Oui, je suis au courant du défi qu'il vous a lancé. Serait-il passé à l'acte ?

— Deux attaques à ce jour.

Le seigneur de Rhyndweir examina son interlocuteur en silence.

— Deux pour l'instant, mais cinq à venir, d'après ce que j'ai cru comprendre. Cependant, avec le Paladin et, de surcroît, un Tellurok à vos basques, je ne vois vraiment pas ce que vous risquez. Votre royale personne ne craint pas grand-chose, il me semble.

Ben se pencha vers lui, un petit sourire narquois aux lèvres.

— Le regretteriez-vous, Messire Kallendbor ?

Le géant roux s'autorisa un rictus sardonique.

— Vous et moi n'éprouvons guère de sympathie l'un pour l'autre, Monseigneur. Je n'ai donc aucune raison de vous vouloir du bien. Cependant, je ne compte pas davantage Rydall de Marnhull au nombre de mes amis.

— Vous le connaissez donc ?

— J'ignore tout de lui, s'empressa de répondre le seigneur de Rhyndweir, avec force dénégations du chef. C'est probablement un étranger.

— Vous voulez dire qu'il vient d'un autre monde, si je vous entends bien ?

— Il n'est manifestement pas de Landover.

— Dans ce cas, il aurait franchi les brumes ensorcelées pour venir jusqu'ici. Comment supposez-vous qu'il ait pu y parvenir ?

— Comme vous l'avez fait vous-même, je présume, avança Kallendbor, en haussant les épaules. Par magie.

Ben trempa les lèvres dans son verre. Tiens donc ! Un gouleyant nectar ! s'étonna-t-il. Il n'aurait certes pas imaginé Kallendbor en fin gourmet. Salica s'agita dans son fauteuil, agacée par le tour que prenait la conversation et pressée d'en finir. Elle n'aimait guère ce Kallendbor de Rhyndweir, pas plus d'ailleurs qu'aucun de ses pairs. Depuis que Ben était monté sur le trône, barons de Vertemotte et descendants des Fées s'ignoraient courtoisement. Mais, quelques années auparavant, ils se seraient volontiers entr'égorgés – pure vue de l'esprit, puisque nymphes, faunes, génies et autres habitants de la Contrée des Lacs étaient bien trop insaisissables pour que ces lourdauds de chevaliers cuirassés aient pu ne serait-ce que leur mettre la main au collet.

Ben s'abîma un instant dans la contemplation des flammes, puis tourna de nouveau son regard vers le maître des lieux.

— Nous n'avons pas l'intention de nous éterniser ici annonça-t-il d'un ton détaché. Juste le temps nécessaire pour sécher nos vêtements : une nuit tout au plus. Nous dînerons dans nos appartements. Vous n'aurez donc pas à vous soucier de nous distraire. Nous prendrons le Tellurok avec nous, afin qu'il n'offusque pas vos regards. Ciboule se joindra également à

notre compagnie. Soyez rassuré, nous ne vous embarrasserons pas.

Kallendbor opina, visiblement soulagé.

— Comme il vous plaira, Monseigneur. Je vais vous faire préparer un bain chaud.

— Merci. (Ben se pencha subitement, dardant un regard noir sur son vassal.) Encore une chose, Messire. Si je venais à penser que vous connaissiez Rydall de Marnhull, sans cependant juger bon de m'informer sur le compte de ce félon, je n'hésiterais pas un instant à vous faire mettre aux fers.

Kallendbor se raidit aussitôt. Son visage s'empourpra sous l'emprise de la colère.

— Je n'ai pas à...

— Parce que je ne me souviens que trop bien d'un temps, pas si lointain, où vous vous êtes allié avec un de mes plus impitoyables ennemis, j'ai nommé le Gorse, l'interrompit Ben d'une voix cassante. J'aurais eu alors les meilleures raisons du monde pour vous condamner à un exil perpétuel et confisquer toutes vos terres à mon profit. J'aurais pu – et peut-être aurais-je dû – vous ôter la vie. Mais vous appartenez à la race des chefs et exercez sur vos pairs une influente autorité dont le trône ne se passerait pas sans quelques regrets. Je n'ai pas voulu que Vertemotte perde son plus fervent défenseur. En outre, je crois sincèrement que vous vous êtes fourvoyé dans l'affaire que j'évoquais tout à l'heure. De toute façon, nous avons tous été plus ou moins manipulés dans cette malheureuse histoire.

Il marqua un temps pour donner plus de poids à ses menaces à peine voilées.

— Mais, si cela devait se reproduire, Messire Kallendbor, je crains de devoir réviser mon jugement à votre égard et de n'être guère en mesure de surseoir plus longtemps à votre trépas. Tenez-vous-le pour dit !

Le seigneur de Rhyndweir serrait les dents. Il parvint à faire un petit signe d'acquiescement de la tête, mais dut manifestement se faire violence pour parvenir à poursuivre l'entretien sans s'échauffer.

— Est-ce tout, Monseigneur ?

— Non, rétorqua Ben, en soutenant son regard flamboyant

de rage. Rydall a enlevé Mistaya, notre fille. Vos espions ne vous en ont peut-être pas informé, mais elle sera retenue en otage tant que le Paladin ne sera pas venu à bout de ses sept adversaires ou n'ait été terrassé par l'un d'entre eux. Je suis en ce moment même à la recherche de Mistaya. Je n'ai hélas, aucun indice et Rydall de Marnhull demeure introuvable. Nul ne semble à même de me prêter l'appui dont j'ai besoin. Vous, pas plus que les autres. Je suis cependant bien résolu à la délivrer, Kallendbor. Si, d'une façon ou d'une autre, vous pouvez m'y aider ; il serait fort regrettable pour vous de ne pas y consentir.

Il se tut. Kallendbor demeura tout aussi silencieux pendant un long moment.

— Je n'ai pas pour habitude de recourir au rapt d'enfants pour vaincre mes ennemis, déclara-t-il enfin.

Il semblait avoir eu quelque peine à articuler sa réponse. Ben se demanda aussitôt si cela ne cachait pas quelque chose.

— Vous m'informerez donc immédiatement, si vous apprenez quoi que ce soit à ce sujet, n'est-ce pas ?

Kallendbor se rembrunit. Son visage se fit bientôt aussi indéchiffrable qu'un masque de pierre. Ses yeux luisaient dans la clarté rougeoyante des flammes. Son regard était dur.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que votre fille rentre saine et sauve à Bon Aloi, je vous en donne ma parole. Mais je ne peux promettre davantage.

Ben hocha lentement la tête.

— Je compte sur votre intégrité, Messire Kallendbor. Vous vous êtes engagé par serment, devant témoins. J'espère que vous tiendrez parole. En tout cas, je vous le recommande vivement.

Un pesant silence salua cette sortie. Kallendbor se trémoussait nerveusement sur son siège.

— Si vous y consentez, je vais vous faire conduire à vos appartements, dit-il d'un ton neutre.

Il était manifeste que chacun avait eu son content de palabres pour la soirée et ne brûlait rien tant que de se voir délivré d'une si pénible compagnie.

Minuit s'en était allé sous des trombes d'eau, chassé à coups de tonnerre par la foudre. Les éclairs ferraillaient sauvagement, poignardant les nuages qui bouillonnaient dans la tourmente, lacérant les ténèbres d'estafilades aveuglantes. Au pied des remparts de Rhyndweir, l'Anhalt et la Piercenal en crue se débattaient dans leurs lits, charriant dans leurs impétueux tourbillons d'eau noire branchages, rochers et mottes herbeuses qu'elles arrachaient aux berges avec une rapacité de Furies.

Ben Holiday dormait d'un sommeil agité. Par deux fois déjà, il s'était réveillé et levé pour jeter des regards inquiets alentour. C'était, tout d'abord, la profondeur du silence qui l'avait éveillé ; la violence apocalyptique de la tempête, ensuite. Chaque fois, il avait franchi le seuil de sa chambre pour inspecter les environs, puis s'était dirigé vers la fenêtre qui, du haut de la tour, surplombait la falaise et les flots déchaînés de l'Anhalt à plus de trois cents toises. On leur avait attribué les appartements réservés aux invités de marque, dans l'aile ouest du palais, à l'écart des courtisans et des domestiques. La porte de leur chambre donnait sur un long escalier en colimaçon, interrompu par plusieurs paliers successifs avant de rejoindre le corridor du rez-de-chaussée conduisant au corps du château. Comme il était d'usage, les appartements réservés à Sa Majesté étaient retirés et sûrs : ils n'offraient qu'une seule voie d'accès et nul ne pouvait s'y rendre sans être immédiatement repéré.

Cependant, cette nuit-là, Ben Holiday ne pouvait s'empêcher de penser qu'ils n'avaient également... qu'une seule issue.

Pourtant, il était en sécurité ici. Ciboule montait la garde devant la porte et son Tellurok patrouillait sans relâche escalier et corridors. Dehors, les éclairs zébraient les nuées, le tonnerre grondait et le vent soufflait en rafales à travers les prairies. Mais, outre son vacarme étouffé par l'épaisseur des murailles, la tempête épargnait le couple royal confortablement calfeutré dans sa chambre. Rien n'aurait donc dû perturber le sommeil du roi.

Or, il ne dormait pas.

Et, quand le lourd martèlement se fit entendre dans l'escalier et que Ciboule poussa un rugissement d'alerte, il était déjà éveillé et assis dans son lit. Salica se redressa d'un bond, les

yeux agrandis par l'effroi. L'épais vantail de chêne bardé de fer vola littéralement en morceaux et quelque chose de gigantesque et de noir s'encadra dans la porte, descellant à coups de boutoir les moellons qui lui bloquaient encore le passage. Toutes griffes dehors, les babines retroussées, Ciboule s'était aussitôt jeté sur le dos de la créature. Cependant, celle-ci ne semblait même pas percevoir sa présence. Jetant à bas des deux poings ce qu'il restait de chambranle, elle pénétra dans la pièce. Un éclair éclaboussa la chambre et, devant les regards incrédules de ses deux occupants, la monstrueuse apparition se révéla dans toute son horreur : un géant d'acier.

« Nom d'un chien ! se dit Ben ahuri. Mais c'est un robot ! »

Crissant, grinçant, cliquetant, la créature s'avança vers eux, les bras tendus. Ses mains de fer, prêtes à saisir leurs proies, s'ouvraient et se refermaient rythmiquement comme des cisailles. Elle n'était que plaques de métal, vis et écrous. Un robot ! Mais enfin ! Les robots n'existaient pas à Landover ! Personne n'avait même jamais entendu parler d'une chose pareille dans le royaume !

Salica poussa un hurlement et sauta du lit, en cherchant des yeux une échappatoire. Ben l'imita, mais se prit les pieds dans la courtepointe et se fracassa le crâne sur les montants du baldaquin. Des étincelles se mirent à danser devant ses yeux qui s'embuèrent de larmes.

— Ben ! s'écria Salica, affolée.

Assommé par le choc, il ne put lui répondre. Il savait qu'il lui fallait absolument réagir, mais il était si étourdi qu'il ne parvenait pas à aligner deux pensées cohérentes.

« Une arme ! Il te faut une arme ! » Telle était la seule idée qui lui venait à l'esprit.

À travers le brouillard de ses larmes, il vit le robot catapulter Ciboule à l'autre bout de la chambre comme un vulgaire pantin. Les pylônes d'acier reprirent leur martèlement, momentanément interrompu, et le robot arracha le pied du lit d'une seule main. Comme le lit s'effondrait brutalement, Ben roula à l'extérieur et tenta de retrouver son équilibre. Ciboule se rua une nouvelle fois sur son adversaire, mais le robot le gifla si violemment que le kobold fut projeté contre le mur. On entendit

un craquement sinistre, puis Ciboule s'effondra sur les dalles pour ne plus bouger.

— Ben ! Invoque le Paladin : hurla Salica, en lançant à la tête du monstre d'acier tout ce qui lui tombait sous la main pour ralentir sa course.

C'est alors que le Tellurok apparut au sortir de l'escalier. D'un bond stupéfiant il rejoignit le robot qu'il heurta de plein fouet dans le dos. Le robot vacilla sous la violence du choc, avant de se retourner. Déjà le Tellurok agrippait le géant aux épaules pour le déstabiliser. Un deuxième éclair déchira l'obscurité, soulignant de lumière crue les silhouettes des deux combattants qui luttaient sans merci au beau milieu de la chambre. Salica passa comme une flèche devant eux pour rejoindre Ben qui venait de se relever et s'appuyait contre la muraille, une main sur sa tempe ensanglantée. Il palpa fébrilement sa tunique de l'autre main pour s'emparer du médaillon et constata, avec un spasme de terreur, que la chaîne et son pendentif avaient disparu.

Tels deux Titans rivés l'un à l'autre en une mortelle étreinte, robot et Tellurok percutèrent la muraille. Le Tellurok agrippa le bras métallique et, avec une force inouïe, lui imprima un mouvement de torsion qui, dans un abominable crissement d'acier, eut raison des énormes boulons du coude. L'avant-bras et la main droite du robot tombèrent sur le sol avec fracas. La créature ceintura aussitôt le Tellurok du bras gauche et, empoignant son moignon disloqué de sa main encore valide, broya son adversaire contre son torse. Le Tellurok se raidit, en rejetant la tête en arrière. Il y eut une série de claquements secs tandis que le corps d'obsidienne se tordait de douleur.

Salica s'empara d'un fragment de linteau gisant sur les dalles, se rua sur le robot avec un cri de rage et balança son gourdin de fortune à la volée. Le coup atteignit le géant d'acier à la nuque. Il ne sembla même pas s'en apercevoir. Ayant enfin recouvré ses esprits, Ben se précipita sur la sylphide pour l'écarter du champ de bataille, puis saisit à terre un bout du bois de lit encore hérissé de clous, en frappa le robot à la face, accrochant les clous dans la bouche comme un harpon, et tira de toutes ses forces. La tête métallique pivota sur son cou, sans

que le robot desserrât pour autant son étreinte. Ben s'arc-bouta de tout son poids pour déséquilibrer le géant. Ce dernier recula, glissa sur la courtepointe, et, dans un réflexe d'automate, écarta les bras pour conserver son assiette.

Délivré de son carcan d'acier, le Tellurok repartit sur le champ à l'attaque. Une humeur noirâtre coulait de ses narines et de sa bouche. Le thorax écrasé, le Tellurok semblait pourtant insensible à ses blessures. Il rouait son adversaire de coups de poings, en le contraignant à se replier vers la fenêtre. Quand il fut parvenu à ses fins, le Tellurok fit quelques pas en arrière et fonça tête baissée sur le robot, tel un bélier lancé par vingt soldats contre le portail de l'ennemi. Tous deux heurtèrent la fenêtre, qui vola en éclats, et percutèrent les barres de fer qui en gardaient l'ouverture. Les moellons se décelèrent sous le poids des deux masses conjuguées et la grille céda. Le Tellurok renouvela son assaut, propulsant son rival dans le vide, et disparut avec lui dans la tourmente.

Ben et Salica se précipitèrent de concert à la fenêtre. Le visage fouetté par l'averse, ils n'eurent que le temps d'entendre un heurt violent contre les rochers, puis le bruit d'une chute dans l'eau. Un éclair zébra les nuées. Pendant une fraction de seconde, les murailles ruisselantes de pluie, le bord de la falaise et les eaux tumultueuses de la rivière se dessinèrent avec une stupéfiante netteté sur le drap noir de la nuit : aucune silhouette sur le promontoire escarpé, aucune ombre dans les flots bouillonnants.

Ben recula dans la chambre et attira la sylphide contre lui. Elle enfouit son visage dans le creux de son épaule. Il sentait les saccades de sa respiration haletante.

— Maudit Rydall ! jura-t-il à son oreille, en tentant de réprimer le tremblement de ses mains.

Les doigts de la sylphide se crispèrent sur son bras, tandis qu'elle hochait la tête en silence.

Ben sentit quelque chose de mouillé couler dans son cou.

Salica, la persévérante, l'endurante, la vaillante Salica, pleurait.

L'ŒIL DU DRAGON

À peine se remettait-il de ses émotions que Ben portait déjà la main à l'emplacement du médaillon perdu. Il baissa les yeux, stupéfait. Le précieux talisman était bien là, suspendu au bout de sa chaîne, sur sa poitrine, exactement où il devait être et aurait toujours dû se trouver. Pourtant, quelques minutes plus tôt, Ben n'avait guère palpé que le vide. Il souleva le pendentif pour l'examiner. L'image familière du Paladin chevauchant son destrier blanc aux portes de Bon Aloi scintilla dans l'ombre.

« Ça alors ! se dit-il. Je n'ai pourtant pas rêvé ! »

— Que se passe-t-il, Ben ? s'inquiéta la sylphide, en remarquant l'expression de stupeur sur son visage.

Il secoua la tête et laissa retomber le médaillon.

— Rien, rien. C'est juste que...

« J'ai dû être drôlement sonné, tout à l'heure ! songeait-il, en se frottant le front, trop troublé pour se soucier d'achever sa réponse. Pourtant, j'aurais juré... » Oui, il avait bel et bien voulu s'emparer du médaillon pour invoquer le Paladin et... et le médaillon avait disparu !

L'abandonnant à ses réflexions, la sylphide se dirigeait déjà vers la silhouette prostrée de Ciboule, quand une escouade de gardes du palais fit irruption dans la chambre, sabres au clair. Salica leur jeta à peine un regard avant d'aller s'agenouiller près du kobold. Ben la rejoignit sans leur prêter plus d'attention. Ciboule semblait passablement commotionné mais, en dépit de ses nombreuses blessures, indemne. « Solides comme un roc ces kobolds ! », s'extasia Ben *in petto*, soulagé de voir son fidèle compagnon sain et sauf. Un pareil choc aurait assurément occis un humain sur le coup.

Sur ces entrefaites, les soldats avaient rengainé leurs estocs. Ils déambulaient à travers la chambre, mesurant l'ampleur du désastre avec une mine de chien battu. De toute évidence, ils auraient donné cher pour être ailleurs. La destruction de la

porte et du lit, le désordre de la pièce, le trou béant de la fenêtre et l'état préoccupant du kobold laissaient assez imaginer la violence de l'attaque lancée contre leur souverain. Tout portait à croire qu'une telle agression aurait pu lui être fatale. Or, ils étaient arrivés trop tard pour la prévenir. Ils entendaient déjà les hurlements de Kallendbor et craignaient l'ire du roi.

Ledit roi était, quant à lui, bien trop préoccupé pour chapitrer qui que ce soit. Il revoyait le lourd vantail voler en éclats, le robot s'encadrer dans la porte et ne laissait de se demander comment une chose pareille avait bien pu lui arriver. Mais Kallendbor qui, torse nu et glaive au poing, venait de surgir dans la chambre, n'allait vraisemblablement pas se montrer aussi magnanime. Et, effectivement, après avoir prêté une oreille attentive au résumé que Ben lui faisait des événements, le seigneur de Rhyndweir, ivre de rage, se déchaîna contre ses malheureux soldats avec un acharnement de tyran. Ayant tempêté tout son soûl, il en expédia trois chercher du renfort pour examiner les rives et le cours de l'Anhalt avec ordre de l'informer du sort des deux défenestrés, envoya une patrouille inspecter le château dans ses moindres recoins pour s'assurer qu'aucune autre menace ne rôdait dans ses murs et commanda aux quatre rescapés d'accompagner le couple royal et le kobold jusqu'à leurs nouveaux appartements et de monter la garde à leur chevet jusqu'à leur réveil. Après quoi, mortifié de n'avoir su garantir la sécurité de ses illustres hôtes et incapable de supporter plus longtemps le reproche vivant que constituait à ses yeux leur présence, il les salua d'un revêche « Bonne nuit » et retourna se coucher.

Épuisés, Salica et Ciboule ne tardèrent pas à en faire autant.

Non moins harassé, Ben ne put cependant fermer l'œil de la nuit. Il ne parvenait pas à s'ôter l'image du robot de l'esprit.

Comment cette créature avait-elle réussi à s'introduire dans le château ? Comment avait-elle pu tromper la vigilance des sentinelles et – plus stupéfiant encore – du Tellurok ? Une brute de cette taille et de cette masse ne passait assurément pas inaperçue ! Elle n'aurait même pas dû franchir le portail ! À moins, bien évidemment, qu'elle ne l'ait pas franchi du tout... À moins qu'elle ne se soit matérialisée par magie au beau milieu

du palais ; ce qui, à la réflexion, paraissait la seule explication plausible. Et, si magie il y avait, extrapolait-il, n'aurait-on pas pu, par hasard, également en faire usage pour faire disparaître son médaillon le temps du combat ? C'était un peu tiré par les cheveux, il en convenait ; mais comment expliquer autrement qu'il n'ait pu trouver son talisman au moment crucial, alors qu'il pendait à son cou, là, à l'endroit précis où il avait posé la main ? C'était tout de même invraisemblable !

Et ce n'était pas tout ! Il y avait plus étrange encore : ce robot lui disait quelque chose. Il ne voyait pas comment c'était possible, mais il n'en démordait pas. Il n'y avait jamais eu de robots à Landover – ni même, à sa connaissance, qui que ce soit à travers le royaume tout entier qui ait pu concevoir qu'une telle créature mécanique existât. Peut-être l'avait-il vu dans un film, dans une bande dessinée ou autre produit de l'imagination d'un artiste quelconque puisque, de toute façon, même sur Terre, des robots aussi perfectionnés relevaient de la science-fiction. Il avait pourtant beau se creuser la cervelle, il ne s'en souvenait pas.

Quand, l'aube venant, il s'endormit enfin, il n'avait toujours pas réussi à trouver de réponse à la question.

Salica l'éveilla en milieu de matinée. Le ciel était limpide. Pas un souffle de vent, pas un nuage. À croire que la tempête de la nuit n'avait été qu'un mauvais rêve. Ben resta allongé un moment à contempler son épouse. Assise près de lui, sur le bord du lit, elle le regardait tendrement, avec ce merveilleux sourire qui ne laisserait jamais de le bouleverser. Il s'en émut et prit subitement la décision de tout lui raconter. Salica ne souffrait-elle pas autant que lui de la disparition de Mistaya ? Ne supportait-elle pas, comme lui, jour après jour, le fardeau que faisait peser sur leurs épaules la perpétuelle menace proférée par Rydall ? N'était-ce pas là supplice assez cruel ? Fallait-il, de surcroît, qu'il refuse de lui ouvrir son cœur ? Non, c'était par trop injuste. Elle méritait mieux que cela : elle méritait sa plus totale confiance. Aussi résolut-il de ne rien lui cacher, pas même ce qu'il n'avait jamais dévoilé à personne : qu'il existait un lien direct entre le médaillon et le Paladin, que c'était le premier qui permettait d'invoquer le second et que l'illustre champion royal

n'aurait jamais pu défendre les monarques de Landover si ceux-ci n'avaient eu en leur possession le fameux talisman garant de leur souveraineté.

Ciboule les avait abandonnés une fois de plus, prétextant une tâche urgente dont il n'avait pas précisé la nature : ils étaient seuls dans la chambre. C'était l'occasion rêvée.

Salica écouta attentivement les confidences de son époux, lui prit les mains et les enferma dans les siennes.

— Pour subtiliser le médaillon au moment même où ton troisième adversaire se présentait devant toi, celui qui s'en est emparé connaissait sans aucun doute l'existence de cette relation entre le médaillon et le Paladin, conclut-elle avec un calme souverain. Qui, moi exceptée, pourrait être au courant d'un secret si bien gardé ?

— Personne.

Non, personne n'aurait pu percer son secret, pas même Questor Thews – qui, pourtant, en savait plus long que quiconque sur le médaillon. Tous les Landovériens considéraient le pendentif d'argent comme une relique sacrée. La majorité savait qu'il était l'emblème de la royauté et l'apanage de celui qui montait sur le trône ; certains, qu'il permettait à son détenteur de traverser les brumes ensorcelées ; mais Ben et, maintenant, Salica étaient les seuls à savoir qu'il commandait au Paladin.

En cet instant, Ben fut tenté d'aller jusqu'au bout, d'enfin dévoiler à la sylphide toute la vérité. Il lui avait bien dit que, sans le précieux talisman, il n'aurait pu appeler le champion royal à son secours. Pourquoi ne pas lui avouer aussi que le Paladin était une sorte d'alter ego, qu'il faisait partie de lui, qu'il était ce côté sombre et destructeur de sa personnalité qui s'éveillait à la vie chaque fois que le guerrier sanguinaire prenait les armes pour le défendre ? Ce n'était certes pas la première fois qu'il éprouvait une telle tentation ; mais, à présent, elle devenait irrésistible. Il partageait désormais tous les secrets de son âme avec Salica, sauf celui-ci : ultime obstacle à la perfection de leur union. Le poids de ce secret lui paraissait tout à coup si lourd à porter qu'il menaçait de l'écraser s'il ne s'en déchargeait pas sur-le-champ.

Pourtant, Ben se tut. Il n'était pas prêt, se disait-il. Pas sûr. Un tel aveu pouvait avoir de si funestes conséquences ! Comment Salica réagirait-elle face à une aussi terrifiante vérité ? Il ne voulait pas mettre son amour à l'épreuve. Même maintenant, même après tout ce temps, il avait encore affreusement peur de la perdre.

— Quelle sera notre prochaine destination, Ben ? demanda la sylphide, coupant court par là même à ses sombres réflexions.

Elle s'était déjà levée pour préparer leurs bagages et se retournait vers lui, les bras chargés de vêtements.

— Tu n'as toujours pas l'intention de t'attarder ici, n'est-ce pas ? insista-t-elle.

— Non, non, répondit-il, soulagé de pouvoir changer de sujet. De toute façon, Kallendbor ne semble pas en mesure de nous aider. Je ne vois donc aucune raison de rester plus longtemps à Rhyndweir. Nous partirons dès que nous aurons pris le petit-déjeuner. Au fait, où est passé Ciboule ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Ben enfilait ses bottes, quand le kobold frappa à la porte de leur chambre. Salica l'invita aussitôt à entrer, constatant avec un soupir navré qu'il s'était déjà débarrassé de ses bandages – elle avait mis tant de soin à panser ses blessures ! Le kobold leur déclara aussitôt qu'il avait réussi à retracer le parcours de leur assaillant nocturne. Il savait exactement le chemin que le robot avait emprunté pour parvenir jusqu'à eux la nuit précédente. Il n'avait pas eu beaucoup d'efforts à faire, d'ailleurs : le monstre de Rydall avait manifestement été parachuté du ciel sur le palier immédiatement en dessous du leur, dans l'aile l'ouest du palais. Ben coula un regard entendu vers Salica, puis vers le kobold. Tous trois savaient désormais à quoi s'en tenir.

Ciboule les informa également que les recherches entreprises par les soldats de Kallendbor sur les rives de l'Anhalt pour retrouver la trace du monstre ou du Tellurok n'avaient donné aucun résultat.

Après quoi, tous trois prirent un copieux petit-déjeuner dans leur chambre, firent descendre leurs modestes bagages et rejoignirent la grande salle du palais. Kallendbor les y accueillit. À sa mine, il était clair que le seigneur de Rhyndweir brûlait de

les voir partir. Aussi Ben abrégéa-t-il ses tourments en lui annonçant sans détour qu'ils prenaient congé. Kallendbor eut quelque peine à dissimuler son soulagement. Ben n'en attendait pas moins de son factieux vassal. Il le remercia, cependant, de son hospitalité et le rappela à sa promesse de lui faire porter un message dès qu'il apprendrait quoi que ce soit au sujet de Mistaya ou de Rydall. Kallendbor maugréa son assentiment et les accompagna séance tenante aux portes du château où – comme par hasard ! – leurs montures les attendaient déjà. Ben ne put réprimer un petit sourire en coin : décidément, Kallendbor ferait un bien piètre joueur de poker !

Ils se mirent en selle, franchirent le portail et traversèrent la cité. Le pont de l'Anhalt passé, Ben poussa sa monture vers le sud-ouest. Salica l'imita et, chevauchant à sa hauteur, lui adressa un regard interrogateur. Retourneraient-ils à Bon Aloi ? Mais Ben se contenta de lui sourire, sans souffler mot.

Ce ne fut pas avant d'avoir laissé Rhyndweir à bonne distance que Ben mit Juridiction au pas et, finalement s'immobilisa. Salica fit de même.

— Je ne voulais pas que Kallendbor puisse deviner notre destination, expliqua-t-il.

— C'est-à-dire ?

— Les contrées orientales. Nous allons rendre une petite visite au seul qui puisse désormais savoir quelque chose au sujet de Mistaya.

— Je vois.

— Il a un petit faible pour toi et je suis sûr qui acceptera de te parler.

— Peut-être...

À la tombée de la nuit, ils dressaient le camp au sommet d'une colline offrant un vaste panorama sur les terres désolées de l'est. Craignant d'attirer l'attention en allumant un feu, ils dînèrent de fruits secs, de viande froide et de biscuits. Ciboule proposa de monter la garde jusqu'au matin, mais Ben ne voulut rien entendre. Tout kobold qu'il était, il avait besoin de sommeil comme tout le monde, le tança-t-il. Il devait se remettre de ses blessures et, surtout, recouvrer toutes ses forces afin de protéger efficacement son souverain lors de la prochaine

attaque – car, inutile de se voiler la face, quelle que soit la distance qui les séparait de Bon Aloi et quelques précautions qu'ils prennent pour brouiller les pistes, Rydall ne tarderait pas à frapper. Puisqu'ils partageaient les risques, il n'y avait aucune raison pour qu'ils ne partagent pas également les responsabilités, argumenta-t-il. Ils monteraient donc la garde à tour de rôle.

Aucun monstre ne vint perturber leur sommeil cette nuit-là. Tous trois goûtèrent un repos bien mérité et se réveillèrent ragaillardis. Ils en auraient certes bien besoin avec ce qui les attendait. Même Ciboule l'avait deviné. Dès qu'ils se furent rassasiés de baies et de pain sec, il partit en reconnaissance, tandis que Ben et Salica suivaient le même chemin à une allure plus modérée. Un banc de nuages bas bouchait le ciel. Il faisait gris. Pourtant, même sans soleil, l'air était chaud et sec ; le sol, poussiéreux et craquelé, et la contrée, aussi aride qu'un désert. Aucun signe de vie à l'horizon. Ils avaient l'impression de pénétrer dans le royaume des morts.

À midi, Ciboule revint pour leur annoncer que les Sources de Feu étaient à moins de cinq lieues, droit devant, et que Strabo était fidèle au poste.

— Au point où nous en sommes, qui d'autre que Strabo pourrait savoir quelque chose au sujet de Rydall ? disait Ben, tandis que Juridiction et Néa gravissaient côte à côte la pente caillouteuse de l'une des crêtes déchiquetées ceignant les Sources de Feu. Strabo peut aller où bon lui semble. Il est la dernière créature de Landover à pouvoir traverser les brumes ensorcelées à volonté. Si le royaume de Marnhull existe réellement, il se peut qu'il y ait déjà séjourné ou qu'il l'ait tout au moins survolé. En tout cas, on ne risque rien à le lui demander. Tant que c'est toi qui poses les questions, cela va de soi, ajouta-t-il à l'intention de Salica, avec un sourire entendu.

Affirmer que le dragon n'éprouvait guère de sympathie pour Ben Holiday eût été un doux euphémisme. Strabo vouait même au roi de Landover une haine farouche – quoique leur commune mésaventure dans la Boîte à Malice l'ait un tantinet édulcorée d'indifférence. Cependant, il s'était sincèrement pris d'affection pour Salica. Les dragons avaient toujours eu un très

net penchant pour les gentes damoiselles, se plaisait-il à dire – ce qui ne l’empêchait pas de se demander, de temps à autre, s’ils ne les trouvaient pas à leur goût au sens premier du terme, autrement dit : tendres à souhait ! Quoi qu’il en soit, Strabo n’était assurément pas indifférent au charme de la sylphide. Mais, que l’on soit ou non accompagné d’une enchanteresse jouvencelle, rendre visite à un dragon dans son antre n’en constituait pas moins une entreprise hasardeuse. D’autant plus quand ce dragon était le dernier de l’univers et se nommait Strabo. Strabo était un irascible misanthrope à l’humeur capricieuse et son accueil, à l’avenant.

Ils avaient depuis longtemps repéré colonnes de fumée et nuages de cendres – et froncé le nez de dégoût en sentant les épouvantables miasmes de charogne qu’exhalait toujours le repaire d’un dragon, quand ils percurent le souffle torride des Sources de Feu. Ils mirent alors pied à terre, attachèrent les chevaux et commencèrent à escalader l’ultime versant pierreux derrière lequel se terrait la monstrueuse créature. Comme de coutume, Ciboule ouvrait la marche ; mais, conscient du péril qu’incarnait à ses yeux le terrible Strabo, le kobold prit garde de ne point distancer ses protégés. Ils avaient à peine gravi les premiers éboulis qu’ils entendaient déjà un craquement caractéristique d’os broyés. Ciboule se retourna et offrit à ses compagnons un sourire carnassier, découvrant par là même ses redoutables dents de squal.

Le dragon se restaurait.

Ils atteignirent le sommet et l’aperçurent aussitôt vautré sur les bords d’un cratère, tout caparaçonné d’écailles – dont une double rangée verticale soulignait l’échine, son énorme masse serpentine de cent vingt pieds de long enroulée autour du gigantesque puits de lave bouillonnante. Il mâchonnait distraitemment ce qui ressemblait à une carcasse de vache – quoi qu’il eût été difficile d’affirmer avec certitude de quoi il s’agissait puisqu’il avait déjà englouti les trois quarts de sa victime. Ses crocs noircis – aussi impressionnants que des défenses de mammoth – déchiquetaient nonchalamment les chairs sanguinolentes et il fermait les yeux, avec un contentement d’ogre repu. Pourtant, à peine les trois silhouettes sombres se

découpaient-elles sur le brouillard cendré du ciel, au sommet de la crête, que déjà la lourde tête cornue fouettait l'air dans leur direction.

— Tiens ! Tiens ! De la visite ! siffla-t-il, entre ses dents, avec une intonation rien moins qu'engageante.

Ses yeux écarlates dardèrent un regard flamboyant sur le roi.

— Oh non ! Ne me dis pas que c'est toi, Holiday : grommela-t-il. Quelle barbe ! Qu'est-ce que tu veux encore ? Attends ! Laisse-moi deviner ! Tu n'aurais pas quitté ton confortable petit château d'argent et fait tout ce chemin pour une malheureuse vache, tout de même ! De toute façon, ne perds pas ta salive ! Ce stupide ruminant est venu tout seul se jeter dans la gueule du loup. Alors pas de sermon, s'il te plaît !

La première fois que Ben avait entendu Strabo parler, il s'était demandé s'il avait toute sa tête. Il faut dire, à sa décharge, qu'à l'époque il débarquait à Landover, petit Terrien pétri de cartésianisme et convaincu que les dragons ne parlaient pas. Du moins, pas dans les contes de Fées. Parce que, bien évidemment, les dragons, ça n'existait pas !

— Je me moque éperdument de cette histoire de vache ! répliqua Ben, en se disant néanmoins qu'une fois de plus Strabo avait manqué à sa parole : il lui avait fait jurer ne plus s'attaquer au bétail.

— Ah bon ? Alors, dans ce cas, je peux bien avouer qu'elle n'était peut-être pas tout à fait perdue, cette pauvre bête. Le gibier se fait rare dans les environs ; alors une incursion dans les basses terres de Vertemotte de temps à autre... Enfin ! Voilà qui est dit ! Ma conscience se voit ainsi soulagée. Qui dit la vérité allège ses pensées. (Il plissa les yeux.) Mais que vois-je là ? Ne serait-ce pas notre charmante sylphide, à tes côtés, Holiday ? (Il n'avait jamais pu se résoudre à lui donner du « Monseigneur », « Sire » ou « Majesté ». Cela lui aurait écorché la langue !) Serait-ce là un présent ? Non, bien sûr que non, tu ne me ferais jamais un tel cadeau ! Je ne t'en ferai pas non plus, sois tranquille ! Cela dit, si ce n'est pas pour me manifester ta légitime gratitude que tu viens une fois de plus perturber ma retraite, qu'est-ce qui t'amène ?

Ben soupira.

— Nous venons te...

— Minute ! Ne vois-tu pas que tu interromps mon dîner ? gronda Strabo, dans un jet de vapeur, avant de s'étrangler avec une grosse toux sèche qui provoqua l'éboulement d'un tertre voisin. As-tu à ce point perdu le sens des convenances ? Allons ! Assieds-toi bien gentiment et attends, je te prie, que je termine mes agapes avant de débiter tes sornettes. Et, de grâce ! Sois bref !

Ben crispa les mâchoires, jeta un coup d'œil en coin à Salica et s'assit, aussitôt imité par ses compagnons.

Le dragon prenait son temps : rognant le moindre osselet, mastiquant longuement le plus ténu lambeau de chair, se purléchant les babines entre chaque bouchée, laissant échapper de petits grognements de satisfaction béate toutes les trois secondes... « Ma parole ! Ce n'est plus un dîner, c'est un one man show ! », fulminait Ben. Mais la performance produisit le résultat escompté : avant même que le dragon n'ait recraché les ultimes reliefs de son repas – les sabots et les cornes du malheureux bovidé –, Sa Très Noble et Très Puissante Majesté n'était déjà plus qu'un paquet de nerfs.

Strabo joua un petit moment au bilboquet avec une des cornes de sa victime, puis leva subitement les yeux, comme s'il s'avisait tout à coup de la présence de ses visiteurs et les avait complètement oubliés.

— Ah oui ! Holiday ! Bien. Maintenant, je t'écoute.

Ben grinça des dents et dut faire un effort surhumain pour recouvrer son calme.

— Nous sommes venus jusqu'ici pour requérir ton aide dans une affaire qui...

— Inutile ! J'ai déjà donné ! Et plus que tu n'en mériteras jamais.

— Laisse-moi finir au moins !

— Serait-ce un ordre ? s'emporta le dragon.

— Par égard pour moi, supplia doucement Salica.

Strabo se trémoussa (Ce qui provoqua un ou deux éboulements supplémentaires.) et toussota.

— Hum, hum... Soit ! Pour faire plaisir à la belle sylphide, alors.

Ben décida d'aller droit au but.

— Mistaya a disparu. Le roi Rydall de Marnhull prétend l'avoir enlevée et la retenir en otage. C'est pour la délivrer que nous avons besoin de ton assistance.

Strabo le dévisagea sans mot dire pendant un court instant.

— Suis-je censé entrevoir quelque signification dans tout ce galimatias ? cracha-t-il, dédaigneux. Mistaya ? Rydall de Marnhull ? Qui sont donc ces gens ?

— Mistaya est notre fille, intervint précipitamment Salica, en posant la main sur le bras de son époux dont le sang-froid s'amenuisait à vue d'œil. Vous vous souvenez ? C'est vous qui avez aidé Ben à nous retrouver, ma fille et moi. Nous venions de quitter le Gouffre Noir et je portais alors Mistaya dans mes bras.

— Ah oui ! Oui, je m'en souviens ! s'exclama le dragon, rayonnant. Beau geste de ma part, d'ailleurs, n'est-ce pas ? Et vous l'avez baptisée « Mistaya » ? Quel joli nom ! Aussi joli que celle qui l'a choisi. Voilà qui promet ! Je gage que cette enfant, si gracieusement prénommée, héritera de la beauté de sa mère.

« Faites-le taire ! » pesta Ben, en se mordant la lèvre pour ne pas faire savoir à ce monstre libidineux ce qu'il lui en coûterait s'il continuait de la sorte à courtiser sa femme.

— C'est déjà une ravissante petite fille, répondit la sylphide, qui tentait à toute force de monopoliser l'attention du dragon, tandis qu'elle sentait Ben ronger son frein à ses côtés. Je l'aime plus que tout au monde. Et je ferai n'importe quoi pour la retrouver, ajouta-t-elle, un trémolo dans la voix.

— Bien sûr, belle enfant, bien sûr, s'apitoya le dragon. Et quel est donc ce scélérat qui a osé porter la main sur une aussi délicate créature ? Ce Rydall de Marnhull ?

— Justement, nous l'ignorons. Et nous comptons sur vous pour nous éclairer.

Strabo secoua lentement la tête.

— Hélas ! Hélas ! Je crains de n'avoir jamais entendu parler de ce triste sire. Encore un de ces pitoyables roitelets, je suppose. Ce n'est pas ça qui manque par ici ! Et cela parade et cela prend la pose ! Pfff ! Comme s'ils pouvaient impressionner qui que ce soit avec leurs simagrées ! persifla-t-il, en coulant un regard éloquent vers Ben Holiday. Toujours est-il que je ne

connais pas ce hobereau. Et il se dit roi de Marnhull ? Marnhull ! A-t-on déjà entendu nom plus ridicule ?

— Ainsi tu ne sais rien de lui ? Tu n’as jamais entendu parler ni d’un Rydall, ni de Marnhull ? s’impatiente Ben.

— Jamais, trancha Strabo, un nuage de poussière noire fusant par chacun de ses naseaux. Ils n’existent pas, ni l’un, ni l’autre.

— Pas même en dehors de Landover ? Pas même de l’autre côté des brumes ensorcelées ? insista Ben, incrédule.

Les yeux écarlates étincelèrent.

— Écoute-moi bien, Holiday ! J’ai parcouru tout l’univers et visité un à un tous les mondes qui puissent exister et existeront jamais. J’ai fait le tour de toutes les contrées qui s’étendent par-delà les brumes du Monde des Fées et même bien au-delà. Je ne suis pas né de la dernière pluie et je sais ce que je dis.

Il plissa les yeux.

— Donc, reprit-il d’un ton cassant, en crachant une gerbe de flammes qui calcina jusqu’au dernier les arbustes rabougris qui avaient encore survécu à son voisinage, si un royaume du nom de Marnhull existait, je le saurais. Et, si un scélérat du nom de Rydall avait posé le pied sur un seul des milliers de mondes que j’ai explorés au cours de mon interminable errance, je le connaîtrais. Or, puisque je n’en ai même pas entendu parler, je suis bien placé pour affirmer que ce Marnhull et ce Rydall n’ont jamais existé. Point final !

— Oui, eh bien ! Moi je te dis qu’un homme qui se fait appeler Rydall de Marnhull existe bel et bien. Pour la bonne raison qu’il est déjà venu par deux fois à Bon Aloi, m’a menacé de mort, m’a affirmé qu’il avait enlevé ma fille et m’a averti qu’il enverrait sept monstres assassins pour me tuer ! explosa Ben. Mistaya a disparu et j’ai été attaqué par trois fois déjà ! Ça prouve bien quelque chose, ça, non ?

— Non, rétorqua le dragon avec un détachement étudié. D’ailleurs, je ne sais même pas de quoi tu parles. J’ai mieux à faire que d’écouter les commérages des gazettes locales. Tu as été attaqué par trois monstres ? Première nouvelle ! Mais, pour ne rien te cacher, c’est le cadet de mes soucis !

Salica resserra son étreinte sur le bras de son époux,

espérant l'inciter au calme, et le tira doucement en arrière pour prendre place devant lui et faire face au dragon.

— Strabo, de grâce, écoutez-moi ! plaïda-t-elle. Je comprends que le malheur qui nous touche ne présente que fort peu d'intérêt à vos yeux. Pour un fin esprit tel que vous, qui évoluez dans les hautes sphères, que sont les déboires de quelques Landovériens ? Des broutilles ! Aussi, si vous prenez la peine de nous affirmer que Rydall de Marnhull n'a jamais existé, nous ne pouvons que vous croire. Tout le monde sait que les dragons ignorent le mensonge.

— De mieux en mieux ! marmotta Ben, qui, en fait de mensonges, n'en avait jamais entendu de plus éhonté.

Cependant, Strabo hochait la tête avec satisfaction, manifestement flatté du compliment.

— Mais, Strabo, poursuivit la sylphide, d'une voix étranglée, vous qui, par le passé, m'avez témoigné quelque amitié, je vous demande instamment de me prêter votre concours pour retrouver ma fille. Nous avons déjà envoyé les plus fins limiers du royaume à travers tout Landover pour la retrouver. En vain. Nous avons interrogé tous ceux qui pouvaient nous renseigner. Personne n'a pu nous aider. Vous êtes notre dernier espoir, Strabo. Nous pensions que, si quelqu'un pouvait avoir entendu parler de Rydall de Marnhull, ce ne pouvait être que vous. Par pitié, s'il est en votre pouvoir de nous apporter la moindre information, le détail le plus anodin qui serait susceptible de nous aider à retrouver Mistaya, s'il vous plaît, ne nous le taisez pas ! Ne voyez-vous vraiment personne qui puisse se faire passer pour Rydall ? Aucun endroit qui pourrait ressembler à Marnhull ?

Le dragon garda le silence un long moment. Tout autour de lui, les cratères crachaient des geysers de lave et de pierraille incandescente dans la pénombre croissante venue avec la brune. Les nuages s'étaient agglutinés au-dessus des Sources de Feu pour former un couvercle oppressant. Fumée, poussière et cendres s'accumulaient sous cette chape cotonneuse, nimbant le paysage désolé d'un voile sale et gris qui en accentuait la tristesse.

Strabo soupira.

— Soit ! Dites-m'en un peu plus sur ce prétendu Rydall de Marnhull. Dites-moi tout ce que vous savez et tout ce que vous soupçonnez à son sujet.

Salica s'exécuta séance tenante. Elle lui révéla tout ce qui s'était passé depuis ce jour fatidique où deux cavaliers noirs s'étaient présentés au portail du château ; tout, sauf le secret du médaillon. Quand elle eut achevé son récit, Strabo soupira de plus belle et s'abîma dans de fumeuses méditations.

— Eh bien ! Holiday, annonça-t-il finalement, il semble que je me trouve une fois de plus dans l'obligation de te porter secours – à mon corps défendant, s'entend. Mais sache bien que tu ne dois cet effet de mon insigne bonté à nul autre qu'à la délicieuse créature qui t'accompagne. Car, pour ce qui est de toi, je ne lèverais même pas une griffe !

Il s'éclaircit la gorge d'un raclement sonore qui fit trembler le sol sur plus d'une lieue à la ronde.

— Soit dit sans forfanterie, personne ne peut, traverser les brumes ensorcelées à mon insu, reprit-il. Je n'en tire guère fierté, puisque tous les dragons bénéficient d'une ouïe et d'une vue exceptionnelles. L'œil du dragon est infailible. En conséquence de quoi, rien ne lui échappe. (Il sembla réfléchir un instant.) S'il juge la chose digne de son attention, bien entendu, pondéra-t-il, en se remémorant avoir précédemment confessé son ignorance des troubles qui avaient agité Bon Aloï. Le fait est que nul n'a franchi la frontière de Landover ces derniers temps. Cependant, même si j'avais fait preuve de quelque inattention – ce qui, ma foi, est de l'ordre du possible. Je ne passe pas mon temps à surveiller les brumes ensorcelées, figurez-vous –, il n'en demeure pas moins qu'un intrus laisse toujours une trace de son passage. En clair, rien ne me serait plus facile que de m'en assurer.

Il leur offrit un terrifiant rictus, probablement censé passer pour un sourire.

— S'il m'en prenait l'envie, évidemment, ajouta-t-il avec une manifeste jubilation.

Il dodelina de la tête et, adressant un regard énamouré à la sylphide, poursuivit en ces termes :

— Justement, je me demandais, Gente Dame, si vous me

feriez l'honneur de me gratifier d'une de vos si exquises aubades. Le doux chant d'une damoiselle m'est un baume à l'âme. Or, l'occasion se fait si rare d'ouïr voix si mélodieuse que la vôtre, belle enfant.

La sylphide lui offrit son plus éclatant sourire. C'était précisément ce qu'elle avait espéré. Le dragon adorait l'entendre chanter. Le charme qu'elle exerçait sur lui, aujourd'hui, devait beaucoup au pouvoir de sa voix enchanteresse et aux quelques ritournelles qu'elle lui avait chantées par le passé. C'était, en quelque sorte, le défaut de sa carapace. Et Salica le savait. Strabo ne se serait, néanmoins, sans doute jamais abaissé à quémander une aubade. Mais il s'y entendait en affaires ; or, ils étaient là en train de conclure un marché : son aide contre une chanson. C'était certes un prix bien modique à payer pour une si précieuse collaboration et la sylphide se plia de bon cœur à son caprice. Elle chanta les riantes prairies ensoleillées, la subtile caresse du vent, la pureté azurée des cieux, à l'aube de la création du royaume. Elle chanta la grâce d'avenantes jouvencelles dansant parmi les fleurs. Elle chanta la puissance et la gloire d'un dragon-roi dont la force et l'esprit faisaient l'admiration de toutes ces damoiselles. Ben ne connaissait pas cette sirupeuse bergerette et la jugea bien mièvre ; mais Strabo, qui s'était confortablement allongé, son énorme tête posée sur le bord de son cratère favori, semblait fort goûter la sérénade qu'il écoutait d'un œil rêveur.

Salica n'avait pas achevé sa berceuse que Strabo, réduit à l'état de guimauve, versait déjà des larmes de crocodile.

— Quand vous reviendrez de votre fructueux périple à travers les nuées, aimable Strabo, susurra-t-elle, le rappelant par là même fort subtilement à sa promesse, je vous chanterai la ballade que j'écrirai expressément pour vous en guise de récompense.

L'énorme tête se leva pesamment et la terrifiante gueule s'étira en un monstrueux rictus, pathétique parodie de sourire.

— Je vous adore Ma Dame, ronronna doucement le dragon, avec un regard extatique.

Sans ajouter un mot, il déploya ses ailes et sa titanesque masse reptilienne s'éleva dans les airs. Il fit un ultime salut, en

décrivant un large cercle au-dessus du couple royal, et creva la chape nuageuse pour disparaître dans le ciel.

Le trio attendit son retour toute la nuit. Ciboule alla chercher les couvertures sanglées sous le troussequin de leurs selles et tous trois prirent leur tour de garde. Ils avaient établi leurs quartiers sur le versant venté de la crête, préférant le souffle poussiéreux de la brise nocturne aux émanations soufrées et autres suffocants nuages pulvérulents des Sources de Feu. Les cratères éructaient bruyamment leurs jets de lave et de pierraille à intervalles réguliers et les empêchaient de dormir. Par moments, la fournaise devenait intenable. Mais ils se sentaient, somme toute, en sécurité : qui oserait s'aventurer dans l'ancre du dernier dragon de Landover ?

L'aube pointait quand la gigantesque silhouette noire se découpa sur le drap pâlisant du ciel, telle une monstrueuse ombre chinoise. Strabo se posa sans bruit et sans effort, aussi gracieux qu'un papillon, en dépit de son écrasante masse.

— Gente Dame, annonça aussitôt le dragon de sa rocailleuse voix de stentor, j'ai survolé le royaume, des Sources de Feu au Melchor, de Vertemotte à la Contrée des Lacs, et scruté le moindre rocher d'une chaîne de montagnes à l'autre. J'ai inspecté toutes les frontières qui séparent Landover du Monde des Fées. J'ai reniflé toutes les empreintes, suivi toutes les pistes et n'ai laissé aucun indice au hasard : pas trace de Rydall de Marnhull ni, hélas, de votre fille.

— Pas une trace ? répéta Salica, d'une voix étranglée.

Le dragon secoua la tête.

— Personne n'a traversé les brumes ensorcelées depuis plusieurs semaines. Personne. (Un irrépressible bâillement lui écartela la gueule qu'il ouvrit – et pour cause – comme un four.) Et, maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vais dormir. Cette battue m'a éreinté et j'ai besoin de récupérer. Je suis désolé de ne pouvoir faire davantage et, devant le piteux résultat de mes recherches, vous délie de votre promesse. De toute façon, je suis trop épuisé pour prêter toute l'attention que vos délicieuses vocalises méritent. Je vous souhaite donc le bonsoir – ou, plus exactement, le bonjour. Holiday, je te salue.

Reviens donc me pousser une petite visite un de ces jours, mais... ne te presse surtout pas !

Strabo rampa pesamment vers son cratère de prédilection, s'enroula sur toute la longueur de son périmètre et, sans plus attendre, se mit à ronfler.

Ben et Salica se consultèrent du regard.

— Je ne comprends pas, avoua Ben. C'est insensé ! Comment se peut-il qu'il n'y ait pas la moindre trace ?

Les traits tirés, le teint pâle, Salica le regardait fixement.

— Si Rydall n'a pas traversé les brumes, alors d'où vient-il ? murmura-t-elle d'un ton funeste. Où est-il, à présent ? Et... qu'a-t-il fait de Mistaya ?

— Je l'ignore, soupira Ben, en secouant la tête avec lassitude.

Il se pencha pour attraper sa couverture et entreprit de la plier.

— Tout ce que je sais, ajouta-t-il, c'est qu'il y a quelque chose de louche là-dessous et que, d'une manière ou d'une autre, j'en aurai le cœur net !

Il prit la sylphide par la main. Ciboule se mit en route et ils lui emboîtèrent le pas, laissant derrière eux les Sources de Feu, Strabo et leur espoir déçu.

LE VER

La petite troupe quitta les Sources de Feu en direction de Vertemotte. Derrière eux, le soleil se hissait au-dessus de l'horizon dans un épais brouillard cotonneux. La tiédeur excessive du petit matin annonçait déjà une journée torride. De gros nuages noirs poussés par le vent d'ouest se bousculaient dans les nuées. Le temps tournerait probablement à l'orage en fin de journée.

D'humeur aussi sombre et chagrine que le paysage offert à son morne regard, Ben chevauchait en silence. Le dos bien droit, le front haut, il avait beau tenter de sauver les apparences, il broyait du noir. Strabo axait été son dernier espoir. Si le dragon ne pouvait pas l'aider à retrouver Rydall, qui le pourrait ? Or, s'il ne retrouvait pas Rydall, il n'avait plus aucune chance de retrouver Mistaya et ses conseillers. Et, s'il ne retrouvait ni sa fille, ni ses amis, que pourrait-il faire d'autre, si ce n'est rentré à Bon Aloï pour attendre bien gentiment la visite des charmantes créatures que Rydall dépêcherait pour le tuer ? Il en avait éliminé trois : il en restait quatre. Il n'était pas au bout de ses peines ! Or, à chaque fois, sa vie n'avait guère tenu qu'à un fil. Il doutait qu'il pût survivre à quatre combats de plus. Et puis, même s'il s'en tirait, il ne croyait pas vraiment que Rydall lui rendrait Mistaya, de toute façon.

« Comment peux-tu penser une chose pareille ? se tança-t-il aussitôt. Comment peux-tu même laisser une telle idée te traverser l'esprit ? ». C'était pourtant la triste vérité. Pourquoi un homme qui ravageait des contrées entières pour accroître son empire, qui forgeait des monstres pour assassiner son ennemi et qui enlevait une enfant pour faire chanter son père, aurait-il honoré sa part d'un immonde marché dont il avait lui-même fixé les termes et qu'il avait imposé de force à un roi dont il brigait la couronne ? Non, Rydall jouait avec ses victimes comme le chat joue avec la souris et, quand on joue à ce petit

jeu-là, on s'arrange pour changer les règles en cours de partie pour ne jamais perdre. Que le Paladin sorte ou non vainqueur des sept combats prévus ne changerait rien à l'affaire : dans un cas, comme dans l'autre, Mistaya ne reviendrait jamais.

À moins qu'il ne la retrouve lui-même pour la ramener saine et sauve au château.

Ce que, pour le moment, il ne semblait pas avoir la moindre chance d'accomplir.

Il songeait à ce que lui avait dit Strabo : aucune trace du passage de Rydall dans les brumes ensorcelées et aucune trace de Mistaya dans le royaume. Que devait-il en conclure ? Que Rydall mentait ? Que Strabo s'était laissé berner ? Rydall avait bien affirmé qu'il était venu à Landover en traversant les brumes. Il avait même stipulé que son armée n'attendait qu'un mot de lui pour en faire autant. « Et si l'autre cavalier, le cavalier noir qui accompagnait Rydall, possédait le pouvoir de franchir les brumes ensorcelées sans laisser de trace ? se demanda-t-il subitement. Peut-être sa magie permet-elle de brouiller les pistes ? » Mais, dans ce cas, Strabo n'aurait-il pas détecté un sortilège de cette envergure ? Rien ne pouvait échapper à un dragon, avait-il déclaré. Rydall aurait-il été capable de faire ce que nul n'était jamais parvenu à faire auparavant : abuser un dragon ?

Ben resta songeur un long moment. Tout à coup son visage s'éclaira.

« Mais oui ! Bon sang ! Comment ai-je pu l'oublier ? Il existe un autre moyen d'arriver à Landover : Abaddon ! » Abaddon était un monde parallèle, un abîme peuplé de démons qui parvenaient parfois à se frayer un chemin jusqu'à Landover. Rydall aurait-il réussi à entrer par là ? Cela sous-entendait qu'il aurait déjoué tous les pièges des démons... ou qu'il les avait acquis à sa cause. Comme le Gorse. Oui, mais, pour les convaincre, le Gorse leur avait offert Landover en pâture. Or, Rydall voulait garder Landover pour lui. Qu'aurait-il eu à leur proposer pour payer le prix de son passage ? Et puis, comment le roi de Marnhull aurait-il bien pu s'y prendre pour soudoyer ces suppôts du diable ? Les Démons d'Abaddon haïssaient les humains. Ils ne s'allieraient jamais avec eux, à moins d'y être

forcés. Leur alliance avec une créature de magie aussi corrompue que le Gorse n'avait rien de vraiment surprenant, dans la mesure où elle était au moins aussi maléfique qu'eux. Avec sa diabolique sorcellerie, le Gorse avait tout d'un démon lui-même. Mais pourquoi se seraient-ils commis avec un méprisable humain comme Rydall de Marnhull ? En outre, Rydall avait bien dit qu'il était venu à Landover en traversant les brumes. Si mensonge il y avait, quel en aurait été l'intérêt ? Surtout qu'en alléguant être passé par Abaddon, il aurait été assuré d'impressionner son adversaire. « Non, non, conclut Ben, je fais fausse route. »

Juridiction avançait au pas, si lentement qu'il retardait toute la troupe. Mais, plongé dans ses lugubres réflexions, Ben ne s'en apercevait même pas. Salica chevauchait à ses côtés, le regard rivé au visage soucieux de son époux, sans oser le questionner. Ciboule marchait à leur hauteur, lançant de temps à autre des coups d'œil circonspects de l'un à l'autre, avant de se replonger dans l'inspection scrupuleuse des alentours. Il avait pour mission de les protéger, non de les comprendre : il ne se sentait pas concerné. Le kobold se contentait donc de scruter chaque rocher, chaque bouquet d'arbustes desséchés : rien à signaler.

Devant eux, vers l'occident, la nuit tardait à se retirer. Surgissant de ces ténèbres languissantes, un corbeau aux yeux rouges vint planer au-dessus des trois voyageurs.

« Il y a quelque chose qui m'échappe », se disait Ben. Il avait sûrement dû négliger un détail essentiel, ou mal interpréter une information capitale, ou... Nom d'un chien ! Il devait bien y avoir quelque chose à quoi se raccrocher et qui le mènerait jusqu'à Rydall ! Mais peut-être, après tout, faisait-il tout en dépit du bon sens. Et si Rydall avait menti, tant sur son identité et sur son titre que sur son pays d'origine. Ce qui, ma foi, était une hypothèse tout à fait vraisemblable, étant donné le caractère spécieux du personnage. Inventer les règles du jeu, les mettre en pratique et attendre de voir le résultat : voilà qui siérait parfaitement à Rydall ou, tout au moins, à l'idée qu'il s'en faisait. Mais la question qu'il s'était posée dès le début – et à laquelle il n'avait toujours pas trouvé de réponse – demeurerait : pourquoi Rydall s'amuserait-il à ce petit jeu-là ? Question que,

d'ailleurs, le Maître des Eaux n'avait pas manqué de soulever. Pourquoi le roi de Marnhull l'avait-il mis au défi de terrasser sept monstres au lieu d'exiger tout bonnement son trône en échange de Mistaya ? Pourquoi perdrait-il tout ce temps à planifier une série de duels entre le Paladin et ses champions, alors qu'il lui aurait été si facile d'envahir Landover avec son armée et de s'emparer du sceptre par la force ? Pour éviter de verser le sang ? Par crainte des pertes inutiles ? Pour le coup, cela ne cadrait plus tout avec le tortionnaire voleur d'enfants !

À dire vrai – c'était certes une idée saugrenue mais qui faisait son chemin –, Ben commençait à se demander si Rydall ne se moquait pas de Landover comme d'une guigne.

À y bien regarder, toute cette affaire commençait à prendre un tour de règlement de compte personnel. Il n'aurait su dire précisément d'où lui venait cette impression, mais elle était nette. Il y avait quelque chose dans la nature même de tous ces monstres et de leurs pouvoirs magiques, dans la façon dont ils s'y prenaient pour l'attaquer qui le chagrinait. Quelque chose... Mais quoi ? Mystère ! En tout cas, Rydall semblait en avoir davantage après lui qu'après son titre. La possession de Landover ressemblait plus à un prétexte qu'à un enjeu. « Le moins qu'on puisse dire, c'est que Rydall n'a pas l'air très pressé d'ajouter Landover à son tableau de chasse. » songeait Ben. Aucun délai n'avait été fixé pour la passation de pouvoir et aucune mention n'avait été faite des dispositions à prendre à ce sujet. En fait, le roi de Marnhull semblait s'intéresser moins au but lui-même qu'à la façon d'y parvenir.

Pourquoi Rydall perdrait-il tout ce temps s'il ne cherchait vraiment qu'à le persuader de lui céder le trône ? Ne le lui céderait-il pas, de toute façon, si c'était le prix à payer pour récupérer Mistaya ?

Eh bien...

Pris de scrupules, il jeta un coup d'œil en coin vers son épouse. Comment osait-il tergiverser, quand la vie de sa fille était en jeu ? Salica le regardait attentivement ; mais rien, dans ses beaux yeux verts, ne trahissait le moindre reproche ou la plus infime suspicion. Non, il ne lisait là que tristesse et inquiétude : témoignages éloquents d'un amour indéfectible. Il

eut brusquement honte, honte de ses hésitations. Quand Annie, sa première femme, était morte stupidement sur une route de l'Illinois, emportant avec elle l'enfant qui dormait dans son ventre, il avait bien cru ne jamais s'en remettre. Il avait perdu en un seul instant les deux êtres qu'il aimait le plus au monde et il n'aurait jamais pu faire quoi que ce soit pour les retrouver. Mais il avait refait sa vie et, aujourd'hui, son bonheur tenait en deux mots : Salica et Mistaya. Il ne pouvait supporter l'idée de les perdre, elles aussi. Oui, il donnerait n'importe quoi pour les garder en vie.

La matinée s'écoulait et les contrées orientales étalaient leur interminable désolation sous un voile de brume blafard.

— Encore quatre ou cinq milles et nous ferons une petite halte, annonça Ben, en se tournant vers Salica.

Elle hocha la tête, sans moi dire. Ils poursuivirent leur route en silence.

Au-dessus d'eux, le corbeau aux yeux rouges décrivit une large boucle et rebroussa chemin à tire d'ailes.

Nocturna s'empressa de rejoindre le défilé, tenant fermement dans son bec le ver qui se tortillait en pure perte. Elle avait peine à contrôler sa fureur. « Toute la nuit ! », fulminait-elle. Elle avait attendu toute la nuit. ! Persuadée que ce crétin de dragon renverrait le roi fantoche dans ses foyers avec perte et fracas, elle s'était posée au sommet d'un petit tertre rocheux, en lisière des Sources de Feu pour surprendre Ben Holiday au moment où il plierait bagage – même si elle avait fait usage des plus puissants sortilèges à son répertoire pour se faufiler dans son repaire, ce maudit tas de suie l'aurait immédiatement repérée. Et voilà qu'au lieu de l'envoyer paître, ce vieux fossile encroûté de Strabo s'était mis en chasse au service de Sa Majesté, comme un bon chien-chien bien dressé ! En conséquence de quoi, Holiday n'avait pas fait demi-tour, comme elle l'avait escompté ; mais avait passé la nuit sur place, l'obligeant à ronger son frein pendant plus de huit heures d'affilée !

Le ver réussit à s'enrouler autour de son bec et tenta de la mordre.

Elle ricana intérieurement devant ses pitoyables efforts. Oh ! Certes ! Quelques jours auparavant, il n'était encore qu'un ver de terre tout ce qu'il y a d'ordinaire : aussi gras et dolent que ses congénères ; mais, maintenant... Il avait suffi de quelques savantes incantations pour en faire un véritable mutant et ce mutant serait... le quatrième monstre de Rydall !

Elle était un tantinet dépitée qu'il lui faille recourir à un quatrième monstre pour venir à bout de Holiday. Le robot aurait dû y suffire. Il y serait d'ailleurs parvenu, s'il n'y avait eu le Tellurok. De quoi le Maître des Eaux se mêlait-il donc ? Et qu'on ne vienne pas lui chanter le couplet sur la solidarité familiale ! Le Maître des Eaux n'avait guère plus de sympathie pour son gendre que Strabo n'en éprouvait pour son ennemi juré, à savoir Holiday lui-même. Pourquoi fallait-il donc que les opposants les plus acharnés au régime se piquent de venir en aide au roi et s'avisent par là même de lui mettre, à elle, des bâtons dans les roues ? C'était le monde à l'envers !

Cela dit, n'avait-elle pas réservé au roi fantoche une fin sur mesure ? N'avait-elle pas mis toute cette machination sur pied uniquement pour le voir périr de la main même de sa fille ? Et ce, depuis le début ? Ne serait-ce pas excessivement frustrant, s'il venait à mourir avant terme ? Et puis, l'intervention du Tellurok – quoique fort inopportune – ne lui avait-elle pas inspiré de charmantes variations qui pimenteraient délicieusement le petit jeu auquel elle se livrait avec ce misérable pantin couronné ? Alors ! De quoi se plaignait-elle ?

Elle piqua vers les hauts plateaux qui barraient la route parcourant le royaume d'est en ouest et se faufila dans l'ombre du défilé. Holiday et consorts étaient passés par là pour se rendre chez Strabo – les empreintes de leurs chevaux l'attestaient assez ! Ce n'était certes pas la discrétion qui les étouffait, les imbéciles ! Il n'y avait donc aucune raison pour qu'ils n'empruntent pas le même chemin au retour. Mais, cette fois, elle leur réservait une petite surprise...

Le corbeau aux yeux rouges sautilla jusqu'à une flaque d'eau, dissimulée dans un renforcement de la paroi. « Encore une chance qu'ils n'aient pas attendu le dragon plus longtemps ! » se disait la sorcière. Avec cette chaleur, elle n'aurait plus eu une

seule goutte d'eau à se mettre sous le bec. Or, c'était précisément ce dont elle avait besoin. Oui, une goutte y suffirait largement.

Elle suspendit le ver au-dessus de la mare et le regarda se débattre avec délectation. Elle en avait plus qu'assez de trimballer cette larve ! Comme si cela ne suffisait pas qu'elle ait été obligée de conserver son apparence animale tout ce temps ! Oh ! Elle aurait volontiers jeté un petit sort pour recouvrer forme humaine, mais elle avait craint le flair du dragon. Ce mastodonte décrépi aurait bien été capable de détecter sa présence ! Mais devoir, de surcroît, serrer le bec des heures entières pour empêcher cette ridicule vermine de lui échapper ! Non, là, vraiment, c'en était trop !

Comme elle aurait voulu pouvoir assister à l'affrontement qui allait suivre ! Mais elle était demeurée hors du Gouffre Noir trop longtemps déjà et elle n'aimait pas laisser la gamine toute seule. Mistaya commençait à regimber contre la rigueur de son enseignement. Au point qu'elle avait dû elle-même créer ce quatrième monstre. La fillette n'avait rien voulu entendre. Elle était à court d'idées, prétendait-elle. Qui croyait-elle donc berner ? Oh ! Elle était encore obéissante, mais certains signes ne trompaient pas. Or, ces signes-là avertissaient Nocturna que son élève pourrait fort bien se mettre en tête de braver son autorité. Mistaya était incroyablement douée – tant d'imagination que de pouvoirs magiques –, et, sous la férule de la sorcière, elle avait développé ses facultés surnaturelles bien au-delà de tout ce qu'on pouvait attendre d'elle. Si jamais il lui prenait l'envie de la défier...

La sorcière chassa cette pensée d'un haussement d'épaules dédaigneux. Mistaya ne lui faisait pas peur. Elle, Nocturna, sorcière du Gouffre Noir, ne craignait rien ni personne.

Cependant, prudence étant mère de sûreté...

« Oui, décida-t-elle, tu ferais mieux de rebrousser chemin. Et sans délai. » Le devoir avant tout. Elle raterait probablement un beau spectacle, mais il valait mieux s'assurer que Mistaya marchait droit.

Elle ouvrit le bec, regarda le ver s'enfoncer dans l'eau, puis déploya ses ailes et s'envola.

Ben Holiday plissa les yeux. La visibilité était si faible et la chaleur si intense qu'à travers cette sorte de flux miroitant, tout paraissait flou et déformé. L'horizon n'était plus qu'un mirage qui menaçait de disparaître au premier clignement de paupières. Là-bas, le défilé qui conduisait des contrées orientales aux basses terres de Vertemotte ressemblait à une impénétrable masse d'ombre, monstrueuse gueule prête à les engloutir.

Il guida Juridiction vers l'entrée du canyon.

Pourquoi ce maudit robot lui paraissait-il si familier ? se disait-il pour la énième fois. Où avait-il bien pu le voir ? Car il en était sûr à présent : il avait déjà rencontré cette maudite créature quelque part. Ce qui ne rendait son trou de mémoire que plus agaçant. Pour ne rien arranger, voilà qu'il commençait à se demander s'il n'avait pas déjà vu les deux premiers monstres également. Plus il y réfléchissait et plus ce soupçon se confirmait. Le plus étrange, c'est qu'en tournant et retournant le problème dans sa tête, il avait fini par en déduire qu'il les avait vus tous les trois après son arrivée à Landover. Or, cela n'avait aucun sens. S'il les avait croisés au cours des cinq dernières années, il n'aurait pas pu l'oublier. Ce genre d'individu ne courait tout de même pas les rues ! Questor ou Abernathy lui aurait-il parlé d'eux ? Les lui aurait-on décrits, si bien même qu'il aurait eu l'impression de les avoir déjà rencontrés ? Lui avait-on montré une gravure, un dessin qui les aurait représentés ?

Ils avaient atteint l'entrée du défilé et Juridiction s'y engagea, encouragé par les petits coups de talons de son cavalier dont l'estomac commençait à crier famine.

Tout à coup, Ciboule se mit à gronder. Ben baissa les yeux vers le kobold qui marchait à côté de son cheval et s'était retourné. Ben suivit son regard, une main en visière pour se protéger des rayons aveuglants du soleil de midi. D'abord, il ne distingua rien, puis il commença à discerner une petite tache noire à l'horizon, une petite tache qui grossissait à vue d'œil.

— Qu'est-ce que c'est encore que...

Avant qu'il n'ait le temps de finir sa phrase, la terre s'ouvrit

devant lui, dans une explosion de roc et de poussière, et une chose gigantesque surgit des entrailles telluriques. Ciboule bondit pour arracher Salica à sa selle, une fraction de seconde avant que Néa ne soit engloutie par le monstre. Il y eut un hennissement de terreur, puis un effroyable craquement d'os broyés. Juridiction se cabra et fila comme l'éclair, juste avant que les énormes mâchoires ne se referment sur lui. Ben entendit le claquement sec des dents qui s'entrechoquent, là, au-dessus de sa tête. Agrippé à l'encolure de sa monture, il eut à peine le temps de jeter un coup d'œil horrifié à la créature qui les attaquait : une sorte d'énorme serpent, sans yeux, ni tête, avec une gueule aussi large qu'un cratère bordé de dents aiguisées comme des cisailles et un corps violacé et annelé comme...

Comme un ver de terre ! Par tous les diables !

Ben porta instinctivement la main sur sa poitrine pour s'emparer du médaillon, mais Juridiction caracolait si furieusement qu'il fut obligé de se raccrocher au pommeau de sa selle pour ne pas tomber. Dans sa panique, le cheval s'était réfugié sur le versant accidenté de la butte la plus proche et se brisait les jarrets à lutter contre les éboulis. Ben aperçut Ciboule et Salica qui escaladaient tant bien que mal les rochers sur le flanc gauche du défilé. Le monstre s'enfouit brusquement sous terre, telle une baleine plongeant dans les abysses de l'océan. Le sol se soulevait sur son trajet et ce trajet menait tout droit à... Mais le monstre venait droit sur lui !

Ben éperonna Juridiction comme un fou en tirant sur les rênes pour lui faire faire demi-tour. Mais, éperdu de terreur, le hongre n'avait plus qu'une idée en tête : grimper toujours plus haut. C'était une bataille perdue d'avance. Les sabots du cheval dérapaient dans la pierraille et Juridiction ne cessait de glisser, sans jamais progresser d'un pouce.

Ben plongea sur l'encolure et, agrippant la rêne juste au-dessus du mors, obligea sa monture à tourner la tête. D'un coup de rein il l'orienta sur le flanc de la colline, la contraignant à avancer parallèlement à la ligne de faîte, dans l'espoir de réussir à la manœuvrer en deux temps pour finalement lui faire tourner bride. Derrière eux, le monticule mouvant avait bifurqué dans la même direction.

La distance qui les séparait rétrécissait à toute allure.

En désespoir de cause, Ben plongea la main sous sa tunique pour se saisir du médaillon. Au même moment, Juridiction trébucha et roula sur le flanc en l'éjectant dans son élan. Ben fit un stupéfiant roulé-boulé dans la rocaille, tandis que le cheval se relevait aussitôt pour dévaler la pente au triple galop. Assommé par sa chute, aveuglé par le sang qui lui dégoulinait dans les yeux, poussé par un instinct de survie dont il ne soupçonnait pas la force, il se remit debout et, flageolant, se lança dans une course effrénée. Il courait, courait à perdre haleine, sans savoir où, ni comment, conscient d'une seule chose : l'horreur souterraine qui ne tarderait pas à le rattraper. Le sol trembla sous ses pieds comme la créature remontait en surface. Pantelant, chancelant, Ben chercha le médaillon à tâtons sans cependant ralentir l'allure. Il sentit la forme circulaire sous ses doigts qui s'agitaient maladroitement dans le futile effort de déloger le pendentif de sa cachette. Aveuglé de sueur et de sang, il butait sur la moindre aspérité du terrain. D'un instant à l'autre, son assaillant allait surgir devant lui. Là ! Tout de suite ! Maintenant ! Il allait le dévorer. Il allait... « Encore un moment... Juste un moment ! », suppliait-il, en s'acharnant sur sa tunique.

Un geyser de poussière et de pierraille gicla vers le ciel, catapultant Ben dans les airs. Il lâcha le médaillon, battant des bras dans le vide comme un dément, dans un réflexe irrationnel pour conserver son équilibre. Il retomba comme une masse, sur le dos, avec un grognement de douleur, le souffle coupé. Le ver géant se dressait au-dessus de lui. Son énorme gueule béante se rapprochait, se rapprochait...

Ben se tordait sur le sol, rampait, s'écorchait les doigts dans les cailloux : vaine tentative pour échapper au monstre qui déjà fondait sur lui. « Trop tard... Il est trop tard », pensa-t-il, au désespoir.

Une titanesque ombre noire s'abattit sur lui. Il écarquilla les yeux, épouvanté. Mais l'ombre était plus gigantesque, plus noire, plus terrifiante encore que son assaillant. Et... elle avait des ailes ! Dans un ouragan de poussière, l'énorme masse piqua sur le monstre. Ses griffes s'enfoncèrent dans la chair flasque et,

avec un frénétique battement d'ailes, tira le ver géant en arrière. D'énormes crocs se refermèrent sur le cylindre gesticulant et tranchèrent net le premier anneau. La gueule encore grande ouverte, prête à engloutir sa proie, l'extrémité aveugle tomba à terre dans un flot d'humeur verdâtre. Mais le corps reptilien, dégoulinant d'ichor, se tortillait toujours dans les airs, comme un forcené qui, bien que décapité, aurait continué à exécuter sa danse de Saint-Guy. Les crocs noircis tailladaient sans relâche, cisaillant encore et encore, débitant le monstre en rondelles jusqu'à ce qu'enfin le dernier tronçon retombât, inerte.

Déjà, kobold et sylphide couraient à toutes jambes.

— Tu veux que je te dise ? Comme roi des enqueteurs, tu te poses là, Holiday ! siffla le dragon.

Les paupières écailleuses se refermèrent sur les yeux écarlates et Strabo soupira.

— Sais-tu à quel point tu me casses les pieds ? grogna-t-il avec lassitude.

— Oui, je... je sais, haleta Ben, en se relevant tant bien que mal. Merci quand même !

— Y a pas de quoi !

Pantelante, Salica se jeta au cou de son époux.

— Merci Strabo, fit-elle, en tournant la tête vers le dragon. Vous venez de sauver la vie de l'être auquel je tiens le plus au monde. Je ne l'oublierai jamais.

Strabo ouvrit un œil et renifla négligemment.

— Si je vous ai rendu le sourire, belle enfant, je me vois déjà largement récompensé.

— Mais comment as-tu su ? s'enquit Ben. Comment as-tu pu arriver à temps ? Tu dormais, quand nous sommes partis.

Le dragon souleva sa deuxième paupière avec une lenteur étudiée et darda un regard de braise sur son interlocuteur.

— Les contrées orientales sont mon domaine, Holiday. Elles m'appartiennent. Elles sont tout ce qui me reste d'un empire autrefois infini. Or, chez, moi, je fais la loi ! Nulle autre magie que la mienne n'est autorisée sur mon territoire. Si la moindre étincelle insolite crépite, en quelque point que ce soit, j'en suis immédiatement averti. Même quand je dors, mon sixième sens est en éveil. J'ai perçu la présence de cette créature, à l'instant

même où elle apparaissait sur mes terres. (Il marqua une pause.) As-tu seulement idée de ce à quoi tu viens d'échapper, Holiday ?

Ben secoua la tête, aussitôt imité par la sylphide.

— À un Ver d'Enfer, un ridicule petit ver de terre qu'un puissant sortilège a transformé en monstre sanguinaire. Il suffit de plonger l'inoffensif animal dans l'eau pour que la sorcellerie auquel il est assujetti le métamorphose en une créature gigantesque et meurtrière.

Strabo jeta un coup d'œil morne aux restes de la bête et cracha de dégoût.

— Pfff ! Pathétique ! siffla-t-il. Et dire qu'on perturbe mon sommeil pour ça !

— Encore un coup de Rydall ! maugréa Ben.

— Je ne sais pas ce qu'il en est de ce Rydall. Mais, pour ce qui est des sorcières, je sais de quoi je parle. Et je peux vous assurer qu'elles raffolent de ce genre de petite bestiole !

Ben ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Nocturna ? glapit-il d'une voix étranglée.

— Ou autres harpies de son espèce ! (Strabo bâilla.) Bon, ce n'est pas que je m'ennuie, mais j'ai quelques heures de sommeil à rattraper. Tâche au moins de rester en vie jusqu'à ce que tu aies franchi mes frontières, Holiday ! Je ne peux pas passer mon temps à te surveiller comme un nourrisson. Une fois sorti de mon territoire, tu peux te faire tuer, si ça te chante. Tu ne seras plus sous ma responsabilité. Mais, en attendant, un petit conseil d'ami : regarde où tu mets les pieds !

Sans un mot de plus, le dragon décolla incontinent. Ben et Salica le suivirent du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse dans les nuées, tandis que Ciboule partait à la recherche de Juridiction.

La sylphide déchira un pan de sa cape pour essuyer le visage de son époux.

— Crois-tu que Nocturna ait quelque chose à voir dans cette affaire ? lui demanda-t-elle.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi elle s'allierait à un scélérat comme Rydall ?

Salica eut un petit sourire amer.

— Parce qu'elle te hait, rétorqua-t-elle d'un ton dur. C'est une

raison suffisante, non ?

Ben laissa errer son regard sur l'étendue désolée des terres de l'est, songeur. Salica acheva de nettoyer ses plaies et l'embrassa sur le front.

— Elle nous hait tous, souffla-t-elle.

Ben hocha mécaniquement la tête ; puis, tout à coup, sursauta.

— Salica ! s'exclama-t-il, en la saisissant au poignet. Salica, je sais où j'ai vu tous ces monstres !

— Vu tous ces monstres ?

— Oui, je les ai déjà vus avant. (Une étincelle de triomphe dansait dans ses prunelles bleues.) Je les ai vus... dans un livre !

POGGWYDD

Ce matin-là, Mistaya s'éveilla de bonne heure et, pour la première fois depuis qu'elle était arrivée dans le Gouffre Noir, se retrouva seule. Nocturna avait toujours été près d'elle à son réveil. Elle se leva et inspecta la clairière à travers les entrelacs vaporeux de la brume : pas de trace de la sorcière. Elle ne parvenait pas à le croire. Son sixième sens, qui l'avertissait toujours de la présence de son mentor, pouvait-il la tromper ?

— Nocturna ?

Silence. La fillette scruta les futaies environnantes. En vain.

« Ça alors ! », se dit-elle, aussi étonnée de se voir livrée à elle-même que d'éprouver une telle impression de délivrance à cette idée.

Elle était... Oui, c'est cela, elle était soulagée, il faut dire que les choses avaient bien changé depuis quelque temps et, notamment, les relations qu'elle entretenait avec son hôtesse. Au début, Nocturna s'était montrée un professeur enthousiaste et toujours encourageant. Elle avait semblé impatiente de partager son savoir avec sa jeune disciple et l'avait instruite dans l'art de la sorcellerie avec une manifeste alacrité. D'inspiratrice, elle était peu à peu devenue une sorte de complice dont les fabuleux pouvoirs fascinaient Mistaya. À l'époque, elle lui avait affirmé que son séjour dans le Gouffre Noir lui permettrait de découvrir la vérité sur sa naissance ; elle lui avait promis qu'elle lui révélerait ses dons cachés et qu'elle lui apprendrait à utiliser ses facultés surnaturelles pour venir en aide à son père dans la lutte qui l'opposait à Rydall de Marnhull. Chaque nouvel exercice était un pas de plus vers ce but vertueux. Mais, tout cela semblait s'être perdu en cours de route. Ni le secret de sa naissance, ni Rydall n'avaient plus été mentionnés. Il n'avait même plus jamais été question du monde qui s'étendait au-delà du gouffre. Rien ne comptait, à présent, que la docilité et la diligence avec lesquelles Mistaya suivait ses

instructions. La patience dont Nocturna avait fait preuve, les premiers jours, n'était plus qu'un lointain souvenir. Plaisir de la découverte et multiplicité des expériences avaient fait place à un entraînement intensif et exclusivement dirigé vers la création de monstres. Même quand elles ne travaillaient pas à produire ces créatures de cauchemar, Nocturna ne parlait de rien d'autre. Les monstres, les monstres et toujours les monstres ! Cela tournait à l'obsession ! Les relations professeur-élève en avaient cruellement pâti. Plus le temps passait, plus leurs liens s'effilochaient. Critiques et récriminations avaient remplacé compliments et conseils. Les reproches pleuvaient : « Tu ne fais aucun effort », vitupérait la sorcière. « Tu ne te concentres pas assez sur ton travail » ; « Un peu de jugeote, par Abaddon ! » ; « Mais cesse donc de lambiner ! »... À en croire Nocturna, elle n'était plus capable de faire quoi que ce soit correctement.

Quand Mistaya avait imaginé le robot – ou, plus exactement, insufflé la vie à un des personnages qui peuplaient le livre de son père –, Nocturna s'était extasiée. Deux jours plus tard, le verdict tombait : « Échec lamentable ! » Mistaya devait faire mieux. « Recommence ! » avait ordonné la sorcière. Mais, constamment harcelée et lassée de réitérer sempiternellement le même exercice, la fillette s'était montrée incapable d'inventer une quatrième créature. Exaspérée, Nocturna avait fini par concevoir un monstre de son cru : un Ver d'Enfer, c'est ainsi qu'elle avait baptisé l'inoffensif vermisseau que, sous ses pressantes injonctions, Mistaya avait transformé en un dangereux prédateur. Mais, à peine l'exercice était-il achevé que la fillette se rebellait : « J'en ai assez de créer des monstres ! s'était-elle écriée. Était-ce là tout ce à quoi votre enseignement se limite ? »... Elle voulait passer à autre chose, découvrir de nouveaux sorts, apprendre de nouvelles incantations. Nocturna l'avait muselée d'un regard noir, en lui rappelant qu'elles avaient conclu un pacte : l'insigne privilège de bénéficier de ses lumières contre une parfaite docilité. Mistaya devait donc faire tout ce qu'on lui demandait sans poser de questions. Elle avait bien été tentée de protester, mais avait jugé plus sage de tenir sa langue.

À dire vrai, elle ne comprenait rien à ce qui se passait. Malgré

son brusque changement d'attitude à son égard, elle vouait toujours à la sorcière une admiration sans bornes. Et l'espèce de connivence qui les avait rapprochées semblait résister à leurs différends. Mais la fillette sentait de plus en plus que cette complicité devait davantage aux pouvoirs magiques qu'elles avaient en partage qu'à une réelle affection. D'ailleurs, plus elles accumulaient les expériences, plus la fructueuse collaboration des débuts tournait à la compétition ; une compétition enragée qui semblait les désignait non plus comme alliées, mais comme rivales. Au lieu de tirer toutes deux dans le même sens, chacune tirait la couverture à soi. Chaque jour, l'écart se creusait davantage. Mistaya n'approuvait guère cette situation, mais ne savait que faire pour y remédier. Nocturna ne l'écoutait pas et ne faisait aucun effort de conciliation. Elle exigeait que son élève lui obéisse au doigt et à l'œil et ne tolérait aucune objection. Cependant, Mistaya éprouvait de plus en plus de difficulté à étouffer ses protestations et à exécuter les ordres sans rechigner.

Aussi était-elle ravie de se retrouver enfin seule et inspirait-elle l'air confiné de sa prison comme l'esclave affranchi, sa première bouffée de liberté. Elle prit cependant soin de jeter un sort de détection pour s'assurer qu'elle pouvait jouir en paix de sa toute nouvelle oisiveté. Aucune odeur suspecte, aucun frôlement importun : elle était vraiment seule. Elle ne perdit pas une seconde et appela Halt. Le Chiot Boueux se matérialisa instantanément devant elle, surgissant de la brume comme s'il n'avait attendu qu'un mot pour apparaître.

— Ce brave Halt ! murmura la fillette, un large sourire aux lèvres. Comme je suis contente de te voir de si bon matin !

Halt s'assit, balayant le sol de sa queue.

— Et si nous nous amusions un peu tous les deux ? proposa Mistaya avec enthousiasme. Rien que toi et moi, hum ?

Elle jeta un coup d'œil circulaire, comme si elle attendait une réponse des futaies environnantes. Mais l'épaisse brume mouvante du Gouffre Noir ensevelissait tout, assourdissant le moindre murmure. Arbres et taillis se terraient dans l'ombre. Le ciel demeurait invisible et le silence, oppressant. Mistaya commençait à se lasser de ce lugubre décor. Elle avait envie de

revoir le soleil, l'azur des nuées, les couleurs éclatantes des fleurs champêtres. Elle avait envie de sentir la caresse de la brise, les parfums d'une nature préservée. Elle avait envie de lacs, de montagnes, de rivières, de collines, et surtout, oh ! oui, surtout, de voir d'autres êtres vivants et de parler d'autre chose que de monstres ! D'ailleurs, cela faisait déjà quelques jours qu'elle repensait à ses parents. Elle se demandait pourquoi ils ne venaient pas lui rendre visite, pourquoi ils n'envoyaient pas un messager pour s'informer de ce qu'elle devenait. Et ses amis de Bon Aloï ? Pourquoi n'avait-elle aucune nouvelle de Questor Thews, par exemple ? Questor n'était-il pas son meilleur ami ? En tout cas, si eux ne se préoccupaient pas d'elle, la fillette aurait bien aimé savoir ce qui leur était arrivé depuis son départ.

Elle n'en avait, bien sûr, rien dit à Nocturna. Elle connaissait déjà sa réponse : « Les tiens se montrent tout simplement prudents. Ils ont ta sécurité trop à cœur pour risquer de te trahir auprès de Rydall. » Mais ces arguments ne parvenaient plus à la convaincre. Il devait bien y avoir un moyen pour ses parents d'entrer en contact avec elle sans que Rydall le sache. Et, avec tous les sorts qu'il avait à son répertoire, Questor pouvait sans doute inventer un stratagème pour s'entretenir avec elle à distance...

Oui, qu'elle se l'avouât ou non, Mistaya avait le mal du pays. Ses parents et ses amis lui manquaient terriblement.

— Bien ! fit-elle, pour couper court à toute mélancolie. Assez rêvassé ! Allons nous promener !

Elle se mit aussitôt en marche d'un pas résolu, sans plus considérer la décision qu'elle venait de prendre. Elle allait courir un gros risque et le savait. Car ce qu'elle avait la ferme intention de faire, c'était... sortir ! Aller là où elle pourrait se remplir les yeux de bleu, de jaune, de vert, de rouge ; embrasser l'horizon sans avoir la vue bouchée à cent pas ; se gargariser de lumière et d'air pur ; respirer ! Enfin ! Évidemment, cela revenait à enfreindre l'interdiction de Nocturna.

Mais, curieusement, elle s'en moquait éperdument. L'occasion était trop belle. « Advienne que pourra ! », se disait-elle.

Elle jeta un sort pour faire apparaître quelques baies de Bonnie Blues dont elle ferait son petit-déjeuner et se mit allègrement en route. Traverser la jungle moribonde du Gouffre Noir se révélait beaucoup plus facile qu'elle ne l'avait imaginé. Grâce à ses nouveaux pouvoirs, elle trouvait sans peine son chemin. Elle atteignit la lisière du gouffre en un clin d'œil et gravit d'un pas alerte le sentier conduisant au-dehors, Halt sur les talons.

Quelques instants plus tard, elle émergea de la brume pour découvrir un riant paysage éclaboussé de soleil. Des parfums d'herbe mouillée et de fleurs nimbées de rosée lui chatouilla les narines. Elle étendit les bras, offrit son visage à la caresse du soleil, ferma les yeux et respira à pleins poumons. Quel bonheur ! Clignant des paupières dans la lumière trop crue, elle jeta un regard à gauche vers les collines boisées, puis à droite en direction de la vallée.

— Bon. Et maintenant, où allons-nous ? demanda-t-elle au Chiot Boueux, avec un sourire radieux.

Comme Halt semblait ne pas avoir de préférence, Mistaya s'en remit à son instinct et, se faufilant entre les arbres, se dirigea vers l'est. Elle cheminait paisiblement, s'arrêtant de temps à autre pour jouir de la tranquillité d'une clairière ou de la fraîcheur d'un ruisseau, cueillir des noisettes et des baies, écouter les trilles d'un oiseau ou observer écureuils et campagnols. Mistaya baguenaudait sans se soucier de savoir où la menaient ses pas. De toute façon, ses pouvoirs lui indiqueraient infailliblement le chemin du retour. Elle n'avait donc pas à s'inquiéter. Elle eut bien une fugitive pensée pour Rydall, mais la chassa aussitôt d'un haussement d'épaules. Elle avait pris la précaution de s'entourer d'un puissant bouclier magique : quiconque en franchirait les limites serait immédiatement repéré. Elle aurait largement le temps de réagir si quelqu'un survenait. Et puis, elle était persuadée que Rydall ne parviendrait pas à la trouver ; pas plus Rydall que qui que ce soit d'autre, d'ailleurs.

Aussi fut-elle surprise quand, franchissant un cours d'eau, elle sentit une présence à proximité. Elle s'immobilisa sur un petit îlot rocheux et envoya un sort de détection. Elle localisa

immédiatement l'intrus. Les ondes qu'il émettait étaient étranges : ce n'était manifestement pas un animal, pourtant ce n'était pas davantage un humain. Une chose était certaine : il était seul et paisible. En tout cas, aucune alarme ne l'avertissait d'un quelconque danger. Elle tergiversa un instant, puis décida qu'il pourrait être amusant de faire un brin de conversation. Cela faisait des jours et des jours qu'elle n'avait d'autre interlocuteur que la sorcière et elle connaissait déjà tous ses discours par cœur. Cet étranger aurait peut-être des choses intéressantes à lui raconter.

Sautant souplement à terre, elle s'enveloppa d'une aura de protection pour se glisser discrètement jusqu'à lui. Elle le découvrit bientôt, assis en tailleur devant un feu de camp, occupé à ronger ce qui semblait être les restes d'un petit animal. Dieu ! Que ce nabot avait une drôle d'allure ! Couvert de poils et de crasse des pieds à la tête, il était aussi ventru qu'un tonneau, avait de longues moustaches raides qui pointaient de part et d'autre de son museau et de petites oreilles pointues entre lesquelles trônait un ridicule calot à plumet écarlate. Il portait de vieilles hardes, indescriptibles tant elles étaient sales et déchirées, et un anneau d'or à l'oreille droite.

Mistaya se frotta songeusement le menton et décida finalement qu'il s'agissait là d'un Gnome Cavernicole. « Encore appelé Lutin Mutin par les anciens, récita-t-elle mentalement, en se remémorant les leçons d'Abernathy. Je ne risque pas grand-chose à bavarder avec ce genre de créature. »

Elle s'avança bravement dans la clairière.

— Bonjour ! claironna-t-elle.

L'autre sursauta si violemment qu'il recracha l'os qu'il était en train de mordiller.

— Vertuchou ! s'exclama-t-il, furieux. Non mais ! Ça va pas d'faire des choses pareilles. On prévient les gens, tout de même ! Et d'abord, d'où tu sors, toi ?

Il se précipita sur son os tombé dans la poussière et, l'ayant rapidement essuyé sur sa manche, se remit à le grignoter.

— Je suis désolée. Je ne voulais pas vous effrayer.

— M'effrayer ! glapit l'autre, en rattrapant au vol l'os qu'il venait de recracher. Tu m'as pas effrayé du tout. Ah ça non !

Surpris p't-être bien, mais pas effrayé. Non Môssieu ! J'me croyais tout seul, c'est tout. Et pour cause ! Personne vient jamais rôder dans les parages. Mais dis donc, t'es qui d'abord ?

— Misty, répondit aussitôt la fillette, en ravalant sa fierté au bénéfice de la prudence. (Elle avait toujours détesté ce grotesque surnom.) Et vous ?

— Poggwydd. Et pas d'« vous » entre nous, la même ! fit l'autre d'un ton bourru. C't à toi la ravissante bestiole qui traîne là-derrrière ? (Le Gnome plissa de petits yeux au regard perçant.) C'est quoi comme bête, ça ?

La fillette vint se camper devant lui.

— Qu'est-ce que vous... tu es en train de manger ? riposta-t-elle.

— Manger ? Heu... Oh, ça ! Un lapin. S'est pris la patte dans mon collet.

— Il a une bien longue queue pour un lapin, tu ne crois pas ? remarqua-t-elle, en pointant l'index sur les reliefs du repas empilés en tas, près du feu.

Poggwydd fronça le museau dans un frémissement de vibrisses.

— P't-être bien qu'c'est pas un lapin, après tout. J'ai oublié. Qu'est-ce que ça peut faire, d'toute façon ?

— On dirait plutôt un chat.

— Ça s'peut. Et alors ?

Mistaya haussa les épaules et s'assit en face de lui.

— Je ne voudrais pas que tu te fasses des idées à propos de Halt, c'est tout, dit-elle, en désignant le Chiot Boueux qui humait l'air ambiant d'un air dégoûté. Tu es bien un Gnome Cavernicole, n'est-ce pas ?

— Et fier de l'être ! répliqua Poggwydd, avec un stupéfiant aplomb pour un spécimen de l'ethnie la plus réprouvée du royaume.

— Bon. Eh bien ! Tout le monde sait que les Gnômes Cavernicoles mangent les animaux domestiques.

— C'est faux ! s'étrangla Poggwydd. Les Gnômes Cavernicoles se nourrissent d'animaux sauvages, jamais d'animaux apprivoisés, jamais ! P't-être un ou deux chats errants, de temps en temps. Mais c'est bien d leur faute, hein !

Écoute, petite, si tu veux qu'on continue à causer tous les deux, faut qu'les choses soient claires entre nous. J'suis pas venu là pour me faire insulter sans broncher. Et j'vais pas rester assis bien gentiment à t'écouter débiter des calomnies sur le compte de mes honorables compatriotes, vu ? Et puis d'abord, j'étais là l'premier. Alors, si t'as l'intention d'continuer à raconter des menteries sous mon nez, tu peux partir tout d'suite !

Mistaya fronça les sourcils.

— Tu as l'air drôlement grincheux !

— Tu l'serais aussi, si tu d'vais passer ta vie à endurer l'opprobre général, déclama le Lutin Mutin, qui devenait soudain lyrique. Les Gnômes Cavernicoles sont accusés d'tous les crimes d'puis l'aube d'la création. Ils sont tout l'temps méprisés, bafoués, ridiculisés, sans qu'y ait personne qui pense au mal que ça leur fait. Les p'tites filles comme toi d'vraient avoir assez d'jugeote pour pas écouter les racontars des grandes personnes, qui sont aussi grandes que bêtes et bornées, par-dessus l'marché. Tout c'que t'entends dire est pas forcément vrai, tu sais.

— D'accord, d'accord, je ne voulais pas te vexer.

Mais tu dois bien reconnaître qu'il court de drôles d'histoires sur les Gnômes Cavernicoles.

— Humpf ! Des histoires à dormir debout, oui ! s'offusqua Poggwydd, avant de reporter son attention sur Halt. C'est quoi déjà comme créature ? répéta-t-il, d'un ton négligent.

— Un Chiot Boueux.

— Jamais entendu parler.

Poggwydd avança la patte vers le quadrupède.

— Viens là mon tout beau ! Viens donc que Poggwydd te fasse un gros câlin.

— Il ne faut pas caresser les Chiot Boueux, intervint précipitamment Mistaya. C'est interdit.

— Et pourquoi ça ? demanda le Gnome, d'un air soupçonneux.

— C'est comme ça. C'est dangereux.

— Dangereux ? Çui-là a pas l'air bien dangereux, en tout cas ! Amorphe, p't-être bien, mais pas dangereux pour deux sous.

— C'est possible, mais tu ne dois pas le toucher, un point

c'est tout.

— Comme tu voudras, fit le Gnome, en tripotant d'un air absorbé les reliefs de son petit-déjeuner. Tu veux grignoter quelque chose ?

— Non merci, répondit la fillette, en réprimant une grimace. Mais, dis-moi, les Gnômes Cavernicoles n'ont pas une réputation de grands voyageurs. Alors, comment se fait-il que tu sois si loin de ton territoire ?

Poggwydd arracha un lambeau de chair qui pendait à un os. Ses dents étaient petites, mais extrêmement pointues.

— J'me balade, fit-il, en haussant négligemment les épaules. Histoire de m'changer les idées. Ici, au moins, j'suis tranquille. Ça r'pose du r'mue-ménage de la cité. J'prends l'air, en somme.

— Tu n'aurais pas des ennuis, par hasard ?

— Du tout ! Du tout ! s'écria-t-il, en lui décochant un regard sournois. Est-ce que j'en ai l'air ? Hein ? Mais dis donc ! Ce s'rait pas plutôt toi qui en aurais, des ennuis, des fois, hum ? Une mioche qui s'trimballe comme ça, toute seule, en pleine nature. C'est un rien louche, non ?

Avait-elle des ennuis ? réfléchissait la fillette, en plissant le front. Oui, dans un sens, on pouvait dire que oui. Mais ce n'était pas une raison pour en parler au premier venu.

— Non.

— Non, hein ? Alors, qu'est-ce tu viens faire par ici, avec ton chiot je-ne-sais-quoi pour seule compagnie, hum ? Tu t'es perdue, p't-être bien.

— Primo, Halt n'est pas un « chiot je-ne-sais-quoi » mais un Chiot Boueux, répliqua-t-elle, les lèvres pincées. Et, secundo, je ne suis pas perdue. Je suis en visite.

— Ha ! « En visite » ! répéta Poggwydd, en minaudant. Et chez qui ? La sorcière, p't-être bien. C'est elle que tu viens voir ?

Mistaya avait blêmi.

— Allons ! Allons ! J'blaguais, voyons ! Faut pas s'affoler comme ça ! se reprit aussitôt le Gnome, en se méprenant sur l'expression de la fillette. Mais, tout de même, elle est pas loin, tu sais. T'es à moins d'une lieue du Gouffre Noir, ici, petite. Et t'avise pas d'aller traîner dans c'coin-là ! Conseil d'ami !

Il s'éclaircit la gorge et jeta par-dessus son épaule les

derniers résidus de carcasse qu'il venait de ronger.

— Alors, comme ça, t'es en visite, dit-il, revenant à la charge. Et à qui tu rends donc visite dans les parages ?

Mistaya lui adressa un petit sourire timide, en papillotant des cils.

— À toi !

— À moi ? Ah ! Ah ! Elle est bien bonne ! s'esclaffa le Gnome, en se balançant d'avant en arrière. Faut vraiment pas avoir le choix ! Ah ! À moi ! Comme si c'était l'genre de chose qu'une gamine fait tous les jours !

— En tout cas, c'est ce que je fais, moi.

— Tu fais quoi ?

— Je te rends visite. Aller trouver quelqu'un et s'asseoir près de lui pour discuter, c'est bien lui rendre visite, non ?

Le Gnome lui lança un coup d'œil méfiant.

— Tu joues les p'tites malignes, hein, la môme ? Misty, c'est ça ? Eh bien ! Dis-moi, Misty, puisqu'on est entre amis... c'est quoi ton vrai nom, hum ?

La fillette fit de son mieux pour paraître troublée.

— Mais je te l'ai déjà dit.

— Ah oui ! Misty, en balade au beau milieu d'nulle part pour rendre une p'tite visite à un ami qu'elle connaissait pas avant d'le rencontrer y a pas plus de dix minutes, hein ? (Il secoua la tête, en remuant ses moustaches.) Eh bien ! J'veis t'dire ma p'tite Misty : avec ton air de pas en avoir l'air, tu m'dis rien qui vaille. Alors j'crois bien que not'causette au coin du feu va s'arrêter là. J'ai eu assez d'ennuis comme ça dans ma vie. Les Gnômes Cavernicoles en traînent une tonne, sans qu'on vienne leur forcer la main. Merci d'ta visite et adieu !

Poggwydd se leva et s'épousseta à petits gestes rageurs, en envoyant des détritrus à la volée. Mistaya le regardait avec de grands yeux incrédules. Mais c'est qu'il ne plaisantait pas !

Elle se redressa d'un bond.

— Je ne vois pas ce que cela change, qui je suis ou pas, bougonna-t-elle. Pourquoi ne pouvons-nous pas continuer à bavarder tout simplement ?

Il haussa les épaules.

— Parce que j'aime pas les p'tites filles qui veulent jouer au

plus fin avec moi. C'est bien c'que tu fais, non ? Tu sais qui je suis, mais tu veux pas m'dire qui tu es. Eh bien ! Ça me plaît pas ! C'est pas juste.

— Pas juste ?

— Non, pas juste !

Elle le regardait rassembler hargneusement son misérable paquetage.

— Mais je ne sais pas vraiment qui tu es non plus, après tout, lui fit-elle remarquer. Je n'en sais pas plus sur toi que tu n'en sais sur moi. Je connais ton nom, c'est tout. Et, comme tu connais le mien, nous sommes quittes.

Il suspendit son geste.

— Eh bien... ! M'oui, dans un sens, c'est pas faux c'que tu dis là. M'oui, c'est même plutôt vrai.

Il laissa retomber son paquetage avec fracas et se rassit. Mistaya s'empessa d'en faire autant.

— J'te propose un marché, lui dit-il, en levant une patte griffue pour ponctuer son discours. Tu m'racontes quelque chose sur toi et j'te raconterai quelque chose sur moi. Qu'est-ce que t'en dis ?

La fillette leva la main à son tour et vint heurter la petite patte velue.

— Tope là ! Toi d'abord.

Poggwydd fronça les sourcils, marmotta en se balançant d'avant en arrière et s'exécuta.

— Humpf ! Voyons, voyons... fit-il, d'un air faussement absorbé. Voilà ! J'vais t'dire c'que j'suis venu faire ici. J'suis un chasseur de trésors au service du roi. Oui, c'est ça, d'Sa Majesté soi-même. (Il se pencha avec un air de conspirateur.) J'suis en mission spéciale. On m'a envoyé chercher un coffre de pièces d'or qui est caché quelque part dans ces bois.

Mistaya leva un sourcil soupçonneux.

— Balivernes !

— Balivernes ? s'indigna le Gnome. Et d'abord, qu'est-ce que t'en sais ?

— Je le sais, c'est tout, répondit la fillette, en réprimant un fou rire.

Poggwydd était presque aussi drôle qu'Abernathy.

— Tu sais rien du tout, oui ! J’suis un chasseur de trésors renommé et j’sers le roi depuis des années. C’est que j’en ai trouvé des merveilles au cours de mes lointains voyages, tu peux m’croire ! J’m’y connais mieux que personne et le roi sait reconnaître les experts. C’est pour ça qu’il m’a pris à son service.

— Il ne te connaît même pas, je parie, répliqua Mistaya, qui commençait à se prendre au jeu. (Cela faisait longtemps qu’elle ne s’était autant amusée.) Je mettrais même ma main à couper qu’il ne t’a jamais vu de sa vie.

— Ha ! Que si ! Et comment ! s’emporta le Gnome, en gesticulant comme un beau diable. J’suis même un intime de la famille, figure-toi ! J’connais la reine. J’connais leur fille aussi, la p’tite fille qu’a disparu. Oui, oui, et même très bien ! Tiens ! J’serais bien fichu d’tomber d’sus en cherchant c’fameux coffre, si ça s’trouve.

Mistaya le dévisageait, bouche bée. « Disparu » ? Elle fit la grimace.

— Tout ça, ce ne sont rien que des histoires ! Tu ne la connais même pas !

— Ha ! Eh bien ! Puisque t’es si butée, tu l’as bien cherché ! J’vais t’dire une bonne chose, p’tite peste : la princesse est bien plus jolie et bien plus gentille que toi !

— C’est même pas vrai !

— Ha ! Par les oreilles du chat-huant ! Et qu’est-ce que t’en sais, d’abord, hein, Mistigri ?

— Je le sais parce que, la princesse c’est moi !

Mistaya se mordit aussitôt la lèvre. Trop tard ! Oh ! De toute façon, elle l’aurait dit, même si elle n’avait pas été piquée au vif et entraînée dans le feu de l’action. « Mistigri » Pfft ! Déjà, se faire surnommer « Misty » en temps ordinaire, ce n’était pas des plus flatteur ; mais se voir affublée d’un nom de chat ! Et, qui plus est, par un nabot qui en mangeait au petit-déjeuner ! Ça, c’était le bouquet ! Oh ! Et puis, après tout, ce n’était qu’un jeu : il ne pourrait jamais savoir si elle mentait ou non. Sans compter qu’elle avait rêvé de voir sa tête quand elle lui révélerait sa véritable identité.

Elle ne fut pas déçue. Le malheureux Gnome la regardait comme s’il venait de voir apparaître un troll. Il resta figé un

moment, puis se mit subitement à grommeler et acheva son incompréhensible monologue par un sonore reniflement de mépris.

— Peuh ! Craqueries, menteries et fagots ! Et c'est moi qui raconte des histoires, après ça, hein ?

— En outre, je n'ai pas plus disparu que toi ! insista-t-elle, l'air bravache. Je suis là, juste devant toi, et aussi perdue qu'un lapin dans son terrier !

— T'es pas la fille du roi ! s'insurgea-t-il. C'est pas possible !

— Et qu'est-ce que tu en sais, d'abord, hein ? fit-elle, en l'imitant. (Puis elle porta les mains sur son visage, en feignant l'horreur de l'indélicat qui vient de commettre une impardonnable bévue.) Oh ! Pardon ! J'avais oublié que tu étais le chasseur de trésors attitré de Sa Majesté et un intime de la famille royale !

Poggwydd se renfroigna et se balança de plus belle, au risque de tomber à la renverse.

— Trêve de plaisanteries ! l'admonesta-t-il. Jouer à la princesse, c'est une chose ; mais s'amuser du malheur des autres, c'en est une autre. Je sais que t'es qu'une p'tite fille, mais t'es assez grande et pas assez bête pour pas comprendre la différence.

— Qu'est-ce que tu racontes ? rétorqua Mistaya, agacée.

Elle n'allait tout de même pas laisser ce nabot lui faire la morale !

— J'parle de la fille du roi, postillonna le Gnome. Et me dis pas que t'es pas au courant, hein ! (Il se tut, brusquement pris de doutes.) Mais, après tout, p't-être que tu sais pas... Une gamine qui s'balade, comme ça, toute seule dans les bois... et qui tombe sur un lascar comme moi... Mais, au fait, tu m'as toujours pas répondu. D'où tu sors, hein ? Tu s'rais pas une de ces créatures de magie des brumes ensorcelées, des fois ? Ou un d'ces génies des bois ou d'je n'sais quoi qui viennent jouer quelqu'tours pendables aux humains – y paraît qu'ça grouille dans la Contrée des Lacs, ces engeances-là ? C'est pas qu'on en rencontre beaucoup dans l'coin, mais on sait jamais...

Il sembla subitement plongé dans une profonde réflexion, comme s'il avait perdu le fil de son discours.

— Bon, en tout cas, voilà c’qui s’passe, si tu sais vraiment pas de quoi qu’y r’tourne, reprit-il, plus doucement. La princesse a disparu et tout l’monde la cherche partout. Ça fait des jours, p’t-être même des semaines, qu’elle est introuvable. Le roi a lancé des r’cherches à travers tout l’pays et y a des patrouilles de soldats qui battent la campagne et les bois d’un bout à l’autre du royaume.

Il se pencha, la mine confidentielle, et baissa la voix comme s’il craignait d’être entendu.

— On raconte qu’c’est un certain Rydall qui l’aurait enlevée, chuchota-t-il, en jetant des coups d’œil anxieux à la ronde. C’t un roi, à c’qu’on dit. Le roi d’un pays qui s’appellerait Marnhull. Il la r’tiendrait en otage et voudrait pas la r’lâcher. Même qu’il enverrait des monstres pour défier l’champion du roi. Enfin, moi, c’que j’en sais, hein... J’répète seulement c’que j’ai entendu. Mais c’qu’est sûr, c’est qu’la fille du roi, elle a bel et bien disparu. Et tu devrais pas t’moquer d’une pauv’gamine qui doit s’ronger les sangs à l’heure qu’il est.

Mistaya n’en croyait pas ses oreilles.

— Mais puisque je te dis que c’est moi ! répéta-t-elle, les mains sur les hanches, en frappant du pied. La fille du roi, c’est moi !

Tout à coup, elle tourna la tête vers les fourrés, le cœur battant. Elle avait senti une présence dans les feuillages, là, sur sa droite. Oui, il y avait bien un infime bruissement, une sorte de frémissement... Elle ressentit une violente crispation à l’estomac et se leva d’un bond, prête à s’enfuir. « Danger ! Danger ! », hurlait une petite voix dans sa tête. Le frémissement se fit bientôt tourbillon, puis colonne de lumière. En un éclair, la lumière surnaturelle se concentra pour dessiner les contours d’une forme humaine. Une immense silhouette noire apparut.

Nocturna était de retour.

Glissant silencieusement sur l’herbe, la sorcière sortit des fourrés et braqua ses yeux de feu sur Mistaya.

— Je t’avais dit de ne jamais quitter le Gouffre Noir sans moi.

Paralysée de peur, le cerveau en ébullition, la fillette succombait à la panique. Baissant la tête, elle parvint cependant à murmurer de piteuses excuses.

— Je... je suis désolée. Je... je voulais... je voulais seulement revoir le soleil.

— Viens ici ! ordonna Nocturna. Ici, à côté de moi.

— Je... je n'avais pas l'in... l'intention de rester, hoqueta la fillette, terrifiée par l'expression de haine qui défigurait la sorcière. Je... j'étais toute seule et je...

— Viens ici, Mistaya !

Tremblant de tout son corps, la fillette traversa la clairière à pas lents, profil bas. Elle jeta néanmoins un petit coup d'œil contrit par-dessus son épaule. Poggwydd se tenait immobile devant le feu, les yeux écarquillés d'horreur. Mistaya eut une pensée navrée pour son nouvel ami. S'il lui arrivait malheur, elle en porterait l'entière responsabilité.

— J'attends ! s'impacienta Nocturna.

Tournant la tête vers son mentor, elle réalisa subitement que Halt avait disparu. Il était pourtant assis à ses pieds, quand elle parlait avec Poggwydd, tout à l'heure. Où était-il passé ?

Elle s'immobilisa devant la sorcière, n'osant lever les yeux de peur de voir dans les prunelles flamboyantes le sort qui lui serait réservé. D'un long doigt crochu, Nocturna l'obligea à redresser le menton. Un sourire contraint et glacé étirait ses lèvres exsangues.

— Tu me déçois beaucoup, Mistaya, siffla-t-elle.

— Je... je ne recommencerai plus, promit la fillette, en rougissant de honte. (Puis, lançant un coup d'œil en arrière, vers Poggwydd :) Ce n'est pas sa faute. C'est moi qui lui ai parlé en premier. Lui, il ne voulait pas. (Elle hésita.) Vous n'allez pas lui faire de mal, n'est-ce pas ?

Nocturna saisit l'enfant par les épaules et d'une main ferme la fit passer à côté d'elle.

— Bien sûr que non ! Ce n'est qu'un stupide Gnome. Je vais juste le renvoyer d'où il vient.

— Ex... Excusez-moi ! hasarda Poggwydd, d'une voix fluette. J'ai pas besoin d'être plus longtemps, s'pas ? J peux m'en aller. Je... j'prends juste mes p'tites affaires et je...

Les doigts crépitant d'étincelles vertes, Nocturna leva les bras en direction du Gnome. Poggwydd émit un petit couinement de souris et se ratatina sur place. Son regard de

braise braqué sur la malheureuse créature terrorisée, Nocturna prenait son temps. Elle laissa la boule de feu prendre forme, la positionna sur la paume de sa main droite et se mit à la caresser amoureusement de la main gauche. Mistaya tenta d'intervenir, mais réalisa avec stupeur qu'elle ne pouvait ni parler, ni bouger. Persuadée que Nocturna allait réduire le Gnome en cendres, elle leva un regard implorant vers la sorcière.

C'est à ce moment-là qu'elle aperçut Halt. Ramassé sur lui-même comme un fauve près de fondre sur sa proie, le Chiot Boueux se tenait à l'orée des bois, juste assez loin pour sortir du champ de vision de la sorcière. Ses poils étaient hérissés et une sorte de vapeur opalescente s'en échappait au niveau de l'échine. « Mais il fume ! se dit Mistaya, interloquée. Qu'est-ce qu'il fabrique ? »

Soudain, Nocturna fouetta l'air de la main, projetant la boule de feu droit sur Poggwydd. À l'instant même où le projectile atteignait sa cible, une traînée blanche zébra la clairière, comme une comète traversant le firmament étoilé. Il y eut une explosion. Mistaya poussa un cri et Poggwydd disparut.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? souffla aussitôt la sorcière, en balayant la clairière de ses yeux de serpent. (Elle se tourna brusquement vers Mistaya.) Tu l'as vu toi aussi, n'est-ce pas ?

La fillette cligna des paupières. La traînée blanche ? Bien sûr qu'elle l'avait vue ! Mais Nocturna pouvait toujours attendre ! Avec ce qu'elle venait de faire subir à Poggwydd, il n'y avait pas de danger qu'elle lui avoue quoi que ce soit ! Heureusement, Halt avait réussi à prendre la fuite.

— Qu'est-ce que vous avez fait de Poggwydd ? demanda-t-elle, en tremblant d'indignation. Je vous avais demandé de ne pas lui faire de mal !

— Allons, calme-toi Mistaya ! fit la sorcière d'une voix caressante, sans cesser toutefois de scruter les alentours. Il ne lui est rien arrivé du tout. Je l'ai simplement téléporté jusque chez lui. De toute façon, il n'avait rien à faire ici et il sera bien mieux en compagnie de ses congénères.

— Je ne vous crois pas ! tempêta Mistaya. Je ne crois plus rien de tout ce que vous me racontez ! Je veux rentrer chez moi tout de suite !

Nocturna suspendit momentanément son inspection pour lui accorder un regard compatissant.

— Très bien, Mistaya, répondit-elle, imperturbable. Mais, auparavant, j'aurais aimé que tu écoutes ce que j'ai à te dire. Tu peux bien m'accorder quelques minutes, avant de partir, tu ne crois pas ?

La fillette hocha la tête à regret, avec une mine butée.

— J'ai téléporté ton ami, comme je t'ai toi-même téléportée pour t'arracher aux griffes de Rydall. Tu n'en as pas souffert, n'est-ce pas ? Eh bien ! Je te jure que ton ami n'a rien senti non plus. Je ne le connais pas et je n'ai aucune raison de lui vouloir du mal. Cependant, il ne pouvait pas rester ici et je vais t'expliquer pourquoi. Il ne te mentait pas quand il t'a raconté cette histoire de disparition. Pour la bonne raison qu'il ignorait la vérité. Tout le monde croit que Rydall t'a enlevée. C'est même ton père qui a volontairement propagé cette fausse rumeur. Et c'est pour lui donner plus de crédibilité qu'il a envoyé des soldats à ta recherche dans tous les coins du royaume. C'était le plus sûr moyen de brouiller les pistes. Ainsi, personne ne sait où tu es. Rydall et ses sbires encore moins que les autres. Ils auront beau soumettre tous les habitants de Landover à la question si ça leur chante, ils obtiendront toujours la même réponse : la fille du roi a été enlevée par un certain Rydall de Marnhull et nul ne sait où il la retient prisonnière.

Elle offrit à Mistaya un petit sourire bienveillant.

— Mais, hélas ! Le petit Gnome connaît la vérité, désormais ! Imagine qu'il aille s'en vanter auprès de quelqu'un ? Imagine qu'il aille raconter au premier venu qu'il t'a vue ici ? Que crois-tu qu'il puisse arriver, si ces précieuses informations viennent aux oreilles de Rydall ? Je ne pouvais pas courir un tel risque. C'est pourquoi je l'ai renvoyé dans son terrier, en prenant soin de lui jeter un sort d'oubli. Il ne se souviendra de rien. Je n'ai donc fait usage de sorcellerie que pour vous protéger, lui tout autant que toi.

— Il aura vraiment tout oublié ? insista Mistaya, d'un air méfiant.

— Il ne sait même plus qu'il t'a rencontrée, confirma la sorcière. (Elle se pencha vers la fillette, en la couvant du

regard.) Quant à rentrer chez toi, Mistaya, tu peux partir dès maintenant, si tu veux... (Elle laissa flotter un petit silence songeur.) Ou tu peux rester... Dans trois jours, ton initiation sera terminée. Et, si tu choisis de rester avec moi, je te promets que je ne te demanderai plus jamais de créer des monstres. Tu as fait tes preuves et il est temps de passer à autre chose. Nous allons désormais tenter de nouvelles expériences. Qu'en dis-tu ?

La fillette dévisageait Nocturna, avec incrédulité. Elle ne s'attendait pas à un tel renversement de situation. Les prunelles de la sorcière avaient recouvré leur couleur habituelle et son regard s'était fait presque tendre. « De nouvelles expériences », avait-elle dit. « Comme au début ! », songea Mistaya. Qu'elle avait été impatiente d'apprendre, alors ! Et comme Nocturna savait bien lui faire partager sa passion pour la magie ! Elle se souvenait de l'ivresse qui s'était emparée d'elle quand elle avait jeté son premier sort, de son émerveillement quand elle avait fait danser un arc-en-ciel au rythme de sa voix. Oh ! Faire de nouvelles découvertes ! Expérimenter de nouveaux sorts ! Apprendre de nouvelles incantations ! Rien ne l'empêchait de rester encore un peu, après tout. Puisque Poggwydd était sain et sauf et que Nocturna lui avait promis que plus jamais elle ne créerait de monstres, elle n'avait plus aucune raison de s'en aller.

— Et mes parents ? demanda-t-elle tout à coup.

Nocturna parut offusquée.

— Où crois-tu donc que j'étais ce matin, alors même que tu me faussais compagnie ? Je me suis changée en corbeau et j'ai volé jusqu'à Bon Aloï. Tes parents vont bien et Questor Thews les protège contre Rydall. Je n'ai pu m'attarder : j'avais peur de te laisser seule... Je leur ai néanmoins laissé un message pour les rassurer et les prévenir que ton séjour dans le Gouffre Noir prendrait fin dans trois jours. Tu peux donc achever ton apprentissage en toute tranquillité. Et, dans quelque temps, tu seras enfin prête à défendre ton père.

Mistaya dévisageait toujours la sorcière. Nocturna semblait dire la vérité. Et puis, si ses parents avaient été en danger, Poggwydd lui en aurait sûrement parlé. Quoique, comment se fier à quelqu'un qui répète tout ce qu'il a entendu sans même

savoir si c'est vrai ?

Que tout cela était compliqué ! Elle soupira, en jetant un regard circulaire. La clairière était silencieuse et déserte. Le soleil brillait dans le ciel, avivant les couleurs des fleurs, vernissant les feuillages. Il faisait doux et si paisible ! Comment imaginer que, quelques minutes plus tôt, elle ait pu trembler de peur ?

— Bon, décida-t-elle finalement. Je crois que je vais rester trois jours de plus.

— Sage résolution ! répondit la sorcière, sur un ton qui tenait autant de la menace que du compliment. Mais tu ne dois plus jamais sortir du Gouffre Noir sans moi.

— Je le promets. (Elle leva un regard étincelant de curiosité vers son mentor.) Qu'allons-nous étudier, maintenant ?

— La médecine, annonça la sorcière, avec une petite moue qui aurait aussi bien pu passer pour du dégoût que pour de la suffisance. Tu vas apprendre à utiliser tes pouvoirs pour alléger la peine et guérir les maux d'autrui.

Elle posa la main sur l'épaule de Mistaya et, tout en lui parlant, commença de l'entraîner vers le Gouffre Noir.

— Mistaya, lui disait-elle. Aimerais-tu savoir comment la magie permet de redonner la vie à ce qui se meurt ou même... à ce qui est déjà mort ?

LE LIVRE DE SORTS

Au terme de trois jours de recherche infructueuse, Questor Thews décida que leur précieux sésame devait leur crever les yeux et que, s'ils ne le trouvaient pas, c'est qu'ils devaient porter des œillères !

— Il est forcément là, sous notre nez, décréta-t-il, en s'asseyant sur une caisse avec un soupir las.

Il s'appuya des coudes sur ses genoux et, le menton dans les mains, considéra la resserre qu'ils venaient de fouiller de fond en comble, en fronçant ses épais sourcils broussailleux.

Élisabeth et Abernathy se retournèrent vers le magicien, une même expression dubitative sur le visage. C'était la deuxième fois qu'ils perquisitionnaient la même cave, petite pièce sans fenêtre qui empestait le moisi, comme la vingtaine d'autres qu'ils avaient déjà visitées dans le sous-sol de Graum Wythe. Ils avaient désormais fait le tour de la forteresse et commençaient à se décourager.

— Si, comme nous le pensons, on nous a bien expédiés ici pour le trouver, nous aurions déjà dû mettre la main dessus depuis longtemps, insista Questor.

— Le problème, grommela Abernathy, en se laissant pesamment choir sur une pile de caisses voisine, c'est que nous ne savons même pas ce que nous cherchons. Ce qui n'est pas fait pour nous faciliter la tâche.

Il en avait plus qu'assez de fureter dans de vieilles malles ensevelies sous des tonnes de poussière et de toiles d'araignée. Il voulait se promener au soleil et se gargariser d'air pur. Il voulait jouir de la liberté que lui procurait sa nouvelle apparence. Toutes ces années passées dans la peau d'un chien étaient de sinistre mémoire : il entendait bien rattraper le temps perdu.

— Vous vous êtes peut-être trompés, intervint Élisabeth, en prenant place aux côtés d'Abernathy. Votre arrivée ici n'est

peut-être qu'un pur hasard ou, si on vous a expédiés près de Graum Wythe volontairement, c'est peut-être dans un but auquel vous n'avez pas pensé.

— C'est possible, reconnut le magicien, mais j'en doute. Les effets de la magie sont rarement le fruit du hasard. On ne jette pas un sort à l'aveuglette. Nocturna est une redoutable sorcière qui est parvenue au sommet de son art. Elle n'a pas pu lancer un sort de téléportation, alors qu'elle voulait nous éliminer. À son niveau, on ne commet plus ce genre d'erreur depuis longtemps. Il faut donc bien en conclure que quelqu'un – quelqu'un doué de pouvoirs magiques suffisants pour contrecarrer les siens – est intervenu pour nous sauver. Or je ne vois pas pourquoi on nous aurait épargnés, si ce n'est pour délivrer Mistaya.

— Et vous êtes sûrs que l'objet magique qui vous permettra de retourner à Landover se trouve bien à Graum Wythe ? s'entêta la jeune fille. Il ne pourrait pas être ailleurs ?

— Non. Il est forcément ici. Ce ne peut être qu'un objet originaire de Landover. Or, je ne connais que deux Landovériens qui se soient exilés dans l'autre monde : mon demi-frère et Michel Ard Rhi. Et tous les objets magiques dont Meeks a réussi à s'emparer avant son départ ont été stockés à Graum Wythe.

Les trois compagnons se consultèrent du regard, puis jetèrent une fois de plus un coup d'œil aux coffres, caisses et autres malles qu'ils avaient inspectés sans résultat.

— Et s'il existait un second médaillon ? suggéra tout à coup Abernathy. Un médaillon semblable à celui de Sa Majesté ?

La face de hibou déplumé se ratatina comme une vieille pomme ridée. C'était là une éventualité à laquelle Questor Thews n'avait pas pensé. Mais non ! se disait-il. Si un tel médaillon existait, Michel Ard Rhi ne se serait pas donné tout ce mal pour contraindre Abernathy à lui remettre celui du roi quand le scribe s'était retrouvé emprisonné à Graum Wythe, quelques années auparavant.

— Non, conclut-il à haute voix. Ce ne peut pas être un médaillon. Ce doit être quelque chose dont Michel n'a pas pu soupçonner l'utilité. Sinon, il s'en serait servi pour revenir à Landover. (Il se caressa la barbe, d'un air songeur.) Mais qu'est-

ce que cela peut bien être ?

— Et si nous allions déjeuner ? proposa Élisabeth, en donnant un petit coup de coude à son voisin. Peut-être y verrons-nous plus clair, l'estomac plein.

— Un bon repas et une revigorante sieste digestive, voilà en effet qui devrait nous éclaircir les idées ! renchérit Abernathy, en lui adressant un clin d'œil.

Questor Thews observait leur petit manège en silence. Et ce qu'il voyait ne lui plaisait pas. Mais alors, pas du tout ! Depuis qu'il avait recouvré forme humaine, son vieil ami n'était plus le même. « Sa transformation lui est tellement montée à la tête qu'il manque à tous ses devoirs, se disait-il. À croire que rentrer à Landover est le cadet de ses soucis ! Les affaires du royaume sont au plus mal ; le roi est aux prises avec un dangereux ennemi ; Mistaya a peut-être été enlevée et tout ce qui le préoccupe, c'est de faire un bon repas et une petite sieste ! Il perd la raison, ma parole ! » Ce n'était certes pas à lui de juger, mais il se passait des choses qui allaient finir par mal tourner. Abernathy filait un mauvais coton. Grisé par les nouvelles possibilités que lui offrait son statut d'être humain, il ne songeait plus qu'à profiter du moment présent, sans s'inquiéter des conséquences. « À ce train-là, conclut Questor, il va bien réussir à nous attirer des ennuis ! »

Le magicien se racla bruyamment la gorge. Élisabeth et Abernathy, qui se regardaient béatement dans le blanc des yeux, sursautèrent de concert.

— Avant de penser à manger ou à dormir, peut-être serait-il souhaitable de résoudre ce petit problème ou, tout au moins, d'en étudier une fois encore les tenants et les aboutissants, suggéra-t-il, en ponctuant son discours moralisateur d'un petit sourire conciliant pour ménager la susceptibilité légendaire du scribe. Oh ! Cela ne prendra pas plus de quelques instants. Mais, si vous pouviez me les accorder, je vous en serais vraiment reconnaissant. Pour ne rien vous cacher, cette histoire commence à me démoraliser très sérieusement.

— Ne t'en fais pas, Questor ! répondit gaiement Élisabeth, en lui rendant son sourire. Vous allez bien finir par le trouver, ce mystérieux sésame !

Elle se passa la main dans les cheveux, en coulant un regard énamouré vers le scribe.

— Et puis, même si vous ne le trouvez pas, vous n'êtes pas si mal que ça ici, hum ? ajouta-t-elle d'un ton lourd de sous-entendus.

« Décidément, songea le magicien, tout cela prend vraiment mauvaise tournure. » La satisfaction qu'éprouvait leur jeune hôtesse à les voir prolonger leur séjour lui paraissait décidément trop vive pour ne pas être suspecte.

— Nous apprécions ton hospitalité, Élisabeth, répondit-il, d'un ton complaisant. Mais là n'est pas la question. Le fait est que nous devons absolument retourner à Landover et qu'il nous faut donc trouver le moyen d'y parvenir au plus vite.

— Je sais, je sais, soupira-t-elle, sans paraître pour autant convaincue. (Elle se tut un moment, songeuse.) Ce truc magique, là – je veux dire l'objet que vous cherchez –, est-ce que vous ne seriez pas censés le reconnaître au premier coup d'œil ?... S'il est vraiment là, évidemment, ajouta-t-elle avec une intonation un tantinet trop sceptique au goût de Questor Thews.

— Nous avons passé tout le château au peigne fin. Il n'aurait pu nous échapper, renchérit Abernathy, en repoussant ses lunettes sur son nez.

— Peut-être ne regardons-nous pas comme il le faudrait, hasarda pensivement le magicien.

Élisabeth s'abîma dans la contemplation de ses chaussures. Plongés dans leurs pensées respectives, tous trois demeurèrent silencieux pendant une dizaine de minutes.

— Attendez un peu ! s'exclama tout à coup Abernathy. Rien ne nous dit que ce que nous cherchons soit un objet. Après tout, c'est un sort qui nous a expédiés ici ou, tout au moins, un quelconque pouvoir magique. Pourquoi ne nous en retournerions-nous pas comme nous sommes venus ?

Questor écarquilla les yeux et sauta à terre avec une souplesse stupéfiante pour un épouvantail à moineaux d'un âge si vénérable.

— Abernathy, tu es un génie ! Mais bien sûr ! Tu as raison ! C'est ça : un sort ! Il nous faut un sort ! Ce n'est pas un talisman que nous cherchons, mais un livre de sorts !

La jeune fille et le scribe se levèrent à leur tour, avec un enthousiasme nettement moins convaincant.

— Mais, Questor, objecta Abernathy, est-ce que Michel Ard Rhi n'aurait pas immédiatement identifié un tel ouvrage s'il se trouvait dans les parages ? Ne l'aurait-il pas utilisé pour retourner à Landover, quand il s'est mis en tête de récupérer la couronne ? Et Meeks aurait-il pu en ignorer l'existence, alors que tous les trésors magiques de Graum Wythe – ou, du moins, tous ceux qui viennent de Landover – n'ont pu apparaître dans ce monde que parce ce qu'il les y a lui-même apportés ? Crois-tu vraiment que, si Meeks avait eu un tel grimoire à sa disposition, il ne s'en serait pas servi, quand Sa Majesté l'a exilé ici en brisant le Cristal de clairvoyance ? Je sais que c'est mon idée ; mais, à la réflexion, elle ne me paraît pas très vraisemblable. S'il existait un sort qui permît de retourner à Landover, pourquoi aucun d'eux ne l'aurait-il utilisé ?

— Peut-être ne le pouvaient-ils pas, avança Questor, en faisant les cent pas. Peut-être ce sort ne leur était-il pas accessible. Peut-être ne savaient-ils pas comment l'invoquer. Peut-être requiert-il des dons dont tous deux étaient dépourvus ou un catalyseur qui leur faisait défaut. Que sais-je ? En tout cas, je suis persuadé que tu viens de mettre le doigt sur la solution. C'est un sort qui nous a amenés ici. Ce serait donc logique que ce soit également un sort qui nous permette d'en partir. Une simple inversion du processus initial, par exemple ; une façon particulière de prononcer l'incantation ou d'ordonner les mots de la formule magique originelle ou...

Il fut pris d'un horrible soupçon. C'était là une idée qui lui avait déjà traversé l'esprit quand ils s'étaient retrouvés tous les trois dans la cuisine, chez Élisabeth, et qu'il avait immédiatement repoussée, préférant ne pas y regarder de plus près, de crainte d'en trop bien comprendre les funestes implications. Et voilà qu'elle se présentait de nouveau, avec une évidence si criante qu'il ne lui était plus possible, cette fois, de l'ignorer.

Il avait brusquement cessé de tourner en rond et dévisageait le scribe avec une mine d'entrepreneur de pompes funèbres.

— Abernathy, c'est un peu délicat pour moi de faire une

semblable supposition, mais ne serait-il pas possible que...

Un éclair aveuglant crépita dans un coin de la cave. Éberlués, les trois compères se retournèrent comme un seul homme. Là, à l'endroit précis où la lumière venait d'apparaître, assis sur le sol poussiéreux et tremblant des pieds à la tête, se tenait un Gnome Cavernicole, manifestement épouvanté par ce qui venait de lui arriver.

Quand il les vit tous trois en train de l'examiner avec de grands yeux ébahis, le Gnome leva les mains devant son museau, comme s'il s'attendait à recevoir un coup, et se mit à piailler misérablement.

— Pitié, pitié ! Ne m'faites pas d'mal ! Pitié ! supplia-t-il, en se roulant en boule dans le vain espoir de se fondre dans le décor. J'ai pas fait exprès. J voulais juste rentrer chez moi !

Scribe et magicien échangèrent un regard ahuri. Un Lutin Mutin ? Ici ? Mais qu'est-ce que cette calamité sur pattes venait donc faire à Graum Wythe ?

— Allons ! Allons ! Personne ne veut te faire de mal, le rassura Questor, en s'avançant vers lui.

Le magicien s'arrêta net, en voyant la terreur qui se peignait dans les petits yeux de taupe à son approche.

— Allons ! Allons ! persévéra-t-il. Cesse donc de geindre de la sorte, nous n'allons pas te manger ! Tu n'es pas blessé au moins ?

— Blessé non, répondit le Gnome en reniflant. Mais, quand on vient d'échapper à une boule de feu, on n'est pas non plus au mieux d'sa forme !

« Une boule de feu » ? Questor et Abernathy échangèrent un coup d'œil entendu. Qui pouvait envoyer une boule de feu, si ce n'est un sorcier ? Ou... une sorcière ?

— Comment t'appelles-tu ? demanda le magicien, avec une douceur propre – pensait-il – à calmer l'agitation frénétique du malheureux rescapé... qui ne s'en ratatina que davantage. Mais n'aie pas peur, voyons ! Nous sommes tes amis.

Le Gnome écarta légèrement les pattes pour lui jeter un regard soupçonneux.

— Où qu'y s'trouvent, les Gnômes Cavernicoles n'se font jamais beaucoup d'amis. Et encore moins parmi les humains,

rétorqua-t-il, d'un air renfrogné. Dites-moi d'abord qui vous êtes et on verra après.

Le magicien soupira, en fronçant le nez de dégoût. « Diantre ! Que cette créature est repoussante ! songeait-il. Et il empeste par-dessus le marché ! Un bon bain lui ferait décidément le plus grand bien. »

— Je m'appelle Questor Thews, annonça-t-il, puis, désignant successivement le scribe et la jeune fille : Voici Abernathy et Élisabeth. Maintenant, et pour en finir avec les présentations, pourrais-tu, s'il te plaît, nous dire ton nom ?

Le Gnome abaissa lentement sa garde.

— Poggwydd, répondit-il, en bombant le torse. Z'avez bien dit « Questor Thews » ? L'Magicien d'la Cour ? J'croyais qu'vous étiez prisonniers du roi Rydall, vous et l'chien. Est-ce que c'est là qu'la sorcière m'a expédié ? Dans les prisons du roi de Marnhull ?

— Attends un peu ! fit Questor, en allant cette fois d'un pas décidé vers le Gnome pour le saisir au collet et le remettre d'aplomb. Tu ne parlerais pas de Nocturna, par hasard ?

— Et d'qui d'autre ? répliqua le Gnome, qui semblait avoir décidément recouvré toute son assurance. C't à cause d'elle qu'j'en suis arrivé là. M'a balancé une boule de feu en pleine figure. Au fait, vous m'avez toujours pas dit : on est dans les prisons de Rydall ici, ou pas ?

Questor prit Poggwydd par le coude, le conduisit vers une pile de caisses et le jucha sur la plus haute. Le Gnome s'essuya le museau d'un revers de manche, d'un air faussement décontracté. À la vérité, il n'en menait pas large et s'accrochait désespérément au regard du magicien, craignant de trop bien mesurer la distance qui le séparait du sol s'il osait jeter un coup d'œil en bas de son perchoir.

— Poggwydd, déclara Questor avec solennité, je veux que tu nous racontes exactement ce qui s'est passé. Et tâche de ne rien oublier, surtout en ce qui concerne Nocturna.

— Ça, j'veux bien, répondit le Gnome, sans se départir cependant de sa moue soupçonneuse. Mais... vous seriez pas d'ses amis, des fois ?

— Je peux t'assurer que non, affirma Questor.

Poggwydd opina du bonnet, réfléchit un moment, puis s'éclaircit la gorge avec des mines de prêcheur s'appêtant à haranguer ses ouailles.

— Eh ben ! voilà, fit-il en guise d'introduction. J'ai bien cru qu'elle allait m'carboniser. La sorcière, j'veux dire. Elle m'a lancé un d'ces regards ! Elle était folle de rage à cause de la gamine. Elle m'est tombée d'ssus au moment où j'bavardais avec elle dans la clairière, là, à deux, trois milles du Gouffre Noir. Y avait pas d'quoi fouetter un chat, hein ! J'la connaissais même pas, moi, la p'tite. Elle venait à peine de débarquer de j'sais pas où, pour faire un brin d'causette qu'elle disait. Alors c'est c'qu'on a fait : on a causé. Et tout à coup, patatra ! V'là la sorcière qui sort des bois. La gamine a eu beau lui dire de pas m'faire de mal, que c'était pas d'ma faute ; l'autre, elle voulait rien entendre. Alors...

— Minute ! s'exclama Questor, en levant subitement les mains. De quelle « gamine » parles-tu exactement ? À quoi ressemblait-elle ? T'a-t-elle dit son nom ?

Effrayé par l'étincelle que ses propos venaient d'allumer dans les prunelles du magicien, Poggwydd jeta un coup d'œil inquiet vers les deux humains qui l'accompagnaient et, comme il n'avait manifestement aucune aide à attendre de ce côté-là non plus, jugea plus sage de faire ce qu'on lui demandait.

— Je sais pas, moi, à quoi elle ressemblait, cette petite ! dit-il, en fronçant le museau. Elle était... petite. Pas très vieille : p't-être dix ans. Avec des cheveux blonds. Et maligne avec ça ! Voulait m'faire croire qu'elle était...

Il s'arrêta net. Non mais ! Imaginez ! Si jamais l'enchanteur royal se piquait de prendre les racontars de cette fieffée menteuse pour argent comptant, il serait dans de beaux draps ! Et, si le vieux magicien ne le croyait pas, il n'y gagnerait que le droit de passer pour un bel imbécile ! Dans le doute...

— Misty qu'elle a dit qu'elle s'appelait, annonça-t-il.

— Mistaya ! souffla Questor, avec un haut-le-corps. Ainsi, Nocturna la retiendrait prisonnière. A-t-elle réussi à s'échapper, Poggwydd ? S'est-elle enfuie ?

Le Gnome considéra un instant son interlocuteur, surpris de le voir soudain si agité, et lui adressa un regard où se lisait la

plus parfaite incompréhension.

— Enfuie ? Qu'est-ce que j'en sais ? J'sais même pas d'où elle sortait. J'suis même pas sûr de savoir qui elle est pour de vrai, alors ! Tout c'que j'sais, c'est qu'la sorcière était folle de rage de la voir causer avec moi et qu'c'est même pour ça que j'suis là.

Il marqua une pause pour se gratter le cou, envoyant par là même des giclées de détritrus à la ronde.

— Enfin, reprit-il, avec une mine contrariée, j'en suis pas bien sûr non plus. Vous savez, elle a d'mandé à la sorcière de pas m'faire de mal, qu'elle a dit, la p'tite. Mais, pour moi, la sorcière l'écoutait même pas, trop pressée qu'elle était d'me rôtir comme un goret.

Questor jugea la comparaison flatteuse ; mais, impatient de connaître le fin mot de l'histoire et de voir ses soupçons confirmés, musela son ironie pour inciter le Gnome à poursuivre.

— Mais elle n'en a rien fait, conclut-il, en guise d'encouragement.

— Ben, c't-à-dire qu'y avait cette mignonne p'tite bête, là. Ce... c'est comment déjà ? Un Chiot... Baveux... Bouseux...

— Boueux ?

— C'est ça ! Et j'crois bien qu'c'est lui qu'a fait quelque chose. (Il sembla soudain excessivement troublé.) Ça s'pourrait ?

— Comme nous ! s'écria aussitôt Abernathy, en se précipitant sur le magicien pour le tirer par la manche. C'est probablement ce qui nous est arrivé, Questor ! Nous étions dans la Contrée des Lacs. Or, c'est le royaume de Gaïéra. Et Gaïéra a un Chiot Boueux qui lui sert de messenger. Oui, c'est ça ! Le Chiot Boueux est intervenu au moment où Nocturna nous lançait un sort pour nous anéantir. Il a brisé le charme et nous a expédiés ici ! Comme lui ! fit-il, en pointant l'index sur le Gnome.

— C'est où « ici » ? Vous l'avez toujours pas dit, répéta ce dernier.

— Un instant, fit Questor, en fronçant les sourcils.

Le faciès de hibou se rabougrit si intensément sous l'effet de la réflexion qu'Abernathy craignit, une seconde, quelque dommage irréparable.

— Pourquoi la Terre Nourricière aurait-elle dépêché le Chiot

Boueux ? Et quand ? Pendant notre sommeil ? Mais, comment a-t-elle su que...

— Qu'importe ! l'interrompit le scribe. L'essentiel c'est que Nocturna ait enlevé Mistaya. Et il y a de grandes chances qu'elle se serve de la princesse pour porter préjudice à Sa Majesté. Elle avait bien dit qu'elle se vengerait, après l'épisode de la Boîte à Malice. Tu avais raison, Questor. Nous sommes ici pour remplir une mission précise. Et cette mission doit avoir quelque chose à voir avec Mistaya et le roi. Il ne nous reste plus qu'à trouver quoi.

— Trouver, c'est ça ! s'écria le magicien, avec un claquement de doigts, le sujet de la conversation qu'avait interrompue l'irruption du Gnome lui revenant en mémoire. Le livre de sorts !

Il posa les mains sur les épaules du Gnome qui attendait toujours patiemment la réponse à sa question.

— Peu importe où nous nous trouvons, Poggwydd, lui dit-il. Le principal c'est que tu ne risques rien. En revanche, la petite fille – Misty – court un terrible danger, elle. Il nous faut donc partir d'ici pour lui porter secours. Or, pour sortir d'ici, nous devons trouver quelque chose qui va nous y aider. C'est ce que nous allons faire. Pendant ce temps, tu vas rester bien gentiment assis et nous attendre, d'accord ?

— Pourquoi j'vous attendrais ? Pourquoi j'peux pas rentrer chez moi ? J'saurai bien trouver mon ch'min, si vous m'laissez sortir.

Le magicien lui adressa un regard compatissant.

— Je crains que non, Poggwydd. Tu dois me croire. (Comme le Gnome s'apprêtait à protester, il ajouta :) Si tu essaies de partir, Poggwydd, Nocturna pourrait bien t'attraper. Et peut-être que, cette fois, le Chiot Boueux ne sera pas là pour te sauver. Tu comprends ?

Le Gnome acquiesça avec force hochements de tête précipités. Ah ça ! Pour comprendre, il comprenait !

— J'attendrai, grommela-t-il. Mais, ça va durer longtemps vot'petite affaire ?

— Je ne sais pas. Cela peut prendre un bon moment. Il te faudra être patient.

— Ben oui, mais j'ai faim.

Abernathy leva les yeux au plafond, avec un soupir navré. Questor resserra son étreinte sur les épaules du Gnome et, relevant le front avec une emphase de tragédien, déclama :

— Je sais, mon ami. Sois brave ! Nous ferons notre possible pour t'apporter de quoi te sustenter. Mais, quoi qu'il arrive, reste fidèle au poste. Nous comptons sur toi, Poggwydd. Tu ne dois quitter cette pièce sous aucun prétexte. Tu ne voudrais pas nous décevoir, n'est-ce pas ?

Le Gnome s'essuya le museau d'un revers de manche et haussa les épaules.

— D'accord, d'accord, j'attendrai. Mais n'y passez pas l'après-midi, hein ?

— Nous ferons de notre mieux, Poggwydd, promit le magicien. (Il se tourna vers ses compagnons.) Il va nous falloir tout recommencer depuis le début, annonça-t-il. Touristes ou pas, nous devons de nouveau inspecter les salles d'exposition. Je mettrai ma main à couper que ce grimoire est à la vue de tout le monde et que nous sommes passés vingt fois devant sans le remarquer.

— Ça me rappelle... fit songeusement Élisabeth. Oui, je crois bien que mon père m'a parlé de livres qu'on conservait à l'écart des autres ; des livres que personne ne pouvait lire parce qu'ils étaient écrits dans une langue bizarre.

— Nous y voilà ! exulta Questor. Des grimoires illisibles pour des Terriens ! Évidemment ! S'ils sont écrits en landovérien, qui pourrait les comprendre ici ? Mais oui ! Des grimoires que Meeks et Michel auront emportés en quittant le royaume. C'est ça !

Sans plus attendre, Questor Thews tourna les talons, entraînant ses deux acolytes vers la porte à la recherche du mystérieux livre magique.

Si Élisabeth connaissait effectivement l'existence d'indéchiffrables grimoires dans le musée, elle ignorait cependant où ils avaient été remisés. Or, à Graum Wythe, ce n'étaient pas les livres qui manquaient. Chaque pièce en regorgeait ; la plupart, exposés dans des vitrines ; d'autres –

plus précieux sans doute – alignés dans de petits cabinets vitrés et cadénassés. Même en ne concentrant leurs recherches que sur ces derniers, les trois amis voyaient avec horreur la foule des touristes se clairsemer sans que leurs efforts soient pour autant récompensés. Et il en fallait des efforts pour parvenir à examiner un à un tous les recueils sous clef ! Afin de ne pas éveiller les soupçons, Abernathy et Élisabeth devaient détourner l'attention des guides et des touristes, pendant que Questor ouvrait chaque cabinet et inspectait le contenu des ouvrages. Questor avait beau user de magie pour forcer les serrures, feuilleter chaque manuscrit, l'un après l'autre, demandait un temps infini et l'après-midi s'acheva sans qu'ils aient rien trouvé.

L'heure de la fermeture approchait, quand Élisabeth se souvint tout à coup avoir vu, dans une des salles du premier, au creux d'une niche ménagée dans un renforcement de la muraille, un cabinet vitré dont le bois patiné, curieusement chantourné, attestait le grand âge. Ils étaient maintes fois passés devant cette petite pièce lambrissée ; mais un cordon de velours rouge en interdisait l'entrée et, du reste, on ne distinguait guère, depuis le seuil, que quelques tapisseries de valeur et deux ou trois fauteuils avachis qui ne présentaient pas grand intérêt. La jeune fille disait avoir été intriguée par les grimoires que renfermait le fameux cabinet parce que son père lui avait formellement interdit d'y toucher.

À peine Abernathy et Élisabeth se postaient-ils devant la porte du boudoir en question pour faire le guet que la sonnerie annonçant la fermeture du musée retentissait. Sans hésiter, Questor enjamba le cordon et, suivant à la lettre les instructions de la jeune fille, se faufila jusqu'à la petite niche indiquée. Il jeta un coup d'œil circonspect à travers la vitre du cabinet. Il y avait bien là une douzaine de livres, tous recouverts d'une épaisse toile noire qui en dissimulait le titre. Le magicien murmura quelques mots sibyllins en frôlant le cadenas et l'ôta sans plus de difficulté.

Frémissant d'excitation, il s'empara du premier volume et l'ouvrit. À sa grande déception, il était écrit en anglais. Il en feuilleta deux autres : idem. « Encore un coup d'épée dans

l'eau ! » songea-t-il. Il poursuivit cependant son investigation – avec d'autant plus de célérité qu'il était déjà convaincu de l'inanité de ses efforts. *Les États-Unis du Mayflower à nos jours, De l'art du jardinage, Voyages en Orient, Châteaux et forteresses médiévales...* « Décourageant ! »

— Vite, le mage ! Vite ! glapit Abernathy, tandis que des voix s'élevaient dans l'escalier.

Questor ouvrit le huitième ouvrage au hasard et retint une exclamation de surprise. Du landovérien ancien ! La langue qu'utilisaient autrefois les membres de la Guilde des Magiciens. Il retournait déjà le grimoire pour en déchiffrer le titre quand il entendit un grand éclat de rire, puis une voix d'homme qui saluait Élisabeth. Il se plaqua contre la muraille, serrant le livre contre son torse décharné.

— Alors, Élisabeth, on veut nous faire faire des heures supplémentaires ? plaisanta le gardien, en se campant juste devant l'entrée du boudoir.

— Vous savez ce que c'est, Harvey : on regarde, on regarde et on ne voit pas le temps passer ! répondit l'intéressée, avec un petit rire nerveux. Mais nous avons bientôt fini. Oh ! Vous allez bien nous accorder un petit extra, non ?

— Va pour une demi-heure, mais pas une minute de plus, n'est-ce pas, jeune demoiselle ? annonça un des guides du musée qui accompagnait ledit Harvey. Parce qu'après on a un petit repas entre collègues et on ne voudrait pas rater ça !

— Merci. Et, ne vous inquiétez pas, nous aurons terminé bien avant, le rassura Élisabeth.

— Appelez-moi, si vous avez besoin de quoi que ce soit, dit le gardien, en s'éloignant.

Les voix s'attardèrent dans le corridor, puis ne furent bientôt plus que de vagues murmures assourdis.

— Sapristi, le mage ! s'impatienta Abernathy, à bout de nerfs.

Questor essuya les gouttes de sueur qui perlaient sur son front et se remit à l'ouvrage. Il souleva la couverture du grimoire d'une main tremblante et...

— Quelle misère ! s'exclama-t-il, atterré, en reposant *Les Herbes médicinales, Baumes et onguents de la Contrée des Lacs* avec dépit.

Il se saisit sans conviction du neuvième : Génies *et Élémentaux*. Il le rangea en soupirant et souleva le dixième d'un geste las.

De la magie : théories et usages.

— Diantre ! chuchota-t-il, en dévorant le grimoire des yeux. Je l'ai ! Je l'ai ! clama-t-il triomphalement, et de se précipiter vers ses amis.

Au même moment un hurlement de sirène déchira le silence. Tous sursautèrent. Élisabeth poussa un petit cri étouffé.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce que c'est que ça ? bredouilla le magicien, en s'empressant d'enfourner le précieux grimoire dans le sac qu'il portait en bandoulière. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— À mon avis, tu n'y es pour rien, Questor, répondit la jeune fille, en l'attrapant par le bras pour l'empêcher de prendre ses jambes à son cou. C'est une alarme d'incendie.

— Une alarme d'in...

Questor et Abernathy se lancèrent un même regard atterré.

— Poggwydd ! s'exclamèrent-ils en chœur.

Tous trois rejoignirent l'escalier en courant et dévalèrent les marches.

— Nous n'aurions... pas dû... le laisser tout seul ! haleta le magicien, à bout de souffle.

— Nous... aurions dû... l'attacher et le... bâillonner ! renchérit Abernathy, tout aussi essoufflé ; tandis que des cris, suivis d'un bruit de cavalcade, s'élevaient du rez-de-chaussée.

— Ce n'est peut-être pas lui ! plaida Élisabeth, qui se voulait rassurante.

La suite lui donna tort. Comme ils atteignaient le pied de l'escalier, deux agents de sécurité, agrippant par les pattes un Gnome Cavernicole hirsute au pelage roussi, firent leur apparition dans le couloir. Poggwydd se débattait en poussant des hurlements de cochon égorgé et les deux hommes qui l'encadraient le tenaient à bout de bras, comme s'ils voulaient réduire au strict minimum le contact avec l'étrange créature sur laquelle ils venaient de mettre la main.

— Ça alors ! On aura tout vu ! grommela l'un.

— Tais-toi et avance ! fit l'autre, hargneux.

C'est alors que Poggwydd aperçut Questor Thews. Il n'avait

pas ouvert la bouche pour l'appeler à l'aide que déjà le magicien fouettait l'air de la main en marmonnant dans sa barbe. Le malheureux Gnome constata avec horreur qu'aucun son ne sortait de sa gorge.

— Circulez ! Circulez ! ordonna l'un des agents de sécurité, comme le trio venait à sa rencontre.

— Qu'est-ce donc que cet animal-là ? demanda Questor, avec une feinte stupéfaction.

— Ah ça ! J'en sais fichtre rien ! répondit l'autre. Une sorte de singe, on dirait. Sale comme un cochon et moche comme un pou ! On l'a trouvé dans la cuisine en train d'allumer un feu. Il avait déjà chapardé deux, trois poulets. À croire qu'il voulait les rôtir ! Drôlement futé pour un singe ! Heureusement que l'alarme s'est déclenchée, sinon il mettait le feu à la baraque. Non mais ! Regardez-moi ça comment qu'il se tortille ! Il a le diable au corps, ma parole ! Je me demande comment il est arrivé là. Il a dû s'échapper d'un zoo ou d'une ménagerie de cirque de passage dans le coin.

— Il a l'air coriace, commenta Questor. Je me méfiera, si j'étais vous.

Poggwydd le fusilla du regard.

— Faites-nous confiance ! ricana l'autre, en se remettant en marche.

Questor, Abernathy et Élisabeth suivirent des yeux les deux hommes qui disparaissaient derrière la porte d'entrée, entraînant avec eux le malheureux Gnome muet qui gigotait comme un lapin pris au collet.

— C'est ma faute, murmura Questor. Je l'avais complètement oublié.

— Tu lui avais bien dit de ne pas bouger. Il ne l'a pas volé ! bougonna Abernathy, sans une once de compassion.

— Questor, qu'est-ce que tu lui as fait pour l'empêcher de parler ? demanda Élisabeth.

— Oh ! Un petit sort de rien du tout, minauda le magicien. Je ne pouvais tout de même pas le laisser raconter toute sa mésaventure. Il nous aurait trahis. Et puis, si les gardes avaient découvert qu'il pouvait parler, cela n'aurait fait qu'aggraver son cas. Il vaut mieux pour lui qu'on le prenne pour un animal,

crois-moi.

— Mais c'est un animal ! grogna Abernathy. Crétin de Gnome !

— Crétin ou pas, nous ne pouvons pas le laisser comme ça, répliqua Élisabeth. Nous devons l'aider.

— Ce que nous devons faire, Élisabeth, rectifia Questor, c'est rentrer au plus vite pour que je puisse étudier ce grimoire et voir si je peux y trouver ce que nous cherchons.

— Je l'espère bien ! ronchonna Abernathy. Parce que, en ce qui me concerne, j'ai assez vu Graum Wythe. Ce château commence sérieusement à me sortir par les yeux !

— Où croyez-vous qu'ils l'aient emmené ? insista Élisabeth, que le sort du pauvre Poggwydd semblait réellement inquiéter.

— Ils vont probablement le renvoyer dans ce qu'ils pensent être ses foyers, répondit distraitement Questor, en ouvrant sa besace pour jeter un œil à son précieux manuscrit.

— Je ne voudrais pas qu'on l'oublie une seconde fois, plaida Élisabeth qui les entraînait vers la porte. Pauvre petite créature sans défense !

— Sans défense ? s'étrangla Abernathy. Je peux t'assurer qu'il a plus d'un tour dans son sac ! Crois-moi, il ne mérite vraiment pas ta pitié. C'est une peste, un cannibale, une véritable calamité sur pattes, un...

— Sois charitable, Abernathy ! l'interrompit Élisabeth, en lui prenant la main. Ce n'est tout de même pas sa faute s'il est arrivé ici !

— Pas plus que la nôtre.

— Elle a raison, intervint Questor.

Le scribe lui décocha un regard noir.

— Je sais qu'elle a raison. Ce n'est pas la peine de me le dire.

— Je voulais juste...

— Sapristi, Questor Thews ! Pourquoi faut-il toujours que tu te mêles de ce qui ne te regarde pas ! C'est tout de même un monde ! Tu n'arrêtes pas de...

Tandis que, sous le regard consterné d'Élisabeth, scribe et magicien renouaient une fois de plus avec l'immuable rituel de leur indéfectible – quoique houleuse – amitié, au loin palpitait faiblement le clignotement bleuté d'un gyrophare s'enfonçant

dans la nuit, tel le cœur affolé d'un misérable Gnome Cavernicole landovérien qu'un effroyable monstre d'acier à quatre roues entraînait vers son improbable destin.

À peine nos trois compères étaient-ils de retour chez Élisabeth, que Questor Thews se précipitait dans la chambre du premier avec son précieux butin.

Pelotonné dans un fauteuil – qu'il avait repoussé dans le coin le plus éloigné du lit pour ne pas déranger Abernathy qui s'était couché tout aussitôt, le front penché sur le manuscrit posé sur ses cuisses, il décryptait mot à mot chaque page à la clarté d'une petite lampe, seule source de lumière dans l'obscurité de la pièce. *De la magie : théories et usages* : toutes les connaissances des enchanteurs de Landover consignées depuis l'aube des temps ! Certes, ce n'étaient là que postulats et axiomes. Point de formule ou de recette miracle. Mais, pour un magicien, lire un tel ouvrage tenait de la révélation : c'était toucher du doigt la substantifique moelle. Pourtant, Questor Thews ne goûtait guère l'enivrante jouissance du néophyte qui pénètre enfin les arcanes du Grand fiuvre. Il savait ce qu'il cherchait. Il aurait grandement préféré l'ignorer d'ailleurs, mais on ne pouvait nier l'évidence.

À l'autre extrémité de la chambre, tournant le dos à la lumière, Abernathy dormait à poings fermés. « Je préfère ça », se disait le magicien. Il n'aurait pu soutenir le regard de son ami en un pareil moment.

Enfin, à cette heure de la nuit où le temps lui-même semble s'être assoupi, Questor Thews parvint au terme de sa quête. Il poursuivit pourtant sa lecture, s'entêtant à chercher une autre solution, sachant pertinemment qu'il ne la trouverait pas. Il ne sauta pas une ligne jusqu'à la dernière page et revint au début pour parcourir l'intégralité de l'ouvrage une seconde fois, s'attardant sur certains paragraphes dans l'espoir d'y déceler quelque signification cachée qui lui aurait échappé, étudiant toutes les hypothèses, tournant et retournant le problème dans sa tête jusqu'à la migraine. Il aurait tant voulu s'être mépris. Mais il lui fallut bien revenir au passage qu'il avait déjà sélectionné. Il le relut attentivement, s'arrêtant sur chaque mot,

et le relut encore. Pas de doute : c'était bien là ce qu'il cherchait.

Il soupira, referma lentement le manuscrit et jeta un long regard apitoyé à son compagnon endormi. Les larmes lui montèrent aux yeux. Il se recroquevilla dans son fauteuil, le cœur lourd. La vie était par trop injuste. Il aurait tout donné pour qu'il en soit autrement. Il aurait tant souhaité ne pas en arriver là. Le visage buriné du vieil homme se crispa comme celui d'un enfant éperdu de chagrin. Sa gorge se contracta douloureusement et ses lèvres tremblèrent.

Finalement, hébété de fatigue et de tristesse, il éteignit la lampe et, assis dans le noir, attendit sans bouger le lever du soleil.

MORT VIVANT

— Oui, je me souviens de ce livre, à présent, disait Ben. Je me souviens même du titre : *Mythologie des monstres*.

Ciboule étant finalement parvenu à retrouver Juridiction, la petite troupe avait pu se remettre en route vers l'ouest, en direction de Vertemotte. Laissant derrière eux le Ver d'Enfer – ou, du moins, ce qu'il en restait – et la sulfureuse pestilence des Sources de Feu. Ben et Salica chevauchaient au pas. Le soleil tombait à la verticale, tel un marteau sur l'enclume, et les terres désolées des contrées orientales, chauffées à blanc, s'étaient métamorphosées en une gigantesque forge. La sylphide avait pris place devant son époux, en amazone, et Ben regardait par-dessus son épaule l'orage qui se profilait à l'horizon. Il était mort de soif et se réjouissait à la perspective d'une bonne averse.

— Et les créatures de Rydall ressemblent à celles que décrit ce livre ? demanda la sylphide, en se tournant à demi.

— Elles ne leur ressemblent pas, Salica. Ce sont des copies conformes ! Le géant Antée qui puise sa force dans la terre, l'Aiéax qui reflète l'apparence de son adversaire, l'androïde ou, disons, la machine humaine bardée de fer et indestructible... Ils y sont tous les trois ! Je ne me rappelle pas précisément les légendes, mais je revois l'illustration de la couverture aussi nettement que si je l'avais sous les yeux : un énorme robot, le frère jumeau de celui qui nous a attaqués à Rhyndweir. C'est à se demander si Rydall ne s'est pas contenté d'animer les monstres du bouquin ; ou, du moins, trois d'entre eux. Évidemment, c'est impossible. Il faudrait qu'il l'ait lu.

— Et cela te paraît improbable ?

— Je ne vois pas comment il s'y serait pris. J'ai ramené ce livre de l'autre monde et il n'en existe qu'un seul exemplaire dans tout le royaume.

La sylphide se redressa pour examiner le paysage d'un air

songeur. La chaleur était si intense ; la lumière, si aveuglante, que l'étendue désertique luisait comme un miroir. Ciboule était quelque part, devant ; mais elle ne le voyait pas. Soucieux de leur éviter les éventuelles embûches qui les attendraient en chemin, le kobold était parti en éclaireur. Il savait pertinemment que, sans l'intervention du Tellurok, le monstre de fer aurait eu raison du roi – et de Salica et de lui, par la même occasion. Oui, il savait que toute nouvelle attaque leur serait assurément fatale.

— Et où est-il, ce livre ? s'enquit la sylphide, d'une voix sourde.

— À Bon Aloi, dans ma bibliothèque, avec tous ceux que j'ai rapportés de l'autre monde. J'ai dû le relire cent fois. Je raffolais de ce genre d'histoire, étant gamin. Quand je l'ai retrouvé en triant mes affaires, j'ai pensé qu'il avait sans doute beaucoup contribué à la création de cet univers imaginaire que j'espérais trouver à Landover. Comme si, dans ce mystérieux royaume de légende, tous mes rêves d'enfant allaient enfin se réaliser ! (Il hocha la tête.) Le moins qu'on puisse dire c'est que mon vœu a été exaucé !

Plongée dans ses pensées, la sylphide demeura longtemps silencieuse.

— Mais... comment Rydall aurait-il pu avoir connaissance de ce livre ?

— Alors ça, je n'en ai pas la moindre idée ! Même s'il avait eu accès à ma bibliothèque – hypothèse purement théorique –, je me demande comment ce livre-là lui serait tombé entre les mains. Pour le choisir, il aurait bien fallu qu'il lise tous les autres. Ou alors, le hasard aurait drôlement bien fait les choses ! Ça me paraît un tantinet irrationnel. À moins, évidemment, que ses pouvoirs magiques lui permettent de sélectionner un ouvrage à distance et de le parcourir sans même qu'il ait besoin de l'ouvrir ! Franchement abracadabrant, tu ne crois pas ? (Il déglutit avec peine, tant il avait la gorge sèche.) Non, vois-tu, ce qui me tracasse, Salica, c'est que Rydall se comporte comme s'il m'en voulait personnellement. Il s'attaque à tout ce qui m'entoure, à ce que j'ai de plus cher : ma famille, mes amis... Et puis, sous prétexte de défier le Paladin, il ne cesse de me

harceler où que je sois. Je ne comprends pas où il veut en venir. Il prétend briguer le trône mais, à en juger par ses procédés, la couronne l'intéresse moins que la tête qui la porte. C'est tout de même curieux, non ?

Salica hocha la tête sans répondre.

Ils s'apprêtaient à franchir la frontière de Vertemotte, quand l'orage éclata. Azur et soleil disparurent derrière un banc de nuages noirs et une pluie torrentielle se mit à tomber. En moins d'une minute, les deux cavaliers furent trempés jusqu'aux os. L'air se refroidit brusquement et ils ne tardèrent pas à frissonner des pieds à la tête. Ciboule se matérialisa soudainement à travers l'épais rideau de pluie et les guida vers un bouquet d'érables dont les frondaisons s'entremêlaient pour former un abri providentiel. Ben et Salica mirent pied à terre, se déshabillèrent et, après les avoir énergiquement essorés, mirent leurs vêtements à sécher au-dessus d'une belle flambée que le kobold était parvenu à allumer en dépit de l'humidité. Assis autour du feu, ils avaient tout de naufragés rejetés par les flots sur une île déserte perdue au beau milieu d'un océan déchaîné. La tempête s'apaisa avec la venue de la nuit. Ils se rhabillèrent, mâchonnèrent sans enthousiasme quelques baies de Bonnie Blues, puis s'enroulèrent dans leurs couvertures et s'endormirent aussitôt.

À leur réveil, il pleuvait toujours. Ce n'était guère plus qu'une petite bruine ; mais, vu à travers cet uniforme voile gris, le paysage paraissait si lugubre qu'il y avait de quoi doucher l'enthousiasme du voyageur le plus guilleret. Voilà qui ne faisait rien pour remonter le moral des troupes. D'humeur morose, Ben et Salica se remirent en selle dès l'aube et reprirent leur pérégrination vers l'ouest. Le kobold ne fut bientôt plus qu'une petite tache sombre courant à l'horizon, comme une araignée sur un mur, puis disparut tout à fait. Une odeur d'herbe mouillée vint bientôt leur chatouiller agréablement les narines et Vertemotte, offrir à leurs regards la sa mosaïque de champs cultivés et de verts pâturages, de forêts ténébreuses et de vergers, à travers lesquels rivières et fleuves se faufilaient comme des coulées de métal fondu.

En fin de matinée, Ciboule vint les rejoindre. Il tenait un

cheval par la bride. Pas un de ces lourds chevaux de labour, non : une jument à robe brune, fier coursier manifestement dressé pour la chasse ou la guerre. Salica la contempla un moment, en lui murmurant quelques mystérieuses cajoleries, puis l'enfourcha souplement pour l'amener en douceur vers Juridiction. La jument prit place aux côtés du hongre bai sans renâcler. Salica remercia le kobold d'un sourire. Celui-ci grimaça son habituel rictus carnassier en réponse et repartit sans un mot d'explication : on ne saurait jamais où il avait bien pu dénicher si belle alezane.

Ils chevauchèrent toute la journée et une bonne partie du lendemain, ne faisant halte que pour se sécher épisodiquement au coin d'un feu. Ils dépassèrent ainsi Rhyndweir et quelques autres citadelles des barons de Vertemotte. Craignant de tomber dans un de ces guet-apens dont Rydall semblait avoir le secret, Ben avait décidé de ne pas s'y arrêter. Depuis que le roi de Marnhull était parvenu à les retrouver, d'abord chez Kallendbor, puis dans les contrées orientales, Ben s'attendait à voir surgir un nouvel adversaire à chaque pas. Vu la fréquence à laquelle les premières attaques s'étaient succédé, il s'étonnait même que Rydall tardât tant à frapper. Cependant, le roi de Marnhull avait déjà abattu quatre de ses sept cartes. Or, jusqu'alors, il avait toujours perdu. Peut-être ces échecs en série lui avaient-ils donné à réfléchir. Peut-être revoyait-il sa stratégie. « Mais à quoi bon se mettre martel en tête ? songeait Ben. Inutile de me torturer les méninges à savoir ce que Rydall me réserve ; puisque, de toute façon, je ne peux rien faire pour l'en empêcher. » Aussi se contentait-il de jouir de cette rémission, aussi salubre qu'inespérée.

Salica cheminait à quelques pas de lui, vague silhouette fantomatique et silencieuse. La pluie noyait tout ce qui l'entourait sous une grisaille poisseuse. Il ne lui restait donc plus qu'à se réfugier en lui-même pour tenter d'oublier les vicissitudes du voyage. Autant en profiter pour réfléchir de son côté. Rien de plus efficace pour échapper à la morosité ambiante que de s'astreindre à résoudre une énigme, surtout quand elle se révélait aussi coriace que celle de Rydall de Marnhull. À cet égard, Ben commençait d'ailleurs à faire preuve

d'une inhabituelle inspiration. Non pas qu'il se sentît particulièrement en verve, mais il se trouvait désormais dans une situation si critique que, faute de parvenir à l'élucider en recourant à la logique des faits, il s'était résolu à déroger à son cartésianisme de juriste pour s'en remettre aux suggestions que lui soufflait son imagination. Le temps lui filait entre les doigts. Tôt ou tard, Rydall aurait raison de lui. Le Tellurok avait disparu et Strabo n'interviendrait pas une seconde fois. Il ne restait donc plus, pour le défendre, que Ciboule et le Paladin. Or, quoique d'une endurance surhumaine, le kobold n'était pas invulnérable – comme les derniers événements avaient pu le démontrer –, et, quant au Paladin, encore faudrait-il pouvoir l'invoquer à l'instant crucial, instant que semblait particulièrement affectionner le médaillon pour disparaître de la circulation. Oui, à un moment ou à un autre, il se retrouverait seul, face à quelque monstruosité diabolique, et n'y survivrait pas. Il fallait donc enrayer l'engrenage avant qu'il ne soit trop tard. Il n'existait qu'une seule façon d'y parvenir : percer le secret de Rydall. Et, puisque celui-ci résistait à toute déduction logique, il était grand temps de quitter la voie royale de la raison pour emprunter des chemins de traverse, chemins certes plus hasardeux, mais peut-être aussi plus en adéquation avec le personnage retors auquel il avait affaire. Jusqu'alors, il s'était laissé mener par le bout du nez. Il devait désormais refuser de suivre l'itinéraire que lui imposait son rival pour explorer d'autres territoires. Il sentait le filet de Rydall se resserrer de jour en jour. Il devait trouver le moyen de se faufiler entre les mailles.

Par chance, Rydall avait laissé quelques fils échapper de sa toile d'araignée et Ben s'empressait de s'y raccrocher. Pour commencer, il était désormais persuadé qu'au petit jeu pervers auquel se livrait Rydall – à savoir les duels entre le Paladin et les créatures de cauchemar qu'il lui opposait –, ce n'était pas le trône de Landover que l'on remportait. Non, ce qui était mis à prix, c'était sa propre vie. Ensuite, il y avait l'évidente similitude de trois des créatures de Rydall avec celles décrites dans la *Mythologie des monstres*, ressemblance si frappante que Rydall paraissait avoir suivi à la lettre le portrait qu'en faisait l'auteur.

Trois sur quatre. Car la quatrième, elle, ne s'en inspirait pas.

« Le genre de petite bestiole dont raffolent les sorcières », avait dit Strabo.

Or, à Landover, qui disait « sorcière » disait Nocturna.

Ben s'était tout d'abord refusé à envisager que Nocturna pût être mêlée à cette affaire. Pourquoi aurait-il pris en considération une telle aberration, d'ailleurs ? Rydall de Marnhull était un envahisseur étranger, un usurpateur qui tentait de s'arroger la couronne. Le but qu'il poursuivait le désignait immanquablement à la vindicte de Nocturna. Cependant, nul ne haïssait Ben Holiday et ses proches autant que la sorcière du Gouffre Noir. Si l'on reléguait le personnage principal – c'est-à-dire Rydall – dans les cintres, la mise en scène aurait très bien pu porter la signature de Nocturna. L'utilisation de pouvoirs maléfiques, la cible visée – sa famille, ses amis, l'acharnement dont lui-même faisait l'objet... tout cela cadrerait parfaitement avec les procédés de Nocturna. Ben n'avait certes plus entendu parler d'elle depuis deux ans, mais n'en déduisait pas pour autant qu'elle avait oublié ce qu'il s'était passé entre eux dans le Labyrinthe. Elle ne lui pardonnerait jamais de lui avoir fait éprouver des sentiments à son égard, émotion qu'elle considérait comme une dégradante faiblesse réservée aux misérables mortels. Elle avait juré de lui faire payer cette mortifiante humiliation. Il savait pertinemment qu'un jour ou l'autre elle tiendrait parole.

L'heure de la vengeance aurait-elle sonné ?

Rydall de Marnhull pouvait fort bien n'être qu'un homme de paille, un simple pantin dont Nocturna tirerait les ficelles. À moins que... à moins qu'il ne soit que pure invention ! Après tout, personne n'avait jamais entendu parler de ce mystérieux roi ou de son prétendu royaume : ni le Maître des Eaux, ni Kallendbor, ni même Strabo qui avait pourtant visité tous les univers existants ou ayant existé depuis des siècles. Ciboule n'avait jamais pu retrouver sa trace, pas plus que le dragon. Pas trace non plus d'une quelconque armée prête à envahir le royaume. Pas trace de Mistaya, de Questor ou d'Abernathy. La seule présence tangible, dans toute cette histoire, datait de l'apparition des deux cavaliers noirs au portail de Bon Aloï.

« Et si toute cette affaire n'était qu'une vaste supercherie montée de toutes pièces ? », se disait Ben. À y bien réfléchir, quel était le seul endroit qu'il n'avait pas fait perquisitionner par ses hommes ? Quelle était la seule contrée à laquelle le Contemplateur ne lui avait pas permis d'accéder ? Quelle était l'unique partie du royaume dans laquelle nul n'avait osé s'aventurer pour rechercher Mistaya ?

Le Gouffre Noir : fief de Nocturna.

Plus Ben y songeait, plus ses soupçons se confirmaient. Ce qui, de prime abord, n'avait été qu'une hypothèse purement fictive prenait peu à peu la tournure d'une présomption étayée de faits probants. Que Nocturna se dissimulât sous les traits de Rydall n'avait plus rien d'une élucubration. « Ou, tout au moins, qu'elle soit l'inspiratrice de Rydall, rectifia-t-il *in petto*, son compagnon encapuchonné de noir, par exemple... » Ben se remémorait la façon dont ce mystérieux cavalier l'avait observé, quand il avait relevé le gantelet jeté par le roi de Marnhull sur le pont de Bon Aloi. Il sentait encore l'intensité de ce regard pénétrant. Il revoyait Mistaya sur les remparts, frêle silhouette enfantine exposée aux regards des deux dangereux visiteurs.

Une brusque sensation d'étouffement lui étreignit la poitrine. Et si Mistaya était aux mains de Nocturna ?

L'angoisse lui vrilla les entrailles. Sa fille à la merci de la sorcière du Gouffre Noir : l'horreur absolue !

Ce ne fut pas avant la tombée de la nuit, au terme de leur troisième jour de voyage, que Bon Aloi se matérialisa dans le brouillard pluvieux du crépuscule, tel *Bridagoon* sortant des limbes, au beau milieu d'une brumeuse vallée écossaise. La petite troupe franchit les douves et passa sous la herse du portail, aussitôt accueillie par une poignée d'écuyers empressés et autres serviteurs portant flambeaux. Les chevaux furent prestement conduits aux écuries, tandis que Ben et Salica étaient accompagnés jusqu'à leur chambre. Ils se déshabillèrent en silence, confièrent leurs vêtements trempés aux soins diligents de leurs valets, puis s'abandonnèrent aux délices d'un long bain chaud pour chasser la fatigue et les courbatures du voyage.

Dès qu'ils se furent séchés et changés, Ben entraîna son

épouse vers la bibliothèque pour lui montrer le fameux exemplaire unique de *Mythologie des monstres*. Il le retrouva rapidement, examina aussitôt la couverture et la désigna à la sylphide qui acquiesça d'un hochement de tête : pas de doute, c'était bien le robot de Rydall. Ben feuilleta les pages et s'arrêta sur une illustration représentant un barbare en tout point semblable au premier adversaire qu'il avait affronté. Enfin, il lut à voix haute un passage décrivant très précisément l'Aléax, créature qui adoptait l'apparence et le comportement de ses victimes, tel un reflet dans un miroir.

— Tu vois, conclut-il, Rydall n'a rien inventé.

— Mais comment a-t-il pu s'inspirer d'un ouvrage dont je ne soupçonnais même pas l'existence jusqu'à maintenant ? observa la sylphide. Comment a-t-il pu savoir ce que tout le monde ignorait, y compris ta propre femme ?

— Et pour cause, puisque je l'avais moi-même complètement oublié !

Plongés dans la plus profonde perplexité, tous deux regardaient fixement le livre, comme si la réponse à ces insolubles questions se cachait dans ses pages. Seul le clapotis de la pluie, assourdi par l'épaisseur de la muraille, troublait le silence religieux de la bibliothèque, doux murmure cadencé auquel Ben trouvait un curieux pouvoir soporifique de berceuse. Il était plus fatigué qu'il ne voulait se l'avouer, mais il était décidé à ne pas se coucher avant d'avoir résolu l'énigme de Rydall et de ses monstres. C'était la seule façon de sauver sa tête et... de sauver Mistaya.

— Mistaya !

Surprise par son exclamation, Salica leva les yeux vers son époux.

— Tu viens de dire que tu ignorais l'existence de ce livre, expliqua Ben. Mais sais-tu qui, à part moi, avait connaissance de sa présence ici ? Mistaya ! Je l'ai surprise un jour en train de le lire. Je n'ai pas voulu intervenir. Je ne crois pas qu'elle m'ait vu, d'ailleurs. Elle était alors si petite. Je ne pensais même pas qu'elle était capable de déchiffrer quoi que ce soit. Et encore moins de l'anglais !

Il se tut, happé par un tourbillon d'idées toutes plus noires

les unes que les autres.

— Salica, reprit-il enfin, avec une telle gravité que la sylphide en fut aussitôt alarmée. Je voudrais que tu m'écoutes attentivement pendant quelques instants. J'ai réfléchi à certaines choses et j'aimerais que tu me dises ce que tu en penses.

Il lui fit part de ses soupçons, désignant Nocturna comme l'instigatrice de leur infortune, sans omettre de lui exposer par le menu suppositions, arguments et déductions qui lui avaient permis d'aboutir à cette conclusion.

— Le fait est, ajouta-t-il, que Mistaya peut fort bien avoir parlé de ce livre à Nocturna. Avec sa mémoire d'éléphant, Misty est capable de lui avoir fait une description détaillée des monstres et même, pourquoi pas, un dessin. Elle a sans doute compris bien plus de choses que je ne l'imaginais.

— Je ne doute pas qu'elle en soit capable, répondit Salica, mais ce que je ne comprends pas c'est la raison pour laquelle elle aurait aidé Nocturna. Pourquoi lui aurait-elle fourni des armes contre toi ?

— Je ne sais pas. Je ne fais que rapprocher les faits concordants. Mistaya est la seule à avoir vu ce livre et si, comme je commence à le croire, Nocturna est bien à l'origine de toute cette affaire, alors c'est elle qui a enlevé Mistaya. Donc, ce serait effectivement Mistaya qui lui aurait permis de créer des créatures en tout point semblables à celles que dépeint cette fameuse *Mythologie des monstres*.

La sylphide le regarda un long moment, le front soucieux, la mine sombre. Elle considérait en silence sa version de l'histoire et en mesurait avec effroi les implications.

— Lorsque je t'ai interrogé au sujet de la relation secrète entre le médaillon et le Paladin, lui dit-elle d'une voix blanche, tu m'as assuré que nous étions les seuls à être dans la confiance. Mais tu t'es trompé. Nocturna était à tes côtés quand tu as fait usage du médaillon dans le Labyrinthe. Depuis l'épisode de la Boîte à Malice, elle sait donc, elle aussi, qu'il existe un lien entre ton talisman et le champion royal.

— Bon sang ! Mais tu as raison ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

— Tu t'es demandé si la disparition de ton médaillon, au moment même où le robot nous attaquait à Rhyndweir, n'était pas l'effet de quelque sortilège. Or, pour Nocturna, ce genre de manipulation serait l'enfance de l'art.

Tous deux se dévisagèrent en silence, accablés de voir leurs plus terribles craintes concrétisées.

— Ben, reprit la sylphide, d'un ton funeste. Nous devons impérativement nous rendre dans le Gouffre Noir.

— Nous partirons demain, à l'aube, répondit-il, en détournant la tête pour reposer le livre qu'il tenait encore à la main sur l'étagère de sa bibliothèque. De toute façon, nous sommes trop épuisés pour entreprendre quoi que ce soit avant d'avoir un tant soit peu récupéré. (Il s'approcha d'elle et la prit dans ses bras.) Une bonne nuit de sommeil dans des draps secs nous fera le plus grand bien. (Il lui effleura le front des lèvres.) Même si c'est bien contre cette maudite sorcière que je dois me battre, je te jure que je délivrerai Mistaya, affirma-t-il, d'un ton résolu.

La sylphide posa la tête sur son épaule. Ils se tinrent longtemps enlacés, sans se regarder, sans se parler, chacun puisant dans la force de cette étreinte le courage d'affronter l'angoisse qui les tenaillait.

Dehors, la nuit était tombée et la pluie avait redoublé de violence.

Comme il devait faire sombre et froid, là-bas, dans le Gouffre Noir !

Il était plus de minuit quand Ben ouvrit subitement les yeux. Il resta allongé un moment, sans bouger, le temps de se remettre les idées en place. Pourquoi s'était-il éveillé ? Ah oui ! Cette sensation de chaleur, là, sur sa poitrine. Le médaillon ! Le médaillon l'avertissait d'un danger ! Il s'assit doucement, pour ne pas déranger Salica qui dormait à ses côtés, et tendit l'oreille. La pluie avait cessé. Il n'entendait plus qu'un petit bruit mouillé et irrégulier de gouttes d'eau dégoulinant de la muraille pour tomber sur le rebord extérieur de la fenêtre et, plus près de lui, le souffle régulier de la sylphide. Il scruta le ciel à travers le vitrail : pas une étoile, pas le plus ténu rayon de lune. Il faisait

nuît noire.

C'est alors qu'il perçut une sorte de frottement, un grattement à peine audible provenant de l'extérieur. Son poulx s'accéléra brusquement. Pris de panique, il se glissa prestement hors du lit. Il avait déjà compris ce qui l'attendait. Mais il n'était pas prêt, « Trop tôt, se disait-il. Beaucoup trop tôt ! » Il avait fini par se convaincre que, découragé par ses échecs successifs, Rydall avait changé de stratégie ou, du moins, repoussé l'échéance de sa cinquième offensive.

Il balaya la chambre du regard, aux abois. Où était donc Ciboule ? Il n'avait pas revu le kobold depuis leur retour de Vertemotte. Se cachait-il dans les parages, à portée de voix ? Ben se retourna vers le lit. Il lui fallait protéger Salica, la faire sortir d'ici, la mettre à l'abri.

— Salica ! chuchota-t-il d'une voix sifflante, en posant la main sur son épaule. Réveille-toi, vite !

Les paupières de la sylphide s'ouvrirent instantanément. L'émeraude des prunelles flamboya dans l'ombre. Les pupilles se dilatèrent sous l'effet de la peur : elle aussi avait compris.

— Oh ! Ben !

— Chut !

Une ombre venait d'obscurcir la fenêtre. Ben fit immédiatement volte-face pour l'affronter. Elle se tenait accroupie dans l'embrasure, plus ténébreuse que la nuit elle-même, puissante, musculeuse et... terriblement familière. Il ne pouvait voir ses yeux, mais sentait son regard vitreux. Elle le jugeait.

Ben s'était figé, la main agrippée au médaillon, sûr que le moindre mouvement lui serait fatal : il serait mort avant d'avoir risqué un pas. Il serrait si fort le pendentif d'argent qu'il sentait l'image du Paladin s'imprimer dans sa paume. Dans le même temps, il enregistrerait chaque détail, chaque ligne, chaque contour de la silhouette noire. Ce qu'il avait d'abord pris pour un corps lisse à la parfaite plastique d'athlète n'était en fait qu'un amas difforme de chairs déchiquetées. Des lambeaux de peau pendaient par endroits et des fragments osseux saillaient aux jointures, comme si la créature avait subi quelque effroyable supplice. Elle ne faisait aucun bruit. Pourtant, il ressentait sa

souffrance aussi cruellement que si elle avait hurlé de douleur.

L'ombre releva alors la tête et ses yeux étincelèrent dans la nuit comme ceux d'un chat.

Ben retint son souffle.

Oui, c'était bien lui. C'était bien... le Tellurok !

Il n'eut pas le temps de se demander comment la créature avait pu échapper à la mort, ni ce que sa présence à la fenêtre de sa chambre par cette nuit sans lune pouvait bien signifier. Déjà, elle projetait les poings en avant, pulvérisait les vitres, brisait le châssis de chêne et bondissait comme un fauve pour se ruer sur lui. Salica hurla. Mais, à peine les éclats de verre inondaient-ils la pièce, que Ben appelait le Paladin à son secours. Le champion royal apparut instantanément, dans une formidable explosion de lumière. Colossal obstacle étincelant placé sur sa trajectoire, il intercepta le Tellurok au moment même où le monstre se jetait sur Ben. Il le repoussa avec une telle violence que l'élémental se fracassa sur le mur ; tandis que lui-même, dans un brusque mouvement de recul, heurtait de plein fouet le front du roi de sa cubitière. Ben s'effondra sur le lit à côté de la sylphide. La douleur fut si fulgurante qu'il faillit perdre connaissance et lâcher le médaillon.

À travers un brouillard vertigineux, à demi inconscient, Ben vit avec stupéfaction le Tellurok se redresser, aussi souple et vif qu'un cobra. « Comment un corps si disloqué peut-il se remettre d'aplomb après un tel choc ? », se dit-il, persuadé que sa raison lui jouait des tours. Désormais prisonnier de l'armure de son défenseur, il éprouvait néanmoins une étrange sensation : comme s'il n'avait plus, en guise de tête, qu'une cloche carillonnant à la volée et dont chaque coup menaçait de lui faire éclater le crâne. Il voyait Salica se pencher sur sa dépouille – ou, du moins, sur ce qui n'était plus à présent qu'une sorte de coquille vide –, sans parvenir à entendre ce qu'elle chuchotait à son oreille. Il eut juste le temps de se demander ce qu'elle lui disait avant de capter le mouvement fulgurant du Tellurok et d'apercevoir son visage : une face patibulaire à laquelle il manquait un œil et qu'une plaie béante balafrait depuis le front jusqu'au menton. Une brève vision du monstre basculant par la fenêtre de Rhyndweir, pour emporter avec lui le robot de

Rydall, lui traversa l'esprit. Comment avait-il pu survivre à une telle chute ?

À peine formulée, la question fut balayée par un tourbillon d'images sanglantes, souvenirs cauchemardesques des milliers de combats dont le Paladin était toujours sorti vainqueur. Happé par son alter ego, Ben oublia l'homme et la femme prostrés sur le lit derrière lui, le cadre dans lequel il livrait bataille, le monde extérieur, le passé, le futur... tout, sauf le moment présent et l'ennemi qu'il devait détruire.

Celui-ci hasardait quelques feintes de droite et de gauche, testant la rapidité de réaction de son adversaire. C'était une créature de l'au-delà, un être dont les yeux vitreux reflétaient la mort et dont le corps torturé ne pouvait plus se mouvoir que par la force d'une magie étrangère. Il ne subsistait guère qu'en tant que pantin animé de pouvoirs surnaturels, pouvoirs qui exigeaient de lui un ultime sacrifice avant de l'abandonner enfin au repos éternel des âmes défuntes. Au premier coup d'œil, le Paladin avait compris à quoi il avait affaire. Son instinct l'alertait du danger et les dernières lueurs de raison et de mémoire que lui prêtait Ben Holiday justifiaient ses craintes. Ce qui lui faisait face n'était pas simplement un Tellurok, c'était un mort vivant, le spectre d'un Tellurok ramené à la vie par un puissant sortilège ; et ce dans un seul but : le détruire. Oui, il voyait là ce qu'il n'avait jamais vu dans aucun de ses innombrables rivaux : un égal.

Le Tellurok se détendit comme un ressort, se projetant à ras du sol pour lui saisir les jambes. Dague au poing, le Paladin plongea en avant, dans l'intention de le clouer au sol. La lame crissa sur la pierre. La créature avait déjà roulé de côté, arrachant au passage la visière de son heaume. Il se releva d'un bond, prêt à l'attaque. Force et agilité, ruse et maîtrise : son assaillant avait toutes les qualités d'un combattant aguerri. Mais il avait un avantage colossal : le Tellurok n'était qu'un cadavre. Il était insensible aux coups, immunisé contre la souffrance. En outre, la magie qui l'animait le dotait d'une détermination implacable : rien ne pourrait l'arrêter. Il ne cesserait de le harceler jusqu'à la mort.

« Il est de force à terrasser n'importe quel adversaire », avait

dit le Maître des Eaux.

Le Tellurok s'était retranché dans l'ombre, ramassé sur lui-même comme une panthère prête à bondir. Le Paladin hésita à dégainer son épée à deux mains. Non, c'était là une arme trop encombrante et d'un maniement trop malaisé face à une créature de cette vélocité. Stylet ou dague se révéleraient plus efficaces au moment de porter l'estocade. Car il faudrait bien qu'il arrive ce moment, n'est-ce pas... s'il entendait survivre ?

Il fit passer sa dague de main droite à main gauche et se saisissait de son stylet quand le Tellurok fondit sur lui en un éclair, bras en avant, tordant, arrachant, lacérant métal et chair sans distinction. Déstabilisé par la fureur de l'offensive, le Paladin tituba en arrière. Déjà les plates d'argent de son armure se disjoignaient au risque de tomber. Oubliant dague et stylet, il projeta ses poings gantés de fer dans la poitrine du spectre pour le repousser. Mais, animé d'une fureur toute animale, fou de rage, le Tellurok était sur lui, avant qu'il n'ait eu le temps de reprendre son souffle. Ce n'était plus un combattant qu'il avait en face de lui, mais une force pure, une force gigantesque, aveugle et destructrice qu'aucune sensation ou pensée raisonnée ne venait entraver, une force dirigée vers un seul but : le tuer. Le Tellurok, lui, n'avait rien à redouter : qu'il l'emportât ou non, de toute façon, il était déjà mort.

Le Paladin repoussa une troisième fois son agresseur et réussit à se saisir de son stylet avant que le monstre n'ait pu réagir. Quand l'autre se jetterait sur lui, il l'embrocherait sur sa lame et l'ouvrirait de haut en bas comme un goret, se jurait-il, le souffle court. Sa respiration chuintante résonnait à ses oreilles. Bien qu'il ne voulût pas se l'avouer – quel guerrier pouvait se le permettre ? –, il commençait à donner des signes de faiblesse. Devait-il cette défaillance inattendue à la cadence infernale à laquelle les derniers combats s'étaient succédé ou, plutôt, à l'état fébrile du roi ? Chacun de ces facteurs pouvait lui coûter la vie. Il ne comptait certes que sur lui-même, mais son sort était irrévocablement lié à celui de l'homme qu'il servait. Sa pugnacité était proportionnelle à la résolution du roi. Si ce dernier capitulait, il était fort probable qu'il soit contraint d'en faire autant. Cependant, il n'avait pas le droit de penser à ces

choses. Il n'était pas censé réfléchir. Il avait été créé pour combattre et pour défaire les ennemis de la Couronne. Il ne lui restait plus qu'à achever ce duel au plus vite, sans plus penser à rien d'autre qu'à terrasser son adversaire. Oui, vite. Il fallait faire vite, avant que ses forces ne l'abandonnent tout à fait.

Pendant ce temps, ombre parmi les ombres de la nuit, le Tellurok s'était mis à rôder dans la chambre. Le Paladin ne le quittait pas des yeux, aux aguets. La créature ne cherchait plus à l'attaquer de front. Elle attendait autre chose. Mais quoi ? Le Paladin tournait sur lui-même pour suivre les mouvements de son agresseur sans jamais abandonner son poste. Son armure s'était disloquée en plusieurs endroits. Il commençait à être aussi délabré que son rival. Il sentait le regard de l'autre qui l'examinait en quête de quelque faille fatidique. Sous son armure, le Paladin était aussi vulnérable qu'un humain et le Tellurok le sentait. Il suffirait d'une attaque bien dirigée. Oui, le monstre savait qu'en frappant une seule fois, au bon endroit, il pouvait tuer sa proie sur le coup.

Il esquissa un premier assaut, puis recula. Il en simula un second, sans plus de résultat : le Paladin ne bougeait pas. Il avait déjà deviné où le monstre voulait en venir. Le Tellurok cherchait à l'attirer assez loin du lit pour s'attaquer au roi, que son avancée aurait laissé à découvert. Oui, le monstre avait dû sentir – ou peut-être même savait-il – qu'en tuant Ben Holiday il condamnait le Paladin au néant.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, le mort vivant passa à l'attaque. Cette fois, ce n'était pas une feinte, mais une charge si fulgurante que le Paladin eut tout juste le temps de retenir le bras qui déjà s'abattait sur la reine. Il tira le monstre en arrière et le catapulta contre la muraille, s'élançant après lui, bien résolu à l'achever. Mais l'autre le prit de vitesse, s'esquivant dans l'ombre avant qu'il ne puisse l'atteindre.

Le Paladin reprit aussitôt position devant le couple royal. L'élémental répéta la même manœuvre d'approche à deux reprises. Chaque tentative faillit réussir. Seules, l'expérience du guerrier millénaire et sa farouche détermination lui permirent d'éviter l'irréparable. Prostrée sur sa couche, la reine sanglotait. Elle ne laissait guère échapper que de petits gémissements

plaintifs ; mais, par leur retenue même, ceux-ci exprimaient une détresse beaucoup plus poignante que ne l'auraient pu faire les cris les plus déchirants. Elle était forte pourtant, mais bien trop terrifiée pour faire usage de ses pouvoirs. L'incoercible épouvante que lui inspirait le Tellurok la laissait aussi démunie qu'une enfant aux prises avec le dragon de ses cauchemars. Quant au roi, il avait finalement recouvré ses esprits et, posté devant elle, brandissait le médaillon comme un exorciste son crucifix. « Aucune chance, se disait le Paladin. Si jamais je tombe, ils sont perdus. »

Il repoussa aussitôt cette horrible pensée, plus périlleuse encore pour son esprit que les coups du Tellurok ne l'étaient pour son corps. Or, il avait besoin de tout son sang-froid pour garder la situation en main.

À peine s'exhortait-il ainsi au calme que le Tellurok disparaissait, s'évanouissant dans l'obscurité comme un fantôme. Le Paladin scrutait toujours désespérément les ténèbres, quand le monstre se matérialisa juste à ses pieds, s'abattant sur lui comme une tornade de furie meurtrière. Le champion royal tomba à la renverse, les bras en croix, et, momentanément étourdi par sa chute, s'agrippa à l'aveuglette à tout ce qui lui tombait sous la main. Ses doigts se refermèrent sur la jambe du monstre qu'il tira en arrière de toutes ses forces. Le Tellurok rua comme un cheval sauvage, donna du talon sur le heaume cabossé, se retourna et, martelant, écartelant, griffant, empoignant, arrachant, s'employa à dépouiller le Paladin de son armure magique. Roué de coups, le champion royal parvint à se hisser à genoux et, dans un ultime effort, dû davantage à son indéfectible sens du devoir qu'à sa pugnacité vacillante, projeta le monstre par-dessus ses épaules pour l'éloigner de ses protégés.

Quand le Tellurok se releva, il n'avait plus qu'un seul bras valide. L'autre pendait sur son flanc, inerte et désormais inutile. Mais le Paladin n'était guère plus vaillant. Épuisé, souffrant de mille maux, la cuirasse en lambeaux, il ne tenait plus debout que par la force d'une surhumaine volonté. Il avait un âcre goût de sang dans la bouche. Son corps n'était plus qu'une plaie vive. Il chancelait, les jambes flageolantes, crispant le poing sur le

stylet qu'il tenait toujours dans sa main droite, dans l'attente du moment propice pour porter le coup fatal. Cependant, le temps lui filait entre les doigts et sa force s'amenuisait de seconde en seconde.

Déjà le Tellurok s'élançait, quand la porte de la chambre s'ouvrit en coup de vent sur une petite silhouette trapue et hirsute qui se rua sur le monstre comme un bédard pour le plaquer contre le mur opposé. Toutes griffes dehors, babines retroussées sur ses crocs acérés, Ciboule semblait saisi d'une folie assassine incontrôlable. Pris au dépourvu, le Tellurok n'avait pu résister à l'assaut du kobold. Cloué à la paroi de pierre, il se débattait vainement pour déloger son assaillant. Le Paladin n'hésita pas un seul instant : c'était l'occasion qu'il attendait depuis le début du combat et il n'allait pas la laisser passer. Rassemblant ses dernières forces, il se rua sur le monstre acculé et lui enfonça son poignard dans la face jusqu'à la garde. La créature s'arc-bouta, les yeux révulsés, le corps inondé d'une écœurante humeur noirâtre. Il parvint à se libérer de l'emprise du kobold et se tourna vers le Paladin, prêt à riposter. Mais le guerrier avait déjà dégainé son glaive et le balançant à la volée frappa son adversaire avec la furie du dernier sursaut. La large lame atteignit le Tellurok au cou, catapultant la tête à l'autre extrémité de la pièce. Celle-ci ricocha sur le mur et, pendant une fraction de seconde, l'œil unique darda sur le Paladin un regard terrifiant ; puis la tête roula à terre et se désagrégea dans une volute de fumée verte. Le corps meurtri avait déjà disparu. La mort venait de récupérer sa victime.

Harassé, perclus de douleurs, le Paladin récupéra son arme et, pâle caricature du rutilant guerrier qui était apparu à son appel quelque temps plus tôt, se tourna vers son roi. Leurs regards se croisèrent. Le champion royal eut un bref instant l'impression de se voir dans un miroir, avant de tomber à genoux. Déjà l'éblouissant rayonnement du médaillon l'enveloppait pour l'emporter vers un néant de repos éternel et il disparut dans un tourbillon de lumière.

Après le tumulte de la bataille, dans le stupéfiant silence qui suivit, le roi et la reine de Landover entendirent la pluie se

remettre à tomber.

Ciboule alerta la garde et appela les serviteurs de Sa Majesté pour ranger la chambre. Le vacarme du terrible combat était passé inaperçu de tous ; ce qui prouvait, s'il en était encore besoin, que quelque puissante sorcellerie avait été à l'œuvre. Quand tout fut rentré dans l'ordre, le kobold s'effaça et se posta devant la porte de la chambre pour monter la garde. Il s'en voulait atrocement de n'avoir pu prévenir l'attaque portée contre son souverain. Il avait laissé son protégé sans défense, alors même qu'il était parti inspecter les environs du château à la recherche de l'ennemi qui avait réussi à se faufiler jusqu'à la chambre du roi sans être vu de quiconque. Il ne dit mot, mais le regard contrit de ses prunelles jaunes était une supplique éloquente.

Quand Ben et Salica se retrouvèrent enfin seuls, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, se raccrochant désespérément au corps de l'être aimé comme un noyé s'agrippe au rocher dans le tumulte du courant qui l'emporte. Blottis dans l'obscurité, ils ne se parlaient pas, cherchant simplement dans la chaleur de l'autre le réconfort qu'aucune parole n'aurait su apporter. Salica tremblait irrésistiblement dans la tiédeur dont Bon Aloï réchauffait ses hôtes. Bien que physiquement indemne, Ben se sentait affreusement ébranlé.

Ils se recouchèrent de concert, les yeux aux aguets, l'oreille tendue au moindre froissement de drap. Ils n'auraient pu dormir, même s'ils avaient essayé. Ben enlaçait étroitement Salica pour apaiser les ultimes tressaillements de terreur qui parcouraient le corps de la sylphide des pieds à la tête. En pensée, il préparait déjà les mots qu'il s'appropriait à dire : le temps était venu de passer aux aveux.

Dehors, l'averse tambourinait sur les carreaux des fenêtres en ogive et sur le panneau de papier huilé que les domestiques avaient fixé de part et d'autre de l'ouverture béante laissée par la brusque intrusion du Tellurok.

— Il faut que je te dise quelque chose, murmura Ben qui, renonçant à construire un discours cohérent, laissait libre cours à son inspiration du moment. Ça ne va pas être facile à

expliquer, mais je dois essayer de te faire comprendre. C'est à propos du Paladin, (il déglutit avec peine.) Lui et moi ne sommes qu'un, Salica. En ce moment même, je ressens en moi sa souffrance. La douleur de ses blessures, les crampes de ses muscles, son épuisement physique, sa détresse morale, tout cela me déchire intérieurement aussi cruellement que si j'étais à sa place. J'ai enduré chaque coup au cours de la bataille, mais je souffre encore maintenant autant que lui.

Il prit une profonde inspiration avant de poursuivre.

— C'est à peine si j'ai encore la force de parler, tant je me sens écartelé par cette douleur, comme si j'avais tous les os brisés et que mon corps entier n'était plus qu'une plaie ouverte. Elle est si vive qu'elle menace de me broyer. Il a disparu, Salica, mais ça ne change rien. Sa souffrance, elle, est bien là. Là, en moi.

La sylphide releva la tête pour le regarder dans les yeux. Il sentit ses doigts de fée effleurer son torse, comme si elle cherchait la source de cette douleur cachée pour mieux l'éradiquer. Il détourna les yeux.

— Il fait partie de moi, Salica. C'est ce que tu dois comprendre. Il fait partie de moi depuis toujours. Ou, du moins, depuis l'instant où j'ai refermé la main sur le médaillon pour la première fois. Je t'ai dit, déjà, qu'il existait un lien entre le médaillon et le Paladin. Ce que je ne t'ai pas avoué, c'est que j'étais moi-même enchaîné à l'autre bout de cette entrave : quand j'utilise le médaillon pour invoquer le Paladin ; ce n'est plus moi qui le commande, mais lui qui prend possession de moi.

Il risqua un bref coup d'œil vers la sylphide, rencontra le regard émeraude fixé sur lui, détourna de nouveau les yeux et s'éclaircit la voix.

— Ce que je veux dire, reprit-il d'un ton qui trahissait un intolérable malaise, c'est que, lorsque j'utilise le médaillon pour appeler le Paladin à mon secours, la magie du talisman s'empare d'une partie de moi pour donner vie au Paladin. Pas de mon corps ou de ma raison, mais de mon cœur, de ma volonté et de cette force destructrice qui a toujours sommeillé en moi sans que je le sache. En un sens, le champion royal et le roi qu'il

sert sont une seule et même personne. C'est ça le secret du médaillon. Un secret si terrible que je n'ai jamais osé te le révéler jusqu'à maintenant.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit plus tôt ?

Ben n'avait pas relevé les yeux, mais il sentait le regard de la sylphide qui le dévisageait, cherchant dans son expression, dans chaque trait de son visage, la raison d'un silence qu'elle ne comprenait pas. Cette quête désespérée était un reproche plus cruel encore que toutes les accusations qu'elle aurait pu proférer.

— J'ai souvent voulu t'en parler. Je sentais qu'il le fallait, que je n'avais pas le droit de me taire. Mais j'avais peur, Salica, tellement peur... Comment réagirais-tu si tu apprenais que, chaque fois que le Paladin partait au combat, c'était moi – ou, du moins, une partie de moi – qui allait livrer bataille ? Que ressentirais-tu si tu savais que la défaite du Paladin signait mon arrêt de mort ?

Il secoua la tête. Ce n'était pas ce qu'il voulait dire. Il se noyait dans son propre discours. Il se voilait la face et, au lieu d'ouvrir son âme à Salica, il la dupait et se grugeait lui-même.

— Non, confessa-t-il, c'est bien pire que ça. En fait, chaque fois que le Paladin prend possession de moi, je me sens m'éloigner de ma véritable identité. Je deviens le Paladin et j'ai de plus en plus de mal à revenir habiter mon propre corps et à recouvrer, par là même, ma propre personnalité. Je vis dans la terreur d'oublier un jour qui je suis réellement. Et, surtout, j'ai la hantise de devenir à jamais ce guerrier sanguinaire tout simplement parce que... parce que j'aime la fureur du combat et l'ivresse que procure son invincibilité. Le pouvoir de la magie est si grisant ! Quand je suis le Paladin, c'est un peu comme si je devenais l'un des héros de mon enfance, comme si j'incarnais une sorte de dieu tout puissant. Ce qui m'épouvante c'est que, si le médaillon ne me contraignait pas à réinvestir mon propre corps, s'il ne faisait pas disparaître le Paladin, je crois bien que je serais incapable de redevenir moi-même. Je crois que je ne le voudrais même pas. Oui, sans l'intervention du médaillon, je crois que je me perdrais à jamais...

Il laissa flotter un long silence oppressant.

— Tu aurais dû me le dire, répondit la sylphide, d'une voix affreusement calme.

Il releva la tête et la douleur qu'il vit dans ses prunelles le mortifia. Il baissa les paupières et hocha la tête, incapable de parler tant il était bourrelé de remords.

— Tu ne comprends donc pas ? insistait-elle. Quand je t'ai rencontré cette nuit-là, dans les eaux du lac Irrylyn, je me suis donnée à toi entièrement et pour toujours. Je suis tienne, Ben, et rien ne pourra jamais nous séparer. Rien, tu entends ? Rien !

— Je sais.

— Non, tu ne sais pas ! Parce que, si tu le savais vraiment, tu n'aurais pas hésité une seconde à m'ouvrir ton cœur.

La voix de la sylphide était douce, mais le ton était aussi tranchant qu'une lame de rasoir.

— Il n'y a rien que tu ne puisses me dire, Ben, poursuivait-elle. Quoi qu'il arrive, nous serons toujours côte à côte. Jusqu'à la fin. Tu connais la prophétie. Tu sais ce qu'elle a prédit. Ne la mets jamais en doute, Ben. N'oublie jamais que la vérité n'a qu'une parole.

— J'ai eu peur de...

— Chut ! souffla-t-elle, en posant la main sur son bras pour le tranquilliser. Ne te torture pas inutilement. Dis-moi plutôt : tout ce qu'il subit pour te défendre, tu le ressens aussi violemment que lui ? Tout ce qu'il vient d'endurer, tu le vis dans ta chair, en ce moment même ?

Ben ferma les yeux.

— J'ai l'impression que je suis entrain de me morceler. C'est comme si je mourais à petit feu sans parvenir à localiser mes blessures. La douleur vient de partout : du dehors et du dedans. Je suis en même temps à l'intérieur et à l'extérieur de mon corps. Je suis en petits bouts éparpillés à travers l'espace. Je suis dans l'air, dans la pluie, dans le bruit de la pluie, dans le souffle de ma respiration que je perçois comme s'il m'était étranger et qui émane pourtant de moi. Le Paladin a remporté la victoire, mais il semble que j'en ai été le prix. Cette bataille a exigé trop de moi, Salica. Elle m'a anéanti. C'est trop pour moi. Je suis à bout. Je...

— Chuuuut !

Elle pressa son corps contre le sien et l'embrassa avec ardeur.

— J'ai assez d'endurance pour deux, Ben Holiday. Et du cœur, tu en as à revendre ! Cela a toujours été ta plus grande qualité et c'est ce qui fait ta force. Tu as subi une terrible épreuve à laquelle aucun homme ordinaire n'aurait survécu. Ne te sous-estime pas et ne minimise pas l'exploit que tu viens d'accomplir. Écoute-moi. Le secret du Paladin est bien lourd pour un seul homme. Mais, désormais, nous serons deux à le porter. Je t'aiderai. Je saurai te soutenir quand tu seras épuisé et en proie à un tel dégoût de toi-même que tu perdras pied, comme tu le fais en ce moment. Je saurai te protéger de la souffrance. Si tu dois t'abandonner encore à la fureur destructrice du Paladin pour nous sauver, je saurai trouver le moyen de te ramener sain et sauf à toi-même. Je serai toujours près de toi. Toujours. Je t'aime, Ben.

— C'est la seule certitude qui me reste, murmura-t-il. Si j'en avais jamais douté, je ne serais plus là aujourd'hui. J'aurais baissé les bras depuis longtemps.

Elle lui caressa le front et y déposa un baiser.

— Dors maintenant, mon amour, chuchota-t-elle à son oreille, en se blottissant contre son épaule. Dors !

Il ressentit alors un énorme soulagement et se laissa envahir par une merveilleuse sensation de plénitude. Sa respiration se fit plus lente et plus profonde. Il hocha vaguement la tête. La douleur avait disparu, emportant avec elle les tourments de son âme. Les horribles images du dernier combat s'évanouirent sous les caresses de la sylphide. Le sommeil effacerait le reste. Au matin, il aurait recouvré la force d'affronter son destin. Tout ce qu'il garderait de cette terrible épreuve serait l'inébranlable certitude qu'à chaque nouvelle métamorphose il devrait une fois de plus endurer la crucifiante douleur de son alter ego. Mais cela aussi il devait l'accepter. Oui, même cela.

Il tenta de faire la paix avec lui-même et se laissa gagner par le sommeil. Retrouver Mistaya : voilà ce qui comptait vraiment. La délivrer et la ramener saine et sauve. Rien ne serait trop dur s'il réussissait à atteindre ce but. Qu'importaient les souffrances s'il parvenait à sauver sa fille ! Sa fille et Questor Thews et

Abernathy.

Oui, les sauver et rayer Rydall de Marnhull de la surface du monde !

Dans les ténèbres qui s'emparaient de son esprit, ces muettes injonctions scintillaient comme une lueur d'espoir.

« Va dans le Gouffre Noir et affronte Nocturna. Va chercher la vérité ! »

Telle fut son ultime pensée consciente. La seconde d'après, il semblait déjà dans les bras de Morphée.

RÊVES DE CHIEN

Quand Abernathy se réveilla ce matin-là, après une nuit étonnamment paisible – compte tenu des péripéties de la veille –, il eut la surprise de trouver Questor Thews, assis dans un fauteuil de l'autre côté de la pièce, qui le regardait avec une mine si réjouie qu'on aurait cru la mort elle-même, venue chercher sa prochaine victime. L'esprit encore tout embrumé de sommeil, le scribe cligna des paupières, chercha à tâtons ses lunettes sur la table de chevet, les posa sur son nez et adressa au magicien un long regard circonspect.

— Que se passe-t-il donc ? condescendit-il à demander, devant le mutisme obstiné de son interlocuteur.

Le magicien soupira et branla du chef. Les commissures de ses lèvres pincées plongeaient dans sa barbe et sa bouche n'était plus qu'une parenthèse horizontale exprimant à elle seule toute la misère du monde.

— Nous avons à parler, très cher et vieil ami, annonça-t-il finalement d'une voix lasse.

Abernathy s'esclaffa. Le ton solennel et la mine funèbre de son compère prêtaient par trop à rire. L'expression apitoyée qui accueillit cette réaction eût tôt fait de doucher son hilarité. Non seulement le mage ne plaisantait pas ; mais il était même, de toute évidence, rongé d'inquiétude.

— Bien, acquiesça le scribe, en relevant son oreiller pour s'adosser confortablement contre le bois du lit.

Il s'assit en silence, attendant que le magicien entame la conversation, sans omettre de jeter au passage un coup d'œil admiratif au velouté de sa peau glabre, à la finesse de ses poignets, à la délicatesse de ses mains et au nacré de ses ongles manucurés. Il se faisait fort bien à sa nouvelle apparence et s'enorgueillissait tout particulièrement de l'indéniable distinction que lui conféraient ses doigts de pianiste. Il n'aurait certes pu en dire autant de ses orteils, dont la difformité

mollassonne évoquait ces boules caoutchouteuses et rosâtres qu'Élisabeth lui avait fait goûter et dont il raffolait. Elle en conservait un plein paquet en permanence dans la cuisine et lui en proposait à tout bout de champ. La frappante ressemblance qu'il leur trouvait avec ses disgracieux doigts de pied ne l'avait cependant jamais empêché d'en ingurgiter des dizaines sans sourciller.

Le silence se prolongeait. Abernathy s'éclaircit la gorge.

— De quoi voudrais-tu parler au juste ? s'enquit-il, en priant intérieurement pour que ce ne soit pas de Poggwydd.

Il se sentait d'humeur joviale et n'avait aucune envie de discuter des déboires de ce maudit cannibale et des tracasseries qu'ils allaient devoir affronter pour le sortir du guépier dans lequel personne ne l'avait obligé à se fourrer. « Ah non ! Pas d'histoires de Gnome de si bon matin ! se disait-il. Cela me gâcherait mon petit-déjeuner ! »

Questor Thews s'étira douloureusement, se leva et marcha jusqu'à la fenêtre. Son dos voûté et sa mine de papier mâché lui donnaient plus que jamais l'aspect d'un vieil épouvantail à moineaux égaré. Le magicien écarta les rideaux et plissa les yeux, aveuglé par la vive clarté du jour. Il faisait beau ; le ciel était dégagé et le soleil brillait. L'autre monde s'éveillait.

— Pourquoi ne descendrions-nous pas au jardin ? suggéra-t-il, avec un entrain de commande. Nous pourrions ainsi profiter du beau temps tout en bavardant.

Étonné, Abernathy haussa les sourcils, mais se garda de tout commentaire.

— Soit !

Il s'éclipsa dans la salle de bain, prit une douche, se rasa et s'habilla. Ce faisant, il se demandait ce qui pouvait bien préoccuper son vieil ami à ce point. Il enfilait sa veste quand il se souvint du fameux livre de sorts. Bien sûr ! Tel était sans doute le sujet que Questor voulait aborder. Obnubilé par la subite apparition de Poggwydd à Graum Wythe – et les ennuis qui n'avaient pas manqué d'en découler, Abernathy avait presque oublié la fabuleuse trouvaille. « Un Lutin Mutin dans l'autre monde ! se disait-il. Encore une de ces facéties dont la magie a le secret ! Et je suis bien placé pour en parler ! Nous

voilà donc tous logés à la même enseigne ! » À ceci près que cette malédiction sur pattes n'aurait rien demandé de mieux que de retourner au plus vite d'où elle venait, alors que lui goûtait trop aux joies de son exil doré pour avoir hâte de le quitter.

C'était probablement ce qui chagrinait le magicien, d'ailleurs. Il avait dû découvrir dans les pages du grimoire le moyen de regagner Landover et ne savait comment le lui annoncer. Il devait se douter que la perspective d'un départ imminent ne l'enchanterait guère. Il n'avait pas tout à fait tort, mais c'était faire injure à son légendaire sens du devoir. Car, bien qu'indéniablement tenté de demeurer auprès de sa charmante hôtesse, Abernathy n'en comprenait pas moins à quel point Sa Majesté avait besoin du secours de ses conseillers en des temps aussi troublés. Mistaya était aux mains de Nocturna : ils devaient retourner au plus vite à Landover, s'ils ne voulaient pas qu'il lui arrivât malheur.

Quant à savoir ce qu'ils pourraient bien faire pour empêcher la sorcière de nuire, il n'en avait pas la moindre idée. Que se passait-il là-bas ? Dans quel état retrouveraient-ils le royaume ? Où en étaient à présent les démêlées du roi avec Rydall de Marnhull ? Que devenait la princesse ? Il n'aurait certes pas refusé qu'on éclairât un tantinet sa lanterne !

Il laça ses chaussures, s'adressa un dernier coup d'œil appréciateur dans le miroir et sortit rejoindre le magicien qui l'attendait sur le seuil de la chambre. Quand il vit apparaître ce fringant jeune homme, dont les lunettes de rat de bibliothèque ne parvenaient pas à masquer la joie de vivre qui dansait dans son regard de myope, Questor Thews sembla subitement saisi d'un immense dégoût et lui tourna effrontément le dos.

— Oh ! C'est agréable ! grogna le scribe. Mon visage t'est-il antipathique à ce point ? Ma seule vue t'est-elle devenue si odieuse ?

— Non, non, s'empressa de répondre le magicien, qui porta la main à son front en réalisant l'impolitesse de sa conduite. Au contraire, je te trouve même très élégant. (Il balaya le sujet d'un geste las.) Je suis désolé. Je ne voulais pas te froisser, mais j'ai passé toute la nuit à lire ce manuscrit et le moins que l'on puisse

dire c'est que je n'en apprécie guère la chute.

Le scribe hocha la tête, sans bien comprendre ce que Questor Thews entendait par là.

— Descendons, dit-il, pressé d'en finir avec cette mystérieuse discussion au sommet. Nous pourrons en chemin voir si Élisabeth est réveillée et lui demander de se joindre à nous.

— Non ! s'exclama Questor, avec une telle véhémence que le scribe sursauta. Je veux dire... je préférerais que cette conversation reste entre nous. (Il baissa la tête et se mordit la lèvre.) Accorde-moi au moins cette faveur, s'il te plaît.

De plus en plus intrigué, le scribe acquiesça d'un signe de tête. Ils empruntèrent l'escalier pour rejoindre le rez-de-chaussée. Au passage, ils entendirent Élisabeth qui chantonnait dans sa chambre. « Enfin quelqu'un de gai dans cette maison ! » songea Abernathy. Ils entraient dans la cuisine quand ils se retrouvèrent nez à nez avec Mrs Ambaum. Occupée à préparer du thé, elle se tenait debout, devant la cuisinière, et se retourna vers eux au moment où ils franchissaient le seuil. La petite étincelle de triomphe qui allumait ses prunelles ne laissait présager rien de bon.

— J'ai parlé avec le père d'Élisabeth, hier soir, lança-t-elle avec défi, en brandissant sa passoire comme un preux son estoc. Il ne se souvient pas avoir de relation du nom d'Abernathy. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Abernathy se racla la gorge et lui offrit son plus beau sourire.

— Oh ! Vous savez, nous ne nous sommes pas vus depuis des années. Nous n'étions que des enfants, la dernière fois que nous nous sommes rencontrés.

À en juger par sa moue sceptique, l'irascible mégère n'en croyait pas un traître mot.

— Il m'a prié d'informer Élisabeth qu'il rentrait immédiatement, annonça-t-elle avec une manifeste satisfaction. Il prend le premier avion pour Seattle. Il est sans doute impatient de vous revoir...

Le scribe déglutit bruyamment, en s'imaginant déjà la scène. Mrs Ambaum avait incliné la tête et l'examinait par en dessous, comme si elle cherchait à déceler l'imperceptible frémissement qui trahit le menteur patenté.

Questor Thews s'empessa de prendre les choses en main.

— Quelle bonne nouvelle ! s'exclama-t-il, en saisissant Abernathy par le bras pour l'entraîner au-dehors. Voilà qui nous promet une belle soirée en perspective !

Ils passèrent au pas de charge devant une Mrs Ambaum ahurie et poussèrent la porte, sans se retourner.

— Cette femme ne m'inspire pas confiance, chuchota Abernathy, en s'avancant dans le jardin.

— À mon avis, elle te le rend bien !

Ils s'éloignèrent prestement de la maison, soucieux de tromper la vigilance indiscrete de ce Cerbère en jupons. Abernathy admirait l'azur immaculé en inspirant à pleins poumons. « Quelle belle journée ! se disait-il. Et quel bonheur de la passer avec Élisabeth ! » Mrs Ambaum était déjà complètement tombée dans l'oubli.

Ils allèrent s'asseoir sur un banc du jardin. Assis à cet endroit, on jouissait d'un splendide panorama sur les sommets enneigés de la Chaîne des Cascades que le soleil levant avait poudrés de rose.

Tous deux s'abîmèrent un moment dans la contemplation du grandiose spectacle, puis le scribe se tourna vers Questor.

— Alors ? fit-il, d'un ton léger.

Le magicien soupira, se croisa les bras, les décroisa, tambourina des doigts sur ses genoux et soupira de plus belle.

— Alors... Nous avons un problème.

Abernathy attendit sans mot dire que son ami veuille bien préciser sa pensée. En vain.

— Questor, pourrais-tu te montrer un tantinet plus explicite ? railla-t-il. Parce que, si tu ne peux t'exprimer qu'à la cadence d'une phrase toutes les demi-heures, nous y serons encore à la nuit tombée !

Questor Thews se trémoussa nerveusement.

— Le livre, lâcha-t-il avec gravité. De la magie : théories et usages.

— Eh bien ?

— Je l'ai lu cette nuit. Je l'ai même lu et relu. J'ai minutieusement étudié chaque paragraphe...

Le magicien laissa flotter un silence pesant, de ceux qui

précèdent les cataclysmes.

— Sapristi, le mage ! s'irrita Abernathy, que les effets oratoires du magicien mettaient sur des charbons ardents. Vas-tu enfin te décider à me dire où tu veux en venir ?

— Je crois que nous avons trouvé ce que nous cherchions.

— Comment cela, tu « crois » ? glapit le scribe. As-tu trouvé la formule magique qui permet de rentrer à Landover, oui ou non ?

— Eh bien... ! Comme tu le sais, la magie n'est pas une science exacte. Et ce grimoire n'est pas à proprement parler un livre de sorts. C'est un ouvrage théorique qui traite de la façon dont opère la magie, des principes sur lesquels doit s'appuyer celui qui entend en faire usage, des règles qu'il doit respecter s'il veut...

— Pour l'amour du ciel !

— En d'autres termes, il ne dit pas : « Prenez un œil de triton, ajoutez deux doigts de bave de crapaud, saupoudrez de poussière d'Io et mélangez le tout en tournant trois fois vers la gauche et quatre fois vers la droite » ou quelque chose de semblable.

— Merci de me rassurer !

— Bien sûr, ce n'est pas là une véritable formule magique. Mais c'est un exemple concret de tout ce que ce manuscrit ne procure pas à celui qui le lit.

— Et aurais-tu l'obligeance de me dire ce qu'il t'a apporté ? martela le scribe, exaspéré.

— C'est un ouvrage théorique, comme je viens de te le dire.

— Cela, je l'avais compris !

— Ventrebleu, le scribe ! Vas-tu cesser de m'interrompre toutes les deux minutes ? Ce que j'ai à t'annoncer est assez pénible comme cela, sans que tu t'ingénies à me compliquer la tâche !

Abernathy bougonna dans son coin, sans répondre.

— Je disais donc que, cet ouvrage ne traitant que de théorie, reprit le magicien, nul ne peut jurer de rien avant d'être passé à la pratique. Il n'y a donc pas d'autre solution que de suivre les préceptes qui s'appliquent à la situation concernée... sans pour autant garantir le résultat escompté.

Le scribe coula vers son compère un regard lourd de sous-entendus.

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression d'avoir déjà entendu cela quelque part... ironisa-t-il, un petit sourire sarcastique aux lèvres.

Questor Thews leva les bras au ciel.

— Vertuchou, Abernathy ! Il s'agit bien de plaisanter ! Et tu ne me facilites guère les choses avec tes persiflages ! Cesse donc de faire de l'esprit et, de grâce, contente-toi de m'écouter en silence !

Le magicien fusillait le scribe du regard. Le sourire narquois d'Abernathy s'évanouit aussitôt.

— Je suis désolé, marmonna-t-il, étonné à part lui de s'entendre, pour la première fois de sa vie, présenter des excuses à son acariâtre frère ennemi.

Questor haussa les épaules, avec un petit geste de la main qui semblait dire : « Pas de ça entre nous ! »

— Oui, une théorie, poursuivit-il, en reprenant son discours là où le scribe l'avait interrompu. Ce grimoire expose une théorie que j'ai déjà étudiée à l'époque du vieux roi, quand Meeks satisfaisait sa vanité en daignant me jeter quelques miettes de son illustre savoir. Voici à peu près ce qu'il en est : quand un sortilège est employé pour contrecarrer les effets d'un autre – c'est-à-dire, en fait, les annihiler –, il est nécessaire d'en employer un troisième pour revenir au point de départ. Plus schématiquement, disons que : le sort numéro un est jeté ; le sort numéro deux modifie le résultat du premier et le sort numéro trois rétablit la situation telle qu'elle était avant que le sort numéro deux ne soit entré en jeu.

Abernathy écarquilla les yeux, épouvanté.

— Mais qu'en est-il des conséquences du sort numéro un, si les effets du sort numéro deux sont annulés ?

— Non, non ! Tu n'y es pas du tout ! s'exclama Questor, agacé. Le sort numéro un a déjà été invalidé par le sort numéro deux !

Le magicien marmonna dans sa barbe et fronça les sourcils.

— Me suis-tu, oui ou non ? s'impatientait-il.

— Nocturna nous a jeté un sort pour nous éliminer. Elle n'y

est pas parvenue parce qu'un autre pouvoir est intervenu pour nous sauver – celui du Chiot Boueux, d'après ce que nous croyons savoir. Il nous faut donc maintenant utiliser un troisième sort pour remettre les choses à leur place, telles qu'elles étaient auparavant. C'est à partir de là que je ne comprends plus. De quelles choses s'agit-il exactement ?

Le regard du magicien s'assombrit.

— Attends, il y a un petit détail dont je ne t'ai pas encore parlé.

— Un... « petit détail » ? s'inquiéta le scribe, en faisant la grimace.

— Pour contrecarrer le premier sort, poursuivit Questor, ignorant délibérément l'interruption, et – par là même – faciliter sa propre inversion, le second sort requiert la médiation d'un catalyseur : une espèce de sort accessoire qui n'a rien à voir avec le processus initial et ne peut être confondu avec lui. Ce catalyseur pourrait paraître superflu s'il ne servait précisément à doter le second sort d'une puissance supérieure au premier. De fait, au lieu d'avoir, comme le premier, une seule conséquence ; le second en a deux : l'effet principal et un effet secondaire sans rapport avec le but recherché. Je sais : c'est un peu compliqué, commenta-t-il, en remarquant l'expression confuse de son interlocuteur. Mais essaye de te représenter le procédé comme une sorte de sacrifice. Dans certains cas, c'est d'ailleurs exactement l'expression qui convient. On anéantit une vie pour en sauver d'autres, par exemple. Évidemment, en l'occurrence, il est quelque peu difficile d'inverser le processus. Mais, le plus souvent, l'effet secondaire en question n'a rien d'aussi définitif. Il n'a en soi aucune signification, si ce n'est qu'il indique clairement, par son incongruité même, quel moyen utiliser pour remettre les choses à leur place. (Il reprit son souffle et soupira.) J'avoue que ce n'est pas très facile à expliquer et probablement moins encore à comprendre.

Mais, déjà, Abernathy avait blêmi. Il secouait lentement la tête, avec une mine de condamné à mort qui attend la chute du couperet.

— C'est bien de moi dont tu parles, Questor Thews, n'est-ce pas ? Tu es en train de me dire qu'il va me falloir redevenir un

chien, c'est bien ça ?

Le magicien se ratatina sur son banc comme une baudruche qui se dégonfle. Il acquiesça de la tête, sans piper mot.

— Tu penses que, si on me jette un sort pour me retransformer en chien, l'effet principal du second sort – c'est-à-dire, que nous avons été téléportés ici pour échapper à la mort à laquelle nous destinait Nocturna.

— Cet effet, donc, sera alors annulé et, par conséquent, nous serons renvoyés d'où nous venons, autrement dit : à Landover. T'ai-je bien compris ?

— Oui, souffla Questor, sans oser tourner les yeux vers son ami.

— Mais c'est ridicule ! s'insurgea brusquement celui-ci.

Pourtant, par sa violence même, la réaction du scribe laissait clairement entendre que, loin de le juger ridicule, il considérait même le raisonnement de Questor Thews d'une insoutenable pertinence. Une petite voix lui chuchotait que c'était bien là la solution qu'ils avaient désespérément cherchée : le sésame qui ouvrait la porte de Landover. À la seconde où il s'était rendu compte de sa miraculeuse transformation, n'avait-il pas déjà soupçonné quelque douloureuse contrepartie ? Ne lui avait-il pas semblé par trop inespéré d'échapper à sa triste condition de chien si aisément ? Une chance aussi inouïe ne souriait pas aux infortunés tels que lui, sans quelques funestes conséquences. « On n'échappe pas à son destin », se disait-il, maudissant intérieurement le pessimiste invétéré qui s'exprimait de la sorte. Mais il n'y pouvait rien. Il avait toujours été ainsi : poursuivi par la malchance, condamné à un éternel purgatoire. La réalité lui avait juste accordé quelques jours de vacances. Il avait vécu un beau rêve et le rêve s'achevait, voilà tout !

— Tu t'es peut-être mépris, hasarda-t-il, en s'évertuant à garder un semblant de sang-froid, alors même qu'il se sentait déjà en proie à un désespoir écrasant.

— Peut-être, concéda Questor Thews, mais j'en doute. Lorsque nous nous sommes efforcés de clarifier la situation, nous sommes tombés d'accord sur deux points essentiels : premièrement, que nous avons été expédiés dans l'autre monde pour échapper à la mort et, deuxièmement, que cette

destination n'avait pas été choisie au hasard, mais bien parce qu'elle nous permettrait de trouver le moyen de retourner à Landover. Nous avons toujours pensé que celui qui nous avait téléportés dans cette prison dorée devait également nous avoir procuré la clef pour en sortir. Tout coïncidait parfaitement, sauf ta métamorphose... à moins qu'elle ne soit justement cette clef. Je ne lui vois aucune autre raison d'être. Ce genre de transformation nécessite un sortilège extrêmement puissant, trop puissant pour ne pas avoir été volontaire. Or, si elle n'est pas un effet du hasard, c'est forcément qu'elle sert à quelque chose. Quelle autre utilité pourrait-elle bien avoir, si ce n'est celle de nous procurer ce qui nous fait précisément défaut, à savoir notre billet retour pour Landover ?

Abernathy se leva d'un bond et s'éloigna à grandes enjambées, foulant hargneusement l'herbe des pieds – ses pieds ! Des pieds d'ÊTRE HUMAIN !

Quand il fut parvenu à une distance suffisante pour se sentir enfin seul avec lui-même, il s'immobilisa brusquement, le regard vide. Un cri de révolte lui déchira la gorge :

— On ne peut pas me demander ça !

— Je ne te le demande pas, entendit-il le magicien soupirer dans son dos.

Il fit subitement volte-face et leva les bras au ciel.

— Bien sûr que si !

Ses prunelles lançaient des éclairs de défi. Questor Thews s'était recroquevillé encore davantage sur son banc, accablé. Jamais le scribe ne l'avait vu si vieux et si frêle.

— Non, Abernathy, je ne te demande rien. Comment le pourrais-je, moi qui suis responsable de ton infortune ? Car c'est bien moi qui t'ai transformé en chien, n'est-ce pas ? Certes, c'était un accident. Mais ce n'est pas une excuse. J'ai fait, de mon meilleur ami, un animal et je n'ai jamais été capable de lui rendre forme humaine. J'ai vécu avec cette terrible culpabilité sur les épaules depuis lors. Je la porte comme une croix et chaque minute qui passe ne fait qu'en alourdir le faix. Et voici qu'aujourd'hui je me vois contraint de revivre le pire moment de mon existence. Je suis condamné par les circonstances à renouveler volontairement cette terrible métamorphose – que je

n'ai cessé de regretter chaque jour davantage –, tout en sachant pertinemment que je ne pourrai toujours pas défaire le mal qui te sera fait et ce, par ma propre main.

Le vieil homme à barbe blanche essuya rageusement les larmes amères qui inondaient ses joues parcheminées.

— Non, je ne te demanderais jamais une chose pareille, Abernathy, répéta-t-il, d'une voix chevrotante. Ce serait au-dessus de mes forces.

« Et l'accepter, au-dessus des miennes ! », songea le scribe. Il s'examina une fois de plus, contempla ce corps humain qui était le sien, qui avait toujours été le sien et dans lequel son esprit, son cœur, son âme d'homme avaient enfin trouvé refuge. Il pensait à ce que cela signifierait pour lui de redevenir un chien. Il revoyait la grotesque créature pataude et hirsute qui provoquait l'hilarité générale. Il s'imagina de nouveau prisonnier de ce corps étranger, se débattant pitoyablement pour conserver un semblant de dignité, s'échinant jour après jour à convaincre son entourage qu'il était malgré tout un humain, pensant et souffrant comme un humain, un humain auquel on reniait le respect que l'on témoignait même au plus attardé des idiots de village. Comment pouvait-on exiger de lui un tel sacrifice ? Était-ce donc là le prix à payer pour retourner à Landover ? Non, il savait que c'était bien davantage : c'était le prix qu'exigeait la Camarde pour avoir retenu sa faux. « Si ce mystérieux pouvoir n'était pas intervenu, se disait-il, je serais déjà mort à l'heure qu'il est ! » Nocturna l'aurait déjà réduit en cendres, les aurait déjà réduits en cendres, Questor Thews et lui. Oui, quoi qu'il lui en coûtât, il devait bien l'admettre : le mage avait vu juste. On ne lui avait pas rendu son apparence humaine sans raison. Et la seule raison sensée qui ait pu justifier cette miraculeuse transformation était celle que Questor Thews avait découverte en étudiant le grimoire trouvé à Graum Wythe.

« Je n'ai guère qu'une seule alternative, conclut-il, atterré : refuser et rester ou accepter et retourner à Landover. » Oui, la décision lui appartenait. Questor ne tenterait pas de le persuader. Le mage avait déjà maille à partir avec ses propres démons : sa conscience le torturait suffisamment sans qu'il faille de surcroît la charger de tourments supplémentaires.

« Oui, à moi de choisir, se disait-il. Si je refuse, nous sommes tous condamnés à rester ici : Questor tout autant que moi – et ce maudit Gnome Cavernicole par-dessus le marché. Oh ! bien sûr, si elle ne concernait que moi, la peine serait bien douce – inutile de s'appesantir là-dessus –, mais que deviendrait Questor ? Pris au piège de Rydall, Sa Majesté ne peut en aucun cas quitter le royaume : aucune aide à attendre de ce côté-là. En revanche, si j'accepte, nous rentrerons tous à Landover. Peut-être arriverons-nous à temps pour secourir Mistaya... » Mais le pourraient-ils ? Son retour à Landover parviendrait-il vraiment à changer les choses ? L'histoire ne suivrait-elle pas inéluctablement son cours, quoi qu'il fasse ? « Si seulement je pouvais le savoir ! », se lamentait-il. Si, en acceptant la monstrueuse métamorphose, il parvenait à protéger le roi et sa famille de Rydall et de Nocturna, alors son sacrifice ne serait pas inutile, mais... Et si son retour n'y suffisait pas ? Ou s'il arrivait trop tard ? Alors, il aurait tout perdu... pour rien !

Abernathy leva les yeux vers la maison dont les murs blancs accrochaient la lumière vive du soleil estival. Mrs Ambaum était à la fenêtre de la cuisine et les regardait en dégustant son thé à petites gorgées satisfaites. « Attendez un peu à ce soir, mes gaillards ! », semblait-elle leur dire à travers les vitres, savourant d'avance la juste vengeance des honnêtes gens sur les coquins de leur espèce. Il scruta les fenêtres du premier : aucun signe d'Élisabeth.

Il rebroussa chemin à pas lents et s'arrêta devant le magicien.

— Je ne crois pas être capable d'endurer cela, annonça-t-il calmement, en dévisageant la face de hibou rabougrie.

Questor Thews hocha tristement la tête, les yeux baissés.

— Je ne t'en blâme pas.

— Te souviens-tu seulement du sort que tu as utilisé pour me transformer la première fois ?

Questor opina, sans le regarder.

— Après toutes ces années ! N'est-ce pas admirable ? observa le scribe, en s'examinant une fois encore de pied en cap.

Oui, cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas vécu dans la peau d'un homme et, pourtant, il s'y sentait déjà aussi à l'aise

que s'il ne l'avait jamais quittée.

— Je me sens bien comme je suis, souffla-t-il.

— Le petit-déjeuner est servi !

Élisabeth venait d'apparaître sur le seuil de la cuisine, resplendissante dans sa jolie robe de vichy rose. « Elle devient de jour en jour plus féminine ! », se dit le scribe, en lui adressant un petit signe de la main.

Aucun des deux Landovériens n'avait bougé.

— Nous arrivons ! répondit Questor, sans se retourner.

Il leva les yeux vers son ami.

— Je suis sincèrement désolé, dit-il, une tristesse infinie dans la voix.

— Je sais, répondit Abernathy, avec un pauvre petit sourire.

— Je donnerais n'importe quoi pour ne pas avoir à te faire de si piètres excuses. (Le magicien se mordit la lèvre.) N'importe quoi pour que les choses se soient passées autrement.

— Pure rhétorique : si les choses n'étaient pas ce qu'elles sont, rétorqua pensivement le scribe, ce ne serait pas un homme que tu aurais devant toi, Questor, mais un chien.

Questor Thews hocha la tête, la mort dans l'âme. Il s'astreignait à soutenir le regard résigné de son ami, mais la souffrance qu'il y lisait le crucifiait.

— Et on ne peut rien y changer, reprit Abernathy, n'est-ce pas ? Tu en es bien sûr ?

Le magicien opina une fois de plus, en silence.

— Et pour couronner le tout, il faut que je me décide sur-le-champ, c'est bien ça ? insista Abernathy, à contrecœur. Si nous voulons être de quelque utilité à Landover, il faut que nous rentrions au plus tôt pour sauver Mistaya. Cela ne me laisse guère de temps pour réfléchir.

— Je le crains.

— Pourquoi ne veux-tu pas en disputer avec moi maintenant, alors ?

— En disputer ?

— Oui, essayer au moins de me convaincre. Choisis ton camp ! Ou argumente des deux côtés même, si tu veux. Mais donne-moi un autre adversaire que moi à combattre ! Fais-moi au moins entendre une autre voix que la mienne !

— Je t'ai déjà expliqué que...

— Assez d'explications ! explosa soudain le scribe, livide. Assez de raisonnements ! Assez de condescendance ! Cesse donc de rester planté là comme un pot de fleurs à attendre que je prenne cette satanée décision tout seul !

— Mais personne ne peut la prendre à ta place, Abernathy, se défendit faiblement le magicien. Ni moi, ni personne. Tu le sais bien, voyons !

— Je ne veux plus rien savoir ! Je ne sais plus rien du tout ! Je n'ai jamais rien su ! Et j'en ai même par-dessus la tête de ne jamais savoir ce qui se passe dans ma vie ! Tout ce que je demande c'est de pouvoir être ce que je suis ! Et on ne m'accorde même pas cette chance ! Non, il faut toujours que je joue mon rôle à la perfection, un rôle écrit exprès pour moi et dont je ne connais même pas les répliques ! Exactement comme à ce Festival de Bumber-je-ne-sais-quoi ! À ceci près que je ne peux même pas voir le public pour lequel j'accomplis cette brillante performance ! Pourquoi devrais-je toujours me laisser mener par le bout du nez ? Pourquoi devrais-je accepter l'inacceptable ? Autant me croiser les bras et laisser les autres se débrouiller sans moi !

— Ne rien faire c'est encore faire quelque chose ! rétorqua Questor, qui commençait à s'échauffer lui aussi. Dans un sens comme dans l'autre, le choix est déjà fait !

Cédant à la révolte, Abernathy leva les poings.

— Si je comprends bien, que nous agissions ou pas, cela revient au même, n'est-ce pas ? Il faut toujours prendre une décision, même si cette décision est de refuser de décider ?

— Tu radotes, le scribe !

— Non, je raisonne, le mage !

Questor Thews poussa un soupir à fendre lame.

— Et si nous allions prendre ce petit-déjeuner, peut-être qu'après...

— Oh ! Trêve de faux-fuyant ! Je rentre !

— ... les choses seront plus... Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Abernathy s'efforça de contrôler le tremblement de sa voix.

— J'ai dit que je rentrais ! En clair, j'ai dit que j'acceptais que tu utilises tes pouvoirs pour me changer une seconde fois en

quadrupède !

Le visage décomposé du magicien lui tira une grimace douloureuse et il se calma brusquement.

— Oh ! Ce n'est pas si terrible de prendre une telle décision, Questor Thews, reprit-il plus doucement. Quand toute cette affaire sera réglée, il ne me restera plus qu'à me réhabituer à vivre avec moi-même. S'il faut que ce soit dans la peau d'un chien, eh bien, soit ! Je saurai m'adapter. Je saurai trouver le courage d'accepter mon sort, si je sais qu'en contrepartie j'ai fait tout mon possible pour porter secours à Sa Majesté et à Mistaya. Mais, si je reste un homme et que j'apprends plus tard qu'il leur est arrivé malheur et qu'en ayant accepté de redevenir un chien j'aurais pu leur sauver la vie... Non mais ! Tu imagines !

Il s'éclaircit la gorge.

— En outre, j'ai prêté serment.

Pendant un long moment de silence contraint, Questor Thews vit devant lui l'homme le plus malheureux que la terre ait jamais porté.

— Je suis Scribe Royal à la Cour de Landover et, par conséquent, au service du roi. J'ai juré de le servir au mieux de mes capacités jusqu'à la tombe. Je pourrais certes souhaiter qu'il en soit autrement aujourd'hui, mais je ne peux plus rien y changer. La parole donnée ne peut être reprise.

Le magicien le regardait fixement. Ses prunelles limpides, qui avaient vu bien des choses depuis toutes ces années qu'il foulait la terre de ce monde et de l'autre, scrutaient obstinément les yeux de son interlocuteur.

— Abernathy, murmura-t-il avec une pointe d'admiration dans la voix, tu es vraiment un homme remarquable. Oui, remarquable. Vraiment !

Questor Thews se leva et prit impulsivement son ami dans ses bras. Sa barbe broussailleuse vint râper la joue glabre du scribe.

— Heu, bafouilla Abernathy, désarçonné par la réaction de son vieil ami. (Il esquissa un haussement d'épaules, tentant de feindre l'indifférence.) Vraiment, toi-même !

Questor Thews et Abernathy prenaient leur petit-déjeuner

avec Élisabeth. Tous trois avaient pris place autour de la petite table de la cuisine, encombrée de bols, de verres, de boîtes de céréales et de sucre en poudre, de bouteilles de lait et de jus de fruit. Mrs Ambaum s'affairait diligemment autour d'eux, avec des mines de chef d'escadron tentant de régenter ses jeunes recrues indisciplinées. Celles-ci l'ignorant souverainement, elle battit en retraite vers la porte d'entrée, en les avertissant qu'elle serait de retour avant midi.

— Papa rentre ce soir, annonça Élisabeth, dès que sa duègne eut franchi le seuil.

— Nous le savions déjà. Mrs Ambaum s'est fait un plaisir de nous en informer au saut du lit, répondit Questor.

Depuis qu'ils avaient rejoint la jeune fille, le magicien n'avait plus osé regarder son compère. Celui-ci ne le regardait pas davantage. La tête penchée sur son bol, il avait placé la main en visière sur son front pour mieux dissimuler ses yeux, de crainte que la détresse qui s'y reflétait ne trahisse son douloureux secret.

— Il va falloir inventer une nouvelle histoire, reprit Élisabeth, en passant les doigts dans ses cheveux mouillés. Oh ! Ça ne devrait pas être trop dur. Il suffit de dire que Mrs Ambaum s'est trompée et que...

— Ce sera inutile, l'interrompit Questor. Nous partons.

— Vous partez ? Comment ça, vous partez ?

— Nous rentrons à Landover, Élisabeth.

— Mais... mais vous partez quand ?

— Dès que possible. Après le petit-déjeuner.

Les joues juvéniles, qu'une énergique toilette matinale avait fardées et lustrées comme des reinettes, pâlirent brusquement. Les rieuses éphélides qui les constellaient semblèrent tout à coup aussi indécentes qu'un nez rouge sur un visage clownesque baigné de larmes.

— Alors... Alors, vous l'avez trouvé finalement, ce fameux sésame, hein ?

— Cette nuit.

Élisabeth se mordit la lèvre et lorgna vers Abernathy, en fronçant les sourcils.

— Mais vous venez à peine d'arriver, objecta-t-elle, avec une

petite voix plaintive d'enfant injustement puni. Vous pouvez quand même bien rester un jour ou deux de plus, non ? Peut-être que je pourrais...

— Non, Élisabeth, trancha Abernathy.

Le scribe avait relevé la tête, bravant avec courage le regard suppliant de sa jeune amie.

— Sa Majesté a besoin de nous, expliqua-t-il. Mistaya est en danger. Chaque minute qui passe accroît les risques qu'elle encourt. Nous ne pouvons pas rester plus longtemps.

Élisabeth baissa des yeux embués de larmes et tourna distraitement sa cuillère dans son bol de céréales.

— C'est pas juste ! bougonna-t-elle. Je ne voudrais pas jouer les égoïstes, mais je vous ai à peine vus et je... (Elle releva furtivement les yeux, puis se plongea de nouveau dans la contemplation de son bol.) Enfin, ça fait quand même quatre ans que j'attends de vous revoir...

La gorge nouée, Abernathy ne put lui répondre. Son visage s'était crispé. Il luttait vaillamment contre le désarroi qui le submergeait.

Il y eut un long moment de silence.

— Et Poggwydd ? demanda finalement la jeune fille, avec un regain d'espoir. Vous ne pouvez pas l'abandonner comme ça !

De plus en plus mal à l'aise, Questor toussota.

— Poggwydd vient avec nous. Nous irons le délivrer en sortant d'ici.

— Je viens avec vous !

— Non, Élisabeth ! répéta le scribe.

La jeune fille tourna vers lui un regard meurtri.

— Ce qu'il veut dire, intervint Questor, volant au secours de son ami, c'est qu'à la minute où Poggwydd sera libre, pfuit ! Nous nous volatiliserons dans les airs. (Il tenta de sourire ; mais, devant les mines de veillée mortuaire de ses compagnons, y renonça sur-le-champ.) Si nous devons rencontrer quelque difficulté imprévue pendant l'opération, nous ne voudrions pas que tu en subisses les conséquences. N'est-ce pas, Abernathy ?

— Mais vous aurez besoin de moi ! insista l'adolescente, sans laisser au scribe le temps d'ouvrir la bouche. Vous ne savez même pas vous orienter dans Seattle ! Comment allez-vous vous

y prendre pour retrouver Poggwydd ?

— Eh bien... ! Tu pourrais peut-être nous prêter main-forte pour régler cette question, effectivement, concéda le magicien, qui se laissait apitoyer.

— Élisabeth, soupira Abernathy, en posant ses mains bien à plat sur la table. (Il prit une profonde inspiration.) Élisabeth, si nous pouvions rester, nous n'hésiterions pas un instant. Si nous pouvions passer encore ne serait-ce qu'une heure de plus avec toi, nous le ferions. Tu es notre amie et une amie... très chère, en ce qui me concerne. Tu m'as prêté ton précieux concours par deux fois déjà. Tu as pris des risques considérables. Mais il y a des limites au-delà desquelles nous ne pouvons pas t'exposer. Ce sera déjà bien assez difficile pour toi d'expliquer à ton père que tu as accueilli sous ton toit deux inconnus, sans aggraver les choses.

— Oh ! Pour ça, ne vous inquiétez pas ! J'en fais mon affaire, s'obstina l'adolescente, avec une moue butée.

— Je n'en doute pas, Élisabeth. Je sais que tu n'as jamais laissé personne t'empêcher de faire ce que tu avais décidé. Si ce n'était pas le cas, je ne serais pas là aujourd'hui, reconnut Abernathy, avec un petit sourire triste. Mais nous ne voulions pas qu'il puisse t'arriver quelque chose de fâcheux. Nous nous en sentirions responsables et ce serait une responsabilité trop lourde à supporter. L'idée même m'en est intolérable. Ne te souviens-tu pas du danger que je t'ai fait courir, lorsque Michel Ard Rhi a découvert que tu m'avais fait évader ? Il s'en est fallu de si peu ! J'ai cru mourir d'angoisse ! Je ne peux pas te laisser jouer avec le feu une seconde fois. Non, vois-tu, il faut nous quitter dès maintenant. Je préfère te dire au revoir ici, dans cette maison, où je te sais en sécurité. S'il te plaît, Élisabeth, ne me rends pas les choses plus pénibles qu'elles ne le sont déjà, supplia-t-il. S'il te plaît !

La jeune fille réfléchit en silence. Elle s'était rembrunie, mais déjà la déception laissait place à la résignation.

— Très bien, Abernathy, répondit-elle, la mine boudeuse. Puisque c'est ce que tu veux. (Elle soupira et ses lèvres se mirent à trembler.) Le principal c'est que tu ne sois plus un chien, en tout cas, hein ? Tu es redevenu un homme, maintenant. C'est

déjà ça.

Abernathy afficha un sourire contraint.

— Oui, au moins serai-je redevenu un homme...

Le petit-déjeuner s'acheva dans un silence de mort.

Retrouver Poggwydd ne fut pas aussi simple que les deux Landovériens l'avaient imaginé. Force leur fut de reconnaître qu'ils n'y seraient jamais parvenus sans la diligente collaboration de leur opiniâtre hôtesse. Élisabeth appela d'abord le commissariat du comté de King, qui la dirigea vers l'antenne régionale de la spa, qui elle-même l'orienta vers le refuge d'Elliott, ultime asile de tous les chiens perdus sans collier du district. Comme aucune des personnes interrogées n'avait su définir avec certitude à quelle espèce d'animal elle avait affaire, Poggwydd avait été transféré de service en service, passant de main en main, comme une vieille chaussure dépareillée. Il avait finalement atterri au refuge d'Elliott, mais n'était pas pour autant parvenu à destination. Il n'était là qu'en transit, comme Élisabeth l'apprit en s'entretenant avec un des employés. Un zoologiste du parc Woodland et un anthropologiste de l'université de Washington étaient attendus en fin de matinée pour résoudre cette énigme incarnée et décider du sort définitif qui lui serait réservé. Bête curieuse encagée dans un zoo ou cobaye de laboratoire au sein d'une prestigieuse faculté : le malheureux Poggwydd était promis à un bel avenir !

Élisabeth reposa le récepteur, fit son rapport et conclut en ces termes :

— Vous feriez mieux de ne pas traîner !

Elle commanda aussitôt un taxi pour conduire Abernathy et Questor Thews au refuge et leur procura l'argent de la course. Elle les accompagna jusqu'au bout de l'allée et attendit avec eux l'arrivée de la voiture, prodiguant à l'envi conseils et encouragements, sans omettre de leur donner son numéro de téléphone pour le cas où les choses tourneraient mal ou « si, tout compte fait, vous aviez quand même besoin de moi », leur dit-elle, en priant secrètement pour qu'il en soit ainsi et que, contre toute attente, ils se voient contraints de revenir auprès

d'elle. Quand le taxi se gara devant la barrière, elle se jeta à leur cou en leur souhaitant bon voyage. Elle embrassa Abernathy sur la joue, l'assurant qu'il resterait toujours son meilleur ami et qu'elle l'attendrait. « Parce que je sais qu'un jour ou l'autre tu reviendras », lui murmura-t-elle à l'oreille. Le scribe lui promit qu'il essaierait et qu'il ne l'oublierait jamais. En dépit de toutes ses bonnes résolutions, l'adolescente fondit en larmes et Abernathy eut toutes les peines du monde à ne pas en faire autant.

La voiture ne fut bientôt plus qu'un petit point brillant sur le ruban d'asphalte, filant à toute allure dans l'air chaud d'un matin d'été, déchirant le cœur d'une ravissante adolescente de Woodinville, État de Washington, États unis d'Amérique, en emmenant au loin son soupirant, vieux chien ou jeune homme à ses heures, Scribe Royal de son état, domicilié à Bon Aloï, château du monarque de Landover, royaume féodal d'un monde enchanté.

Après un éprouvant périple à travers un inextricable dédale de routes, autoroutes, ponts et bretelles bitumés, le taxi déposa ses passagers au pied d'un bâtiment de briques rouges. « Refuge Animalier du Comté de King », indiquait l'enseigne. Questor et Abernathy s'empressèrent de régler la course pour sortir au plus vite de l'épouvantable machine à quatre roues qui les avait conduits jusqu'ici à un train d'enfer. À les voir, on aurait cru deux marins d'eau douce regagnant la terre ferme après des semaines de navigation sur les flots déchaînés. Ils franchirent la porte d'entrée d'un pas mal assuré et se retrouvèrent dans un vestibule désert vers lequel convergeaient deux couloirs. Ils empruntèrent celui de gauche au hasard et arrivèrent devant un employé qui les renvoya d'un geste las dans la direction opposée. À l'extrémité du couloir de droite, une jeune femme en uniforme, assise derrière un bureau, leva les yeux à leur approche. Son regard s'éclaira.

— Professeur Adkins ? Mr Drozkin ?

Questor savait saisir une occasion quand elle se présentait. Il hocha la tête et sourit.

La jeune femme parut soulagée.

— Savez-vous de quelle sorte d'animal il s'agit ? demanda-t-

elle aussitôt. Personne ici n'a jamais rien vu de semblable. Il nous rend la vie impossible ! J'ai tout essayé – tout le monde a essayé –, mais aucun de nous ne peut l'approcher. Quand la police l'a amené ici, un des agents lui a retiré ses menottes et il a bien failli lui arracher la main. Il dévore n'importe quoi ! Avez-vous une petite idée sur la question ?

— Une idée assez précise, oui, répondit Questor, d'un air pontifiant. Pouvons-nous jeter un coup d'œil ?

— Bien sûr. Suivez-moi.

Trop contente de se voir prochainement débarrassée de son encombrant pensionnaire – Abernathy compatissait ! –, la jeune femme les guida prestement vers une porte blindée qu'elle déverrouilla, avant de les entraîner dans une allée qui séparait deux haies de cages en enfilade. Poggwydd avait été incarcéré dans la plus vaste : la dernière, sur la droite. Il s'était tapi dans le coin le plus éloigné de la porte, la langue pendante. Ses vêtements étaient déchirés. Poussière et déjections maculaient son pelage poissé de sueur. Il était couvert d'égratignures et – même pour un Gnome Cavernicole – dans un état pitoyable.

Quand il les aperçut, Poggwydd se rua vers la grille et, s'accrochant d'une patte griffue à l'un des barreaux, tenta de les écharper de l'autre.

— Mais c'est qu'il devient de plus en plus féroce ! commenta la jeune femme, effrayée par l'agressivité du Gnome. Je ferais mieux de lui inoculer un sédatif sur-le-champ.

— Non, non, répondit précipitamment Questor. Il vaut mieux l'examiner à l'état sauvage. Si vous pouviez nous laisser seuls avec lui quelques instants...

— Vraiment, vous ne croyez pas que...

— Quelques minutes d'observation suffiront, insista le magicien. Il ne nous en faudra pas davantage pour nous faire une opinion.

Poggwydd gesticulait en tous sens, grimpant aux barreaux, montrant les dents, brandissant le poing et grimaçait horriblement, en roulant des yeux de dément.

Il avait beau ouvrir la bouche comme un four : aucun son ne sortait de sa gorge.

— Bien, dans ce cas, je vous laisse, déclara la jeune femme.

N'hésitez pas à m'appeler, si vous avez besoin de quoi que ce soit. Je resterai à portée de voix.

Ils attendirent qu'elle ait disparu derrière la porte blindée et que la clef ait tourné dans la serrure pour se jeter un regard entendu et s'approcher de la cage.

— Bon, maintenant ça suffit ! Tu vas te calmer et m'écouter, Poggwydd, intima Questor Thews. Tu veux sortir d'ici, oui ou non ?

Épuisé par ses acrobaties, haletant, le Gnome Cavernicole s'était immobilisé derrière les barreaux et fusillait le magicien du regard. L'épouvantable odeur de détergeant qui prenait à la gorge ne parvenait pas à masquer une caractéristique puanteur de ménagerie. Abernathy plissa le nez, s'imagina enfermé dans ce réduit grillagé toute une journée et, malgré lui, ne put s'empêcher de plaindre le pauvre prisonnier.

— De toute façon, poursuivit Questor, cela ne te servira à rien de te comporter comme un singe enragé. Nous sommes venus aussi vite que nous l'avons pu, dès que nous avons su où te trouver.

Poggwydd secoua violemment la tête, en désignant sa bouche.

— Ah oui, bien sûr ! Tu voudrais parler, monologua le magicien, en fronçant les sourcils. Bon, d'accord. Mais n'élève pas la voix sinon, cette fois-ci, je te rends sourd-muet pour le restant de tes jours ! C'est compris ?

Le Gnome Cavernicole acquiesça avec force hochements de tête convaincus. Questor marmonna quelques mots et claqua des doigts.

— Ah ! C'est pas trop tôt ! s'insurgea aussitôt Poggwydd. J'aurais eu l'temps d'mourir cent fois ! Ces gens-là sont des bêtes !

— J'aurais préféré t'épargner cette mésaventure, reconnut Questor. Mais c'est fini, maintenant. Nous sommes venus te chercher pour te ramener chez toi.

La petite tête de fouine se renfroгна.

— Et si j'voulais pas rentrer, moi ? Et si j'vous avez assez vus, vous deux ?

— Ne dis pas de sottise, voyons ! Tu veux rester ici ?

— Non, j’veux pas rester ! J’veux sortir de là ! Mais, une fois dehors, j’veux rentrer chez moi tout seul. J’m débrouillerai bien pour trouver ma route. Mieux que vous, même, j’parie.

— Je serais de toi, je ne parierais pas, Poggwydd, rétorqua le magicien qui commençait à s’échauffer. Et je te garantis que...

— Oh ! Laisse-le, Questor ! l’interrompit Abernathy. Il nous a déjà fait perdre assez de temps comme cela !

Il s’ensuivit une bataille de chiffonniers qui se serait sans doute prolongée indéfiniment, si la porte blindée ne s’était ouverte pour livrer passage à l’employée du refuge. Tous trois se turent sur-le-champ. La jeune femme les examina l’un après l’autre, troublée. Elle aurait juré avoir entendu une troisième voix.

— Il semble qu’il y ait un petit malentendu, annonça-t-elle d’un air embarrassé. Deux visiteurs viennent de se présenter à la réception sous les noms du professeur Adkins de l’université de Washington et de Mr Drozkin du zoo de Woodland. Ils m’ont montré leurs cartes d’identité. Auriez-vous l’obligeance de me montrer les vôtres ?

— Bien sûr ! répondit aussitôt Abernathy, avec un sourire, en pensant : « Allons bon ! Il ne manquait plus que ça ! »

Il remonta l’allée à pas lents, tout en fouillant nerveusement dans ses poches. Quand il fut parvenu à sa hauteur, il saisit fermement la jeune femme par les épaules et la repoussa à l’extérieur, avant de refermer précipitamment la porte.

— Bon sang ! Fais quelque chose, le mage ! s’écria-t-il, en s’arc-boutant contre le vantail de fer sur lequel résonnaient déjà des coups sourds.

Le magicien retroussa ses manches, leva ses longs bras décharnés et agita les doigts en marmonnant quelques mots sibyllins. Un éclair bleu foudroya la serrure. Pêne et gâche fondirent immédiatement et se solidifièrent, irrémédiablement soudés l’un à l’autre.

— Avec ça, il n’y a pas de danger qu’ils rentrent ! déclara-t-il, l’air fanfaron.

— Ou que nous sortions ! rétorqua Abernathy. J’espère que tu sais ce que tu fais, le mage.

Questor Thews se retourna vers le Gnome.

— Il n'existe qu'une seule façon de sortir d'ici, Monsieur Poggwydd, et c'est avec nous. Avec nous, maintenant et jusqu'au bout. Si nous te laissons en chemin, ils te rattraperont et te remettront dans cette cage en un clin d'œil. Et alors ? Qui viendra te chercher cette fois ? Je déplore la situation dans laquelle tu te trouves, mais tu n'as pas le choix. Et, si nous continuons à perdre notre temps en parlotes, nous n'allons plus l'avoir non plus.

Le tambourinement s'était mué en un martèlement fracassant : on tentait de forcer la serrure à coups de burin. Questor pinça les lèvres et pointa un index osseux sous le museau du Gnome.

— Non mais ! pense un peu aux expériences qu'ils vont te faire subir, Poggwydd, aux tests de toutes sortes auxquels ils te soumettront, aux potions qu'ils te feront ingurgiter, aux tortures, aux supplices ! Que préfères-tu : la liberté avec nous ou rester enfermé dans une cage à perpétuité ?

Le Gnome passa une langue pâteuse sur ses babines desséchées, les yeux agrandis par l'effroi.

— Faites-moi sortir ! J viens avec vous ! J vous ferai plus d'entourloupes, c'est promis !

— Voilà qui est mieux ! murmura Questor. Maintenant, écarte-toi de la grille.

Poggwydd se précipita vers le coin le plus éloigné de la porte. Le magicien marmotta dans sa barbe, agita les mains et la porte s'ouvrit.

— Allez ouste ! fit Questor, en désignant au Gnome l'ouverture béante.

Poggwydd se traîna au-dehors, à quatre pattes, avec une mine de chien battu.

— Oh ! Pas de simagrées, hein ! le houspilla Questor. Ne joue pas les martyres ! Ça ne prend pas. Tu es en pleine forme. Alors, redresse-toi !

Poggwydd obtempéra, la bouche tremblante.

— J'veux plus la revoir cette gamine ! Ni son chiot ! Ni personne ! Jamais.

Mais, occupé à tracer du talon un large cercle sur le sol de terre battue, le magicien ne lui prêtait plus la moindre attention.

Quand il fut satisfait de son œuvre, il ordonna à ses deux acolytes de se placer au centre, enjamba à son tour le périmètre du cercle magique puis inspira profondément et ferma les yeux.

— J'espère que tu sais ce que tu fais, le mage, répéta Abernathy.

La solennité du cérémonial lui rappelait de trop mauvais souvenirs pour qu'il puisse tenir sa langue plus longtemps.

— Chut ! le rabroua Questor, agacé.

De l'autre côté de la porte blindée, le martèlement avait fait place à un brouhaha alarmant. « Les renforts sont arrivés », songea Abernathy, de plus en plus inquiet. Il y eut soudain un énorme coup de butoir qui fit trembler le sol. « Sapristi ! Mais ils essayent de desceller la porte ! » Les gonds tremblèrent sous la violence du choc et le ciment s'effrita. Ils n'allaient pas tarder à avoir de la visite.

Déjà Questor commençait à prononcer la formule magique. Il détachait chaque mot, articulant distinctement chaque syllabe, si concentré sur son incantation qu'il semblait totalement sourd au vacarme extérieur. « Je préfère ça », songeait le scribe. S'il se laissait distraire, Questor serait encore bien capable de formuler son incantation en dépit du bon sens. Et en quoi serait-il changé cette fois ? En crapaud ? Et pourquoi pas en radis, au point où il en était ! Il jeta un coup d'œil furtif vers Poggwydd. Les pattes croisées sur son torse velu, le Gnome Cavernicole avait baissé la tête et fermait les paupières de toutes ses forces. Il grelottait. « Eh oui ! bien sûr ! songea le scribe. Nous avons tous peur. »

Le chapelet de paroles magiques s'égrenait sans interruption. Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Questor. Abernathy pouvait presque sentir la tension du magicien. « Et tous ces efforts pour faire d'un homme un chien ! », se dit-il. Que n'aurait-il donné pour être ailleurs ! Chaque seconde qui s'écoulait le rapprochait de son infamante infortune. Il fut brusquement pris d'une folle envie de hurler, de prendre ses jambes à son cou, de sauter à la gorge de Questor Thews, de faire n'importe quoi pourvu que s'arrêtât ce torturant compte à rebours. Mais il se contint. Il avait pris sa décision : il devait désormais en assumer les conséquences. Il s'examina une

dernière fois, enregistrant chaque détail, chaque sensation. Quand il serait redevenu un chien, il pourrait ainsi se rappeler précisément ce que c'était qu'être un homme, respirant et vivant dans la peau d'un homme. Il chérirait chaque souvenir comme un précieux trésor.

Une colonne de lumière s'éleva autour d'eux et monta jusqu'au plafond, les enfermant dans un cylindre scintillant. La voix de Questor s'amplifia. Poggwydd se mit à pleurnicher. Abernathy pensa à Élisabeth. « Heureusement qu'elle n'est pas là pour voir ça ! », se disait-il. Il n'aurait pas voulu qu'elle assistât à un spectacle si affligeant. Il valait mieux qu'elle garde de lui une image en tout point conforme à ce qu'il n'aurait jamais voulu cesser d'être.

La lumière devint aveuglante. Ébloui, Abernathy ferma les paupières. Il fut bientôt en proie à une étrange sensation : il avait l'impression de se disloquer, de fondre, comme une pierre de sucre qui se dissout dans l'eau. Il connaissait déjà cette affreuse sensation. Il l'avait éprouvée une fois auparavant, il y avait longtemps... plus de trente ans...

Abernathy baissa la tête et, tandis que défilaient dans sa tête toutes les fabuleuses images d'un rêve merveilleux qui déjà s'achevait, se livra sans résistance aux mains de l'invisible et facétieux démiurge qui, déjà, d'un humain, faisait de lui un misérable chien.

VENIN

Escortés de Ciboule et d'une vingtaine de soldats de la Garde Royale, le roi et la reine de Landover quittèrent leur château de Bon Aloï à l'aube. Ils mirent aussitôt le cap à l'est, sur Vertemotte, puis obliquèrent vers le nord en suivant la lisière de la forêt. La température ne cessait de monter au fil des heures et la chaleur se fit bientôt torride. Pas un souffle de vent. Pas une ombre. Ils chevauchaient au petit trot, s'arrêtant de plus en plus souvent pour reposer et abreuver les bêtes qui peinaient dans la fournaise. La terre elle-même semblait accablée et le royaume tout entier, gagné par la torpeur. Landovériens et animaux se terraient. Le soir venu, la troupe eut l'impression d'avoir traversé une contrée déserte.

Le soleil se couchait quand ils traversèrent l'Anhalt pour dresser le camp sur un tertre herbeux surplombant la berge. La rivière coulait paresseusement, épuisée par sa course folle à travers les montagnes occidentales – où elle prenait sa source –, et son long périple entre les collines boisées qui précédaient les basses terres de Vertemotte. L'onde paisible reflétait le ciel limpide qui se paraît de grenat et de mauve pour accueillir la nuit. À l'est, grues et hérons survolaient son cours languide, piquant de temps à autre vers ses eaux poissonneuses pour pêcher leur dîner.

— Nous y serons demain en fin de matinée, déclara Ben, qui s'était assis auprès de la sylphide pour assister au spectacle, éternellement recommencé et pourtant toujours différent, des lunes landovériennes montant au firmament. Avant midi, nous saurons à quoi nous en tenir.

L'inhabituel mutisme de son épouse lui pesait tant que Ben aurait dit n'importe quoi pour rompre le silence.

— Je sais déjà ce qu'il en est, Ben, soupira Salica. Je le sens. Mistaya est aux mains de Nocturna, c'est certain. Nous aurions dû nous en douter. À peine notre fille était-elle née que

Nocturna voulait déjà nous l'enlever. Elle n'y a jamais renoncé. Elle a pris son temps, mais, au bout du compte, elle est tout de même parvenue à ses fins.

Ils étaient si près l'un de l'autre que leurs épaules se touchaient. Pourtant, la distance qui les séparait était désormais immense. Salica n'avait cessé de se renfermer toujours plus profondément en elle-même, s'éloignant de son époux à mesure qu'ils se rapprochaient du but. Elle avait maintenant atteint quelque mystérieux refuge intérieur dont nul n'aurait pu la tirer sans son consentement. Ben avait attendu tout le jour qu'elle lui ouvre son cœur. Mais la sylphide n'avait pas desserré les lèvres du voyage et il se demandait toujours ce qui la taraudait. Il redoutait en secret les effets de ses révélations au sujet du Paladin et priait pour que ce mutisme obstiné ne dissimulât pas quelque indicible désaveu.

Il s'éclaircit la gorge.

— Elle a toujours considéré notre fille comme sa propriété. Tout ça, parce que Misty a vu le jour sur ses terres ! Et puis, elle fait d'une pierre deux coups : en nous l'arrachant, non seulement elle récupère son bien ; mais, en même temps, elle me fait payer ce qui lui est arrivé dans la Boîte à Malice.

Salica demeura longtemps silencieuse.

— Si ce n'était qu'une affaire de dette à régler avec toi ou d'instinct de propriété malmené, elle se serait contentée d'enlever Mistaya pour exiger une rançon ou l'aurait même sacrifiée pour nous faire mal. Elle ne se serait pas donné la peine d'échafauder toute cette machination avec Rydall de Marnhull et ses monstres. Mistaya n'est pas simplement un otage. Je crains même que Nocturna n'ait, pour elle, de tout autres ambitions...

— Que veux-tu dire ?

— Je ne sais pas vraiment ce qu'elle manigance. Mais les pouvoirs de Mistaya y sont sans doute pour quelque chose. Le fait que Mistaya soit née dans le Gouffre Noir crée peut-être une sorte de lien entre elles. Nocturna pourrait tirer profit de cette mystérieuse affinité. Peut-être cherche-t-elle à exploiter les dons de Mistaya. Ou, pis encore : peut-être cherche-t-elle à la corrompre pour la forger à son image.

— Misty ne se laisserait jamais faire, voyons ! s'insurgea Ben, qui sentait déjà le sang se glacer dans ses veines. Elle est bien assez forte pour se défendre.

— Nul n'est assez fort pour résister à la sorcière du Gouffre Noir, Ben. C'est la haine qui anime Nocturna. C'est dans la haine qu'elle puise son énergie destructrice. Or, cette haine est incommensurable.

Mistaya devenir comme Nocturna ? se disait Ben, paralysé d'horreur à cette seule pensée. Son cœur lui assurait que c'était impossible. Mais... sa raison voyait les choses tout autrement.

Tandis que raison et sentiments se livraient bataille sous son crâne, Ben Holiday regardait les ténèbres envahir peu à peu les nuées.

— Cette maudite sorcière serait bien capable de se venger de moi sur Mistaya, hein ? lâcha-t-il finalement, dans un sifflement venimeux. Oui, elle est bien assez sadique pour ça !

La sylphide le dévisageait en silence, impassible. Face à ce calme olympien, la colère de Ben retomba d'un coup. Honteux d'avoir perdu son sang-froid devant Salica – qui souffrait autant que lui, mais avait au moins la pudeur d'endurer ses tourments dignement –, il baissa les yeux, réfléchit sans mot dire pendant un long moment, puis soupira.

— Ça ne résout toujours pas l'énigme de Rydall, remarqua-t-il.

— Rydall est seulement un pantin qu'elle agite devant nos yeux pour distraire notre attention pendant qu'elle s'occupe de Mistaya. Il lui fait gagner du temps et nous tient à distance. Ses monstres ne nous laissent aucun répit et, en nous attaquant par surprise, ils nous déstabilisent et nous affaiblissent. Elle n'a probablement d'autre intention que de s'amuser à nos dépens jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour sauver Mistaya.

Quand Ben releva les yeux vers elle, le regard de la sylphide était lointain, presque absent.

— Tu n'as pensé qu'à ça durant tout le voyage, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il doucement. Et tu as préféré rester dans ta tour d'ivoire plutôt que me faire partager tes peines. Tu as voulu me préserver, une fois de plus.

Elle lui adressa un pâle sourire.

— Non, Ben. Je me suis simplement réfugiée en moi-même pour me préparer à la confrontation qui aura lieu demain et m'armer de courage. Il se peut que, dans quelques heures, je perde ma fille. Ou mon époux. Ou même les deux. Envisager de telles éventualités m'est déjà presque intolérable. Il faut pourtant savoir regarder la réalité en face.

— Tu ne perdras aucun d'entre nous, je te le promets.

Il l'enlaça et la serra contre lui, tandis qu'en son for intérieur une petite voix lui murmurait : « En voilà de pieux mensonges ! Et que feras-tu donc, Ben Holiday, pour honorer pareille promesse ? » Il n'en avait pas la moindre idée.

Dévorés d'inquiétude, conscients des terribles conséquences que pourrait avoir la confrontation du lendemain, Ben et Salica ne parvenaient pas à trouver le sommeil. L'aube se levait à peine qu'ils avaient déjà consommé leur petit-déjeuner et enfourché leurs montures pour reprendre la route. Cette seconde journée de voyage s'annonçait aussi suffocante que la première et ils ne tardèrent pas à souffrir de la chaleur. La moiteur de l'air était telle qu'ils avaient peine à respirer. Leurs vêtements trempés de sueur leur collaient à la peau. Plus les heures passaient, plus ils ralentissaient l'allure, progressant aussi lentement que des nageurs luttant à contre-courant. Comme à l'accoutumée, Ciboule était parti en éclaireur. L'œil aux aguets, l'oreille tendue, le kobold s'attendait à voir surgir un nouveau monstre derrière chaque buisson. Nocturna avait encore deux cartes à jouer. Il se pourrait bien qu'elle choisisse ce moment pour les abattre. Si tant est que la sorcière et Rydall soient effectivement une seule et même personne, évidemment. Salica en était convaincue. Mais Ben n'aurait pu en dire autant. De toute façon, au point où il en était, il n'était plus sûr de rien ; et de lui, encore moins.

Les sabots des chevaux soulevaient la poussière du chemin, troublant de leur martèlement régulier le silence oppressant de la contrée abrutie de chaleur. De part et d'autre, le sol n'était guère qu'un tapis mité d'herbe roussie. La forêt allait bientôt leur barrer la route et ils n'allaient pas tarder à s'enfoncer entre les fûts ombreux pour se diriger vers le Gouffre Noir. « Qu'est-ce que je vais faire, moi, une fois arrivé là-bas ? », se demandait

Ben. Devrait-il descendre lui-même dans le gouffre ? Valait-il mieux y envoyer le Paladin ? Comment s'y prendrait-il pour affronter Nocturna ? Comment parviendrait-il à lui extorquer la vérité au sujet de sa fille ? Réussirait-il seulement à la sauver ?

Il lorgna discrètement vers Salica qui chevauchait à ses côtés. Et ce qu'il lut sur son visage lui fit clairement comprendre que, quelles que soient les réponses à ces questions, il avait tout intérêt à les trouver. Et vite !

Bien avant que Ben Holiday et la sylphide ne soient en vue du Gouffre Noir, Nocturna les attendait déjà. Elle les avait repérés presque aussitôt après leur départ de Bon Aloi et avait surveillé leur progression depuis lors. La confrontation, qu'elle avait minutieusement préparée pendant deux longues années, allait enfin avoir lieu. Plus tôt qu'elle ne l'avait prévue, d'ailleurs. Elle n'avait pas pensé que Holiday percerait le secret de Rydall si rapidement. Car il ne serait pas en chemin pour lui rendre visite, s'il n'avait pas découvert la vérité. Ou, du moins, une partie de la vérité.

La sorcière n'était pas sans déplorer cette sorte d'acharnement que semblait mettre le destin à contrecarrer ses plans. Tous les monstres qu'elle avait envoyés combattre Holiday avaient été vaincus. Même le Tellurok ! – ce qui était déjà, en soi, incroyable. Une véritable provocation ! Selon les termes du marché que Rydall avait passé avec Holiday, elle avait certes encore deux monstres en réserve. La venue du roitelet ne lui laissait cependant plus le temps d'en faire usage. Son petit jeu tournait court. Il ne lui restait plus qu'un seul atout dans la manche. Mais c'était un atout maître !

Elle s'était tout de même bien amusée aux dépens du roi fantoche. Le voir se débattre contre un invisible ennemi ; le voir affronter les monstres, l'un après l'autre ; le voir faiblir, souffrir et se relever, dans l'espoir de survivre assez longtemps pour voler au secours de sa fille bien-aimée : quel réjouissant spectacle ! Ah oui ! Elle en avait savouré chaque minute ! Comme il avait été grisant de le briser morceau par morceau ! Chaque coup avait porté ; le mutilant toujours davantage, tant dans son corps que dans son cœur. Il avait vu ses forces

s'amenuiser de jour en jour, sans même comprendre de quelles mystérieuses puissances il était le jouet. Comment aurait-il pu se douter que les pouvoirs qui se déchaînaient ainsi contre lui étaient ceux de sa propre fille ? Comment aurait-il pu même s'imaginer à quel adversaire il avait affaire, quand ce rival honni était la chair de sa chair ? Oh oui ! Elle s'était vraiment bien divertie. Mais le clou du spectacle était encore à venir.

Seule la promesse d'une jouissance plus enivrante encore lui permettait de contenir sa colère et d'étouffer sa déception. Car, quoiqu'elle ne l'eût jamais admis, elle était malgré tout dépitée que Ben Holiday fût encore en vie. Le temps et l'énergie qu'elle avait dépensés, les pouvoirs qu'elle avait dû mettre en œuvre, tous ces efforts ne pouvaient pas être balayés d'une chiquenaude, sous le prétexte que les choses se déroulaient comme elle l'avait prévu. Nocturna détestait perdre. Elle ne supportait pas qu'on lui résistât – même si elle y trouvait finalement son compte. Elle voulait voir Holiday mort et chaque minute retardant l'échéance – même si ce retard se justifiait pour atteindre précisément ce but – lui paraissait un siècle. Elle se consumait d'impatience.

Il n'en demeurerait pas moins qu'elle avait échafaudé son stratagème avec soin et qu'elle le croyait infaillible.

Mistaya était encore sous sa coupe et, toute innocente qu'elle était du rôle qu'on lui faisait jouer, la fillette allait néanmoins entrer en scène au dernier acte et exécuter le héros de la pièce conformément au scénario. Ce n'était d'ailleurs peut-être pas plus mal que quelques scènes aient été coupées en cours de représentation. Mistaya se montrait de moins en moins docile. La diriger devenait de plus en plus difficile. Elle s'était déjà ouvertement rebellée et Nocturna devait redoubler de prudence et de démagogie pour parvenir à lui faire utiliser la magie comme elle l'entendait. Que la fillette ait refusé de créer un nouveau monstre après l'échec du robot constituait déjà une injurieuse atteinte à son autorité. Qu'elle ait osé quitter le Gouffre Noir en son absence relevait d'une impudence intolérable. Nocturna s'était pourtant fait violence pour la ramener dans le droit chemin. Elle était malgré tout parvenue à détourner les pouvoirs de la fillette pour ressusciter le Tellurok

et le lancer contre son père. Cependant, pour ce faire, elle avait dû déployer des trésors de ruse et d'hypocrisie. Il avait bien fallu cacher à Mistaya la finalité de l'entreprise, sinon jamais la fillette ne lui aurait prêté son concours, évidemment ! Oui, Mistaya ne se laisserait pas gruger si aisément la prochaine fois.

C'était pourtant précisément ce qui allait lui arriver, se promettait Nocturna. Et cette fois-là serait la bonne.

Le jour où son père avait quitté Bon Aloi en direction du Gouffre Noir, Mistaya avait été libre de faire tout ce qu'elle voulait de ses dons et des leçons que la sorcière lui avait enseignées. Nocturna l'avait laissée choisir les sorts qu'elle entendait pratiquer, lui prodiguant conseils et compliments pour l'encourager, l'amadouer et endormir ses soupçons. Le soir venu, la sorcière lui avait annoncé que son séjour auprès d'elle arrivait à son terme. « Demain, tu rentreras chez toi », lui avait-elle déclaré. Depuis, Nocturna ne cessait de tourner en rond comme un lion en cage. Elle ne parvenait pas à se concentrer sur quoi que ce soit, tant elle bouillait d'impatience. Le moment tant attendu allait enfin arriver. Le rêve qu'elle nourrissait depuis deux longues années allait enfin se réaliser. Elle déambulait dans la brume, jouant indéfiniment la scène finale, peaufinant chaque détail jusqu'à la perfection. Elle voyait déjà le cadavre de son pire ennemi gisant à ses pieds. Quelle jouissance ! Holiday mort ! Le roi fantoche anéanti à jamais ! Détruire Ben Holiday était devenu l'unique but de son existence. Elle ne vivait plus que pour cette seconde fatidique où il expirerait sous ses yeux. Cette agonie préméditée lui était devenue aussi vitale que l'est la première bouffée d'air à un plongeur en apnée. Or, Nocturna n'avait pas reparu à la surface du monde depuis... deux ans !

Pendant la nuit, la sorcière se changea en corbeau pour survoler la rive de l'Anhalt où Sa Majesté Ben Holiday et son escorte avaient dressé le camp. Pendant longtemps, elle regarda dormir le roi de Landover, enlacé à la sylphide et entouré de ses soldats. Oh ! Elle aurait volontiers plongé droit sur son visage pour lui arracher les yeux à coups de bec. Ce n'était pas l'envie qui lui en manquait ! Mais elle n'était pas assez stupide pour ruiner tous ses plans dans un moment d'égarement ; surtout

après avoir pris tant de minutieuses précautions ! Elle n'allait tout de même pas se priver du bouquet final ! Elle se contenta donc de mesurer très précisément la distance qui séparait encore Ben Holiday du Gouffre Noir, estima le temps qu'il lui faudrait pour y parvenir et regagna son antre pour l'attendre de pied ferme.

Le lendemain matin, elle patienta jusqu'à ce que Mistaya ait achevé son petit-déjeuner pour commencer ses manœuvres d'approche. Immense et menaçante ombre noire glissant sans un bruit sur le sol fangeux, elle s'avança entre les arbres et se présenta devant la fillette, un sourire aux lèvres. Elle la salua et lui caressa la joue.

— Ton père est en chemin. Il arrivera bientôt pour te ramener à Bon Aloi, lui dit-elle d'une voix cajoleuse.

Mistaya leva vers elle un regard rempli d'espoir.

— Il devrait être ici avant la fin de la matinée, poursuivit la sorcière. Es-tu impatiente de le revoir ?

— Oh oui ! s'exclama la fillette, rayonnante.

La sorcière s'attendait certes que son élève manifestât quelque enthousiasme à l'idée de sortir du Gouffre Noir, mais elle n'avait tout de même pas escompté une telle explosion de joie. Il fallait que la fillette soit bien pressée de la quitter pour s'abandonner à de tels transports !

Malgré elle, Nocturna grinça des dents.

— Tu vas retourner chez toi aujourd'hui même. J'en suis un peu attristée, tu sais. Tu ne m'oublieras pas trop vite, j'espère ?

— Non, non, répondit docilement la fillette.

— Nous avons appris bien des choses, côte à côte, Mistaya. Je t'en ai enseigné beaucoup, mais tu m'en as également fait découvrir quelques-unes. Et non des moindres.

Mistaya inclina la tête, intriguée.

— Mais oui, Mistaya, insista la sorcière. Grâce à toi, j'ai découvert le plaisir de partager, de donner. C'est un plaisir immense et je te remercie de me l'avoir procuré.

Nocturna avait prononcé ces mots d'une voix étrange. Son regard s'était perdu dans la noirceur des futaies.

« Mistaya s'est détachée de moi depuis son escapade », se disait la sorcière. La fillette avait pris ses distances comme seuls

les enfants savent le faire : en se montrant de plus en plus intolérante, de plus en plus rétive. Il allait falloir regagner sa confiance et Nocturna n'aurait que peu de temps pour reconquérir le terrain perdu.

— Mais il me reste encore tant de secrets à te dévoiler, Mistaya. Tant de sorts à t'apprendre, reprit-elle. Un jour, si tu veux, je te les enseignerai. Il te suffira de me le demander et je te livrerai tous mes secrets.

Elle reporta son regard de serpent sur la fillette. Ses yeux brillaient singulièrement. « Comme si elle retenait des larmes », se dit Mistaya, impressionnée.

— Tu sais que tu seras toujours chez toi, ici, mon enfant, enchaîna Nocturna. Si tu veux revenir y séjourner ou même t'y installer à demeure, tu seras la bienvenue. Peut-être que, dans quelque temps, tu comprendras que tu es faite pour vivre sur la terre où tu es née. Peut-être réaliseras-tu enfin à quel point nous sommes semblables, toi et moi. Tu sais déjà combien la singularité de nos dons nous distingue des autres. Tu es une sorcière, comme moi. Et il n'en existe pas d'autre dans tout le royaume. C'est pourquoi nous éprouvons une si forte affection l'une pour l'autre. Tu seras toujours ma meilleure amie, Mistaya, et je serai éternellement la tienne.

Et elle n'était pas loin de le penser. Oui, il y avait indéniablement un fond de vérité dans ces beaux serments d'amitié éternelle. Mais le destin en avait depuis bien longtemps décidé autrement. La haine qu'elle vouait à Holiday – une haine si farouche, si obsessionnelle, si impérieuse, qu'elle était devenue son unique raison de vivre – en avait décidé autrement.

Mistaya avait baissé les yeux. Le ton de sa voix s'était fait hésitant.

— Je reviendrai vous voir... un jour. Quand je pourrai voyager sans danger.

Le petit sourire glacé de la sorcière ne quittait pas ses lèvres exsangues. On l'aurait dit posé sur son visage, comme un masque.

— Ce jour pourrait arriver plus vite que tu ne le crois. Je me suis entretenu avec Rydall de Marnhull. Je lui ai même

demandé d'être présent quand ton père viendra te chercher afin qu'il puisse, devant tous, renouveler le serment qu'il m'a fait de quitter Landover, sans exiger aucune contrepartie. Rydall disparu, il n'y aura plus aucune raison pour que tu ne viennes pas me rendre visite. Tes parents n'y verront aucun inconvénient, j'en suis persuadée.

— Rydall va partir ? s'étonna la fillette, dont le petit front plissé trahissait l'incrédulité. Partir pour toujours ? Il abandonne pour de bon ?

— J'ai su le convaincre que c'était la solution qui satisferait au mieux les intérêts de chacun. (Les yeux de serpent se rétrécirent subitement.) Certains pouvoirs se montrent très persuasifs. Comme je me suis efforcée de te l'apprendre : rien ne résiste à la magie.

Quoique attentive aux arguments de son mentor, Mistaya pensait déjà au moment où elle reverrait enfin ses parents et inspectait sa mise d'un œil critique.

— Vous m'avez beaucoup appris, murmura-t-elle, en lissant ses vêtements d'un geste machinal.

— Tu es une très bonne élève, Mistaya. Et une élève dotée de dons exceptionnels : je n'ai guère de mérite. Si ce n'est celui d'avoir découvert ces dons avant tout le monde et de t'avoir permis d'en prendre conscience et de les exploiter. Peut-être me remercieras-tu un jour de t'avoir, la première, ouvert les yeux sur ta véritable nature.

Cette tirade fut suivie d'un long silence embarrassé. Nocturna sentit qu'il était grand temps de porter l'estocade.

— J'ai là quelque chose pour toi, dit-elle, d'un ton propre à attiser la curiosité de la fillette.

Mistaya releva les yeux. La sorcière glissa une longue main d'albâtre dans les plis de ses robes et en sortit un pendentif d'argent dansant au bout d'une longue chaîne du même métal précieux. Les prunelles émeraude scintillèrent. Le pendentif avait la forme d'une rose finement ciselée. Pétales, tige, épines, feuilles : rien n'y manquait. L'ouvrage était d'une exquise finesse et la chaîne, plus fine encore. Nocturna s'avança vers la fillette et lui passa la chaîne autour du cou.

— Parfait ! s'extasia-t-elle, en reculant pour mieux juger de

l'effet. C'est un cadeau en souvenir des quelques trop courts moments de bonheur que nous avons passés ensemble. Peut-être que, grâce à lui, tu ne m'oublieras pas trop vite.

Mistaya souleva le pendentif pour l'examiner.

— Oh ! Il est magnifique ! s'écria la fillette, qui s'était empourprée de ravissement, le regard débordant de gratitude. Merci beaucoup, Nocturna. Je vous promets de le porter toujours.

« Quelques heures y suffiront ! songea la sorcière. Après cela, tu pourras en faire ce que tu veux. Il aura rempli son office. Et toi, le tien ! »

Quand Questor Thews émergea de la lumière magique, il fut saisi d'un tel vertige qu'il faillit tomber à la renverse. Chancelant, il tangua pendant un moment dans une sorte de nuage nitescent, puis lutta maladroitement pour retrouver son équilibre. Lorsqu'il sentit enfin la terre ferme sous ses pieds, il poussa un soupir de soulagement et cligna des yeux. La lumière avait complètement disparu. Il s'empressa de jeter un regard anxieux alentour. Des branches d'un bleu éclatant se faufilaient entre des fûts mousseux et un parfum d'air pur chatouillait ses narines : pas de doute, il était de retour à Landover ! Cependant, à en juger par la végétation environnante, il n'était plus dans la Contrée des Lacs. Il renifla bruyamment, inspecta le ciel en se tournant dans tous les sens. Il était assurément plus au nord, beaucoup plus au nord...

— Par les oreilles du chat-huant ! Ça commence à bien faire ! fulmina Poggwydd, en tirant Questor Thews par la manche.

Le magicien sursauta.

— J'sais pas c'que vous avez fabriqué pour nous ramener ici, mais j'peux vous garantir que, la prochaine fois, j'préfère rentrer à pied ! Peuh ! « la prochaine fois » qu'il dit ! J'veux bien être pendu si y en a une, de prochaine fois ! Ha ! C'est pas demain la veille, oui ! Sans moi !

Il fit une horrible grimace, relâcha Questor Thews et opéra un martial demi-tour à droite, droite.

— Bien l'bonjour chez vous, Môssieu ! Et bon débarras ! clIRONNA-t-il, en s'éloignant.

Il s'immobilisa brusquement en passant devant Abernathy.

— Que Krachou me garde ! Dieu d'misère et d'cordes ! Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Le scribe était assis par terre, au pied d'un vieux hickory, et s'examinait d'un air misérable. Il était redevenu un chien, un vieux terrier blond à poils longs au pelage ébouriffé, affublé d'un ridicule costume dont jaillissaient des touffes de poils hirsutes, aux oreilles stupidement pointées, avec des besicles de guingois sur le museau. Ses grands yeux marron larmoyants inspectaient ses longs doigts de pianiste avec une expression de surprise et de tristesse mêlées. Ses doigts : tout ce qui lui restait de son apparence humaine ! Il haussa l'échine, regarda le Gnome Cavernicole et soupira.

— Eh bien, Poggwydd ? Que se passe-t-il ? N'as-tu donc jamais vu un chien qui parle ?

La petite tête de fouine sembla brusquement saisie d'une série de tics nerveux – tous plus enlaidissants les uns que les autres –, tandis que Poggwydd, soufflant, crachant et postillonnant, tentait de recouvrer l'usage de la parole.

— Humpf ! Eh ben ! Je... Heu ! Je... Bien sûr ! Je... Humpf ! Scrogneugneu, scrogneugneu ! Eh ben, en tout cas, vous étiez pas un chien avant, pour sûr !

Abernathy se leva lentement.

— Qu'entends-tu par « avant » au juste ? fit-il en s'époussetant négligemment.

— Ben, y a pas dix minutes ! Juste avant qu'on soit avalés par cette satanée magie ! Z'étiez un homme, morbleu !

Le sourire du scribe aurait prêté à rire s'il n'avait été aussi tragique.

— Ce n'était qu'un déguisement, voyons ! Ce que tu vois là est mon apparence normale. Ne me dis pas que tu t'y es laissé prendre, tout de même !

Il soupira de plus belle et se tourna vers Questor Thews.

— Tu avais raison, le mage. Félicitations !

— Oui, apparemment. Merci, acquiesça le magicien, avec un petit hochement de tête embarrassé. Il n'en demeure pas moins que, dans un certain sens, j'aurais préféré avoir tort.

— Nous voudrions tous que les choses se passent

différemment. Mais c'est la vie, n'est-ce pas ? La vie réelle, devrais-je dire. Ou, tout au moins, la seule réalité que l'on veuille bien nous octroyer. (Il regarda autour de lui, en fronçant la truffe.) Mais où sommes-nous donc ?

— J'étais justement sur le point d'interroger notre ami à ce propos, répondit Questor, en se tournant vers Poggwydd.

Le Gnome Cavernicole parut surpris par la question. Il regarda à droite, puis à gauche, pour s'assurer qu'il n'avait pas la berlue, puis se racla la gorge.

— Ben, on est rev'nus au point de départ, voilà où qu'on est ! Enfin, à mon point de départ à moi, en tout cas. Juste là où j'étais quand la p'tite m'est tombée dessus. J'faisais pas d'mal, moi. J'étais là, bien tranquille. J'm'occupais d'mes oignons. Je...

Il s'interrompit en remarquant le regard noir du magicien.

— Hum ! Hum ! C'que vous voulez savoir, j'suppose, reprit-il, c'est qu'on est à moins d'une lieue du Gouffre Noir.

— Je ne comprends pas, dit le scribe, qui réfléchissait à haute voix. Que faisons-nous là ? Pourquoi ne sommes-nous pas revenus dans la Contrée des Lacs ?

Questor Thews triturait nerveusement sa barbe : geste témoignant d'une profonde méditation.

— Nous sommes ici, mon vieil ami, parce que Mistaya y est aussi. Ou, du moins, à proximité : dans le Gouffre Noir, avec Nocturna. Poggwydd est le dernier à l'avoir vue. Or, c'est précisément ici qu'il l'a rencontrée. Nocturna a dû la remmener dans son antre. Et il n'y a aucune raison pour qu'elle n'y soit pas encore à l'heure actuelle. On nous a téléportés ici pour la sauver.

— J'n'y comprends rien à rien ! s'écria tout à coup le Gnome. Mais c'est parfait ! Par-fait ! Parce que j'veux rien avoir à voir avec tout ça. J'veux juste rentrer chez moi. Et, d'ailleurs, c'est c'que j'vais faire pas plus tard que maintenant. Alors, au r'voir et bonne chance !

Il se remit en route vers l'est, tournant directement le dos au Gouffre Noir.

— Tu n'es donc pas curieux de savoir ce qui va se passer avec la sorcière ? l'apostropha Questor Thews.

— J'veux rien savoir de rien du tout ! lança Poggwydd, sans se retourner. J'en sais déjà bien assez comme ça ! Plus qu'assez

même ! (Il donnait de grands coups de pied rageurs dans la poussière en marchant.) Et, rendez-moi un service : si vous voyez la gamine, dites-lui bonjour d'ma part et dites-lui aussi que j'veux jamais la r'voir. J'ai rien contre elle, mais, c'est comme ça, (Sa voix commençait à monter dans les aigus.) le lui souhaite plein d'bonnes choses, hein ! Qu'elle soit fille de roi ! Qu'elle devienne même reine, si ça lui chante ! Et que, si ça lui r'prenait d'faire une p'tite balade, qu'elle aille se faire pendre ailleurs ! Sur ce j'vous salue bien !

Il disparut entre les arbres, petite silhouette dépenaillée grognonnant, marmottant, grommelant et gesticulant en tous sens.

Questor l'abandonna à son destin, sans une once de regret, et se tourna vers Abernathy, le regard grave.

— Tu sais ce qu'il nous reste à faire, n'est-ce pas ?

Le scribe le dévisagea avec cette sorte de commisération que l'on réserve habituellement aux enfants un tantinet demeurés.

— Je le sais parfaitement, oui. Et sans doute mieux que toi.

— Alors, nous ferions bien de ne pas nous attarder ici. J'ai un mauvais pressentiment.

Et le mot était faible ! Il lui aurait été impossible de décrire précisément ce qu'il ressentait. C'était un sentiment étrange et désagréable qui le poursuivait depuis longtemps déjà, sans qu'il parvînt jamais à le chasser. Même dans l'autre monde, il n'avait pu s'en défaire. C'était une sensation d'urgence. Oui, il fallait qu'ils rentrent le plus vite possible à Landover pour empêcher Nocturna de parvenir à ses fins. Et, là, maintenant, cette sensation devenait un véritable cri d'alarme ; une horrible conviction que le piège, auquel le roi et sa famille étaient pris, allait bientôt se refermer ; une insoutenable exhortation à agir, faire n'importe quoi mais agir, avant qu'il ne soit trop tard, et une alarmante certitude que, seuls, Abernathy et lui pouvaient prévenir la catastrophe imminente. Se croire investi d'une telle responsabilité pourrait sembler le fait d'un orgueil démesuré ou d'une nette tendance à la dramatisation à outrance, mais Questor Thews avait besoin de croire en quelque chose qui justifiât le sacrifice d'Abernathy. Il avait besoin de se raccrocher à l'idée qu'en ayant retransformé son meilleur ami en chien, il

servait une noble cause et que de la souffrance d'un seul rejaillirait un grand bien pour tous. Sa magie pouvait certes avoir coûté au scribe sa dignité humaine, mais elle les avait ramenés sains et saufs à Landover, à l'endroit précis où Mistaya avait été vue pour la dernière fois et non loin de la prison où on la retenait captive. Ce qui, en soi, constituait déjà un exploit ! Nocturna leur avait dit que Rydall était sa créature, qu'elle avait mise en branle un inéluctable engrenage qui écraserait le roi et que Mistaya serait l'instrument de sa vengeance. D'une façon ou d'une autre, Nocturna avait trouvé le moyen d'utiliser la princesse pour atteindre Sa Majesté. S'ils arrivaient à temps, peut-être pourraient-ils encore infléchir le cours des choses.

Scribe et magicien se précipitèrent dans l'ombre des futaies, deux preux chevaliers volant au secours de leur princesse emprisonnée par une méchante sorcière. À ceci près que Questor et Abernathy avaient largement passé l'âge de jouer au chevalier servant et que, par ailleurs, ils galopaient... à pied ! Questor ne cessait de s'assener de virulentes chiquenaudes pour chasser les insectes qui s'acharnaient sur sa peau moite. Il n'aurait certes pas refusé une monture ; mais, comme Abernathy abominait les chevaux, ils n'avaient d'autre solution que de couvrir la distance à pied... si tant est qu'ils puissent tenir la cadence. Ils traversèrent une rivière, puis une clairière constellée de corolles pourpres et or, effrayant au passage une nichée de bouvreuils dont les parents, alertés par les petits cris stridents, zébrèrent l'azur à tire d'ailes. Abernathy s'essoufflait, mais Questor ne ralentissait pas l'allure. Le magicien n'était guère plus vigoureux que son compère, mais il ignorait obstinément son arthrose et ses muscles endoloris, pour accélérer le pas. Retroussant ses longues robes bariolées, il dévalait les pentes et fendait la brande comme un rhinocéros en furie.

— Saprستي, le mage ! Ralentis ! entendit-il Abernathy haleter, loin derrière lui.

Mais Questor Thews n'aurait pour rien au monde marqué le pas.

Là, devant, à quelques centaines d'aunes, une épaisse brume poisseuse dansait dans l'ombre des futaies : le Gouffre Noir était

en vue.

EN PLEIN CŒUR

Mistaya était assise aux côtés de Nocturna, au sommet du talus qui marquait la frontière méridionale du Gouffre Noir, quand la troupe de cavaliers se profila à l'horizon. Courant comme une grosse araignée velue sur le sol craquelé, Ciboule était aux avant-postes. À quelques encablures suivaient le roi et la reine de Landover, escortés d'une escouade de chevaliers de la Garde Royale. Glaives, haches d'armes, heaumes et cuirasses accrochaient les rayons verticaux du soleil, fouaillant la poussière soulevée par les sabots des chevaux d'éclairs métalliques. Dès que le kobold aperçut la princesse, il rebroussa chemin pour en avvertir son souverain. Ben Holiday enjoignit au capitaine de la Garde de rassembler ses hommes et de n'intervenir que sur son ordre. Les soldats serrèrent les rangs derrière le couple royal. Seuls deux chevaliers furent autorisés à flanquer le monarque et son épouse, légèrement en retrait. Ciboule se posta entre les deux palefrois, en première ligne. Ainsi formée, la compagnie avança au pas, puis s'immobilisa à moins d'un mille du talus. Mistaya décela aussitôt la tension qui tirait les traits de son père et vit ses yeux balayer l'étendue d'herbe jaunie qui les séparait, puis s'arrêter subitement sur Rydall.

Monté sur son fougueux cheval de bataille à robe de jais, parfaitement immobile et droit dans son armure que drapait une longue cape noire, le roi de Marnhull se tenait à quelques pas de la fillette, sur sa droite, à l'ombre d'un châtaignier. La visière de son heaume était abaissée. Il était déjà à son poste quand Mistaya et la sorcière étaient sorties du gouffre. Il ne les avait pas saluées, n'avait même pas semblé les voir. Il n'avait ni bougé, ni soufflé mot depuis leur arrivée et n'avait pas davantage réagi à l'apparition de la troupe armée. Il faisait face au roi de Landover et demeurait aussi figé qu'une statue d'onyx.

Nocturna se leva. Mistaya l'imita aussitôt. Le regard de Ben

Holiday revint immédiatement se poser sur sa fille. S'il n'avait tenu qu'à elle, Mistaya aurait déjà couru se jeter dans ses bras. Elle l'aurait appelé. Elle aurait fait quelque chose ; n'importe quoi, mais quelque chose. Pourtant, elle se tenait coite. Nocturna lui avait interdit d'intervenir. « Laisse-moi parler en premier, lui avait-elle intimé. Les négociations entre Rydall et ton père sont extrêmement tendues. Un seul mot maladroit, un geste intempestif suffiraient à les rompre définitivement. » Mistaya avait parfaitement compris. Elle savait que le trône de Landover était en jeu et, avec lui, le destin de tous les sujets du royaume. Elle savait aussi que Rydall avait menacé son père et plusieurs fois attenté à ses jours. Elle n'aurait, pour rien au monde, voulu mettre la Couronne et la vie de ses parents en péril. Tout ce qu'elle demandait désormais, c'était rentrer chez elle, juste rentrer chez elle. Oh oui ! Rentrer à la maison ! Elle n'avait pensé qu'à cela depuis trois jours ; depuis que son escapade avait tourné court et que le pauvre Poggwydd avait disparu. Au fil des heures, son anxiété n'avait cessé de croître. Elle était certes impatiente de revoir ses parents après une si longue absence, mais elle avait un peu peur aussi. Pourtant, maintenant qu'ils étaient là ; là, juste devant elle, elle sentait une brusque émotion étreindre sa poitrine. La gorge nouée, les larmes aux yeux, elle réalisait subitement à quel point ils lui avaient manqué. Jamais elle n'aurait imaginé éprouver une telle impatience à l'idée d'enfin rentrer à Bon Aloi.

— Roi de Landover ! s'écria tout à coup la sorcière. Ta fille est avec moi, saine et sauve, prête à retourner parmi les siens. Le roi de Marnhull, ici présent, m'a promis de ne pas s'y opposer. Il a également consenti à quitter Landover. Il n'y aura pas d'autre combat. Toute menace proférée contre toi est désormais sans objet. Il te suffit simplement, en contrepartie, de jurer devant tous que tu n'exigeras aucun dédommagement et que tu n'intenteras aucune poursuite contre lui.

Mistaya attendit la réponse de son père avec fébrilité. Il y eut un long silence, comme s'il ne savait que répondre, ou, plutôt, comme s'il était pris au dépourvu. Elle le vit se tourner vers sa mère. La sylphide lui parla à voix basse. Debout, entre les deux montures royales, montrant les crocs, ses yeux jaunes braqués

sur la sorcière, Ciboule se balançait nerveusement d'un pied sur l'autre.

— Qu'en est-il de Questor Thews et d'Abernathy ? riposta Ben Holiday.

— Ils seront également libres de te suivre.

« Abernathy et Questor ? s'étonna la fillette, en levant des yeux interrogateurs vers Nocturna. De quoi parlent-ils donc ? Est-ce qu'il leur serait arrivé quelque chose ? Ne sont-ils pas à Bon Aloï ? » N'était-ce pas ce que la sorcière lui avait affirmé ?

Nocturna lui sourit du fond de son capuchon noir. « N'aie crainte, semblait-elle lui dire. Il n'y a pas lieu de t'inquiéter. »

— Je n'exigerai pas réparation, si j'ai l'assurance qu'aucun des miens n'a souffert de quelque façon que ce soit, répondit Ben Holiday.

Le ton soupçonneux n'échappa nullement à l'enfant. Elle mesura une fois de plus la distance qui la séparait de son père. Il lui paraissait si près et pourtant si loin à la fois !

Nocturna posa une main glacée sur son épaule.

— Tu dois aller rejoindre ton père, maintenant, Mistaya. Quand je te le dirai, tu marcheras vers lui. Marche droit devant toi. Ne dévie pas de ta route. Ne t'arrête pas. Va directement le voir. Lui et personne d'autre. Tu as bien compris ?

La fillette eut soudain l'impression qu'il se passait quelque chose d'anormal, quelque chose qu'on lui avait caché et qui pouvait se révéler extrêmement dangereux. Elle le percevait dans la voix de Nocturna ; tout comme elle pouvait sentir la présence de la sorcière, même lorsqu'elle ne la voyait. Elle hésitait. « Que dois-je faire ? », songeait-elle. Mais qu'aurait-elle pu faire ? Au point où en étaient les choses, elle n'avait d'autre choix que de s'incliner. Elle hocha la tête en silence.

— Roi de Landover ! interpella de nouveau Nocturna. Ta fille va maintenant aller à ta rencontre. Mets pied à terre et dirige-toi vers elle. Viens seul ! Tels sont les termes du marché que j'ai conclu avec Rydall de Marnhull.

Une fois encore, Mistaya vit son père tergiverser. Il ne semblait pas convaincu. Lui aussi paraissait perturbé par quelque chose qu'il ne parvenait pas à cerner. Peut-être devrait-elle tenter de le rassurer ? se disait-elle. Mais était-elle elle-

même bien sûre de comprendre ce qui était en train de se passer ? Les étincelantes prunelles émeraude se tournèrent vers Rydall. Le roi de Marnhull n'avait pas bougé. Elle lança alors un furtif coup d'œil à la sorcière. Nocturna était tout aussi immobile et d'une indéchiffrable impassibilité.

Son père sauta à terre et se mit en marche vers elle. Ciboule lui emboîtait déjà le pas, quand Ben le congédia de la main.

— Va maintenant, Mistaya ! chuchota la sorcière à son oreille. Et... quand tu l'embrasseras bien fort, pour lui montrer combien il t'a manqué, n'oublie surtout pas de saluer ton père pour moi !

Toujours en proie à la plus grande confusion, l'enfant se mit en route d'une démarche hésitante. Qu'est-ce qui pouvait bien lui inspirer cette étrange prémonition ? Oui, c'était cela, une prémonition, une funeste prémonition... Elle marchait lentement, le regard fixé sur son père qui approchait à pas mesurés. Elle se retourna vers Nocturna, mais la sorcière n'était déjà plus qu'une immense et ténébreuse silhouette spectrale se détachant sur les remous brumeux du Gouffre Noir. D'une main tremblante, la fillette repoussa les mèches blondes qui tombaient sur sa frimousse et jeta des coups d'œil inquiets à la ronde. Le visage fermé, tous les sens en alerte, son père progressait résolument à sa rencontre. Il dut néanmoins percevoir son trouble, car un petit sourire crispé – qui se voulait probablement rassurant – étira subitement ses lèvres. Mistaya distinguait parfaitement l'expression de son regard à présent. Elle y lisait une sorte d'espoir incrédule mâtiné de soulagement, comme si... oui, comme s'il avait cru ne jamais la revoir. Pourquoi la regardait-il donc ainsi ? Aurait-il eu peur de la perdre ? Pourtant, puisque Nocturna l'avait prévenu, quelle raison aurait-il eu de s'inquiéter ?

Et tout à coup, elle n'eut plus qu'une seule envie : se jeter à son cou, se serrer tout contre lui, sentir sa force l'envelopper. Elle voulait qu'il la prenne dans ses bras et qu'il la couvre de baisers. Elle avait tellement besoin qu'il lui dise à quel point il aimait sa petite fille et n'avait jamais cessé de l'aimer.

— Père, souffla-t-elle.

Sa vue se brouilla de larmes et elle s'élança vers lui, les bras

tendus.

— Mistaya ! Sire ! Attendez !

Surgissant de l'ombre des fourrés, là, sur sa gauche, Questor Thews parut dans la lumière aveuglante avec un regard halluciné de gibier aux abois. Échevelé, dépenaillé, barbe et cheveux au vent, il courait vers eux en faisant de grands signes des deux mains, les yeux écarquillés comme une chouette prise dans le halo d'une torche. Mistaya et son père se tournèrent vers lui au même instant, interdits. Dans le sillage de ce grand échalias qui déboulait au cœur de la clairière ensoleillée en s'égosillant à perdre haleine, à trois cents aunes de distance, langue pendante, soufflant, pantelant, tentant vainement de rattraper son gesticulant compère, apparut Abernathy.

C'est à ce moment-là que Mistaya entendit distinctement un sifflement vipérin derrière elle. Quand elle se retourna, ce fut pour découvrir une Furie ramassée sur elle-même comme un fauve prêt à bondir. Les yeux écarlates de la sorcière se fichèrent dans les siens.

— Avance ! vociféra Nocturna. Va embrasser ton père ! C'est un ordre !

À peine consciente de ses propres mouvements, la fillette se remit en marche, avec la curieuse sensation que ses pieds avançaient tout seuls.

— Non, Mistaya ! Non ! s'époumona Questor.

Une fois de plus, la fillette s'immobilisa, tétanisée. Retroussant d'une main ses robes déchirées, bras et jambes décharnés partant dans toutes les directions, Questor Thews s'échinait à la rejoindre, avec une telle expression de terreur sur sa face de hibou empourprée qu'on eût pu croire la fin du monde arrivée.

— C'est... C'est un piège ! s'écria-t-il.

Et, brusquement, tout se précipita. De l'autre côté de la clairière, sa mère talonna furieusement sa monture et s'élança vers elle à bride abattue, entraînant à sa suite tous les chevaliers de l'escorte. Tonnerre des sabots, clameur des cris belliqueux et des hennissements affolés, cliquetis des armes et des cuirasses entrechoquées se mêlèrent alors en un tonitruant vacarme qui fracassa le silence de la clairière. Ciboule avait déjà pris les

devants, filant comme une flèche noire dont elle aurait été la cible. Derrière elle, Nocturna avait levé les bras dans une envolée de robes noires, telle une gigantesque Wivern prenant son essor. Sur sa droite, Rydall se débattait avec son fougueux destrier qui, pris de panique, ruait comme un cheval sauvage ; tandis que, sur sa gauche, loin derrière le magicien, Abernathy perdait l'équilibre, exécutant un roulé-boulé acrobatique dans l'herbe sèche, et que, devant elle, à une vingtaine d'enjambées à peine, son père piquait un sprint.

Mais ce fut Questor qui l'atteignit en premier. Freinant *in extremis* pour éviter la collision, il l'arracha du sol avec une stupéfiante vigueur de jeune homme et la plaqua contre son cœur en la serrant à l'étouffer.

— Mistaya ! murmura-t-il à son oreille.

Sa voix n'aurait pu exprimer plus grand soulagement s'il l'avait arrachée aux crocs d'un loup près de la dévorer.

Et, tout à coup, là, juste entre leurs deux corps enlacés, il y eut comme une explosion d'étincelles vertes. La puissance du rayonnement les sépara tel un geyser de vapeur torride fissurant l'écorce terrestre. Mistaya sursauta, avec un brusque mouvement de recul. Questor Thews eut un grognement étouffé et pâlit subitement, comme s'il se vidait de son sang. Ses bras retombèrent mollement le long de son corps. Ses jambes se dérobaient sous lui et il s'affaissa dans l'herbe constellée de petites gouttes cramoisies.

— Questor ! hurla Mistaya, horrifiée.

Ce fut seulement à ce moment-là qu'elle réalisa d'où provenaient les éclairs fatidiques. Baissant les yeux vers sa gorge, elle vit avec effroi que les épines de son pendentif avaient pris une taille démesurée et saillaient comme autant de poignards effilés dont la lame ruisselait de sang. Certaines d'entre elles s'étaient brisées à la garde. La fillette releva des yeux exorbités d'épouvante vers le magicien. Les pointes métalliques émergeaient des robes déchirées et imbibées de sang à l'emplacement du cœur. Questor tremblait de tous ses membres. Ses mains s'étaient crispées comme des serres. Il haletait. Sans hésiter, Mistaya saisit les épines d'acier fichées dans la poitrine du magicien et les retira d'un geste énergique ;

puis, arrachant rageusement le pendentif pendu à son cou, le projeta au loin. Son regard rencontra alors les yeux vitreux du magicien fixés sur elle. Déjà, Questor ne la voyait plus. Comme elle se penchait vers lui, il bascula sur le flanc, roula sur le dos et resta ainsi, blême, rigide, immobile, les bras en croix dans l'herbe ensanglantée.

— Questor ! s'affola la fillette, en tombant à genoux. Questor, relève-toi ! Relève-toi, je t'en prie !

Mais Questor ne bougeait pas. Sa poitrine décharnée ne se soulevait plus.

Mistaya se redressa d'un bond, le visage inondé de larmes.

— Nocturna ! hurla-t-elle. Nocturna ! Faites quelque chose !

Déjà Ben la prenait dans ses bras. Elle le repoussa d'un geste agacé pour se ruer sur le pendentif qui, en tombant dans l'herbe, avait retrouvé son apparence inoffensive. Elle le prit dans sa main droite, puis le brandissant à bout de bras, se tourna vers son mentor.

— Nocturna !

La sorcière semblait paralysée sur place. Son beau visage de marbre blanc ne laissait rien deviner de ses émotions, mais ses yeux écarlates étincelaient de rage.

— Nocturna ! hurlait Mistaya, d'une voix stridente. C'est vous qui m'avez fait ce cadeau empoisonné ! C'est vous qui avez provoqué ça !

La fillette désignait le corps du magicien, étendu à ses pieds.

Nocturna balaya l'accusation d'une négligente pichenette et releva le menton avec morgue.

— Je n'ai aucune responsabilité dans cet accident. Questor Thews n'avait pas à intervenir. Il ne fait que payer le prix de sa stupidité !

— Je vous faisais confiance ! s'insurgea la fillette, ulcérée de se voir si vilement trahie.

Sa voix déraillait dans les aigus. Tout son petit corps était tendu à se rompre.

Arrivée à sa hauteur, Salica tira violemment sur les rênes et sauta à bas de son cheval dans le même élan. Les soldats de la Garde Royale freinèrent aussitôt leurs montures, armes au clair. Ciboule s'était interposé entre la famille royale enfin réunie,

d'un côté, et Rydall de Marnhull et la sorcière, de l'autre, foudroyant Nocturna de son regard haineux, avec des grognements de molosse.

— Mistaya, regarde-moi ! ordonna Salica, en posant doucement la main sur l'épaule de sa fille.

Sans même lui adresser un coup d'œil, Mistaya se libéra d'un haussement d'épaule impatient.

— Vous le destiniez à mon père, n'est-ce pas ? poursuivit-elle à l'intention de la sorcière, en agitant le pendentif. Vous aviez prémédité sa mort !

— Je n'avais pas l'intention de...

— Assez de mensonges, Nocturna !

— Eh bien ! Oui ! exulta la sorcière. Oui, le poison était pour lui ! Oui, il était censé lui ôter la vie ! Et pas celle de cette vieille baderne qui n'avait rien à faire ici !

Dévastée de chagrin, tremblante de fureur et d'indignation, la fillette tenait à peine sur ses jambes flageolantes. Pourtant la colère qui l'embrasait était si violente qu'elle balaya toute autre émotion. Portée par cette rage qui décuplait ses forces, tous ses muscles bandés comme un arc, Mistaya serra les poings.

— Je vous hais ! cracha-t-elle, en jetant le pendentif avec hargne.

Elle pointa alors l'index vers le sol. En une fraction de seconde, la rose d'argent fut changée en poussière.

Ben et Salica eurent un même haut-le-corps, effrayés par le pouvoir de leur fille.

Dans le même temps, Abernathy arrivait ventre à terre auprès de Questor Thews. Sans perdre une seconde, il colla une oreille sur la poitrine du magicien.

— Son cœur ne bat plus ! lâcha-t-il dans un souffle.

À ces mots, la fureur de Mistaya redoubla. Elle se dirigea d'un pas résolu vers la sorcière.

— Vous allez l'aider, Nocturna, ou sinon... gronda-t-elle. Vous m'entendez ? Vous allez faire quelque chose immédiatement !

Nocturna recula malgré elle, mais se reprit aussitôt.

— Tu ne crois tout de même pas pouvoir me menacer, petite idiote ! N'oublie pas que je suis ton aînée, que tu me dois tout et

que mes pouvoirs surpassent largement les tiens !

— Vous n'êtes qu'une menteuse et vous ne me faites pas peur ! rétorqua la fillette, montée sur ses ergots. Et je ne vous dois rien du tout ! C'est vous qui vous êtes servie de moi ! Vous m'avez enlevée, piégée, utilisée ! Je n'ai été qu'un instrument entre vos mains ! Que m'avez-vous fait faire d'autre, hein ? Tous ces monstres que j'ai créés pour vous : le barbare, le géant de fer, l'homme-caméléon, quelle horrible mission leur avez-vous confiée ?

— Celle d'assassiner ton père, entendit-elle Salica murmurer dans son dos.

Les prunelles émeraude fusillèrent la sorcière. Le frais minois avait brusquement blêmi.

— Rydall ! s'écria soudain Nocturna, en pivotant d'un bloc vers le roi de Marnhull. Tu voulais Holiday ? Voici ta chance ! Il est à toi ! Tue-le !

Tenant d'une poigne de fer le fougueux cheval de guerre qui renâclait sous les violents coups d'éperon dont il lui labourait les flancs, Rydall se tourna vers sa complice. Pendant une seconde, Nocturna crut qu'il allait s'en prendre à elle. Au lieu de quoi, il dégaina son glaive, poussa un cri de défi et piqua des deux, droit sur Ben Holiday. Mais déjà Ciboule avait bondi. Couvrant la distance qui le séparait de Rydall comme un boulet de canon, le kobold se jeta à la tête de l'ombrageux pur-sang. Le cheval fit un écart, se cabra et, d'une ruade, éjecta son cavalier. Cependant, le pied droit de Rydall resta pris dans l'étrier. Entraîné par le poids de son armure, le roi de Marnhull ne put se rétablir à temps et tomba sous les sabots ferrés de sa piaffante monture qui le piétina sans vergogne. Terrifié par les hurlements de son maître, le fougueux destrier s'emballa et fila au triple galop à travers la clairière, traînant derrière lui son cavalier. La cuirasse se disloqua et l'herbe vira au rouge sang. Le kobold s'élança aussitôt à la poursuite du cheval affolé ; mais, avant qu'il n'ait réussi à le rattraper pour le maîtriser, Rydall de Marnhull n'était déjà plus qu'un écorché sanguinolent.

Écœurée par l'abominable spectacle, Mistaya détourna les yeux et se remit en marche vers la sorcière.

— Non ! hurla Nocturna, qui avait manifestement perdu de

sa superbe. Nous sommes quittes, à présent : une vie sacrifiée dans chaque camp. Rydall est retourné d'où il venait. Toi et moi allons en faire autant.

Mistaya ne ralentit même pas. Ben et Salica se lancèrent des regards alarmés et se précipitèrent vers elle. Bien qu'à plus d'une lieue de distance, Ciboule sentit lui aussi le danger et, abandonnant le cadavre de Rydall, accourut à la rescousse ; tandis que les chevaliers de la Garde Royale se déployaient en ordre de bataille. Le roi de Landover s'était saisi de son médaillon qui réfléchissait les rayons du soleil et dardait des lances incendiaires. Attaquée sur tous les fronts, Nocturna recula d'un pas. Une lueur d'incertitude dansa fugitivement dans ses prunelles vipérines. Puis, elle se redressa de toute sa hauteur et projeta les bras en avant. Déjà des étincelles de magie crépitaient au bout de ses doigts griffus. Sans hésiter, Mistaya pointa l'index sur elle et poussa un cri d'alarme. Un rayon couleur de ténèbres fusa du doigt de la fillette et foudroya la sorcière en pleine poitrine. Catapultée en arrière par ce coup de boutoir, Nocturna laissa échapper un hurlement avant de basculer sur le versant opposé. Seul un sort de lévitation lui évita une chute vertigineuse dans le gouffre. Le visage défiguré par une haine féroce, elle reprit aussitôt son poste au sommet de la butte.

— Non, petit monstre, siffla-t-elle. Non, tu ne peux pas m'atteindre ! Pour qui te prends-tu, misérable punaise ? N'oublie pas que c'est moi qui t'ai tout appris. Sans moi, tu n'es rien !

Ses prunelles écarlates flamboyaient de rage. Un imperceptible frémissement de tout son corps trahissait une fureur incontrôlable : Nocturna avait perdu son légendaire sang-froid.

— Je vais te montrer, moi, ce qu'est le véritable pouvoir de la sorcellerie, maudite peste ! fulmina-t-elle. Et, crois-moi, tu vas retourner d'où tu viens, plus vite que tu ne le veux ! Le Gouffre Noir t'a crachée de sa fange ? Eh bien ! Prépare-toi à y retourner !

Déjà de lascives flammes vertes léchaient les mains d'albâtre tendues comme des sagaies. Mistaya tressaillit et, dans un

réflexe de défense, croisa les bras sur sa poitrine pour invoquer un bouclier magique.

C'est alors que Halt apparut, là, juste au bord du Gouffre Noir. Son pelage se hérissa le long de l'échine ; tandis qu'une vapeur blanchâtre, vaguement iridescente, commençait à sourdre de son corps, comme si l'animal transpirait de la lumière que le contact de l'air aurait cristallisée. Absorbée dans son invocation, Nocturna perçut la présence du Chiot Boueux une fraction de seconde trop tard. Elle fit instantanément volte-face, mais déjà une traînée poudreuse de givre scintillant traversait l'espace comme une comète pour venir s'entortiller autour de ses jambes. Déséquilibrée, Nocturna battit l'air des bras, répandant autour d'elle une pluie d'étincelles magiques qui, aspirées par le tourbillon nitescent, s'enroulèrent bientôt en une suffocante spire dont elle devint le centre. Échappant à tout contrôle, le sortilège se retournait contre celle qui l'avait invoqué. La spire se fit bientôt tornade étourdissante. Plus le tourbillon s'accélérait, plus l'entonnoir rétrécissait, broyant impitoyablement sa victime. Nocturna eut à peine le temps de pousser un sifflement reptilien avant d'être engloutie par sa propre magie. En un clin d'œil, la terrifiante sorcière du Gouffre Noir avait disparu.

Il y eut un instant de stupeur générale. Un même regard éberlué rivé sur l'emplacement que la sorcière venait de quitter, tous ceux qui avaient assisté à la scène semblaient changés en statues. La plus puissante sorcière que Landover ait portée depuis des lustres ; l'invincible, l'immortelle, la redoutable Nocturna, vaincue ? Et, qui plus est, par un Chiot Boueux ? L'idée était si inconcevable, que chacun s'attendait à la voir réapparaître d'un moment à l'autre. Pourtant, les minutes s'égrenaient et la sorcière ne revenait toujours pas. Oui, tous croyaient au retour imminent de Nocturna. Tous, sauf un. Halt trotta silencieusement vers Mistaya que la subite disparition de Nocturna avait clouée sur place. La fillette regardait fixement la cicatrice calcinée sur le sol, là, à quelques pas, juste devant elle. De languides fumerolles s'en échappaient encore : tout ce qu'il restait de son formidable mentor ! Le Chiot Boueux s'assit en face d'elle, pencha la tête de côté, avec un regard

attendrissant, et remua la queue. Il n'en fallut pas davantage pour sortir Mistaya de sa torpeur. La fillette éclata en sanglots.

Ben vint aussitôt s'agenouiller près d'elle et, la prenant par les épaules, l'étreignit avec fermeté, les yeux plongés dans les siens.

— C'est fini, Mistaya, lui dit-il doucement. C'est fini.

Salica s'approcha de son époux qui lui adressait un regard désespéré par-dessus l'épaule de sa fille. Elle le rassura d'un battement de paupières et l'invita d'un geste à lui céder la place. Elle s'agenouilla à son tour, enlaça Mistaya et la berça, en chuchotant à son oreille :

— Tout ira bien maintenant. Tout ira bien. Tu n'as plus rien à craindre, Mistaya. Tu es en sécurité. Nous sommes là, près de toi. C'est fini. Tout ira bien.

Confiant dans les effets éprouvés de la tendresse maternelle, Ben s'éloigna alors pour rejoindre l'attroupement de soldats encerclant la dépouille de Rydall.

— Il respire encore, Sire, lui annonça le capitaine de la Garde.

Ben se fraya un chemin jusqu'au guerrier qui gisait dans une flaque de sang, le corps affreusement mutilé.

Il posa un genou à terre et releva la visière de son heaume. Les yeux injectés de sang cillèrent faiblement.

— Kallendbor ! s'exclama Ben Holiday dans un souffle, en secouant la tête d'un air navré.

Le seigneur de Rhyndweir fut brusquement secoué par une quinte de toux, si caverneuse qu'elle semblait lui arracher les poumons. Le visage du colosse roux avait déjà la pâleur d'un cadavre. Un filet sanguinolent s'échappait de ses lèvres décolorées pour maculer sa barbe flamboyante.

— Je... J'aurais dû... vous tuer ce... ce jour-là... sur le pont... Je... Je n'aurais pas dû... écouter la... la sorcière.

Il eut un soubresaut. Un râle souffreteux lui déchira la poitrine. Il poussa un ultime soupir et, tout à coup, son regard devint fixe. Ces yeux, que la haine avait si souvent embrasés d'éclairs assassins, n'étaient plus désormais que deux globes vitreux ouverts sur le vide. Ben rabattit la visière. Kallendbor n'avait jamais voulu se résigner au simple rang de vassal. Il ne

s'était jamais résolu à abandonner tout espoir de monter un jour sur le trône. Seule, la mort du souverain en titre aurait pu éteindre sa soif de pouvoir. « Il fallait vraiment qu'il soit à bout pour s'allier avec Nocturna ! », se disait Ben. Il comprenait, maintenant, comment le robot avait pu parvenir jusqu'à lui sans être intercepté, à Rhyndweir. Il comprenait comment la sorcière avait pu lui jeter un sort pour faire disparaître son médaillon. Kallendbor avait tout organisé. Nocturna avait dû l'avertir que Ben était en route vers son château et lui donner ses instructions. Il avait pu ainsi tendre son piège et attendre tranquillement que le roi de Landover s'y laisse prendre. Oui, il avait machiavéliquement comploté la mort de son suzerain. Mais, au bout du compte, c'était lui qui avait rencontré la sienne. Désormais, il n'y aurait plus personne à même d'expliquer comment toute cette folie meurtrière avait pu voir le jour pour, finalement, s'emparer de tous.

Ben se releva et rebroussa chemin. Entourée de sa mère, de Ciboule et d'Abernathy, Mistaya était agenouillée au chevet de Questor Thews, la tête courbée vers le visage livide de son ami.

— Ce n'est pas possible. Il ne peut pas mourir, disait-elle, quand Ben vint s'accroupir auprès d'elle. C'est ma faute. Tout est ma faute ! Il faut que je fasse quelque chose. Il faut que je répare tout le mal que j'ai fait.

Ben leva les yeux vers Salica. La sylphide tourna vers lui un regard de crucifiée. Questor Thews ne respirait plus. Son cœur avait cessé de battre. Personne ne pouvait plus rien pour lui.

— Tu sais, Mistaya, hasarda le scribe d'un ton compatissant en lui posant la main sur l'épaule, il est revenu par amour pour toi. Nous sommes tous revenus par amour pour toi.

Mais Mistaya ne l'écoutait pas. Elle avait pris la main inerte du magicien et la serrait entre les siennes.

— Nocturna m'a appris quelque chose... murmurait-elle. (Elle releva brusquement la tête, une lueur d'inflexible détermination dans les prunelles.) Elle m'a appris à guérir et même à... à ressusciter les morts ajouta-t-elle, en frissonnant au souvenir de la terrible frayeur qu'elle avait éprouvée quand la sorcière lui avait demandé de ramener le Tellurok à la vie. Peut-être que je parviendrai à sauver Questor. En tout cas je peux

toujours essayer. Il faut que j'essaie !

Elle ferma les paupières. Son ravissant minois se crispa brusquement, sous l'effet d'une intense concentration. Elle commença alors à se balancer imperceptiblement d'avant en arrière. Abernathy et ses parents échangèrent aussitôt des coups d'œil terrifiés, Ciboule découvrit ses crocs avec un grondement sourd. La fillette allait invoquer les maléfices que Nocturna lui avait enseignés. Qui pouvait prévoir les conséquences de telles incantations ? Des sortilèges de cette envergure nécessitaient une énergie psychique et des pouvoirs qui n'étaient pas à la portée du premier magicien venu. Après plus d'un demi-siècle de pratique, Questor Thews lui-même aurait catégoriquement refusé de s'aventurer à jeter un sort de résurrection. Conjurier la mort était l'apanage d'Archimages du plus niveau. En outre, même si la fillette s'en tenait aux sorts de soins ou d'antidote, l'art des Guérisseurs exigeait une maîtrise parfaite des flux vitaux, forces invisibles que seuls certains initiés étaient à même de percevoir. Or, une fillette de deux ans – ou même de dix –, et, de surcroît, demi-humaine par son père, même si elle se découvrait des dons surnaturels, ne pouvait rivaliser avec un ondin Guérisseur de la trempe du Maître des Eaux, descendant des Fées à part entière qui, pourtant, n'avait jamais, de mémoire de Landovérien, réveillé aucun être humain d'entre les morts. Ben brûlait de lui crier : « Ne fais pas ça, Mistaya ! » Pourtant, il savait qu'il n'en avait pas le droit.

Le soleil écrasait la clairière sous ses lances de feu. L'étendue d'herbe jaunie était déserte ; comme si aucun animal, pas même un insecte, n'osait se risquer dans cette forge à ciel ouvert. L'air était immobile : le vent semblait retenir son souffle, lui aussi.

Mistaya tressaillit. Tout son corps se nimba d'une aura phosphorescente qui se concentra subitement pour courir le long de son bras et disparaître dans le cadavre de Questor Thews. Le corps du magicien demeura totalement inerte. Les paupières de Mistaya tressautèrent comme elle s'apprêtait déjà à réitérer l'expérience. Elle recommença deux fois. Sans plus de résultat. À la troisième tentative, elle rejeta brutalement la tête en arrière, comme si elle endurait de terribles souffrances. Écartelé entre son instinct paternel, qui le conjurait

d'intervenir, et sa raison, qui lui interdisait le moindre mouvement, Ben était au supplice. Cette fois encore, la petite voix familière s'élevait en son for intérieur. Ces vaines et épuisantes épreuves étaient nécessaires à l'équilibre de sa fille, lui disait-elle. Si Mistaya ne se résignait pas à l'inéluctable, avec la conviction d'avoir fait tout son possible, elle serait rongée de culpabilité jusqu'à la fin de ses jours.

Ses fins cheveux blonds collés au front par la sueur, Mistaya en était désormais à son quatrième essai. Elle commençait à chanceler et Ben se demanda tout à coup si elle accepterait de renoncer avant d'avoir mis sa propre santé en péril. Au moment même où, n'y tenant plus, il allait poser la main sur l'épaule de sa fille ; le corps de Questor Thews s'arc-bouta brusquement.

Seuls ses pieds et sa tête reposaient sur le sol. Le reste du corps semblait suspendu dans les airs, comme attiré vers le ciel par un gigantesque aimant. Mistaya laissa échapper un petit cri de stupeur et lâcha la main du magicien. Le corps retomba aussitôt dans son état léthargique. Pendant quelques secondes, nul ne réagit. La vue de ce corps décharné et sans vie, subitement soulevé de terre par une force invisible, avait quelque chose de si horrifant que tous demeuraient en état de choc. Abernathy fut le premier à reprendre ses esprits. Se penchant sur la dépouille du magicien, il colla une oreille sur sa poitrine et se redressa comme un ressort.

— Son cœur bat ! Son cœur bat ! s'écria-t-il. Je l'entends respirer ! Il est vivant !

— Mistaya ! s'exclama Ben dans un souffle.

Quand il la prit dans ses bras, la fillette s'affaissa contre lui, telle une marionnette dont toutes les ficelles auraient été cisailées d'un seul coup.

— Je le savais ! dit-elle à mi-voix, en tremblant comme une feuille. Je savais que je réussirais. J'ai le don, Père. Le don.

— Assurément, répondit Ben, de plus en plus alarmé.

Il réalisa tout à coup que le corps grelottant de sa fille était brûlant. Il s'écarta d'elle pour l'examiner. Son front ruisselait de sueur. Ses joues étaient en feu. Ses pupilles étaient si dilatées que ses prunelles ressemblaient désormais à deux puits sans fond. La fillette paraissait en proie à une fièvre dévorante. Pris

de panique, il se tourna précipitamment vers ses soldats.

— De l'eau ! s'écria-t-il. Des compresses ! Vite !

Scribe, sylphide et kobold se pressèrent aussitôt autour d'eux. Salica envoya Ciboule chercher sa couverture roulée sous le troussequin de sa selle, tandis que Ben soulevait Mistaya pour la porter sous le châtaignier dans l'ombre duquel Kallendbor s'était tenu quelques instants plus tôt. Pendant ce temps, Abernathy réquisitionnait deux chevaliers pour transporter le magicien à proximité de la princesse. Le kobold fut de retour en un éclair. La sylphide déploya la couverture sur l'herbe et Ben y étendit sa fille. Un soldat se présenta bientôt devant sa souveraine avec un linge propre et deux petites outres d'eau. Salica fit boire Mistaya, lui épongea le visage, puis lui appliqua le linge mouillé sur le front. La température tomba rapidement et la fillette ne tarda pas à retrouver sa bonne mine. Mais, en ce qui concernait Questor, la bataille était loin d'être gagnée. Les battements de son cœur étaient à peine audibles et sa respiration, un imperceptible filet d'air. De plus, il n'avait toujours pas repris connaissance. Le poison était encore à l'œuvre. Mistaya était certes parvenue à en amoindrir les effets, mais non à les éliminer. Ben dépêcha deux de ses gardes chercher une carriole et ordonna aux autres de confectionner au plus vite un brancard de fortune. Tandis que les hommes se mettaient à l'ouvrage, Ben et Salica entouraient leur fille de mille soins, rafraîchissant son front, caressant ses joues vermeilles, la félicitant de son exploit. Après s'être assuré que Questor était bien à l'abri des rayons meurtriers du soleil, Abernathy s'empressa de se joindre au chœur louangeur. Seul, Ciboule resta à l'écart, se contentant d'offrir à la princesse son plus terrifiant sourire de squalé.

Dès que la civière fut prête, on y allongea Questor Thews et la compagnie s'apprêta au départ. Quatre soldats furent chargés de transporter le magicien, tandis que le reste de la troupe se remettait en selle. Salica tendit alors la main à sa fille pour la prendre en croupe. Mistaya refusa tout net. Elle marcherait, répondit-elle. Elle resterait aux côtés de Questor. La sylphide eut beau insister ; Ben, tenter de la raisonner, rien n'y fit. La fillette s'obstina jusqu'à ce qu'elle obtînt gain de cause. Elle prit

donc place le long du brancard et tous se mirent en route.

Fort heureusement, la carriole requise ne tarda pas à arriver. Le magicien fut aussitôt transporté à l'arrière. Tandis que, fixant tant bien que mal les toiles de bivouac de leur équipement de campagne, les soldats bâchaient le chariot pour protéger le malade du soleil, Mistaya n'eut de cesse qu'un chevalier ne l'eût hissée jusqu'au brancard. Elle se faufila alors à quatre pattes sous la bâche pour aller s'asseoir dans le fond, au plus près de son vieil ami.

Les cavaliers purent enfin accélérer l'allure et rentrer au grand trot vers Bon Aloi.

Mistaya ne lâcha pas la main du magicien de tout le voyage.

L'OISEAU RARE

Pendant les six jours qui suivirent leur retour à Bon Aloï, Mistaya ne quitta pas le chevet du magicien. À peine si elle lui lâchait la main pour manger. Elle ne sortait de la chambre qu'en cas de nécessité absolue et le plus brièvement possible. Elle prenait tous ses repas sur un plateau et dormait sur une paillasse posée à même le sol, au plus près du lit. En dépit de tous ses soins attentifs, Questor Thews demeurait inconscient. Pourtant, elle refusait catégoriquement de l'abandonner entre des mains étrangères. De temps à autre, Halt lui poussait une petite visite, se matérialisant subitement au beau milieu de nulle part pour disparaître aussitôt. Il voulait juste lui faire comprendre qu'il veillait sur elle et qu'elle n'avait qu'à l'appeler si elle avait besoin de lui. Combien de fois Ben la trouva-t-il assoupie sur le bord du lit, à plus de minuit ! Oh, il l'aurait volontiers prise dans ses bras pour aller la coucher dans son petit lit, mais elle lui avait clairement fait comprendre qu'elle entendait demeurer auprès du magicien jusqu'au bout. Elle n'ignorait pas que Questor pouvait mourir ; mais, qu'il ouvrît enfin les yeux ou poussât son dernier soupir, elle avait décidé qu'elle serait là et l'accompagnerait jusqu'à la fin. Aussi Ben se contentait-il de l'envelopper dans une couverture et de lui passer doucement la main dans les cheveux avant de se retirer sur la pointe des pieds, l'abandonnant à sa mission d'infatigable garde-malade.

Petit à petit, Ben et Salica réussirent à réunir les pièces pour reconstituer le puzzle de leur tragique mésaventure. Mistaya leur raconta comment la Terre Nourricière l'avait appelée, dans la nuit de son enlèvement, pour la confier à la garde de Halt. Ils n'eurent aucune difficulté à en déduire que le Chiot Boueux avait été chargé par Gaïéra de miner les plans de Nocturna. Le récit d'Abernathy leur permit de comprendre comment il s'y était pris pour mener à bien sa mission. Le scribe ne put passer

sous silence l'épisode de ses transformations successives qui, seules, permettaient d'expliquer la façon dont Questor Thews et lui avaient pu revenir à Landover. Il s'évertua néanmoins à minimiser la part qu'il avait prise au salut de son roi et ne dit rien du terrible sacrifice auquel il avait consenti. Mais Ben connaissait trop les malheurs de son fidèle conseiller pour ne pas mesurer ce que ce sacrifice avait dû lui coûter. Il savait qu'Abernathy se serait damné pour recouvrer sa dignité humaine et n'ignorait pas qu'en y ayant renoncé, il risquait fort de l'avoir perdue à jamais. Embarrassé par les chaleureux remerciements de son souverain, le scribe s'empessa de faire diversion en orientant la conversation vers Questor Thews. Il vanta la clairvoyance du magicien, la ténacité et le dévouement dont il avait fait preuve pour sauver Mistaya. Bien qu'aucun ne l'exprimât à haute voix, tous trois partageaient les mêmes craintes : si, par malheur Questor venait à mourir, comment la fillette pourrait-elle jamais le supporter ?

Salica passait de longues heures à s'entretenir avec sa fille. Leurs discussions tournaient essentiellement autour de la sorcière et de ce que la fillette avait vécu dans le Gouffre Noir.

— Ce n'est pas ta faute si Nocturna s'est servie toi pour atteindre ton père, disait la sylphide. Tu ne pouvais pas savoir quelles étaient ses intentions. Tu lui as prêté ton concours en toute innocence. La preuve en est qu'en utilisant tes dons, tu croyais, tout au contraire, pouvoir aider ton père à vaincre Rydall. Si j'avais été dans ta situation, j'en aurais sans nul doute fait autant. Nous sommes tous tombés dans le piège que Nocturna nous avait tendu. Et ce n'est pas la première fois qu'elle nous abuse. C'est un être démoniaque doté d'immenses pouvoirs et qui ne les utilise que pour corrompre et détruire tous ceux qui l'approchent. De plus puissants et plus aguerris que toi ont succombé à ses sortilèges. Tu as fait preuve en l'occurrence d'un courage et d'une force de caractère peu communs.

Salica faisait tout son possible pour que sa fille se sente comprise et épaulée. Mistaya avait besoin de s'entendre dire qu'en de telles circonstances nul n'aurait pu faire mieux qu'elle.

Ben aussi tentait de rassurer sa fille.

— Tu n’as rien à te reprocher, Mistaya, lui dit-il, un jour qu’ils étaient seuls dans la chambre de Questor. Tu as certes fait une erreur, mais qui n’en fait pas ? C’est aussi cela grandir : tirer les leçons de ses erreurs passées. Quitter l’enfance ne se fait pas sans douleur. Et ce sera sans doute encore plus difficile pour toi. Te souviens-tu des mises en garde de Gaïéra à cet égard ?

Mistaya hocha la tête. Elle était assise dans un fauteuil, à côté du lit sur lequel reposait Questor Thews. Elle lui tenait la main, un doigt posé sur son pouls qu’elle sentait à peine tant il battait faiblement.

— Elle a raison, Mistaya, poursuivit Ben. Grandir sera encore plus difficile pour toi que pour les autres enfants à cause de ce que tu es et de tes origines. Parce que tes parents sont de races différentes et aussi parce qu’ils sont à la tête d’un royaume. Et puis... à cause de tes pouvoirs magiques. J’aimerais qu’il en soit autrement. J’aimerais pouvoir t’épargner ces épreuves. Mais je ne le peux pas. Personne ne le peut. Nous devons tous nous accepter tels que nous sommes et essayer de faire au mieux avec ce que nous avons. Il est des choses auxquelles nous ne pouvons rien changer. Tout ce que nous pouvons faire, c’est nous entraider et tendre la main à celui qui a en besoin.

— Je sais, répondit la fillette. Mais je ne m’en sens pas mieux pour autant.

— Je m’en doute. (Il la fit asseoir sur ses genoux.) Tu sais, Mistaya, je ne peux plus vraiment te considérer comme une petite fille, à présent. Ou, en tout cas, pas comme une petite fille de deux ans. En fait, je crois bien que tu n’as jamais été une petite fille et que je suis le seul à ne pas m’en être rendu compte.

Elle secoua la tête, les yeux baissés.

— Et moi je crois que je ne suis pas aussi grande que tout le monde le pense. J’étais si sûre de moi : Pourtant, rien de ce qui s’est passé ne serait arrivé, si j’avais été un peu moins écervelée et un peu plus prudente.

— Si tu te souviens de cela, la prochaine fois que tu décides d’utiliser tes pouvoirs, tu seras déjà bien assez grande pour moi, conclut Ben, en lui ébouriffant gentiment les cheveux.

À peine Ben eut-il le temps de se remettre de ses émotions

que déjà il devait penser à reprendre en main les affaires du royaume. Sa première tâche fut d'avertir le Maître des Eaux que sa petite-fille était saine et sauve et qu'elle viendrait lui rendre visite dès qu'elle aurait pris un peu de repos. Il dut ensuite s'enfermer dans son cabinet de travail pour étudier les nombreux dossiers en souffrance depuis plusieurs jours. Pourtant, quoique physiquement séparé d'eux par un dédale de couloirs, d'escaliers et de murailles de plusieurs dizaines de pouces d'épaisseur, jamais il ne quitta la chambre dans laquelle veillait sa fille et reposait son enchanteur royal. Il ne mangeait et ne dormait que par nécessité et ne parvenait à se concentrer qu'avec effort. Par bonheur dès qu'ils étaient seuls, Salica partageait avec lui ses craintes et ses doutes et chacun trouvait dans la sollicitude de l'autre le réconfort dont tous deux avaient grand besoin.

Mistaya fit à plusieurs reprises usage de ses pouvoirs pour tenter d'insuffler à Questor Thews un peu de sa force et de son énergie. Elle en informa bien sûr ses parents pour qu'ils puissent l'encourager et lui apporter leur soutien. Mais, chaque fois, elle ressortait plus épuisée de l'épreuve sans que l'état du vieil homme ne s'améliorât pour autant. Elle sentait le flux magique qu'elle générait pénétrer dans le corps du magicien. Elle le sentait s'attaquer au poison que la sorcière y avait instillé. Elle sentait les deux forces opposées se livrer dans le sein du malade une lutte sans merci. Mais tous ses efforts semblaient inutiles. Le cœur de Questor battait toujours aussi faiblement. Son souffle demeurait rauque et sa respiration, oppressée. Salica ne tenta pas d'exercer les dons qu'elle avait hérités de son père : ils étaient loin d'égaler ceux de sa fille et se seraient fatalement révélés impuissants. Elle se contentait donc d'user de patience pour tenter de nourrir et de désaltérer le malade. Le peu de soupe et d'eau qu'elle parvenait à lui faire absorber ne suffisait cependant pas à compenser l'affaiblissement général de son état. Déjà d'une constitution que son grand âge et sa maigreur naturelle rendaient fragile, Questor Thews n'avait plus désormais que la peau sur les os. Le teint cireux, les traits si affreusement tirés qu'ils épousaient la forme de son crâne, le magicien n'était plus qu'un squelette. À le

regarder, ainsi allongé, immobile et décharné, on en venait même à se demander comment il pouvait encore lui rester un souffle de vie.

Mistaya ne cessait de murmurer à son oreille, alternant encouragements et suppliques, déversant des torrents d'amour. Elle refusait obstinément de baisser les bras. Elle l'implorait : « Questor, Questor, je t'en conjure, réveille-toi ! Réveille-toi pour ta petite Misty ! Ouvre les yeux, Questor ! Parle-moi ! » et de s'abîmer dans d'inlassables et ferventes prières pour que son ami revienne enfin à la vie.

Elle s'apercevait bien que ses parents et Abernathy commençaient à perdre espoir. Elle lisait dans leurs yeux le chagrin et la détresse de ceux qui se sont déjà résignés à l'inéluctable. Non pas qu'ils n'aient pas voulu croire à l'improbable résurrection de leur fidèle ami ; mais ils connaissaient trop la vie pour ne pas savoir que, trop souvent, elle ne tient qu'à un fil. Ils se préparaient déjà au pire : Abernathy n'osait plus lui parler en présence de Questor. Chacun se retranchait en lui-même, s'apprêtant à couper les liens, à étouffer ses sentiments pour se cuirasser contre la douleur à venir. À force de les voir tous céder au découragement, Mistaya finit par se demander si le vieil homme n'allait pas rester éternellement ainsi, suspendu entre la vie et la mort, plongé dans un sommeil qui ne connaîtrait jamais de fin.

Cela faisait maintenant six jours et six nuits qu'elle veillait sans relâche. L'aube pointait pour la septième fois depuis son retour à Bon Aloi et elle regardait d'un œil las le soleil se hisser à l'horizon, quand elle sentit tout à coup les doigts décharnés presser faiblement les siens.

— Mistaya ? entendit-elle Questor murmurer dans un souffle à peine audible.

Elle tourna aussitôt la tête. Le magicien cligna des paupières. Elle osait à peine respirer.

— Je... je suis là, chuchota-t-elle, tandis que les larmes lui montaient aux yeux. Je ne bouge pas.

Elle attendit d'avoir appelé à pleine voix ses parents pour se livrer à ses pleurs. La main du vieil homme se referma alors sur la sienne.

Une fois encore, l'amour avait vaincu la mort.

Vincent avait terminé sa journée de travail. Nettoyer les cages, balayer les allées, surveiller les visiteurs – ces maudits gamins ne pouvaient pas s'empêcher de fourrer leurs doigts à travers les grilles ou de balancer n'importe quoi à ses pensionnaires –, nourrir les animaux... Ouf ! Il avait bien cru n'en jamais voir le bout ! Après avoir effectué un dernier tour complet du zoo, il s'apprêtait à rejoindre sa voiture, quand il bifurqua brusquement au dernier moment pour retourner jeter un ultime coup d'œil à la volière. Ce satané corbeau le fascinait. Il n'avait pas bougé d'un pouce, toujours perché sur la même branche : la plus haute, celle qui jouxtait le plafond de grillage. Les autres oiseaux le laissaient tranquille. Ils semblaient même ne pas oser s'en approcher. « On les comprend d'ailleurs ! se disait Vincent. C'est qu'il n'a pas l'air facile, l'animal ! » Lui non plus ne l'aimait pas. Mais il ne parvenait pas à en détacher ses pensées.

« Un corbeau aux yeux rouges ! Personne n'a jamais entendu parler d'un truc pareil ! Il ne doit pas y en avoir deux d'un bout à l'autre de la planète. »

Il était brusquement apparu comme par enchantement. Littéralement. Le jour même où ces deux hurluberlus s'étaient pointés au refuge d'Elliott – les deux fêlés qui s'étaient fait passer pour Drozkin et le type de l'université de Washington –, et qu'ils avaient kidnappé cette fameuse bestiole, là, qu'on aurait dit un singe.

Personne ne savait ce qu'ils étaient devenus. Ils s'étaient volatilisés dans les airs, à ce qu'il paraît. Et puis, voilà que, deux heures après, cet oiseau avait atterri au beau milieu de la cage, exactement la même cage que le singe. « Pas une chance sur un million pour que ça arrive, un truc aussi dément ! songeait Vincent. Personne n'y comprend rien, évidemment. C'est comme pour ces histoires de soucoupes volantes. Personne n'y croit, sauf ceux qui les ont vues. » Vincent croyait aux OVNI, lui. Vincent pensait qu'il y avait des tas de choses qu'on ne pouvait pas expliquer. Ce n'était d'ailleurs pas une raison pour qu'elles n'existent pas. Eh bien ! C'était exactement le même topo avec

cet oiseau.

En tout cas, voilà comment il était arrivé là, le corbeau aux yeux rouges, ce maudit corbeau qui restait piqué sur sa branche comme s'il avait été empaillé. C'est qu'ils n'étaient pas fous, les types du refuge ! Ils savaient reconnaître un oiseau rare quand ils en voyaient un, même s'ils ne savaient pas vraiment quelle sorte de spécimen c'était. Alors, ils l'avaient capturé et l'avaient apporté ici pour qu'on étudie son cas. Pour un oiseau exotique, le zoo, c'était tout indiqué, non ? Du coup, c'était maintenant aux spécialistes du parc Woodland de se débrouiller pour déterminer à quoi ils avaient affaire. Personne ne savait combien de temps ça pourrait prendre. Sans doute des mois. Voire des années.

Vincent se rapprocha et gratta le grillage avec sa clef de voiture pour attirer l'attention de l'oiseau. Le corbeau ne broncha pas. Il ne le regarda même pas. Il ne regardait jamais personne. Et, pourtant, on avait toujours l'impression qu'il vous voyait très bien. Un peu comme s'il vous surveillait du coin de l'œil, avec son air de ne pas y toucher. Il aurait bien voulu connaître son histoire, Vincent. Il aurait parié qu'elle était géniale. Il aurait même parié qu'elle était encore plus géniale que les histoires d'OVNI. Oui, c'est qu'il devait en avoir des choses à raconter, ce drôle d'oiseau ! Ça crevait les yeux. Avec son air blasé et sa pose de bêcheur, et puis cette espèce de rage, là, comme s'il en voulait à la terre entière. Il aurait rien demandé de mieux que se faire la malle, si voulez savoir. Oui, il mourait d'envie de s'en retourner d'où il venait. Si vous restiez assez longtemps à le mater, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure.

Mais Vincent n'aimait pas reluquer trop longtemps les yeux rouges du corbeau. Chaque fois qu'il le regardait, il aurait pu jurer que ces yeux-là étaient ceux... d'un être humain.

Fin du tome 5